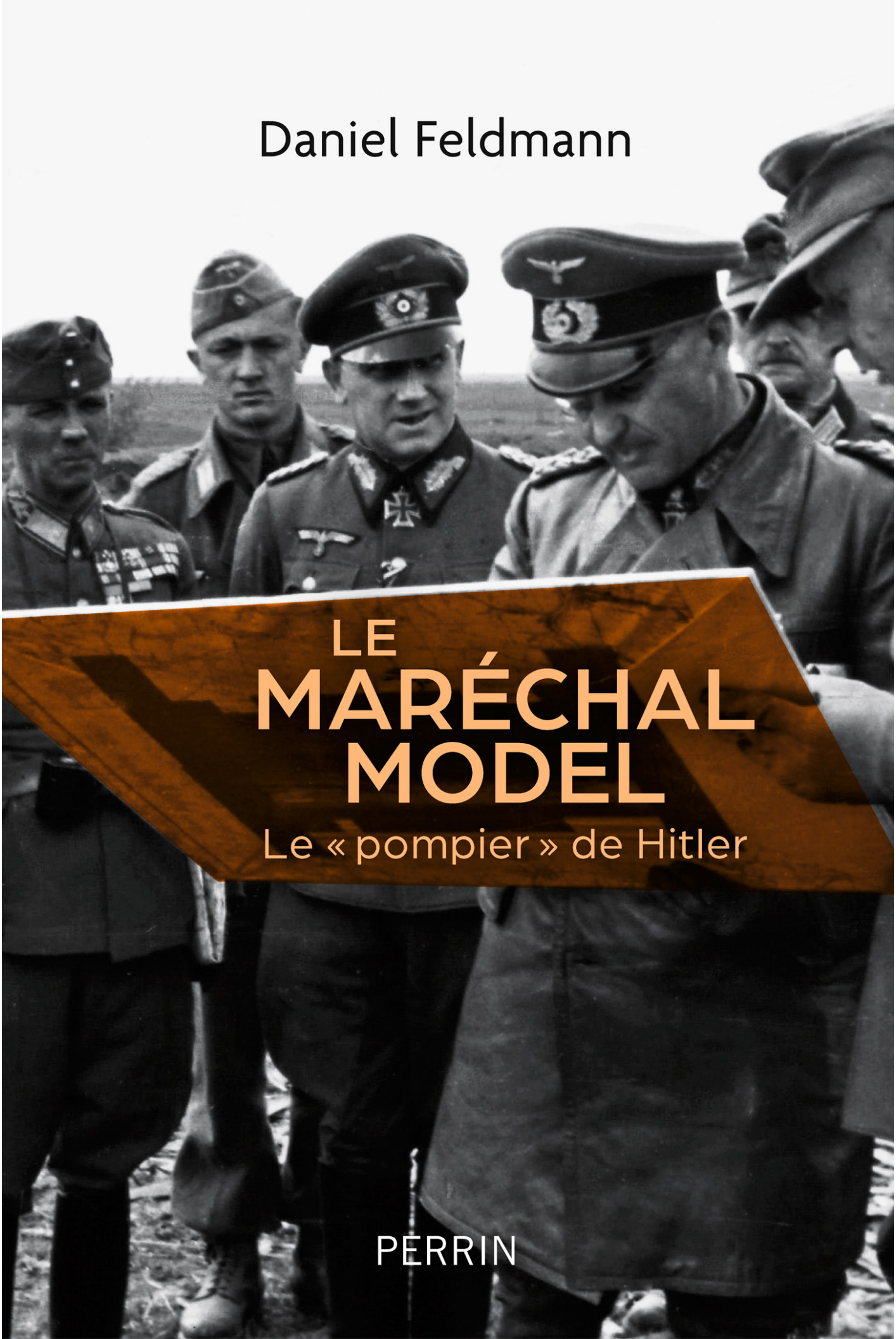
Daniel Feldmann



LE MARÉCHAL MODEL

Le « pompier » de Hitler

PERRIN

Daniel Feldmann

LE MARÉCHAL MODEL

Le « pompier » de Hitler

PERRIN

DU MÊME AUTEUR

Ils ont conduit les Alliés à la victoire, Perrin, 2019.

La Campagne du Rhin, avec Cédric Mas, Economica, 2016.

Montgomery, avec Cédric Mas, Economica, 2014.

Couverture : © GRANGER - Historical Picture Archive/Alamy Stock Photo

© Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2022

92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 08 00

ISBN : 978-2-262-10161-9

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par PCA

Sommaire

Couverture

Titre

Du même auteur

Copyright

Introduction

1 - Jeunes années et Première Guerre mondiale

2 - Entre deux guerres

3 - Un second rôle : Pologne et France

4 - L’ascension - Chevauchée de la 3e division panzer, 41e corps devant Moscou

5 - Le hachoir de Rjev

6 - Koursk et la retraite

7 - Le pompier, le brigand

8 - Une victoire et deux défaites

Conclusion

Sources

Notes

Bibliographie

Remerciements

Index

INTRODUCTION

30 mars 1944, Berchtesgaden. Le *Generaloberst* Walter Model, en grand uniforme, monocle vissé à l'œil droit, se présente devant Adolf Hitler. Il combat les Soviétiques depuis bientôt trois ans sur le front de l'Est. Simple chef de division en juin 1941, il est passé au commandement d'un corps d'armée, puis d'une armée, et il mène à présent un groupe d'armées. Deux jours plus tôt, l'adjudant personnel du Führer est venu en personne jusqu'à Pskov pour le tirer de l'état-major du groupe Nord, car Hitler veut lui confier un nouveau poste. Mais le Führer prend d'abord le temps d'une cérémonie pour récompenser un de ses généraux favoris : il élève Model à la dignité de feld-maréchal, le plus haut grade de l'armée allemande. Model a 53 ans, il atteint enfin le sommet de la carrière militaire. À part Rommel, aucun autre n'a été nommé feld-maréchal plus jeune.

Puis Hitler lui présente sa nouvelle mission : il doit partir en Ukraine prendre la direction du groupe d'armées Sud. Le front est déchiré par les assauts soviétiques, une des armées allemandes est encerclée. Le Führer a décidé de mettre à la retraite le feld-maréchal Erich von Manstein, le plus prestigieux de ses généraux, celui dont l'intelligence militaire et le talent opérationnel sont reconnus de tous. Il juge en effet qu'il ne fait plus l'affaire. Ce sera à Model de le remplacer et de contenir la crise, d'éteindre l'incendie.

Bien que doublement adoubé, Model ne se laisse pas aveugler. Il saisit immédiatement la difficulté de la tâche et a le réflexe de réclamer des

renforts, des divisions d'infanterie, des blindés. Il sait pourtant qu'il y a pénurie de troupes : ces deux derniers mois, au groupe Nord, il a martelé, rapport après rapport, qu'il lui fallait des hommes en plus, mais n'en a guère reçu. On lui a plutôt demandé de céder des unités, ce qu'il a déclaré absolument impossible. Il devait alors tenir les pays baltes. Aujourd'hui, il doit se battre en Ukraine, et sur son flanc se trouvera le groupe Centre. Les forces du groupe Nord seront trop loin pour l'aider à parer les coups des Soviétiques. Et s'il suggérait à Hitler que les quatre ou cinq divisions qu'il réclame pourraient justement être transférées du nord au sud du front ? Il n'a qu'à dire que, tout bien réfléchi, la situation sur les frontières de l'Estonie et de la Lettonie est maintenant stabilisée – même si son dernier rapport affirmait l'inverse encore deux jours plus tôt. Il s'en ouvre directement à Hitler, qui répond de façon évasive. Il est 17 heures, ce dernier suspend la réunion pour deux heures.

Model se précipite alors sur le téléphone. Il fait appeler son ancien état-major à Pskov : il vient d'être nommé feld-maréchal ! Le Führer lui a confié une mission de la plus haute importance ! Il faut que, dans les quatre-vingt-dix minutes, on lui donne les numéros de cinq divisions et d'un état-major de corps d'armée, tous destinés à l'Ukraine ! Model, se croyant toujours chef du groupe Nord, ordonne même que la 69e division rejoigne dans l'instant la gare la plus proche pour embarquer le soir même.

À Pskov, l'appareil raccroché, c'est un mélange de choc, d'abattement et de colère. Quoi, le général qui a si vigoureusement mené les combats pendant les mois d'hiver décide de déshabiller ce front qu'il vient de quitter, comme s'il lui était devenu totalement indifférent ! Pas une pensée pour les conséquences catastrophiques, il nous sacrifie ! Son égoïsme, sa brutalité, son hubris dégoûtent. Et puis de quel droit ? Model n'est plus le chef : ici, c'est maintenant le général Lindemann qui commande. Rien de plus simple que d'envoyer un rapport urgent à Hitler : il suffit de reprendre celui transmis par Model quelques jours plus tôt en en confirmant les conclusions

et en insistant bien sur l'impossibilité de céder une quantité de troupes aussi fantastique que cinq divisions.

Quelques dizaines de minutes plus tard, à 19 heures, Model reprend sa conférence avec Hitler. Le nouveau rapport du groupe Nord sème le doute. Hitler hésite et refuse de confirmer le moindre transfert de divisions. À 19 h 30, Model quitte la salle, fulminant. Il reprend le téléphone et passe sa rage sur Lindemann : « Le rapport du groupe Nord est diamétralement opposé à ce que j'ai expliqué au Führer ! » Lindemann ne dévie pas d'un pouce : « Le jugement du groupe Nord n'a pas changé », et ajoute : « De plus, seul le Führer peut ordonner le transfert d'une division. J'attends les ordres du Führer. » Or Model n'a pas pu obtenir de tels ordres, il voulait mettre Hitler devant le fait accompli. Il raccroche, son coup de force a échoué. Pour cette fois.

1

Jeunes années et Première Guerre mondiale

Un jeune homme littéraire

Les origines de Model ne laissent en rien prévoir ce que seront son métier et sa carrière. Le jeune Otto Moritz Walter naît au cœur de la Prusse en 1891. Son dernier prénom devient son prénom d'usage, Otto étant déjà celui de son père et Moritz celui de son grand-père. La graphie évolue : le « Walther » de l'acte de naissance perd son « h » après la Première Guerre mondiale[1].

Du côté paternel, sa famille sert l'Église anglicane depuis trois générations, lui ayant donné maîtres de chœur et organistes. Vers 1880, le père de Model accepte un poste d'instituteur dans une école de jeunes filles de la petite ville de Genthin, à 80 kilomètres à l'ouest de Berlin. Il s'y marie avec Maria Demmer, dont la famille de commerçants habite les lieux depuis 1735 au moins[2]. La famille de Model, à l'éducation sensiblement plus élevée que la moyenne, ne compte guère de militaires. Seul l'oncle maternel est passé par l'infanterie, dont il est officier de réserve, mais il a depuis longtemps préféré une carrière dans la banque. De 1880 à 1900, Otto Model devient progressivement un bourgeois reconnu, passant de simple enseignant à responsable de séminaire, et de chargé de musique à l'église à

« directeur de musique royal ». Il acquiert une aisance financière suffisante pour se faire construire une maison en 1912[3].

En 1900, Walter Model a 9 ans et intègre un lycée traditionnel « avec humanités » (*Humanistisches Gymnasium*), où sont enseignés non seulement le latin, mais aussi le grec ancien et d'autres disciplines classiques. Ce type d'établissements est plus prestigieux que les lycées modernes (*Realgymnasium* et *Oberrealschule*) et perpétue une forte homogénéité sociale, en accueillant essentiellement les enfants de la haute bourgeoisie, conservatrice et bien-pensante[4]. Le choix est volontaire, puisqu'on préfère que Walter se rende au lycée classique de Naumburg, à 20 kilomètres de Weissenfels, où réside la famille Model, alors que s'y trouve un lycée moderne. Il n'est toutefois pas interne et fait quotidiennement le trajet en train depuis chez lui. Naumburg fait partie des quelques villes d'Allemagne disposant d'une école de cadets, mais à aucun moment il n'est envisagé que Model y fasse sa scolarité. Il mène ainsi une adolescence tranquille au lycée. « C'était un élève modèle, se souvient un condisciple. Un garçon calme et travailleur qui, à ma connaissance, n'avait rien de spécial. Il n'a jamais pris part à nos bagarres, et ne montrait aucun intérêt pour le sport. » Il fait partie du petit club littéraire du lycée, quand d'autres ont rejoint le club sportif[5]. En fait, Model est dispensé de gymnastique : une constitution quelque peu chétive et une forte myopie de l'œil droit en sont probablement la cause[6]. Il obtient son baccalauréat en 1909, un niveau que moins de 5 % d'une classe d'âge atteignent à l'époque. Son bulletin témoigne de notes satisfaisantes en latin, grec, allemand et histoire, passables en mathématiques, physique ou en chant.

Rien ne semble donc porter ce jeune homme littéraire vers l'armée, et, comme s'en souvient le futur général Hube, qui fréquente le même lycée, ce choix est même une surprise pour ses condisciples. Le frère de Model fait des études de droit, et leur oncle, l'ancien officier de réserve devenu banquier, ne semble guère avoir eu d'influence. Model lui-même ne s'est

jamais expliqué sur sa vocation. Mais plutôt que par ses parents, Model est probablement encouragé par ses camarades de classe ou inspiré par ce qu'il est amené à observer autour de son lycée. Naumburg est une ville de garnison pour des unités d'infanterie et d'artillerie. Les militaires sont omniprésents, et le prestige dont le corps des officiers bénéficie dans la Prusse du Kaiser est d'autant plus palpable que les cadets du lycée militaire, avec leur uniforme distinctif, sont une attraction permanente. Quatre des camarades de classe de Model sont d'ailleurs enfants d'officiers et, sur les dix-neuf bacheliers de son année, neuf deviendront ensuite militaires[7].

Dans l'Allemagne de Guillaume II, la carrière militaire est particulièrement attrayante. Les critères de recrutement en font délibérément le lieu de l'élite sociale du pays, le pilier de la nation. Depuis un décret impérial de 1890, le corps d'officiers ne se limite plus à la seule noblesse, mais est ouvert aux « classes sociales désirées », aux « nobles par l'esprit ». En pratique, les enfants des hauts fonctionnaires, mais aussi des « honorables maisons bourgeoises », peuvent rejoindre l'armée, à l'exclusion des Juifs et des minorités nationales. Les enfants d'officiers que Model côtoie au lycée ne sont d'ailleurs pas issus de la noblesse. Cet environnement fait apparaître au jeune homme qu'il n'y aurait rien d'anormal à suivre cette voie.

Toutefois, cet « embourgeoisement » du corps d'officiers de l'armée s'amenuise à mesure que l'on monte dans la hiérarchie militaire. Si la proportion d'aristocrates au sein de l'armée prussienne baisse de moitié entre 1860 et 1914, 70 % des généraux de 1914 portent toujours un titre de noblesse. Cette surreprésentation se maintient après la Première Guerre mondiale et, en 1939, on compte toujours 34 % de nobles parmi les généraux de l'armée de terre. Le très haut commandement reste encore plus fermé. Par exemple, sur les seize officiers les plus gradés de l'armée se lançant à l'assaut de l'URSS en 1941, dix d'entre eux (62 %) portent un titre de noblesse[8]. En d'autres termes, au moment où la réussite

professionnelle devrait atteindre son apogée, vers 50 ans, l'avancement d'un officier bourgeois se heurte à un plafond de verre, une barrière impalpable mais bien réelle. Model se trouvera précisément dans cette situation, et nous verrons dans quelles circonstances il saura percer ce plafond.

Après son baccalauréat, alors que rien ne le laissait supposer, il rejoint le 52e régiment d'infanterie en tant qu'aspirant. Bien que l'unité porte le nom d'un héros de la guerre de 1870-1871, Constantin von Alvensleben, elle est de création récente et n'a pas d'aura particulière. N'ayant ni titre de noblesse ni recommandations, Model ne peut guère prétendre rejoindre une unité plus prestigieuse, telle une troupe de cavalerie ou une unité de gardes postée près d'une capitale régionale. Comme il n'a pas fréquenté d'école de cadets, contrairement à près de la moitié des candidats officiers, son arrivée dans l'armée est particulièrement rude. Il suit avec difficulté la période des classes, sa condition physique étant incontestablement insuffisante. Un des sergents chargés de son « dressage » commente un jour : « Model, je ne sais pas si ce métier est fait pour vous. Vous n'avez pas la dureté qu'un soldat se doit d'avoir[9]. » Mais il ne semble pas avoir songé à renoncer, et le chef de corps l'accepte formellement comme sous-lieutenant. Model a 18 ans.

Baptême du feu

Durant ces premières années d'armée, Model se fait parfois remarquer par les idées pointues qu'il avance lors des exercices et des entraînements. Un capitaine lui prédit qu'il atteindra l'état-major général[10]. On entend dans cette remarque, davantage que son aspect prémonitoire, la difficulté qu'a le jeune homme à s'intégrer dans le régiment et la distance qu'il suscite peut-être malgré lui. « Je l'ai souvent vu à des conférences ou au casino [le mess des officiers], se souvient Karl Haendly, une jeune recrue de l'unité. Il n'était pas très grand et l'uniforme lui allait comme un gant. Son monocle,

qui compensait la myopie d'un de ses yeux, et qui était au début un simple verre sans monture, donnait à son visage rond une note particulière. Il pouvait exprimer plus de joie avec un sourire que d'autres avec un gros rire[11]. »

Model a la chance de se lier avec le lieutenant Martin Reymann, un officier plus vieux d'une dizaine d'années, qui tient le rôle d'adjudant du bataillon. L'unité n'ayant pas d'état-major, l'adjudant est l'officier chargé des tâches permettant son fonctionnement, comme le ravitaillement, le transport ou les transmissions. Il ne s'agit pas d'un grade mais d'un poste essentiel, et on y nomme volontiers l'individu le plus doué de l'équipe. Or Reymann, ne souhaitant pas se contenter du rôle d'adjudant, s'absente un temps pour passer le concours d'entrée à la *Kriegsakademie*, la voie menant au saint des saints qu'est l'état-major général. Il propose alors que Model le remplace, bien que le commandant du régiment s'interroge sur le choix d'un si jeune homme. Model prend sa tâche à cœur et se révèle rapidement efficace, à la satisfaction générale[12]. Comme le fait d'être adjudant lui permet de disposer d'un cheval, il apprend à monter et développe un goût pour l'équitation qui ne le quittera plus. Après trois ou quatre ans dans l'armée, il est reconnu pour être un jeune homme à potentiel.

Le 52^{e} régiment est en garnison à Francfort-sur-l'Oder, et Model, qui ne l'a pas quitté, se trouve dans un bataillon posté à Crossen, une ville sur les rives de l'Oder, dans l'actuelle Pologne[13]. Quand la Première Guerre mondiale éclate, alors qu'elle se situe à l'est du pays, l'unité est envoyée sur le front de l'Ouest. L'armée allemande a, en effet, décidé de concentrer ses efforts dans l'attaque de la France, à travers la Belgique, plutôt que contre la Russie. L'unité de Model passe la frontière belge le 14 août 1914, une dizaine de jours après les unités de pointe. Elle traverse le pays à marche forcée et connaît son premier engagement le 23 août près de Mons, dans une bataille de rencontre l'opposant aux avant-gardes du corps expéditionnaire britannique. Le bataillon de Model s'empare d'un petit pont

de chemin de fer lors d'une action de quelques heures en fin d'après-midi, face aux premières troupes britanniques arrivées sur le continent. Certains récits décrivent les troupes allemandes montant à l'assaut en chantant. La défense britannique est vigoureuse, et l'affaire n'a rien d'aisé. « Une nouvelle avance semble impossible, raconte le journal du régiment. Alors le lieutenant Neumann parvient à mettre deux canons en position […]. Les obus et les mitrailleuses des Tommies les visent furieusement, mais après que les artilleurs sont parvenus à apporter plusieurs caisses de munitions, les pièces, accompagnées des cris de joie de notre infanterie, déversent leurs obus les uns après les autres sur les maisons et les barricades tenues par l'ennemi. » Le régiment y perd environ 160 hommes en une journée. Ce jour-là, Model passe avec succès le « grand test » du premier combat[14].

L'unité accompagne ensuite l'avance allemande jusqu'à la Marne en ne livrant guère plus que des escarmouches. Elle reflue avec le reste de l'armée avant de s'installer sur l'Aisne, où elle résiste à de vigoureux assauts, certains dégénérant en combats à la baïonnette[15]. Fin septembre, les opérations mobiles cessent. Pendant ces quelques semaines de marches et contremarches, Model observe et contribue à de petits combats sans défaite. Décoré de la croix de guerre de deuxième classe, il est l'un des tout premiers du régiment à recevoir une médaille[16]. Les adjudants des deux autres bataillons du 52^{e} régiment étant tombés au champ d'honneur dès les premières semaines, il se retrouve être le plus ancien officier à ce niveau. En janvier 1915, le poste d'adjudant du régiment se libère, et Model y est désigné, avant d'être promu lieutenant. Il a seulement 24 ans et s'occupe de toutes les tâches d'état-major – autres que les opérations elles-mêmes – d'une unité de plusieurs milliers d'hommes[17].

Adjudant au front

Model passe l'essentiel de la Première Guerre mondiale sur le front Ouest. Il continue d'occuper le poste d'adjudant régimentaire jusqu'en octobre 1916, puis devient adjudant de l'échelon supérieur, la brigade, jusqu'en juin 1917. Son unité d'origine est en première ligne dans les opérations les plus importantes et les plus sanglantes de la guerre. Le 52e régiment subit en septembre 1915 la grande attaque française en Champagne. En 1916, la troupe vit l'enfer de Verdun et tient un moment le fort de Douaumont. Puis la même unité se retrouve impliquée dans la bataille de la Somme. Toutefois, cette énumération de combats aussi prestigieux que meurtriers ne donne pas une idée exacte du rôle de Model.

En tant qu'adjudant, Model passe une grande partie de son temps auprès du commandant du régiment, le colonel Fromme. En janvier 1915, l'état-major de l'unité choisit de s'installer dans le château de Chivres, près de Soissons[18]. Aussi, même s'il fréquente régulièrement le front et pousse occasionnellement jusqu'en première ligne – un shrapnel le blesse légèrement en novembre 1915 –, il ne devient pas un poilu pour autant. Son rôle consiste aussi à s'occuper d'attachés militaires étrangers en visite dans le secteur, comme des officiers suisses, espagnols ou argentins reçus à la fin de l'hiver 1915. Il organise les défilés de troupes à l'occasion du passage de dignitaires divers et variés, et il fait, par exemple, partie du petit groupe qui rencontre le prince Léopold de Bavière, le 29 mars 1915[19]. Il bénéficie de menus avantages, comme de se voir formellement attribuer un sabre saisi sur un officier français. Model n'acquiert pas une expérience prolongée de la vie des tranchées, de ce mélange d'ennui et d'angoisse, de ces conditions de vie misérables, de ces vies fauchées quotidiennement, comme gaspillées, par le hasard d'un tir d'obus ou par un instant d'inadvertance sous l'œil d'un tireur embusqué.

C’est quand l’offensive française de septembre 1915 frappe précisément le secteur de son régiment que Model éprouve l’un des moments les plus éprouvants de cette période de sa vie militaire. Il comprend alors ce que c’est que de subir une longue préparation d’artillerie suivie d’assauts incessants. Il organise avec succès la défense de son secteur, ce qui lui vaut la croix de guerre de première classe. Le prince Oscar de Prusse se souviendra, quarante ans plus tard, de son comportement : « Je commandais l’infanterie de la 5e division […]. Le 52e régiment était déployé à un des points clés, sous les ordres de son excellent commandant, le colonel Fromme. Il y avait des barrages d’artillerie jour et nuit, et les assauts reprenaient encore et encore contre nos faibles lignes. Mais les rapports et les estimations de Model restaient d’un ton calme et factuel, clairs et concis. Je me souviens d’une nuit quand son texte disait soudain : “Pénurie de munitions, régiment à 60 % hors d’état, je vous prie d’envoyer des renforts immédiatement, sans quoi les Français passeront.” Heureusement, de l’aide lui est parvenue. Ainsi était Model : toujours clair, bref, synthétique[20]. »

Model a l’œil pour saisir la situation et les nerfs pour rester efficace et maître de soi, mais il ne s’agit pas de diriger directement une attaque ou de faire dans l’instant un choix décisif en défense. Il voit cependant comment les pertes creusent les rangs et créent des opportunités de promotion. Par exemple, le sous-lieutenant Barnick, son égal en 1913, dirige une compagnie en 1915 puis est promu capitaine, et prend le commandement d’un bataillon en 1916 – tandis que lui reste lieutenant[21]. Il se peut que cela le pousse à réclamer un poste plus près des combats, si bien qu’en avril 1916 le voici muté à la tête d’une compagnie d’une centaine d’hommes. Pour la première fois, il agit comme supérieur direct d’une troupe en action. Il est à ce poste depuis moins de deux semaines quand le régiment, qui a pu se reposer pendant quelque temps à l’arrière, est envoyé à Verdun. Mais dès le premier jour sur place, le 25 avril, alors qu’il mène personnellement une reconnaissance de son nouveau secteur, un éclat de

grenade le blesse grièvement à la jambe. Il est évacué pour une convalescence de plusieurs mois[22]. Il n'a pas eu le temps de mener une seule action avec ses hommes. Son séjour à l'hôpital est peut-être l'occasion d'une romance avec une infirmière, dont il ne subsiste qu'une discrète allusion dans une lettre à ses parents. Sa blessure lui sauve probablement la vie : deux semaines plus tard, alors que le régiment occupe le fort de Douaumont, un dépôt de munitions et de combustibles pour lance-flammes explose dans une onde de choc qui fait des centaines de victimes, dont l'officier qui avait pris sa suite[23]. Model échappe également à la bataille de la Somme, tout aussi violente, dans laquelle l'unité, reconstituée, est engagée en août 1916. Il ne rejoint la troupe qu'en septembre, après les plus durs combats, et seulement pour se voir immédiatement réaffecté comme adjudant auprès de la 10e brigade d'infanterie, l'échelon au-dessus du régiment. Cette brigade sert de force d'intervention en cas de danger dans le secteur de Verdun, puis est envoyée en Alsace, un secteur calme, avant de revenir en Champagne contrer l'offensive Nivelle du printemps 1917. Le 1er juin, Model est de nouveau affecté à la tête d'une compagnie, au sein d'une unité prestigieuse aux titres de gloire datant des guerres napoléoniennes, le régiment de la garde du roi Frédéric-Guillaume III. Mais comme un an auparavant, il n'y reste que quelques jours et n'a pas l'occasion de mener le moindre combat. Le 10 juin 1917, il est muté à l'autre extrémité de l'organisation militaire : le voici officier d'ordonnance auprès de l'état-major général de l'armée de terre (*Oberste Heeresleitung*, OHL).

Officier d'ordonnance à l'état-major général

Model pénètre alors dans un autre monde. À l'OHL, le maréchal Paul von Hindenburg et le général Erich Ludendorff dirigent l'ensemble des opérations de guerre, tous fronts confondus. Model, à 26 ans, est l'un des

plus jeunes membres de cet état-major. Les biographes se sont demandé pourquoi il avait été sélectionné pour ce poste parmi les nombreux jeunes gens du même grade. Certes, il ne s'agit que de devenir officier d'ordonnance, mais rejoindre le centre nerveux de la guerre, tout en évitant le danger de risquer sa vie au front, devait être une situation convoitée. Konrad Leppa a décelé un lien possible : le major Wetzell, chargé des opérations à l'OHL, est un ancien du III^{e} corps d'armée, l'organisation où se trouvait la division qui commandait au régiment où servait Model. Wetzell y a peut-être remarqué le jeune adjudant au point de le faire venir à l'OHL quand l'occasion s'en est présentée. Walter Görlitz, qui a écrit dans les années 1970, va plus loin et affirme que le prince Oscar de Prusse, l'un des fils du Kaiser, a recommandé directement Model après avoir observé son sang-froid pendant les offensives françaises de l'automne 1915. Une thèse qui a le regrettable défaut de n'être nullement corroborée par les témoignages recueillis auprès de ce même prince. Steven H. Newton, dans les années 2000, a affirmé que cette recommandation était venue de Hans von Seeckt, puisque ce dernier est aussi passé par le III^{e} corps en 1914-1915. Ce serait très intéressant vu que, quelques années plus tard, sous la république de Weimar, Seeckt sera à la tête de l'armée allemande. Malheureusement, cette théorie a un défaut : Seeckt n'a jamais été en poste à l'OHL. Il a été chef d'état-major d'un groupe d'armées austro-hongrois pendant presque toute l'année 1917. On se demande alors comment il aurait pu, d'une part, être impressionné par un officier de vingt-cinq ans plus jeune que lui, servant au sein d'un régiment sans distinction particulière et, d'autre part, être consulté pour son recrutement à l'OHL deux ans plus tard, alors qu'il servait dans un poste lointain[24]. Ces supputations montrent comment les biographies ont vite fait d'imaginer des liens là où il n'y en a guère, car, dans les faits, on ne sait pas pourquoi c'est Model, plutôt qu'un autre, qui est devenu officier d'ordonnance auprès de l'OHL. Simple hasard, sans doute.

Model n'en reste pas moins membre de cette équipe. Le groupe est de taille resserrée, avec quelques dizaines d'officiers, sans aucune mesure avec les centaines d'hommes qui composent les commandements équivalents pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est donc directement témoin du fonctionnement complet de l'état-major, il voit comment travaillent et commandent les généraux au sommet de la guerre. Il est forcément au courant des principaux ordres, tout comme des demandes venant des différents fronts, y compris quand il n'est pas possible de les satisfaire. Son travail même, puisque Model est auprès du bureau chargé des opérations, porte sur la rédaction des rapports de situation quotidiens, sur la préparation des informations pour la presse ou sur la censure des journaux. Il s'agit d'un travail largement répétitif, consistant à résumer les documents remontant des commandements subalternes, sans ajouter d'analyses ni de commentaires. Il est également envoyé un moment en Turquie, sans qu'on en sache plus sur la nature de sa mission[25]. Décrit comme « diligent, ambitieux », « incroyablement doué », il est certainement apprécié : fin 1917, il reçoit une décoration et est promu capitaine. Il garde, les années suivantes, un contact amical et respectueux avec les illustres personnages qu'il a croisés, en recevant des félicitations lors de ses promotions et prenant soin de ne jamais oublier de leur souhaiter des vœux d'anniversaire[26].

Début 1918, Model suit un cours accéléré pour devenir un véritable officier d'état-major, et pas seulement un officier d'ordonnance. L'Allemagne a alors un grand besoin de tels officiers, capables d'être responsables de bureau dans les équipes commandant de grandes unités, divisions ou corps d'armée. Avant guerre, ces officiers étaient essentiellement issus de l'Académie militaire (*Kriegsakademie*) et faisaient partie de l'état-major général (*Generalstab*). Mais la scolarité à l'Académie militaire dure deux ans, et les besoins de la guerre sont trop pressants pour y laisser si longtemps des jeunes gens prometteurs. À partir de 1917, une

formation beaucoup plus brève est mise en place pour tout de même enseigner l'essentiel des techniques d'état-major à ceux qui ont fait leurs preuves sur le front. Établie à Sedan, elle consiste en un cours de quatre semaines, suivi, autant que les circonstances le permettent, de six mois comme aide d'un responsable de bureau au sein d'un état-major de grande unité, puis de la tenue d'un poste équivalent pendant encore plusieurs semaines. Cela permet à l'armée de former l'officier au niveau désiré en une dizaine de mois, le premier seulement se déroulant hors d'une unité en opérations[27]. À l'issue de ce parcours, les officiers sont formellement considérés comme « membres de l'état-major général », ce qui signe l'appartenance à un corps d'État, le plus prestigieux au sein des forces armées. L'usage veut qu'ils signent leur nom en le faisant précéder des initiales « i.G. » (« *im Generalstab* ») et un liseré rouge de quatre centimètres de large orne leur pantalon d'uniforme. La formation est compétitive : environ un quart des stagiaires ne reçoivent pas le titre[28].

Model rejoint donc le cours de Sedan début février 1918[29]. Sa formation aurait dû s'achever en novembre 1918, après la fin de la guerre, si bien qu'il subsiste un doute quant à l'admission formelle de Model « *im Generalstab* ». Certains officiers, peut-être grâce à leurs états de service avant d'aller au cours de Sedan, deviennent formellement « i.G. » dès la fin de la partie théorique de leur formation. Tel est, par exemple, le cas de Heinz Guderian, le futur théoricien des chars et vainqueur de la France en 1940. Guderian est à Sedan en janvier 1918, et il y a dans ses états de service une entrée explicite signant son admission à l'état-major général. Rien de tel dans ceux de Model, comme chez d'autres officiers de premier ordre, comme Erich von Manstein[30]. On note aussi que, parmi les documents postérieurs signés de la main de Model, aucun n'est émargé « i.G. ». Il est vrai qu'après la guerre, le traité de Versailles ayant dissous et interdit le *Generalstab*, les officiers s'abstiennent de mentionner la survivance du titre dans leurs courriers officiels. Il subsiste donc un doute :

Model a-t-il été frustré de n'avoir pu porter le pantalon à liséré rouge, faute d'avoir totalement achevé sa formation ? Est-il resté dans l'incertitude concernant sa capacité à être admis à l'état-major général ? Dans tous les cas, même s'il n'a jamais été formellement admis dans le *Generalstab*, il est considéré comme l'ayant été par ses collègues dans les années d'après guerre, peut-être parce que la confusion est vite faite entre avoir été en poste à l'OHL et être « *im Generalstab*[31] ».

Au printemps 1918, après le mois d'enseignement théorique à Sedan, Model est nommé à l'état-major d'une division d'infanterie, la *Garde-Ersatz-Division*, une troupe qui, malgré son nom, est une unité d'active ayant combattu en France, mais aussi dans les pays baltes. Model est le second officier d'état-major, responsable des casernements, des munitions, des transports ou encore du service médical et vétérinaire, un poste dans l'exact prolongement du rôle d'adjudant[32]. Sa division participe aux diverses campagnes de 1918 : dans la Somme en mars et en avril, à la frontière belge en juin, non loin de Reims en juillet. Elle traverse succès comme échecs. Les multiples déplacements de l'unité demandent un lourd effort logistique, dont Model a directement la charge. La somme de travail l'aide peut-être à faire abstraction de la situation de plus en plus décourageante où se trouve l'armée allemande. « Je garde le souvenir que Model, l'officier en second de l'état-major, était un homme calme, alerte et toujours prêt à aider ses camarades », rapporte le lieutenant-colonel von Bonin qui servait dans l'unité[33]. En août 1918, toujours suivant le cursus d'officier promis à l'état-major général, Model enchaîne par un second stage pratique à la 36^{e} division d'infanterie, une unité de faible valeur, et il finit la guerre dans les Flandres. Il accompagne le retour de la division en Allemagne jusqu'à sa ville de garnison, Dantzig.

Une expérience incomplète

En quoi Walter Model est-il changé après ces quatre années de guerre ? À l'exception des périodes de convalescence, il a été actif pendant l'ensemble du conflit. Il a passé plus de trois ans sur le front occidental, théâtre dans lequel, de par la masse des troupes engagées et l'intensité des combats, se déroule le cœur du conflit. Il a exercé du début à la fin des fonctions administratives à toutes sortes de niveaux : depuis le poste d'adjudant d'un bataillon à celui de responsable de bureau d'une division, en passant par un semestre à l'OHL, au cœur de la Direction de la guerre. Il a acquis une fine connaissance des rouages de la machine militaire et des paramètres administratifs nécessaires à son fonctionnement (transport, munitions, casernements…). Mais ces tâches, qui ont aussi une dimension répétitive et routinière, ne touchent pas à la résolution d'un problème tactique avant un combat, encore moins à la capacité à contrôler les événements et à doser l'effort lorsque les combats sont engagés.

Sur le plan humain, les appréciations émanant de ses supérieurs, parfois longtemps après les événements, le décrivent unanimement comme un officier « énergique, intelligent », « infatigable », « d'une grande fraîcheur d'esprit » et « ne craignant aucun effort ni danger ». Nombre de commentaires soulignent sa capacité à toujours proposer idées ou solutions, « à faire preuve de générosité et de capacité d'anticipation » et à ne jamais se décourager. Il « a toujours été en mesure de présenter des propositions concrètes afin que les troupes soient toujours servies de la meilleure manière possible ». Sa façon d'être inlassablement disposé à aider lui attire une certaine fidélité de la part de ses homologues de rang inférieur. Model s'intègre bien dans les groupes auxquels il est affecté, et son professionnalisme, soutenu par son optimisme, est reconnu. Un des points les plus frappants, quand on connaît la suite de l'histoire, est que plusieurs de ses supérieurs évoquent son sens du tact, son respect des formes

militaires et la modestie de ses manières, des traits qui ne seront guère caractéristiques de l'homme de 50 ans[34].

Enfin, il est frappant que Model n'ait pas eu l'occasion de mener un combat à la tête de troupes, même à une petite échelle. Bien qu'il ait été deux fois nommé commandant d'une unité directement dans les tranchées, une blessure puis une mutation sont survenues si vite qu'il a à peine eu le temps de faire connaissance avec ses hommes. Contrairement à Rommel, qui a mené des troupes d'assaut dans des actions audacieuses en Roumanie ou en Italie, il n'a pris part ou provoqué aucune action d'éclat. Sauf peut-être au tout début de la guerre, il est probable qu'il n'ait jamais eu à tirer son arme de son étui, et encore moins à faire le coup de feu. Il n'a même pas eu à diriger une équipe d'un quelconque service technique (de transmission, de logistique…). Il n'a donc appris ni à motiver ni à mener un groupe de soldats. En aucun cas, il ne peut être confondu avec un *Frontkämpfer*, un « soldat du front », suivant la mystique développée après guerre[35]. Il a certes reçu son comptant de décorations, mais il a été loin d'être l'un de ces héros récompensés par la croix « Pour le mérite » ou par l'ordre militaire de Maximilien-Joseph de Bavière. Parmi les officiers d'un rang comparable à celui de Model, ces deux distinctions, les plus prestigieuses d'Allemagne, ont, par exemple, été décernées à Fedor von Bock, Ernst Busch, Wilhelm von Leeb, Erwin Rommel, Ferdinand Schörner, tous les cinq de futurs maréchaux.

2

Entre deux guerres

Comme une majorité de soldats allemands, Model rentre en Allemagne fin 1918 en ayant le sentiment de n'avoir pas été vaincu. Son expérience personnelle ne lui a pas fait connaître de défaite manifeste, même s'il a pu constater que les espoirs suscités par la reprise d'une guerre de mouvement au printemps 1918 s'étaient vite évanouis. Or, pour le corps des officiers, le retour en Allemagne constitue un choc violent. L'établissement d'un régime parlementaire en octobre 1918, l'abdication puis la fuite aux Pays-Bas de l'empereur Guillaume II, mais aussi la soudaine perte de prestige du métier d'officier leur donnent l'impression de revenir dans une société brutalement transformée. Ils étaient l'élite du pays, ils sont maintenant considérés comme des perdants.

De plus, l'Allemagne est en proie à des troubles révolutionnaires à travers tout le pays : des drapeaux rouges flottent aux fenêtres, des conseils de soldats contestent l'autorité des officiers, parfois insultés dans la rue[1]. Dès janvier 1919, une grève générale à Berlin suscite une tentative de coup d'État de la part du mouvement spartakiste et du tout jeune parti communiste. De l'autre côté, des soldats refusant l'armistice ou des étudiants trop jeunes pour avoir été mobilisés s'enrôlent dans les corps francs, ces formations paramilitaires qui naissent en Allemagne comme

dans ses franges, en particulier dans les pays baltes. Avec des objectifs rapidement distincts de l'intérêt de l'État, les corps francs se permettent violences contre les civils ou assassinats politiques, tout en étant parfois appelés à la rescousse par des autorités dépassées par les événements, comme lors de l'écrasement dans le sang de la révolte spartakiste.

Années de transgression : corps franc et mariage, 1918-1921

Le parcours de Model depuis la fin de la guerre jusqu'à 1920 présente une certaine complexité. Il est d'abord en poste à Dantzig, puis chargé d'une mission durant l'été 1919 dans le nord de l'Allemagne, avant d'être muté dans une garnison de la Ruhr et de trouver le moyen de rejoindre un corps franc au printemps 1920. Enfin, il est définitivement admis au sein de la petite armée de la république de Weimar courant 1920.

Sa première mission après l'armistice de novembre 1918 est d'accompagner sa troupe jusqu'à Dantzig, sa ville de garnison. La zone est menacée par les ambitions polonaises. Les nationalistes polonais déclenchent en effet une insurrection le 27 décembre 1918, et chassent rapidement les troupes allemandes du centre de leur pays. C'est une période durant laquelle se renforcent tous les stéréotypes évoquant les « dangers venant de l'Est » ou le « raz-de-marée de sang slave », couplés, dans les mêmes phrases, à la « menace bolchevique »[2]. Cette rhétorique, ajoutée à un racisme traditionnel envers la population polonaise, imprègne d'autant plus Model qu'il est enrôlé dans une force improvisée, la « garde-frontière Est » (*Grenzschutz Ost*), pour contrer les éventuels raids d'irréguliers polonais. Il y est apprécié par son supérieur du moment, le major Edwin von Stülpnagel, qu'il retrouvera quelques années plus tard[3]. Après la signature du traité de Versailles en juin 1919, cette « garde-frontière Est » veut contester le nouveau tracé de la Pologne, et ses dirigeants sont tentés

de la faire devenir une force autonome, peut-être pour créer temporairement un nouvel État qui empiéterait sur la Pologne. Ces idées ne durent que quelques semaines et se délitent à mesure que les officiers sont graduellement affectés à des postes à l'intérieur des nouvelles frontières allemandes. Vivre de près la « désintégration territoriale » de l'Allemagne, sans avoir pu s'y opposer, ne peut que nourrir un état d'esprit revanchard chez Model. En juillet 1919, il se retrouve à Stade, au nord de l'Allemagne. Il gère, sans créer de tensions, la démobilisation des membres de la Division de fer, un corps franc particulièrement sanguinaire qui a, par exemple, été rejoint par Heinz Guderian et brièvement tenté de créer une terre d'accueil pour colons allemands en Lettonie. L'unité, défaite, évacue le gros de ses membres par la mer Baltique, et ses hommes, découragés, ne s'opposent plus à sa dissolution[4].

Le traité de Versailles a réduit l'armée allemande à 100 000 hommes, dont seulement 4 000 officiers. Par ces temps troublés, même ces derniers, qui ont une chance d'être retenus, se posent la question de rester ou non dans l'armée, d'autant que servir une république parlementaire n'est pas perçu comme un devoir aussi attrayant que d'appartenir au corps le plus prestigieux d'un empire autoritaire et militarisé. Model, brièvement tenté par un changement de métier pour devenir médecin, décide plutôt de faire tout son possible pour rester dans l'armée. Comme il ne s'est pas distingué pendant la guerre au point que l'institution lui réserve spontanément une place, il sollicite ses anciens supérieurs pour obtenir d'eux des appréciations formelles et louangeuses, qu'il réunit début 1920 dans un dossier complet. Ces évaluations couvrent la plupart de ses postes de 1914 à 1919, avec une exception notable : personne dans l'encadrement de l'OHL, pourtant le réseau le plus influent, ne souhaite lui répondre[5].

Alors qu'il est en poste dans la Ruhr début 1920, une nouvelle tentative de coup d'État, le « putsch de Kapp », cette fois d'extrême droite, menace le gouvernement. Un corps franc en garnison à Berlin entre en rébellion et

occupe dans l'improvisation plusieurs bâtiments officiels. Wolfgang Kapp se déclare chancelier et nomme Walther von Lüttwitz à la tête de l'armée. De plus, obéissant aux ordres de leur chef, Hans von Seeckt, les troupes régulières refusent d'ouvrir le feu sur les rebelles, dans un exemple tout à fait explicite d'engagement politique de l'armée. Le gouvernement, acculé, lance un appel à la grève générale. Cet appel est massivement suivi, si bien que le pays se retrouve paralysé en quelques jours. Les putschistes s'enfuient en exil grâce à des papiers complaisamment offerts par les autorités.

Or la grève générale ne cesse pas pour autant et, dans la Ruhr, les ouvriers tiennent tête aux militaires jusqu'à organiser une insurrection qui s'étend à des villes comme Essen ou Bochum. Model est précisément en poste dans cette zone et décide de rejoindre le corps franc *Hacketau*, une unité irrégulière d'environ 500 hommes dont le nom signifie, dans le patois local, « hacher[6] ». Quitter son poste pour rejoindre un groupe paramilitaire n'est pas une décision anodine, puisque Model prend le risque d'être considéré comme déserteur. Mais il est visiblement couvert par sa hiérarchie, qui ne lance aucune procédure contre lui et ne signale pas son absence. On sent ici, chez lui comme chez les officiers qui l'entourent, du mépris pour la république de Weimar et un puissant anticommunisme, avec une disposition à laisser la légalité de côté dès qu'il faut lutter contre l'« ennemi intérieur », celui qu'on accuse du « coup de poignard dans le dos » qui expliquerait la défaite de 1918. Dans le corps *Hacketau*, Model est à la tête d'une compagnie et se bat à Elberfeld (renommée Wuppertal en 1930), une ville à 25 kilomètres de Düsseldorf. Il fait donner ses mitrailleuses contre les ouvriers insurgés : s'il s'agit d'ouvrir le feu contre les partis de gauche, les militaires n'ont pas les réserves qu'ils affichent face à l'extrême droite. Pour Model, les quelques jours d'action avec le corps franc *Hacketau* sont aussi sa toute première expérience de combat en première ligne : tout autant que par sympathie envers les militants

extrémistes de l'unité, il est attiré par l'idée de faire enfin le coup de feu dans une action armée. En attendant, son unité ne tient pas son front et évacue Elberfeld après une dizaine d'heures d'escarmouches. Les combats se déroulant à moins de 50 kilomètres de la rive du Rhin, dans la zone démilitarisée par le traité de Versailles, le corps franc ne peut faire appel à des armes lourdes, et sa motivation dans le combat de rue n'égale pas celle des milices ouvrières. Les hommes se placent d'ailleurs rapidement sous la protection des troupes d'occupation britanniques, sous les huées d'une partie de la population[7].

Model est interné dans un camp de prisonniers pendant quelques semaines, dans des conditions de détention déplorables. Il se peut qu'il y croise des officiers extrémistes, comme Friedrich-Wilhelm Krüger, qui fera plus tard carrière dans la SS, et qui est interné avec lui[8]. Mais, contrairement à ceux qui rompent définitivement avec l'armée, Model rejoint peu après son unité régulière, sans que son absence lui vaille la moindre sanction. Il y gagne même une nouvelle évaluation dithyrambique, son supérieur le recommandant pour un poste permanent : « Il serait dommage que ce splendide officier ne reste pas dans l'armée […]. Orateur éminent, excellentes manières, absolument adapté à un poste d'officier d'état-major. » Voici qui permet à Model d'être définitivement retenu dans l'armée de Weimar[9].

Le putsch de Kapp a une autre conséquence inattendue pour Model. Lors des journées troubles de mars 1920 à Elberfeld, il fait la connaissance de Herta Huyssen, à peine plus jeune que lui, avec laquelle il engage une liaison sérieuse[10]. On connaît peu de détails de la vie sentimentale de Model jusqu'alors, sinon la vague allusion à une charmante infirmière pendant sa convalescence en 1916. Herta Huyssen vient d'une famille installée depuis l'an 1493 dans la Ruhr et ses environs. Son grand-père était recteur militaire et membre du consistoire luthérien. Son père, qualifié de façon peu claire de « fermier et ingénieur », était bien introduit dans la

haute société, présidant par exemple une prestigieuse institution hippique à Essen. Il est décédé prématurément en 1899, alors que Herta n'avait que 7 ans. Comme la mère de Herta ne semble pas avoir travaillé, la famille devait disposer d'une belle rente ; il se peut aussi que des parents aient soutenu financièrement les jeunes orphelins. Erika, la sœur de Herta, a ainsi pu poursuivre ses études sur l'art médiéval, jusqu'à obtenir un doctorat en histoire de l'art – un diplôme auquel les femmes avaient alors rarement accès[11]. Model, cet « officier prussien », appartenait à un cercle social distinct de celui de Herta, et ils ne se seraient sans doute jamais croisés sans les circonstances exceptionnelles de cette guerre civile de mars 1920. Au printemps et à l'été 1920, Model saisit chaque occasion de passer du temps avec elle. Les jeunes gens sont visiblement tombés amoureux l'un de l'autre. Le couple se fiance en secret le 10 octobre 1920, puis l'annonce officiellement quelques semaines plus tard. Après des présentations réciproques aux familles en mars 1921, Model demande à sa hiérarchie la permission de se marier avec Herta. « De nos jours, la famille doit former un cercle d'une totale solidité face à toutes les tempêtes, un cercle qui prépare et favorise le développement d'une nouvelle Allemagne », explique-t-il dans une lettre. Le mariage est célébré civilement puis religieusement à Francfort en mai 1921. La lune de miel se déroule entre Darmstadt et Heidelberg, le long des beaux paysages des vallées du Rhin et du Neckar[12].

Ces années 1919-1921 sont pour Model des années de transgression. Il enfreint la règle militaire la plus importante en désertant son poste pour faire le coup de feu dans un corps franc. Il viole la bienséance en sollicitant des recommandations d'anciens supérieurs pour une promotion sans complexe. Même son mariage peut être vu comme une rupture d'avec les habitudes de son milieu social. Reste que ces transgressions lui réussissent : il est des 4 000 officiers retenus pour la Reichswehr ; il mène enfin des troupes dans un combat de première ligne, et il vit un amour heureux. Sans

doute Model garde-t-il durablement de tout cela le souvenir que toutes les règles peuvent être outrepassées, du moment que les circonstances s'y prêtent.

Vie de garnison soi-disant apolitique, 1921-1928

De 1921 à 1928, Model alterne les postes d'état-major de grande unité et de commandement de compagnie (environ 150 hommes), une trajectoire classique dans la formation des officiers supérieurs. Il passe quatre ans à Münster, non loin des Pays-Bas, d'abord à la tête de la compagnie de mitrailleuses du 18e régiment d'infanterie, puis pendant trois ans comme officier d'état-major auprès du commandement de l'artillerie de la zone militaire VI. De 1925 à 1928, il retourne dans la région où il a vécu avant guerre, pour diriger une compagnie d'infanterie à Görlitz, sur l'actuelle frontière germano-polonaise[13].

Sa famille s'agrandit : une première fille, Hella, naît en 1923, puis un fils, Hansgeorg, en 1927, et enfin Christa, la cadette, en 1929. Après avoir vécu dans des meublés, ils finissent par emménager dans leur propre maison. Le fils de Model fera carrière dans l'armée jusqu'à obtenir, dans les années 1980, le grade de général au sein de la Bundeswehr. À cette époque, Model rédige un testament dans lequel il transmet quelques recommandations qui sonnent comme sa propre philosophie de la vie : « [Mes descendants] feront de leur vie ce qu'ils souhaiteront en faire, mais avec une activité décente et complète, dans laquelle ils pourront autant que possible rendre service à l'Allemagne comme Allemands. Fiabilité, diligence, ténacité et inépuisable goût pour leur métier, voilà ce que j'attends d'eux dans leurs familles. Ainsi, ils seront toujours heureux[14]. » On y décèle un profond nationalisme, peu surprenant chez un militaire, d'autant qu'il est naturellement couplé aux valeurs de loyauté et de droiture. Plus inhabituel est le fait de mettre en avant cet « inépuisable goût pour leur

métier », qui n'est pas érigé en ambition, mais en recette du bonheur. Peut-être Model songe-t-il à la difficulté, dans son propre métier, à surmonter les moments d'échec ou de routine. Il fait baptiser ses trois enfants par le pasteur Martin Niemöller, qui a accueilli Herta chez lui pour l'accouchement du premier. Les époux Model se sentent suffisamment proches du pasteur pour le solliciter même après leur départ pour Görlitz[15]. Niemöller, ancien sous-marinier, est à l'époque sympathisant d'extrême droite et a de la sympathie pour le jeune parti nazi. Plus tard, graduellement choqué par la réalité du régime, il évoluera vers une opposition déclarée. Mais Model et lui ne seront alors plus en contact.

La Reichswehr, la petite armée allemande tolérée par le traité de Versailles, veut être pour ses membres un havre de stabilité au sein de la trouble république de Weimar. Après les menaces de dissidence dans l'immédiat après-guerre, son chef, Hans von Seeckt, prône en façade une ligne apolitique. Il fait accepter à ses troupes la loi de mars 1921, qui interdit aux militaires de s'affilier à un parti politique, d'assister à des réunions politiques, et leur ôte même le droit de vote[16]. De plus, l'échec des tentatives de prise de pouvoir par les paramilitaires et la progressive perte d'influence des révolutionnaires de gauche incitent les officiers à se concentrer sur le service, du moins jusqu'à ce que de nouvelles opportunités surgissent. Même si l'échelon supérieur de l'armée garde nécessairement un rôle influent auprès des différents ministres et des parlementaires[17], et même si les officiers qui se compromettent avec des partis politiques ou des organisations nationalistes (puisqu'ils fricotent essentiellement avec l'extrême droite et non avec les partis de gauche) ne sont pas sévèrement réprimandés, il devient mal vu de s'engager activement en politique. Enfin, cette ligne de conduite a un intérêt personnel pour Seeckt : elle lui permet, malgré la période agitée de l'immédiat après-guerre, de s'assurer que les militaires lui restent fidèles, puisque s'impliquer dans de quelconques intrigues expose à des sanctions allant jusqu'à l'exclusion de l'armée, du

moins en théorie[18]. Celle-ci observe donc de loin le développement des partis politiques, gardant une prudente distance, au moins jusqu'aux années 1930-1932. Durant la crise de 1923, quand l'Allemagne interrompt le paiement des réparations de guerre et que la France dépêche ses forces armées pour occuper la Ruhr et se payer en nature, l'armée se place plutôt du côté du gouvernement. Model est alors à Münster, à une vingtaine de kilomètres de la Ruhr. Son supérieur, le général Fritz von Lossberg, tente de réunir des fonds auprès des industriels pour mobiliser des troupes secrètes contre les Français, mais le projet se heurte d'emblée au scepticisme des dirigeants d'entreprise. Finalement, la vie de garnison continue comme si de rien n'était[19] : faute d'un soutien institutionnel lancé par la direction de l'armée, ce genre d'initiative individuelle ne mène à rien. Malgré d'insistantes rumeurs affirmant que l'armée se prépare à un coup d'État, la Reichswehr ne s'oppose jamais frontalement à la république de Weimar. Le putsch tenté par le petit parti nazi en novembre 1923 à Munich ne provoque aucun ralliement des forces armées et échoue immédiatement. À partir de 1925, le maréchal Hindenburg est élu président du Reich, et il devient inconcevable pour l'armée de se révolter contre cette auguste figure.

La Reichswehr ne vit pas pour autant en vase clos au sein de la société allemande, puisque les commandants de garnison maintiennent des contacts sociaux avec les édiles locaux. En août 1926, Model organise, par exemple, trois jours de commémorations pour consacrer le drapeau de son unité, avec l'interprétation de nombreuses pièces musicales et la participation de vétérans exerçant les métiers de commissaire de police, de commerçant ou de secrétaire de justice[20]. Il gère de même les célébrations et défilés pour une visite du président Hindenburg, à Görlitz, en 1928, recevant de sa part des félicitations personnelles.

À partir de 1924, avec la bienveillance du gouvernement, se développent de multiples tentatives pour contourner les limites du traité de Versailles. De part et d'autre, les acteurs cherchent des convergences entre

armée et politique, sans mettre en avant leurs points de rupture. L'armée tente, par exemple, de donner une première formation militaire à des jeunes gens au-delà de la limite officielle de 100 000 hommes. Ces entraînements dissimulés, parfois sans armes ou uniquement en intérieur, sont particulièrement répandus dans les provinces bordant la Pologne. Model est précisément en garnison dans ce secteur, et il est probable qu'il soit impliqué dans les contacts rapprochés avec les groupes de vétérans revanchards et racistes, comme le *Stahlhelm*, la principale organisation paramilitaire de l'époque[21]. Model s'accommode sans difficulté de ce climat de double jeu, où l'armée se prétend « apolitique » et « loyaliste », tout en contournant la légalité et en influençant la société civile.

Seeckt s'organise aussi pour que la Reichswehr devienne d'abord une armée de cadres, en vue d'un futur réarmement. Cette doctrine permet également que l'armée ne soit pas progressivement cantonnée à des tâches de simple police[22]. Il parvient ainsi à sélectionner les 4 000 officiers initiaux sur leurs excellentes compétences et à se débarrasser de ceux qui semblent trop attachés aux valeurs promues par la jeune république[23]. L'homogénéité du corps est préservée, et ces 4 000 officiers se perçoivent comme une élite. Toutefois, la taille limitée et l'absence de croissance de l'armée gèlent grandement les carrières. Les promotions prennent des années, et la qualité première de l'officier est la patience. Model reste ainsi treize ans capitaine avant d'être promu major, une situation dans la norme. Cette stagnation en grade et les mutations successives permettent aux officiers d'une classe d'âge de se connaître à peu près tous entre eux. C'est ainsi que Model croise Ludwig Beck, plus tard chef d'état-major adjoint de l'armée de 1935 à 1938. Dans son cercle rapproché, parmi les officiers qui s'invitent entre eux pour un thé ou un dîner et qui se côtoient dans les soirées ou les bals, se trouvent, par exemple, Theodor Busse, Erich Jaschke, Hans von Obstfelder, Albrecht Schubert ou Joachim von Trescow, tous de futurs généraux qui combattront sur le front de l'Est[24].

Pendant ces années, malgré l'agrandissement de sa famille et le jeune âge de ses enfants, Model se consacre essentiellement à sa profession. Son principal loisir est l'équitation. Il se débrouille pour monter au moins une heure par jour et pour faire quelques parties de chasse à l'automne[25]. Professionnellement, il est probable que Model profite de l'expérience de ses supérieurs immédiats. À Münster jusqu'en 1925, il dépend du général Fritz von Lossberg, un héros de la Grande Guerre qui a servi comme chef d'état-major en défense contre les offensives alliées (Somme, Arras, Ypres…). Lossberg a coordonné jusqu'à quatre armées, et il était surnommé « le lion de la défense », comme une anticipation du surnom donné à Model pendant la guerre suivante. On lui doit un manuel sur l'organisation de défenses en profondeur, que le même Model mentionnera encore des années plus tard. Puis, à Görlitz de 1925 à 1928, son supérieur est le lieutenant-colonel Friedrichs, un ancien commandant de troupes de choc (*Sturmtruppen*), qui maîtrise parfaitement les tactiques d'infanterie et leur combinaison avec des armes lourdes[26].

Cette période voit aussi le style de Model évoluer vers plus de froideur et d'exigence. « Il demandait trop de ses sous-officiers, raconte Erich Jaschke, qui commandait une des autres compagnies du bataillon. Ils n'avaient pas la vie facile avec lui. Il les couvrait de toutes sortes de travaux écrits auxquels ils passaient la moitié de leurs nuits. Il reste à voir s'ils étaient aussi frais que ceux des trois autres compagnies quand leur unité devait le lendemain se rendre à un entraînement. Son principe était : "Chaque sous-officier doit devenir un chef d'escouade complet", comme une exigence de l'armée de 100 000 hommes. Mais on n'y arrive pas en force ! Nous y sommes parvenus, mais par d'autres moyens[27]. »

Humainement froid, volontiers sarcastique, Model aime « coincer » les autres par ses remarques irrespectueuses. Quand il est consulté à propos d'un problème, il exprime des vues inhabituelles et des arguments surprenants, au point qu'on le surnomme parfois « l'apprenti sorcier ». Dur

avec les autres mais aussi avec lui-même, il fait donc un peu peur à son entourage, d'autant qu'il sait prendre un ton glacial quand quelque chose ne va pas[28]. Il faut oser l'approcher pour découvrir qu'il a aussi un bon fond. Par exemple, une jeune recrue se souvient lui avoir un jour demandé une recommandation. Model lui répliqua abruptement : « Mais à quoi êtes-vous bon ? », et le soldat, décontenancé, de répondre : « Mon capitaine, je sais bien dessiner. » « Eh bien, prouvez-le-moi ! » Le soldat, à qui on met de suite un crayon en main, s'exécute sous l'œil attentif de son interlocuteur qui ordonne finalement à son secrétaire : « Écrivez : talent pour le dessin[29]. » On voit comment celui-ci dispose d'une autorité incontestée sur ses hommes, tout en ayant une façon pince-sans-rire de considérer les aspects administratifs du métier de militaire. Rares sont ceux qui le côtoient suffisamment pour estimer que, sous son apparence « froide et méprisante », il peut, au moins avec ses proches, avoir du cœur et être un agréable compagnon[30]. Et les quelques-uns qui ont la chance d'être témoin d'un de ses fous rires peuvent, alors qu'ils le voient perdre son monocle, aller jusqu'à le trouver attachant.

Enseignant au Truppenamt, 1928-1931

Fin 1928, Model part en poste à Berlin au sein de l'état-major général. Interdit par le traité de Versailles, cet état-major fonctionne pourtant, sous un nom d'emprunt : *Truppenamt*. En son sein, la petite section numéro 4 se consacre à la formation des troupes, et on y trouve un minuscule groupe s'occupant des officiers à haut potentiel, tenant lieu de mini-académie de guerre. Le major Hans-Georg Reinhardt en a bâti le programme autour des nombreux exercices de tactique générale qu'il enseigne personnellement. En plus de quelques sessions donnant des bases d'économie et de sciences politiques, le principal cours touchant aux affaires militaires porte sur l'histoire contemporaine. Pendant deux ans, Model est justement chargé de

cet enseignement[31]. Il n'axe pas son cours d'histoire sur des campagnes du XIX^e siècle, mais plutôt sur celles de la Première Guerre mondiale. Quand il analyse le déroulement du plan Schlieffen, l'attaque de 1914 contre la France à travers la Belgique, il étend volontiers le sujet à ce qu'il aurait fallu faire pour obtenir un succès complet. Il interroge sur le rôle qu'aurait pu jouer la marine, là où, historiquement, elle n'en a eu aucun. Ce faisant, davantage qu'une analyse historique, son cours devient surtout l'occasion de réfléchir à la manière de vaincre à l'Ouest dans une prochaine guerre[32].

Est-il un bon enseignant ? Le lieutenant Rasp s'est trouvé parmi les stagiaires et il se souvient que, presque par définition, les officiers choisis pour enseigner étaient parmi les meilleurs de la petite armée de 100 000 hommes. « Nous n'avions pas de doute sur le fait qu'il n'y avait pas de meilleur enseignant que Model, à l'exception de Reinhardt », affirme-t-il. Cet éloge prend une certaine nuance quand on sait que Model et Reinhardt étaient en réalité les deux seuls enseignants affectés à temps plein à cette formation[33]. Le lieutenant Winter vante l'extraordinaire connaissance de Model et sa capacité à « lire et traiter la totalité de la littérature en allemand, en anglais et en français en ne reculant devant aucun effort pour dénicher des sources jusque dans leurs dernières ramifications […]. Cela éliminait les présentations tendancieuses ou les biais personnels ». Model garde un goût pour l'exploration de documents, comme un écho de sa formation en lettres classiques. Mais, continue Winter, « son plus grand triomphe était […] quand il pouvait prouver à son public qu'il faisait usage d'une source dont personne d'autre n'avait encore eu connaissance ». De plus, l'abondance de ce qu'il veut présenter sature son public, d'autant que, conscient du temps limité consacré aux cours, Model parle à toute vitesse, au point que les stagiaires perdent le fil de son discours. En réalité, il ne sait pas rendre son savoir accessible. Enfin, il s'énerve vite lors des discussions et préfère les abréger. « Il était apprécié pour la profondeur de sa connaissance, mais on ne le voyait pas comme

l'enseignant idéal », conclut Winter dans une belle litote[34]. Model ne se fait pas spécialement remarquer de son premier supérieur hiérarchique, Wilhem List, mais il semble être apprécié du suivant, Walther von Brauchitsch, qui sera à la tête de toute l'armée au début de la guerre. Il ne se crée pas non plus une « écurie » parmi les officiers un peu plus jeunes dont il assure une partie de la formation. Il y a pourtant des personnalités brillantes dans sa classe : douze des quinze stagiaires de l'année 1929-1930 deviennent généraux pendant la Seconde Guerre mondiale, mais un seul, Hans Speidel, conservera un lien personnel avec Model[35]. Le fait le plus révélateur est peut-être ce dont se souvient Reinhardt, ou plutôt son absence de souvenirs. Celui-ci, qui sera nommé général, combattra aussi sur le front de l'Est. Il sera brièvement le supérieur direct de Model fin 1941, puis son subordonné à l'été 1944. Il entretiendra après guerre une riche correspondance avec des vétérans et des historiens. Sollicité à propos de Model, il refusera poliment mais fermement de faire le moindre commentaire, prétendant ne plus même se souvenir si Model travaillait alors avec lui au *Truppenamt*. Leurs bureaux étaient pourtant immédiatement contigus, et Reinhardt demandait régulièrement à Model de contribuer à ses exercices de tactique, par exemple en lui déléguant la rédaction des ordres d'entraînement pour les camps « bleu » et « rouge ». Reinhardt préférera s'abstenir de commentaires plutôt que de livrer le fond de sa pensée[36].

Toujours porté par l'histoire militaire, Model reçoit la commande d'un chapitre sur August von Gneisenau, dans le cadre d'un livre officiel, publié en 1930, sur les plus glorieux commandants allemands. Gneisenau est un héros des guerres napoléoniennes. Il fut chef d'état-major de Blücher durant les campagnes de 1814 et 1815 contre les armées françaises. Model livre un texte clair et de lecture aisée, dans lequel il tente de tirer des enseignements de chaque épisode de la vie du personnage. Il esquisse une interprétation psychologique mettant en avant l'effort de contrôle sur soi que Gneisenau consent pour maîtriser son trop-plein d'excitabilité, et il conclut que c'est

en travaillant sur lui-même que l'homme devient supérieur. Il insiste sur les liens militaro-politiques qu'établit Gneisenau après l'humiliation de la Prusse à Iéna, ce qui, dans l'Allemagne sous le traité de Versailles, s'entend comme un thème d'actualité. Model admire son idéalisme, son intellect et son inépuisable volonté. La nature de la publication n'en fait pas une biographie critique, mais Model y contribue par un texte sérieux qui n'en rajoute pas dans l'hagiographie[37].

En août 1931, Model part quelques semaines en URSS dans le cadre des échanges que la Reichswehr et l'Armée rouge entretiennent depuis plusieurs années. Des accords permettent aux Allemands de tester en URSS des matériels prohibés par le traité de Versailles, par exemple des véhicules blindés, tandis que les Soviétiques trouvent bienvenu tout ce qui les fait sortir de leur isolement diplomatique des années 1920. Chacun accueille des visites d'officiers de l'autre nation pour des inspections ou lors des manœuvres. Les Allemands envoient surtout des officiers membres, comme Model, du *Truppenamt*, l'état-major officieux. On ne sait rien de particulier sur son voyage, sinon qu'il se rend jusqu'à Rostov-sur-le-Don pour inspecter la 9^{e} division de fusiliers, et que sa visite prépare sans doute celle de son supérieur, Walther von Brauchitsch[38], prévue quelque temps plus tard. Mais si on se réfère à une courte allusion dans sa correspondance ultérieure – « La menace bolchevique est malheureusement toujours sous-estimée. Il est déplorable que tous ces bourgeois, qui semblent incorrigibles, ne puissent se rendre compte par eux-mêmes. Ils en reviendraient convaincus[39] » –, il est impressionné par l'activisme et la discipline des Soviétiques. Comme d'autres officiers, sans éprouver la moindre sympathie pour l'idéologie communiste, il admire la militarisation de l'ensemble de la société, l'absence de difficultés budgétaires ou administratives pour l'armée, et l'effet d'un endoctrinement poussé. Tout cela contraste avec l'idée que ces officiers se font de la société civile allemande sous Weimar[40].

Le Commissariat à l'endurcissement de la jeunesse, 1932-1933

Au début des années 1930, l'Allemagne replonge dans une crise économique et politique. Contacté début 1931 par Edwin von Stülpnagel, maintenant général, Model est embarqué dans la création d'une organisation gouvernementale pour l'éducation de la jeunesse. L'armée s'inquiète du développement de vastes organisations de jeunesse politisées et violentes, aussi bien les Jeunesses communistes que la SA du parti nazi. Stülpnagel, comme d'autres, préférerait canaliser l'énergie de ces jeunes gens *via* une organisation purement gouvernementale, noyautée par l'armée. Le gouvernement, comme l'armée, y trouvent leur compte, et l'organisme est officiellement créé par le président Hindenburg en septembre 1932. Il est officiellement dédié à l'« endurcissement de la jeunesse » (*Jugendertüchtigung*), mais, sous couvert de stages sportifs intenses, le but est explicitement de créer un espace intermédiaire entre de simples loisirs et une formation militaire[41]. Comme l'explique Stülpnagel à des journalistes surpris qu'une organisation de jeunesse soit confiée à un général, le problème est que « les jeunes sont groupés dans des associations sportives qui se combattent mutuellement », alors que lui vise l'« assainissement de la jeunesse » pour lequel il est « indispensable qu'elle se sente liée au sol qui l'a vu naître, qu'elle sorte de la poussière des pierres et des villes pour se reprendre et se reconstituer à l'air libre dans l'exercice de ses forces morales et physiques »[42]. Malgré la langue de bois utilisée dans cette réponse, qui n'explique surtout pas pourquoi un militaire gère une organisation de jeunesse, on reconnaît la rhétorique *völkisch* si répandue en Allemagne, la volonté de retrouver des racines que l'on imagine oubliées et qui seraient accessibles dans les campagnes et au sein d'une communauté fermée, homogène racialement et idéologiquement[43]. Puisque Stülpnagel n'a qu'une petite équipe à sa disposition, Model est la cheville ouvrière du projet, rédigeant le programme des stages et s'assurant du recrutement des

enseignants et des animateurs[44]. D'évidence, il adhère aux finalités comme à l'état d'esprit de cet organisme : « Espérons que notre jeunesse désorientée retrouve du sens et une activité frugale[45] », écrit-il. Toutefois, cet engagement l'éloigne temporairement des activités militaires les plus nobles, et, même s'il est promu lieutenant-colonel en novembre 1932, avoir suivi Stülpnagel se révèle un mauvais choix : celui-ci décède en mars 1933 à la suite d'une embolie pendant une opération de la jambe[46], et l'institut est rapidement intégré aux organisations nazies sans que les militaires n'y aient de rôle. Model et toute l'équipe d'origine sont mis à l'écart.

En définitive, durant les quinze années qui suivent la fin de la guerre, Model se distingue de la masse des officiers de la Reichswehr. Après avoir fait son devoir dans des garnisons provinciales, sa promotion au *Truppenamt*, son poste d'enseignant, son séjour en URSS, enfin son rôle dans ce qui aurait pu devenir une organisation de jeunesse de tout premier plan montrent qu'il a été repéré comme officier à haut potentiel, ce qui n'était nullement le cas en 1919. Wilhelm List dresse, à partir de ses souvenirs, un portrait du Model de l'époque : « [Il] personnifiait dans son apparence, tout comme dans sa façon de parler, ce qui était considéré à l'étranger mais aussi dans certains cercles du pays comme l'archétype de l'officier prussien […]. De taille moyenne, sec, aux grands yeux sombres inquisiteurs ; portant toujours au bout d'une longue chaîne un monocle qui lui donnait un air quelque peu rigide. » Mais aussi « frais et avec une ouverture d'esprit, heureux de travailler, et d'une grande énergie. Fougueux, aux points de vue indépendants, néanmoins agréable à commander, toujours résolu, non sans humour[47] ».

L'exigeant colonel du 2e régiment d'infanterie, 1933-1935

De fin 1933 à 1939, Model alterne postes en état-major et en garnison. Il sert à partir d'octobre 1933 en Prusse-Orientale dans la petite ville d'Allenstein (aujourd'hui Olsztyn, en Pologne), puis revient à Berlin pour prendre la tête d'un département technique de l'état-major général, avant d'être fin 1938 chef d'état-major du IVe corps d'armée. En six ans, il est promu à deux grades : d'abord colonel en 1934, puis général en 1938. Le réarmement de l'Allemagne et l'expansion de l'armée par le régime nazi profitent directement aux officiers, déjà avant la guerre elle-même. Sous Weimar, même les officiers les plus prometteurs avaient besoin de cinq ans pour passer de colonel à général, ce que Model, comme d'autres, effectue alors en deux ans seulement[48].

En octobre 1933, Model prend d'abord le commandement d'un bataillon du 2e régiment d'infanterie à Allenstein, un lieu particulièrement isolé. Mais, peut-être parce qu'il prend soin de garder le contact avec ses anciennes connaissances restées près des centres de pouvoir[49], il est rapidement nommé au poste supérieur, et après seulement un an comme commandant de bataillon, il est, à l'automne 1934, promu colonel, en même temps qu'il est appelé à la tête du régiment d'infanterie. À Allenstein, l'arrivée de Model se fait rapidement sentir. Ses réflexes, tout droit venus des cours de tactique de Berlin, sont comme « un vent nouveau soufflant sur la caserne ». Model impose de nouvelles habitudes, il accable de travail ses subordonnés, non seulement par des tâches dûment préparées, mais aussi par toute idée soudaine qui lui vient à l'esprit. Celui qui croise ce chef à la caserne, en manœuvre ou même simplement dans les rues de la ville se retrouve souvent avec un travail supplémentaire – faire le compte rendu d'un ouvrage militaire, analyser un nouveau règlement, faire une conférence, organiser un *Kriegsspiel*, étudier une bataille de la dernière

guerre… Les plus jeunes préfèrent l'éviter de peur de se voir confisquer « jusqu'à la dernière minute de liberté[50] ». Mais les troupes apprécient progressivement ce qu'elles apprennent. Même les officiers les plus critiques reconnaissent avoir notablement approfondi leur art grâce à des entraînements pertinents, à des exercices sur carte bien conçus, ou encore par des manœuvres communes avec l'artillerie divisionnaire[51]. Model, qui n'était pas à l'aise pour donner des cours magistraux face à des officiers intellectuels, trouve les techniques pragmatiques pour entraîner une troupe plus proche du terrain. Un de ses procédés favoris est l'« ordre éclair » : émettre un ordre impromptu pour qu'un officier prenne une décision sur l'instant et la mette en œuvre immédiatement avec ses troupes. Une fois satisfait, Model fait cesser ce type d'interruption après quelques minutes. Il enseigne ainsi l'importance de la capacité d'initiative et de la délégation d'autorité, des traits culturels forts de l'armée allemande[52].

Or la domination intellectuelle qu'il exerce sur les officiers en garnison à Allenstein amplifie aussi son style cassant. « Tout dans son attitude est délibérément rêche (*drahtig*). Ses ordres sont brefs et rapides, ses critiques sont mordantes, même brusques, si ce n'est blessantes », se souvient Hans Dieckmann. « Il était très critique, à la fois envers les supérieurs et les subordonnés », raconte un commandant de bataillon qui a tenu à rester anonyme. « Satisfaire Model n'était pas facile. Ses déclarations sarcastiques, non tempérées du moindre tact, étaient craintes[53]. » Model exige que tout aille rapidement et ne supporte que rarement les temps d'attente. Même en famille, on l'entend souvent demander : « Est-ce que ça ne peut pas aller un peu plus vite ? » « Quand il traitait son abondant courrier, il balançait ses réponses à toute vitesse sans qu'on puisse le suivre. C'était comme une pluie torrentielle qui s'abattait sur l'état-major. Si je lui signalais les conséquences de son comportement, il se contentait de répondre : "Ce sont des bêtises, les gars sont à l'aise"[54]. » Il arrive que

Model se mêle trop de détails, au point qu'un jour un capitaine excédé lui demande : « Qui commande la compagnie, vous mon colonel ou bien moi ? » Ce jour-là, Model cesse d'interférer en maugréant, mais sans en vouloir à l'officier[55]. Le ressentiment qu'il crée n'est que très partiellement modéré par les invitations à dîner qu'il adresse régulièrement aux officiers, y compris aux plus jeunes, et pendant lesquels, enfin dans un cadre détendu, sa femme tente de retisser du lien avec ses hommes[56]. Hans Dieckmann qui, comme adjudant, côtoyait Model le plus souvent, s'est livré à une analyse plus poussée : « La personnalité de Model, comparée à celle des nombreux autres commandants auxquels j'ai été subordonné en temps de paix comme de guerre, semblait en quelque sorte s'écarter de la norme. Il n'y avait rien en lui d'équilibré, d'apaisant, mais plutôt du troublé et de l'agité. Ainsi, même après deux années de travail en commun, je n'ai pas réussi à établir une vraie relation de confiance comparable à celle que j'ai pu avoir plus tard avec mes supérieurs […]. Il montrait toujours une certaine réserve, il lui manquait une tranquillité d'esprit permettant des discussions détaillées, et de prendre le temps de bien connaître autrui[57]. » Énergique au point d'être impulsif, abrasif mais sans sadisme, rapide jusqu'à se déconnecter de la réalité des hommes, Model est en fait apprécié une fois qu'on l'a quitté et que l'on se souvient de ce qu'on avait appris pendant le temps de « martyre » passé à son service.

En accord avec les grandes orientations nazies

Les années 1933-1935 sont toujours fort troublées en Allemagne : suppression de la liberté d'expression, assassinats politiques de la nuit des Longs Couteaux, mort de Hindenburg permettant à Hitler de cumuler le poste de président du Reich avec celui de chancelier, premières lois antisémites… Comme la quasi-totalité des officiers, Model prête serment à Hitler à l'automne 1934. Ce serment de fidélité est sans doute vécu avec

une relative indifférence dans le corps des officiers, surtout chez ceux suffisamment âgés pour avoir, avant 1914, prêté serment au Kaiser, puis en 1919 juré fidélité à la république de Weimar[58]. Il renforce néanmoins la fidélité envers Hitler lui-même, d'autant que les succès nazis de ces années-là lui sont systématiquement attribués en propre, alors que le blâme des échecs retombe seulement sur son entourage.

Après guerre, le serment à Hitler servira souvent d'excuse aux généraux voulant justifier leur obéissance aux consignes criminelles du régime. Model lui-même emploie cet argument dès 1937, dans un courrier au sujet de la volonté nazie de mettre au pas les Églises. Le texte se réfère au pasteur Martin Niemöller, celui-là même qui a baptisé ses enfants. Dans ses sermons et par une pétition de 1936, celui-ci proteste contre le « paragraphe aryen » et les mesures antisémites du régime. Voici ce qu'écrit Model : « Nombreux sont ceux qui rabaissent les grandes questions sur la foi à des problèmes de personnes. Je rejette, comme beaucoup de mes camarades religieux [*kirchlich*], les disputes entre personnes et les arrangements mesquins. Les anciennes qualités ne disent pas tout, certains peuvent se braquer, voyez Niemöller, que je ne comprends justement pas. Et puis, l'armée a prêté serment à Hitler, et comme officier d'active, je dois absolument refuser de me mêler des affaires de l'Église[59]. » Il s'agit ici de la seule trace chez Model d'une opinion politique, car parmi les nombreux témoins ayant livré des anecdotes ou des analyses sur les années d'avant guerre, personne ne se souvient de l'avoir entendu exprimer un avis en critique ou en soutien du régime nazi. On note néanmoins que Model se réfère spontanément à « Hitler » et non au « Führer », à l'homme et non à la fonction. Même s'il est comme l'ensemble des militaires heureux qu'un régime autoritaire ait succédé à Weimar et que l'armée soit de nouveau en expansion, Model se focalise sur le service en restant délibérément indifférent aux événements du pays, quitte à trahir la confiance de relations autrefois aussi proches que le pasteur. Niemöller est envoyé en camp de

concentration en 1937, où il croupira jusqu'en 1945. Il se peut – simple spéculation toutefois – qu'avoir fréquenté les hautes sphères de l'État en 1931-1933, pendant qu'il créait l'Institut pour l'endoctrinement de la jeunesse, ait mis Model en garde contre toute implication dans la chose politique. Plus prosaïquement, les promotions accélérées au sein de l'armée, tout comme une certaine aisance financière qui lui permet, par exemple, l'achat en 1936 d'un cabriolet Mercedes, lui offrent sans doute suffisamment de confort pour qu'il soit devenu un ferme soutien du régime. En effet, les militaires forment un corps favorisé et non réprimé, et, se trouvant quelque peu coupés de la société, ils n'ont guère l'impression de vivre sous une dictature. Et au décès de son père en avril 1935, Model ne laisse guère transparaître de sentiments : il s'est construit une carapace pour se couper de la vie hors de l'armée.

Responsable de la veille technologique à l'état-major, 1935-1938

Fin 1935, Model est rappelé à Berlin au sein de l'état-major général. Il prend la direction de la 8e branche, dite « technique ». L'organisation du sommet de l'armée est quelque peu alambiquée. Le chef de l'armée de terre, le général Werner von Fritsch, est assisté par un état-major général dirigé par Ludwig Beck. Ce dernier supervise six bureaux, les plus importants étant le premier (celui des opérations, alors tenu par Erich von Manstein) et le second (entraînement). La branche de Model n'y est pas rattachée, mais dépend d'un troisième bureau, au rôle secondaire. Son chef en est Carl-Heinrich von Stülpnagel, cousin de l'ancien supérieur de Model[60].

La branche « technique » que commande Model vient d'être créée. Son appellation a fait croire qu'il s'agissait d'un service de recherche et développement, avec autorité sur les choix techniques, comme une sorte de Direction générale de l'armement. Les quelques documents qui nous sont

parvenus suggèrent que son rôle est plus modeste, et consiste essentiellement en une veille technologique, en la simple observation des évolutions techniques. Le bureau collecte les informations repérées dans la littérature publiée à l'étranger – du renseignement « ouvert » – et émet ponctuellement des demandes au réseau de conseillers militaires des ambassades allemandes. Il transmet de courtes synthèses aux autres branches, par exemple en juin 1937 au sujet d'un nouveau char britannique, ou en avril 1938 sur l'armement lourd français[61]. Model a, dans ce cadre, l'occasion d'assister à des essais de prototypes d'armes. En 1938, Hitler et sa suite débarquent sur un site de tir, ce qui met par hasard Model en présence du dictateur. Il n'y a pas d'échange direct entre eux, mais Model entend probablement la harangue improvisée que prononce Hitler au mess des officiers après les essais[62]. Un rapport de l'été 1938, qui donne de nombreux détails sur les fortifications et les obstacles antitanks tchèques, montre que l'équipe de Model a aussi accès à ce qui est rapporté par l'espionnage. Model est même aperçu, en civil, en mission près de la frontière entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie[63]. Il passe aussi deux semaines en Espagne fin 1937, en pleine guerre civile : on n'en connaît que les dates de départ et d'arrivée, et on sait qu'il reçoit plus tard une récompense : la croix de bronze de l'Espagne – une décoration qui devait être largement distribuée pour que même un observateur de passage en soit honoré[64]. En somme, si le poste de Model est généraliste et collecte des informations aussi bien sur l'aviation, les fortifications ou les armes de poing, il est aussi dénué de toute responsabilité. La 8e branche n'est impliquée dans aucune décision ni aucun choix lié à l'armement ou aux technologies.

Cela explique sans doute pourquoi un officier avec aussi peu d'appétence que Model pour la technologie ait été choisi pour cette branche : le rôle est trop mineur pour un homme déjà versé dans les techniques de l'ingénieur, mais c'est une bonne opportunité pour compléter

le parcours d'un officier seulement versé dans la tactique. Model y a probablement été recommandé par Friedrich Hossbach, qui l'a croisé à Münster une dizaine d'années auparavant, et qui est alors l'officier servant comme aide de camp auprès de Hitler[65]. Jusqu'ici, Model n'avait aucunement pris part aux discussions doctrinales sur la motorisation de l'armée ou sur le rôle de l'aviation, si bien que sa nomination surprend. Ceux qui l'ont fréquenté connaissent ses faiblesses sur les sujets techniques – il est aussi bon cavalier qu'il est misérable au volant d'une auto. Il lui faut un certain temps pour qu'il s'habitue aux spécificités et au rythme de son sujet[66]. Hans Röttiger, à l'époque simple major au sein du service, se souvient avoir affiché dans son bureau un slogan directement destiné à son chef : « Sois patient, tu sauras tout en temps voulu[67]. » Avec son énergie coutumière, Model se familiarise rapidement avec les sujets, mais il lui manque un certain sens de la réalité. Son imagination effervescente, sa « fantaisie », comme dit un témoin, aboutissent souvent à des suggestions inappropriées ou perturbatrices[68]. Par exemple, il considère sérieusement l'idée de munitions en verre, sur lesquelles les Japonais travailleraient, et qui remplaceraient les munitions à blanc pendant les manœuvres. Leur gros avantage serait de bien marquer si un tir touche sa cible et donc de faciliter l'arbitrage. L'idée, incongrue, ne pouvait être prise au sérieux par ceux à qui elle était soumise[69]. À l'inverse, Model ne semble pas spécialement s'impliquer dans les controverses autour du type de véhicules blindés choisi pour équiper les troupes motorisées en pleine expansion. L'un des grands choix de l'armée allemande est de lancer le développement de canons d'assaut chenillés en soutien direct de l'infanterie (*Sturmgeschütz*/*Sturmpanzer*). Model est informé de l'idée, mais ne semble pas peser dans un sens ou dans l'autre[70]. Cette décision, portée par Erich von Manstein, alors chef du bureau « Opérations », a lieu dans un contexte de querelles doctrinales et politiques avec ceux, comme Heinz Guderian,

qui veulent accorder une priorité exclusive aux tanks avec tourelle rotative. Ce même Manstein, qui a aussi eu l'occasion de le fréquenter hors du service, a estimé que Model était tel « un brochet dans la mare de carpes » : par ses idées et ses attitudes tranchées, par les éléments qu'il pouvait tirer de ce qui se faisait à l'étranger, il contraignait tout le monde à se tenir sur ses gardes, sans toutefois apporter quoi que ce soit par lui-même[71]. Le peu d'importance technique du département de Model se remarque d'ailleurs au rôle qui lui est attribué quand la guerre éclate : il devient la section historique de l'état-major général[72].

Chef d'état-major du corps d'armée qui s'empare de Prague

Fin 1938, maintenant devenu *Generalmajor* (général de brigade), Model retourne au sein d'une unité opérationnelle en devenant, à Dresde, chef d'état-major du IV^{e} corps d'armée sous les ordres du général von Schwedler[73]. Cet échelon organisationnel se confond avec la région militaire et supervise trois divisions, mais aussi les gardes-frontières ou les inspections régionales. Le corps d'armée se situe surtout le long de la frontière avec la Tchécoslovaquie et couvre aussi les Sudètes, dont les Allemands viennent de se saisir. En mars 1939, Hitler viole les engagements pris à Munich quelques mois plus tôt et envahit le reste de la Tchécoslovaquie. Il est à noter que Model est à Prague dès le 6 mars 1939[74], dans ce qui ne peut être qu'une mission secrète pour préparer le mouvement de ses troupes, alors que la crise politique qui sert d'excuse à l'invasion n'aura lieu qu'une semaine plus tard. Model n'est pas alors un militaire observant de loin les manœuvres du régime, mais un acteur directement en charge de l'exécution d'une violation des frontières internationales. À partir du 15 mars, ce sont en effet les hommes du IV^{e} corps d'armée qui mènent la marche à travers la Tchécoslovaquie.

Après quelques semaines sur place, logeant naturellement à l'hôtel Ambassador de Prague, il est de retour à Dresde pour préparer les opérations contre la Pologne.

La carrière de Model s'accélère dans les années 1930, sans qu'il soit aisé de déterminer ce qui relève de son talent individuel et ce qui tient de la simple démographie : l'armée compte moins de 4 000 officiers en 1933 mais plus de 20 000 en 1939, un appel d'air qui profite à tous. Clairement repéré vers 1930, Model est ensuite légèrement mis en retrait si on compare la position qu'il atteint en 1939 avec celles des jeunes généraux parmi les plus brillants : il ne prend pas la tête d'une des inspections de l'armement, n'est pas l'un des chefs de bureau directement en contact avec le chef d'état-major de l'armée, et ne tient pas un commandement opérationnel au-delà du régiment. Il est doué mais pas de manière exceptionnelle, comme s'il faisait partie des 20 % les meilleurs mais pas de la crème de la crème, loin de la reconnaissance qu'ont déjà obtenue un Erich von Manstein ou un Heinz Guderian. Sa carrière dans les premières années du nazisme se compare plutôt à celle d'Erwin Rommel, chargé de postes d'enseignement ou de l'escorte personnelle de Hitler, des rôles somme toute secondaires dans la hiérarchie de l'armée.

Les caractéristiques de la personnalité de Model sont confirmées par les témoins les plus variés. Son sens du devoir et son énergie infinie sont reconnus de tous. Un point fort est son optimisme naturel qui voit les opportunités sans se laisser paralyser par les obstacles. Sa créativité et son imagination sont frappantes, mais on ne sait s'il faut en conclure à une profonde intelligence ou à une instabilité perturbatrice. « Si on préparait ensemble un voyage, le programme s'enrichissait sans cesse. Et sur le trajet, il lui venait constamment de nouveaux points pour encore étendre le programme, si bien qu'il se faisait attendre à plusieurs étapes et qu'on perdait beaucoup de temps avec lui », raconte Edgar Röhricht qui était dans

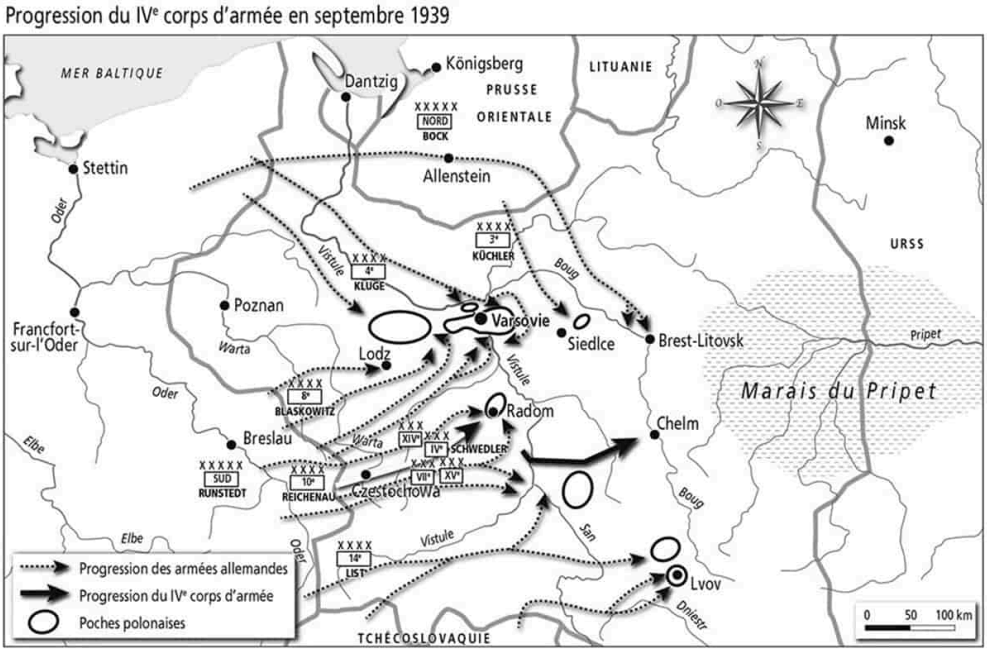
son état-major début 1939[75]. Manifestement, Model est à l'aise dans l'improvisation, peut-être moins dans la planification. La patience ne le caractérise pas, et c'est un chef craint plutôt qu'aimé. Il ne prête guère d'attention aux conséquences de son comportement sur ceux qui l'entourent, même si, à ce stade, cette totale indifférence et son style cassant ne sont pas à confondre avec du vice ou de la méchanceté. Enfin, alors que dans les années 1920, il gardait encore des liens avec la société civile, il se referme nettement sur le monde militaire à partir de 1933, en refusant même de penser à ce que signifient les décisions du régime nazi.

3

Un second rôle : Pologne et France

Dès avril 1939, au lendemain de la mainmise sur la Tchécoslovaquie, l'invasion de la Pologne est décidée par Hitler et préparée par le haut commandement. Les grandes options militaires sont figées au début de l'été, et la conclusion du pacte germano-soviétique le 23 août 1939 signe l'arrêt de mort de la Pologne. En février 1939, Hitler a annoncé à un premier cercle de hauts dignitaires de la Wehrmacht que le conflit à venir serait une « pure guerre idéologique », « raciale », pour assurer une domination allemande sur son « espace vital ». Le 22 août, le dictateur reprend la même ligne directrice quand il explique devant ses principaux généraux que l'on n'a pas à se soucier du droit, que le prétexte le plus improbable suffira à justifier l'invasion, et que personne ne demandera de comptes aux vainqueurs. En outre, le but n'est pas simplement la conquête, mais la destruction totale de la Pologne, si bien qu'il faut montrer la plus grande dureté et viser l'annihilation complète de l'ennemi. Parmi les hommes présents à cette conférence se trouvent le général Gerd von Rundstedt et le général Walther von Reichenau, respectivement chefs du groupe d'armées Sud et de la 10^{e} armée, c'est-à-dire des deux échelons immédiatement au-dessus du IV^{e} corps où sert toujours Model. Bien que les consignes de Hitler soient en désaccord avec l'éthique traditionnelle de l'armée allemande, en entretenant par exemple un flou délibéré entre

soldats et civils polonais, ces officiers n'émettent aucune protestation. Certains croient peut-être qu'il ne faut pas prendre ces instructions au sérieux, mais plusieurs exemples montrent que l'esprit des consignes du Führer est transmis aux niveaux subalternes[1].



L'action du corps d'armée de Model en Pologne

Militairement, le plan fait porter le poids principal de l'attaque depuis la Silésie, donc le sud-ouest de la Pologne, pour atteindre Varsovie par une voie moins directe que l'axe de Berlin. Le groupe d'armées Sud de Rundstedt dispose ainsi de la moitié des blindés allemands, confiés pour une large part à la 10e armée de Reichenau. Ces blindés doivent percer les lignes polonaises et exploiter à travers le pays, en contournant les pôles défensifs dont la réduction est laissée aux bons soins des unités d'infanterie. Le IVe corps de Viktor von Schwedler, composé uniquement d'infanterie, est justement chargé de cette tâche secondaire. Schwedler est un officier au profil traditionaliste, et il est logique que les toutes nouvelles forces

blindées soient plutôt encadrées dans les corps d'armée commandés par des spécialistes comme Hermann Hoth ou Erich Hoepner.

Le IV^e^ corps et ses divisions rejoignent leurs positions de départ dès le 21 août. Le 26, un premier ordre d'attaque est annulé à la dernière minute, offrant un délai dont Reichenau profite pour modifier la disposition de ses forces et retirer, littéralement la veille de l'attaque, certaines unités affectées au IV^e^ corps. Cette décision demande une adaptation drastique des plans, un travail dont Model, en tant que chef d'état-major, porte toute la responsabilité. Il tente d'abord de protester auprès de son homologue chez Reichenau, le général Paulus, puis se résout à ces changements de dernière minute. Il transmet les consignes de façon suffisamment efficace pour que tout le monde s'adapte, et l'attaque surprise, le 1^er^ septembre à l'aube, n'est pas retardée[2].

Pendant la campagne de Pologne, le IV^e^ corps encadre seulement deux divisions d'infanterie, à l'exception d'un intervalle de quarante-huit heures quand il en dispose d'une troisième. Une avance rapide amène le groupement à Czestochowa le 4 septembre, un progrès de 40 kilomètres lors duquel les Allemands battent sèchement les défenseurs polonais. Le général Schwedler capture environ 3 500 hommes de la 7^e^ division polonaise, dont il reçoit la reddition formelle des mains mêmes de son commandant, le général Janusz Gąsiorowski[3]. « On ne peut qu'avoir pitié de l'armée polonaise, comme du peuple polonais, commente Model. À la base [de la société], de très bonnes qualités, un effort exemplaire jusqu'à la mort, mais au sommet des leaders et une organisation inadéquats […]. On est frappé que les possédants craignent tant la population fort pauvre. Tous s'enfuient, les propriétaires, les prêtres, etc., tous ceux qui auraient dû mourir à leur poste[4]. » Après Czestochowa, l'étape suivante est un bond jusqu'à Radom, 100 kilomètres plus loin, où les unités polonaises en retraite tentent d'établir une ligne de défense avant Varsovie. L'armée de Reichenau manœuvre habilement pour encercler ce point fort, en confiant aux

fantassins du IV^e^ corps le rôle de l'enclume, pendant que les unités motorisées passent de part et d'autre de la ville. Les défenseurs, dont la plupart ont perdu leurs armes avant même d'arriver à Radom, se rendent le 11 septembre, laissant environ 60 000 hommes prisonniers des Allemands[5]. Hitler vient alors inspecter différents secteurs du front (une expérience qu'il ne renouvellera jamais durant le reste de la guerre), en passant entre autres par la 10^e^ armée. Schwedler et Model l'attendent comme convenu au quartier général d'une division, mais le chef d'État se présente finalement au corps d'armée d'où, apprenant que personne n'est là pour l'accueillir, il repart sans descendre de voiture[6]. Le 15 septembre, l'équipe de Model constate qu'il n'y a plus d'ennemi au contact et, le lendemain, la construction d'un pont sur la Vistule se fait sans opposition[7]. Les unités du corps d'armée n'avancent plus guère, puisqu'il est convenu que le nettoyage de la rive orientale de la rivière est une mission qui revient aux Soviétiques, qui viennent de lancer leur propre invasion. Finalement, lors de ses deux semaines actives en Pologne, le IV^e^ corps d'armée mène des missions de nettoyage des poches de résistance laissées en arrière par les blindés, une tâche nécessaire mais bien loin du *Blitzkrieg*.

Model et le massacre de Czestochowa

Dans quelle atmosphère Model traverse-t-il la campagne de Pologne ? En Allemagne, le jeune État polonais est presque unanimement perçu comme illégitime, tel un parvenu empiétant sur des terres allemandes et coupant le pays en deux par le corridor de Dantzig. Model, qui a servi en 1919 à Dantzig et qui a passé deux ans en garnison en Prusse-Orientale, ne peut qu'être imprégné de ce point de vue. Ayant participé aux premières loges à l'annexion de la Tchécoslovaquie, il n'exprime aucun état d'âme avant l'entrée en Pologne et, en aurait-il eu, les succès faciles contre la

malheureuse armée polonaise les auraient facilement fait oublier. Mais, si on en juge par un rapport du responsable des services généraux de son état-major, l'arrivée en Pologne confirme aussi les forts préjugés racistes contre la population. Les premiers jours de la campagne se déroulent encore sur les franges du pays, dans ce qui était un territoire allemand jusqu'en 1919, mais, dès que l'avance atteint Czestochowa, après trois jours de combats, l'allure des maisons, le style des habitants, les Juifs en habit traditionnel, un village pas encore relié au réseau électrique, une section de route mal entretenue, tout est interprété comme une corroboration de la propagande qualifiant le pays d'arriéré[8].

De plus, les soldats allemands ont la hantise des francs-tireurs, une crainte exacerbée quand l'avance débridée des unités mécanisées rend la ligne de front floue et que des groupes de troupes polonaises sont délibérément laissés en arrière des blindés. Les soldats allemands s'emparent alors du moindre prétexte, de la moindre rumeur pour user de la plus grande brutalité contre la population civile. Le phénomène est rapporté dans tous les secteurs du front, avec, rien que pour la période du 1er au 4 septembre, au moins 18 massacres de plus de 25 victimes chacun. Ces faits sont essentiellement commis par les troupes régulières de la Wehrmacht, seuls quelques cas étant attribués à des forces de police ou à des milices locales pro-allemandes[9]. Ce comportement concerne aussi les unités placées sous les ordres de Model, des exactions multiples y étant rapportées dès le 1er septembre, au point que dès le 3, brûler des villages est devenu une routine[10]. À Czestochowa survient un des crimes les plus tragiques. La ville n'est pourtant pas défendue, et les Allemands y entrent sans combat. Mais on a sensibilisé la troupe au fait que Czestochowa est une ville ouvrière, donc, du point de vue allemand, à fort risque de francs-tireurs. Le 4 septembre à midi, une rumeur éclate : des Allemands auraient été agressés. Des décharges sont entendues sans qu'on sache qui tire sur qui, et les soldats allemands, pris de panique, se mettent à tirer sur tout ce

qui bouge. Ils fouillent les habitations, mais n'y trouvent pas les armes qu'ils y pensaient cachées. Ils décident alors de regrouper la population sur la place centrale, où se retrouvent vite plus de 10 000 personnes, et prennent le moindre prétexte pour abattre les civils. Soudain, un groupe ouvre le feu sur la foule et abat au hasard une centaine de personnes. Des incendies se déclarent aussi dans différents secteurs de la ville. Il y a environ 300 victimes, hommes, femmes, enfants[11]. Or, au moment précis de ces massacres, Model et son état-major sont sur place, avec tous leurs véhicules. Ils se sont arrêtés pour vérifier l'état du pont qui enjambe la rivière traversant la ville. Model aurait-il autorisé des représailles contre les civils ? *A minima*, il a été directement témoin de l'indiscipline de la troupe, des meurtres déchaînés et de l'incendie qui a détruit des bâtiments non loin de l'endroit où il se trouvait. Ayant été le seul général sur les lieux, il avait toute autorité pour ramener le calme, mais il n'a à aucun moment tenté de le faire[12]. Il a agi exactement à l'opposé de l'éthique à laquelle une partie de l'armée croit toujours et que Rundstedt résume quelques semaines plus tard sans ambiguïté : « Un supérieur qui est témoin de pillages ou de débordements contre des civils sans défense et qui n'intervient pas fait preuve de lâcheté, que les troupes soient les siennes ou celles d'un autre commandement[13]. » Toute l'éducation militaire de Model aurait dû le pousser à intervenir, à faire preuve d'initiative. Au contraire, il attend juste qu'un rapport sur la solidité du pont soit terminé pour ordonner à son groupe de quitter la ville le plus vite possible, en se lavant les mains de ce qui pouvait arriver derrière lui[14].

L'encadrement militaire s'inquiète toutefois rapidement de ces exactions, non par compassion envers les victimes, mais à cause des conséquences sur la discipline de la troupe. Même un général aussi pronazi que Reichenau, à la 10^{e} armée, prend des sanctions contre un lieutenant ayant déclenché un massacre[15]. Toutefois, les déviances disciplinaires

touchent tous les niveaux, et si les meurtres peuvent encore faire l'objet de timides condamnations, le pillage est considéré comme si naturel qu'il est institutionnalisé. L'état-major du IV^{e} corps regrette probablement de passer après les troupes du front et les états-majors des unités subordonnées. Il réagit par un flux d'instructions, certaines directement signées Model, demandant la prise du maximum de biens et des inventaires détaillés, que ce butin ait ou non un lien avec le matériel militaire : moteurs d'avions, équipements médicaux, métaux non ferreux, téléphones et moyens de communication, matières grasses, fourrage, vêtements[16]… Model a même un souhait personnel : il veut disposer d'une baignoire gonflable, ce qui n'est pas facile à trouver, mais il fait part de sa grande satisfaction quand son équipe finit par lui en dénicher une[17]. Le chef d'état-major ne se contente pas de fermer les yeux, il est enthousiaste et montre l'exemple.

Promotion à la 16^{e} armée

Fin octobre 1939, Model suit le basculement des forces allemandes vers le front de l'Ouest. Il est décoré de la croix de fer de 1re classe, vingt-cinq ans après avoir reçu celle de 2nde classe, et il est muté à un poste supérieur pour devenir chef d'état-major de la 16^{e} armée. Il est curieux qu'il ne reste pas avec le IV^{e} corps, bien que l'unité soit aussi envoyée à l'Ouest, et que son commandant et le reste de l'état-major restent inchangés. Model profite en fait d'un jeu de chaises musicales qui crée un vide à la 16^{e} armée. Son cas, avec plusieurs autres mutations, fait l'objet de discussions au plus haut niveau de l'armée, entre Franz Halder (chef d'état-major général) et Walther von Brauchitsch (chef de toute l'armée de terre). Les deux hommes hésitent : Brauchitsch préférant Model, tandis qu'Halder a un autre nom en tête. C'est surtout le profil instable de Model qui pose question. L'ordre de mutation qu'il finit par recevoir indique d'ailleurs qu'il est muté « à la 17^{e} ou à la 16^{e} armée », comme s'il restait une incertitude quant au

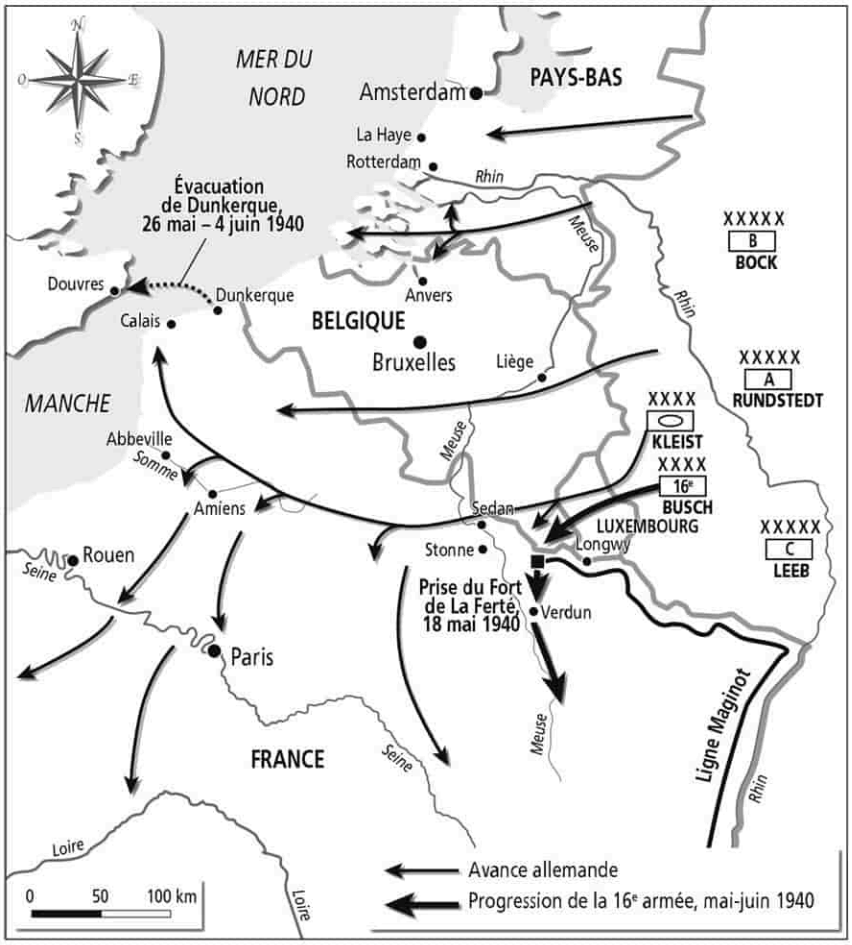
commandant avec lequel il serait compatible. Pour limiter les risques, il est finalement décidé d'adjoindre à Model un responsable des opérations d'un tempérament « tranquille » (*ruhig*)[18].

La 16e armée que rejoint Model a cependant un rôle mineur, du moins suivant le plan de campagne défini à l'automne 1939. L'unité dépend du groupe d'armées A, de Gerd von Rundstedt, et elle est positionnée au coin de la frontière France-Allemagne-Luxembourg, au cœur du massif des Ardennes-Eifel. Le plan de campagne prévoit alors que le cœur de l'attaque à l'Ouest se fera à travers les Pays-Bas et la Belgique, jusqu'à une bataille de rencontre contre les forces alliées dans la plaine belge. La 16e armée n'a qu'une modeste mission de couverture contre d'éventuels mouvements français dans un secteur bien éloigné de l'effort principal[19]. Il est révélateur que son chef, le général Ernst Busch, ne soit pas très bien vu dans le cercle des généraux. Busch est un officier d'infanterie, avec de hauts faits d'armes pendant la Première Guerre mondiale justifiant sa prestigieuse croix « Pour le mérite ». Mais il est aussi perçu comme l'un des plus fidèles au régime, si bien que ses promotions des années 1930 sont largement attribuées à son allégeance inconditionnelle au nazisme. Dans le seul écrit qu'il ait publié avant la guerre, il reconnaît entre deux citations de *Mein Kampf* que la motorisation de l'armée et l'usage des blindés sont indispensables aux futures guerres, tout en estimant que l'épreuve fondamentale reste le combat d'infanterie. Nostalgique de ce qui fit son heure de gloire pendant la guerre de 14-18, il a des vues plus traditionnelles que modernistes[20]. La 16e armée est donc de pure infanterie, sans aucune unité mécanisée d'envergure, et réunit en réalité des troupes de second ordre. Model découvre, en prenant son poste, que les unités composant l'armée sont encore incomplètes. Les pièces d'artillerie sont anciennes ou proviennent des stocks pris aux Tchèques ou aux Polonais – « un musée », estime

Halder –, et deux des divisions attendent encore leurs derniers régiments, qui n'arriveront qu'en décembre 1939[21].

Or le plan allemand connaît un changement de grande ampleur au cours de l'hiver 1939-1940. Sans revenir sur les détails bien connus de cette évolution et sur les échanges parfois tendus entre la direction de l'armée à Berlin et l'équipe Rundstedt-Manstein du groupe d'armées A, l'impact pour la 16e armée est considérable[22]. Le nouveau plan prévoit une percée à travers les Ardennes et, une fois réussi le passage de la Meuse, une exploitation massive et rapide par les divisions blindées en direction des côtes de la Manche. Il est attendu que les Alliés entrent pendant ce temps en Belgique, et se trouvent pris à revers. Un des principaux risques reste de voir les Français contre-attaquer les flancs de la percée des Ardennes, en particulier sur son bord sud. L'ordre du 24 février 1940 définit donc le nouveau rôle de la 16e armée : « Verrouiller le flanc gauche [sud] de la percée dans le secteur de Sedan », et les ordres détaillés lui donnent sept jours après le début de l'attaque pour se déployer sur toute sa ligne défensive. Cette position acquise, l'armée n'a alors qu'un rôle statique[23]. En pratique, elle doit avancer à travers le Luxembourg, entrer en France juste au-delà de l'extrémité de la ligne Maginot, et tenir une position d'environ 50 kilomètres contre les assauts français, pendant que les armées immédiatement au nord mèneront l'exploitation : elle est à présent une brique significative pour le succès du plan. Les détails de l'opération sont travaillés lors de *wargames* réunissant plus d'une vingtaine de généraux en février 1940. On demande à Busch de tenir le rôle du commandement supérieur français, si bien que Model doit s'occuper de la 16e armée, comme s'il la commandait[24]. Dans les semaines qui suivent, l'armée dont Model est chef d'état-major reçoit de notables renforts en pontonniers et en terrassiers en vue de franchir les nombreux obstacles sur son trajet, ainsi que de l'artillerie lourde pour tenir ses positions[25].

Progression de la 16e armée pendant la campagne de France, mai-juin 1940



Réussite dans des actions secondaires en France

Les Allemands lancent leur attaque le 10 mai en violant la neutralité de la Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg. Les armées alliées ne voient pas que le gros des unités blindées allemandes fonce à travers les Ardennes et réagissent en entrant en Belgique – en s'avançant ainsi, elles s'exposent à être tournées et tombent dans le piège. Les forces allemandes franchissent la Meuse à Sedan le soir du 13 mai. Dans le secteur de la 16e armée, l'avance se fait sans difficultés notables à travers le Luxembourg, entre la frontière française et la masse blindée allemande. « L'attaque continue comme planifié[26] », note le journal de marche du groupe d'armées. Le

premier point atteint en territoire français est Longwy, juste au-delà de la frontière luxembourgeoise, dont la vieille citadelle est prise le même jour que l'attaque sur Sedan, comme une feinte destinée à masquer l'effort principal. Accompagnées de solides défenses antiaériennes, les divisions de la 16e armée sont en place sur leurs positions défensives à la date prévue. Les Allemands anticipaient un contre français venant du sud, et en effet les Français y jettent toutes leurs forces pour tenter de colmater la brèche ouverte à Sedan. Cette bataille, dure, sanglante, mais peu connue, se déroule immédiatement à l'ouest de la ligne tenue par la 16e armée, dans le secteur de Stonne, si bien que Model n'est pas directement concerné. Quand, le 18 mai, une réorganisation donne à cette même armée cette zone de Stonne, le pic de la bataille est passé, et il ne s'y déroule plus que de brefs combats[27]. Le seul fait d'armes notable à mettre au compte de l'armée de Busch est, le 18 mai, la prise par le VIIe corps d'armée du général Eugen von Schobert de l'ouvrage situé à l'extrémité de la ligne Maginot, le fort de La Ferté. Les défenseurs français, enfermés dans les tunnels, meurent dans des conditions dramatiques, piégés par les destructions puis asphyxiés par les fumées d'incendie[28]. À ce stade, Model estime probable que les divisions d'active seront très vite retirées de son armée, car la 16e armée reste ensuite largement statique[29]. Il s'occupe ainsi de la circulation des divisions d'infanterie passant dans ses arrières – en une douzaine de jours, pas moins de vingt-trois entrent en France *via* son secteur – ou de l'approvisionnement en béton et en ciment afin de s'enterrer durablement sur la ligne d'arrêt. Il rédige également des instructions sur l'envoi en Allemagne du bétail saisi aux paysans français – le butin avant tout ! Ces ordres ne découlent pas d'instructions générales, mais sont une initiative personnelle de Model. Il doit toutefois renoncer à cette transhumance quand son service vétérinaire l'avertit des risques de propagation de la fièvre

aphteuse. En résumé, Model expédie les affaires courantes dans un secteur calme, tout en organisant le pillage du pays[30].

Pendant que les armées françaises et britanniques sont progressivement poussées vers la côte jusqu'à Dunkerque, les Allemands préparent la conquête du reste de la France. Busch et Model sont conviés à différentes réunions, la plus notable se tenant en présence de Hitler, le 2 juin 1940, à Charleville-Mézières, au quartier général de Rundstedt[31]. Pour la première fois, Model assiste à un échange avec le dictateur sur la conduite des opérations. Sont présents, en plus de l'équipe du groupe d'armées de Rundstedt, les commandants de cinq armées avec leurs chefs d'état-major et leurs responsables des opérations. Hitler, qui reste sur place un peu plus d'une heure, rappelle que l'armée française a subi une première défaite, et que les Britanniques ont quasiment évacué tous leurs hommes à Dunkerque. Il confirme l'idée générale des opérations à venir : une avance de la Somme à la Basse-Seine, suivie d'une attaque généralisée de part et d'autre de Paris. Il s'attend à ce qu'une réserve française couvre Paris (ce qui ne sera pas le cas) et, répondant à une question, estime que la prise de Verdun fera une forte impression partout dans le monde[32]. Mais, bien que Verdun soit dans le secteur de son armée, la mission de Busch est encore de couvrir une attaque principale menée par les armées adjacentes et par le groupe blindé de Guderian[33]. Cette attaque débute le 9 juin, avec pour la 16^{e} armée un seul de ses trois corps d'armée en action, toujours celui d'Eugen von Schobert. Les troupes françaises se battent vaillamment, bien qu'elles n'aient guère de chances de tenir après l'élimination du gros de leurs forces au nord du pays. Les 9 et 10 juin, face à des défenseurs décidés, la 16^{e} armée subit ainsi ses pertes les plus importantes de la campagne, au point qu'il est un instant envisagé que l'armée adjacente vienne à son secours[34]. Mais, à partir du 13 juin, les Allemands constatent que les restes d'unités françaises sont en fuite. La 16^{e} armée parvient à Verdun et, sans

difficulté majeure mais avec une certaine émotion, s'empare des lieux pour lesquels il y eut tant de combats pendant la guerre précédente. À cette date, les Allemands entrent aussi dans Paris, si bien que la prise de Verdun n'a plus guère d'importance pour la propagande. Des scènes de pillage surviennent dans Verdun désertée par ses habitants, et Busch, craignant pour la discipline de la troupe, ordonne rapidement que cela cesse[35]. Les unités de pointe de la 16e armée sont à Toul quand l'armistice est signé. L'armée revendique environ 70 000 prisonniers français et décompte, en 39 jours d'opérations, des pertes totales de 3 800 morts et 16 000 blessés[36].

Model suscite l'animosité

Après la chute de la France, une pluie de promotions récompense les officiers victorieux. Hitler élève au rang de feld-maréchaux neuf généraux, tandis qu'entre juin et août 1940 une quarantaine d'autres montent d'un grade. Au total, environ 40 % des généraux impliqués dans la campagne sont promus[37]. Or Model n'en fait pas partie. Une raison simple en est qu'il n'a tenu qu'un rôle secondaire sans occasion de briller : comme l'estime Halder, son poste est d'une importance si mineure qu'il n'y a guère à commenter son action[38]. La 16e armée n'est toutefois pas ignorée, puisque sont promus à la fois son commandant, Ernst Busch, et le commandant du corps d'armée qui a pris Verdun sans grands combats, Eugen von Schobert. Et être chef d'état-major plutôt que commandant en titre n'est pas une raison pour être mis de côté : les promotions de l'été 1940 bénéficient aussi à des chefs d'état-major, non seulement ceux des trois groupes d'armées (Georg von Sodenstern, Hans von Salmuth, Hans-Gustav Felber), mais aussi celui de la 12e armée, Eberhard von Mackensen. Ce dernier est l'exact homologue de Model dans l'unité qui se trouve être celle immédiatement adjacente à la sienne. L'oubli de Model est plutôt un symptôme de ce

plafond de verre qu'il semble toucher en 1940 : les officiers ayant un nom à particule sont préférentiellement récompensés par une promotion. Composant un tiers de ceux impliqués dans la campagne de France, ils forment la moitié des promus. Et Model ne fait pas partie de ce sérail. En raison de son origine et surtout de son comportement.

Car son attitude brusque suscite également une animosité qui le dessert. C'est un « autocrate dans tous les aspects de sa vie », qui inspire le respect non seulement par sa compétence, mais aussi par la crainte, témoigne son aide de camp[39]. Son caractère froid et plein d'aspérités le rend souvent très désagréable, tandis qu'on perçoit autant d'énergie que d'instabilité dans sa créativité. « Plein de tempérament, nécessitant d'être ponctuellement équilibré », note de façon elliptique son évaluation de l'automne 1940[40]. « Il est "l'agitation" personnifiée et il lui manque une nécessaire sérénité », relate plus explicitement le major Hölter. Enfin, sa rapidité et sa capacité de travail supérieures à celles de son entourage finissent par lui donner un orgueil démesuré, de l'hubris presque[41]. Après ses subordonnés directs, ses victimes habituelles sont des cibles faciles, comme les officiers commandant les unités de soutien (génie, artillerie, renseignement[42]…). Mais Model pousse l'arrogance jusqu'à heurter de front les commandants d'unité, comme l'illustre une singulière passe d'armes avec Schobert début juillet 1940. Les troupes allemandes ont maintenant un rôle d'occupation, l'armée de Model étant chargée des zones côtières du nord de la France et de la Belgique. Chacun cherche à s'installer dans un lieu pratique et agréable, la 16^{e} armée résidant à Tourcoing. Le corps d'armée de Schobert, toujours subordonné à la 16^{e} armée, est en garnison à Saint-Pol-sur-Ternoise, un bourg sans attractions situé à une trentaine de kilomètres d'Arras. Schobert repère le premier la station balnéaire du Touquet, vers laquelle il prend l'initiative de déménager. Mais Model interdit immédiatement cette relocalisation, en se permettant de vifs propos envers les officiers de Schobert. Lequel se fend d'une protestation écrite et en

appelle directement à Busch, sans obtenir raison, et se résigne à rester à Saint-Pol[43]. Or, à peine une semaine plus tard, Model se rend personnellement au Touquet pour en inspecter les installations. Il ne délègue surtout pas la visite des lieux, déniche une « villa spacieuse et meublée avec goût » où Busch pourrait loger, et réquisitionne l'hôtel Hermitage pour tout son état-major. Il va jusqu'à repérer quels bâtiments pourraient servir d'écuries pour les chevaux des officiers[44]. Même si son quartier général reste ostensiblement à Tourcoing, l'armée fait du Touquet un domaine réservé où elle organise conférences, sessions de travail et entraînements. Elle se sert en premier, à la barbe d'un Schobert écœuré. L'attitude de Model, d'une bassesse caractéristique, montre également son manque de sens politique. Eugen von Schobert a dans les années 1930 occupé des postes d'importance au sein de l'armée et reste, comme *General der Infanterie*, l'égal de Busch et le supérieur de Model. Il est surtout l'un des généraux qui adhèrent le plus à l'idéologie nazie[45], ce qui est bien connu dans les hautes sphères : quand le premier fort de la ligne Maginot tombe entre ses mains au début de la campagne de France, il reçoit immédiatement une médaille. Il faut avoir la vue courte pour ne pas se rendre compte combien s'en faire un ennemi peut nuire à une carrière. Model n'en a cure : il cherche d'abord à établir un rapport de forces. Il inspire la défiance plutôt que la confiance, et tant pis pour les conséquences si cela l'exclut du club[46].

Planification du débarquement en Angleterre

Pour en revenir à la situation militaire de juillet 1940, contrairement à ce qu'espérait Hitler après la chute de la France, Churchill refuse d'entrer dans des négociations de paix. Entre autres choses, le bombardement par la Royal Navy de la flotte française à Mers el-Kébir montre au monde entier la

détermination britannique. Les Allemands décident alors de préparer l'invasion de l'Angleterre, le plan « Otarie » (*Seelöwe*). La 16e armée étant postée dans le nord de la France, elle est directement concernée par la préparation de ce débarquement. Le plan évolue à mesure que les Allemands prennent conscience des limites imposées par leurs moyens navals, et sa dernière version donne un rôle essentiel à cette même armée : les divisions de Busch seraient les premières à traverser la Manche, au point le plus étroit, pour se poser entre Hastings et Folkestone. Elles devraient tenir face aux assauts ennemis pendant environ une semaine, le temps pour les renforts blindés d'arriver, puis avanceraient dans la direction générale de Londres. Le tout aurait lieu en septembre 1940. Model, qui multiplie les séances de travail avec la marine, est probablement la cheville ouvrière de la traduction de ce plan générique en instructions concrètes, par exemple pour la composition et l'ordre d'arrivée des groupes de combat, ou pour les instructions tactiques après avoir touché terre[47]. Le prérequis à la traversée de la Manche est toutefois la maîtrise des airs et des mers. Plus les semaines passent, plus l'incapacité de la Luftwaffe à neutraliser l'aviation britannique devient manifeste, et les doutes sur la faisabilité du plan s'expriment ouvertement. Mi-août, après un *Kriegsspiel* au Touquet auquel se joint l'état-major de Berlin, le compte rendu mentionne sobrement qu'« aucune des questions posées par la 16e armée n'a reçu de réponse[48] ». Il semble que ces doutes n'entament pas l'élan de Model, qui continue sans relâche à chercher comment lever les obstacles et à simuler embarquements et débarquements, dans un optimisme qui finit par être communicatif au moins au sein de son équipe : « Malgré le très grand scepticisme de la Marine, nous étions convaincus, à la 16e armée, et d'abord Model lui-même, que le débarquement serait un succès, à condition qu'il fasse beau. Bien sûr, nous y aurions laissé des plumes[49]. » « L'enthousiasme et les initiatives pleines de ressources de nos troupes méritent tous les compliments[50] », note Halder quand il assiste à des exercices de débarquement que Model organise. Mais

quand arrive septembre, l'attaque est sans regret renvoyée à 1941. Le haut commandement est déjà en train de préparer une tout autre affaire : l'invasion de l'URSS.

La première année de guerre voit donc Model tenir honorablement des postes de peu d'importance. Le IV^{e} corps en Pologne et la 16^{e} armée en France ne sont pas des unités essentielles aux victoires allemandes, et elles n'ont jamais à faire face à une situation de crise. Elles n'encadrent aucune unité blindée importante. Leurs engagements ne tiennent pas de la bataille mobile, mais plutôt de combats statiques ou de la sécurisation de zones arrière. Et le débarquement en Angleterre n'ayant jamais eu lieu, il est impossible de juger de la fiabilité de la planification que Model mène à l'été 1940. En définitive, il accomplit efficacement ses tâches d'état-major, sans montrer la moindre insuffisance dans le travail ou la supervision des équipes, mais sans que les aléas de la guerre ne le placent dans une situation dégradée ou face au moindre choix difficile.

Cependant, si ses qualités militaires restent en sommeil, ses traits de caractère tout en domination s'amplifient. Ni flatteur ni courtisan, il est ferme, rude et fruste. L'absence de respect qu'il éprouve envers la plupart des hommes qui l'entourent devient explicite, au point de susciter une violente animosité, y compris chez ceux qui ne le fréquentent qu'occasionnellement, comme les généraux d'autres unités. Même les témoignages d'après guerre des membres de son état-major ne le complimentent qu'avec réserve. En outre, plusieurs épisodes montrent combien Model est dénué d'éthique. Il ne se contente pas de tolérer le pillage mais l'encourage, y compris quand il s'agit de se procurer un bien pour son usage personnel. Témoin – si ce n'est le déclencheur – d'un massacre de civils polonais et de l'incendie d'une ville, il s'abstient délibérément d'intervenir, exactement à l'opposé du comportement auquel les autorités morales de la Wehrmacht croient encore. Cette attitude, mêlant mépris et sentiment d'impunité, s'observe même dans ses rapports avec des

généraux de son rang, et l'histoire du déménagement au Touquet illustre toute la mesquinerie dont il est capable. Il est largement étranger à toute notion de solidarité envers ses pairs. Ce caractère de fonctionnaire bas de plafond, conjugué au fait d'être mal né, aurait dû être un frein à sa carrière. Après l'annulation du débarquement en Angleterre, Model semblait bien destiné à végéter en France jusqu'en 1944.

4

L’ascension
Chevauchée de la 3e division panzer, 41e corps devant Moscou

Mutation inattendue à la tête d’une division panzer

Après plus d’un an de guerre en tant que chef d’état-major, l’étape suivante aurait dû être la tête d’une division d’infanterie. Et tel est, en effet, le poste que Model s’attend à recevoir. Or, le 14 novembre 1940, à sa grande surprise, il apprend qu’il est nommé commandant de la 3e division panzer, ce qui apparaît comme un témoignage de reconnaissance, tellement les blindés ont montré en Pologne et en France qu’ils étaient l’arme essentielle des succès allemands[1]. Cette nomination va se révéler le tournant de la carrière de Model.

L’opportunité vient de la création, au sein de l’armée blindée, d’une 20e division. On en confie la mise en place au général Horst Stumpff, qui libère ainsi le commandement de la 3e division panzer. Ce mouvement latéral d’une division à une autre est inhabituel et indique que Stumpff, bien qu’il soit parmi les pionniers de l’arme blindée et qu’il ait mené honorablement son unité lors des combats en Belgique et en France, n’est pas jugé apte à être promu au niveau de corps d’armée. Quelques mois plus

tard, il participe sans enthousiasme à la campagne contre l'URSS. Dès septembre 1941, il souffre de problèmes de santé, et on lui reproche son attitude trop pessimiste. Après s'être vu décerner une dernière médaille, il est mis en réserve de l'armée, dont on ne le sort plus que pour des postes de garnison[2].

Le poste à la 3e division panzer se libérant, la décision d'y placer Model fait, comme pour sa précédente promotion, l'objet de discussions au plus haut niveau de l'armée, entre Halder et Brauchitsch[3]. Model est quasiment le seul divisionnaire dont la nomination est ainsi discutée, montrant combien son cas est délicat. S'il n'a pas eu l'occasion de se faire remarquer par ces hautes instances pendant la campagne de France, Halder et Brauchitsch le voient plusieurs fois quand ils se déplacent jusqu'à la côte française à l'été 1940. Ils constatent par eux-mêmes l'énergie et la créativité que Model met à la préparation de l'invasion de l'Angleterre, aussi bien lors de manœuvres que de conférences[4]. Le détail des discussions sur sa nomination n'est pas connu, mais puisqu'il fallait bien qu'un des hauts chefs le soutienne, ce fut probablement Brauchitsch. Ce dernier semble toujours avoir apprécié l'individu, même s'il ne l'a jamais croisé que de loin, et se convainc probablement que Model fait partie des « modernes », si bien que, même s'il n'a aucune expérience en matière de chars, une division panzer est le meilleur poste où le placer[5].

Ce pari se comprend d'autant mieux que la 3e division panzer n'est pas l'unité la plus importante aux yeux du haut commandement. À l'automne 1940, Berlin envisage une éventuelle intervention aux côtés des Italiens en Afrique du Nord, pour dynamiser leur timide campagne contre les Britanniques aux confins de la Libye et de l'Égypte. Il faut garder à l'esprit que le théâtre africain a, pour les Allemands, une importance mineure, puisque débarquer directement au Royaume-Uni ou neutraliser une fois pour toutes l'Union soviétique serait bien plus profitable que d'atteindre le canal de Suez. Mais s'il faut intervenir en Méditerranée, ce serait avec tout

ou partie de la 3e division panzer, dont l'équipement est « tropicalisé » et dont l'affectation varie alors au gré des échanges diplomatiques entre Rome et Berlin. En octobre 1940, l'unité est destinée à soutenir les Italiens en Libye puis, en novembre elle se prépare à une hypothétique opération au Maroc qui suivrait une tout aussi hypothétique conquête de Gibraltar avec les Espagnols. Deux semaines plus tard, la division doit de nouveau se tenir prête à un possible départ en Libye[6]. En fait, contrairement aux divisions blindées se préparant à traverser la Manche et à celles déjà réservées à une future attaque contre l'URSS, la 3e division panzer reste à la disposition du commandement allemand pour répondre à la lubie du jour de l'autorité politique. C'est d'ailleurs cette unité qui est montrée, début 1941, aux attachés militaires soviétiques en tournée, visiblement parce qu'il s'agit des troupes auprès desquelles ces futurs ennemis apprendront le moins[7]. Pour Halder et Brauchitsch, y nommer Model est probablement le destiner à ce qui est ouvertement considéré comme une mission de peu d'importance[8].

Model, quand il quitte l'état-major de la 16e armée, prend le temps d'une petite cérémonie avec sept ou huit officiers de son équipe. Il vient parler à chacun, en lui tenant les mains, et trouve quelques mots sur mesure par lesquels, en combinant l'officiel et le personnel, il remercie sincèrement son interlocuteur pour le travail accompli en commun. Peut-être veut-il un instant se racheter de la pression qu'il a mise en permanence sur ses subordonnés. Ce geste de reconnaissance sincère et personnalisé marque d'autant plus les hommes que ce trait d'humanité est exceptionnel chez Model. « Ce n'est pas quelqu'un qu'on pouvait égaler facilement[9] », remarque le major von Busekist, qui participe à la cérémonie. Mais Model reprend son style dur et autoritaire dès qu'il débarque, le 18 novembre 1940, à la garnison de la 3e division panzer, au sud de Berlin. Ce ton nouveau heurte en particulier ceux qui se trouvent directement en contact avec lui. Certains officiers saisissent la première opportunité de mutation, à

l'instar du lieutenant-colonel von dem Borne, l'officier chargé des opérations – le plus important, puisqu'il n'y a pas de chef d'état-major dans les divisions allemandes –, ou du lieutenant Steinmüller, l'officier d'ordonnance qui accompagne Model dans ses déplacements. Tous deux préfèrent prendre un poste en Libye dès février 1941[10]. Le nouveau chargé des opérations, le major Heinz Pontow, est accueilli par de froides remarques parce qu'il arrive deux semaines après le départ de son prédécesseur : « Vous êtes le nouveau responsable des opérations ? Pourquoi vous n'arrivez que maintenant ? Vous devriez être déjà là. Allez voir l'adjudant pour prendre vos consignes[11]. » Tout le monde sent bien que le commandant n'est pas commode.

Model profite du fait d'être en garnison en Prusse pour aller régulièrement voir sa famille, à Dresde, à moins de 150 kilomètres de son quartier général. Il dort chez lui la plupart des week-ends et retrouve parfois sa femme à Berlin pour profiter ensemble des cinémas ou des cabarets. Il prend aussi une permission d'une dizaine de jours en mars 1941, qu'il passe dans la station de montagne de Garmisch, sur la frontière avec l'Autriche[12]. Pendant le premier trimestre 1941, il est donc un peu moins pesant envers ses subordonnés, leur laissant un espace de respiration probablement fort apprécié. Il reste bien noté ; son évaluation de février 1941 vante son caractère « fougueux » et le qualifie de probablement apte à commander à l'échelon du corps d'armée[13].

Remodeler une division

Début 1941, suite aux revers italiens en Libye, les Allemands envoient finalement un corps expéditionnaire à Tripoli. Plusieurs groupements « tropicalisés » de la 3^{e} division panzer sont du voyage, dont l'un des deux régiments de blindés, la troupe de reconnaissance et une partie de

l'artillerie. La division voit partir à peu près la moitié de son effectif, un soin particulier étant mis à envoyer en Afrique les personnels les plus expérimentés et les véhicules les plus en état de rouler[14]. Des groupements de substitution arrivent graduellement : un détachement antichar, un bataillon de blindés qui s'entraînait au maniement de chars amphibies en vue du débarquement en Angleterre, ou encore un régiment d'infanterie motorisée composé pour moitié de douaniers incorporés à l'armée. Au contraire de la tradition allemande qui tend à conserver une homogénéité régionale aux unités, la division doit alors amalgamer des troupes originaires d'un peu partout en Allemagne, de la Prusse-Orientale à la Rhénanie[15]. De plus, l'équilibre entre blindés et infanterie motorisée est complètement inversé, puisque la division perd un quart de ses chars, mais double son infanterie. Pour Model, le départ des vétérans qui tiraient leur légitimité des victoires de la 3e division panzer en Pologne et en France facilite la prise en main de l'unité. En quelques mois, la division est complètement « remodelée » (« *umzumodeln* »), comme plaisantent les officiers en jouant sur le nom de leur général[16].

La longue période d'entraînement du premier semestre 1941 révèle les éléments de doctrine que Model intègre dans sa pratique de commandement. Il les synthétise dans un mémorandum long de dix pages qu'il fait distribuer à tous les officiers de la division pour servir de base à la préparation des troupes. Ce riche document n'a jusqu'ici jamais été exploité par la recherche malgré les clés qu'il offre sur le style militaire de son auteur[17]. Celui-ci y insiste d'abord sur l'importance d'une combinaison multi-armes en situation de combat. Chacun doit à la fois connaître les capacités des armes qu'il commande personnellement, mais aussi celles des autres composantes de la division. Ainsi, les tankistes doivent être familiers des possibilités et des limites de l'artillerie ou de l'infanterie motorisée. Il faut lutter avec acharnement contre la tendance au « particularisme » et à l'« éclatement », pour qu'au contraire, chacun ait profondément confiance

non seulement dans ses armes, mais aussi dans celles des unités sœurs. Cet objectif structure les techniques d'entraînement : tous les exercices, toutes les manœuvres doivent être l'occasion de connaître et de combiner les moyens par un travail systématique au sein de groupes de combat mixtes (*gemischten Kampfgruppe*). Model souligne que la réalité des opérations verra les sous-unités se mêler, lors d'une attaque *via* plusieurs routes, lors d'une percée, en terrain boisé ou accidenté. La clé est alors le soutien mutuel entre les armes et la capacité de chacune à reconnaître puis à exploiter le succès de l'arme voisine. Cette flexibilité, dont Model s'approprie totalement la doctrine, est une des explications de la résilience de l'armée allemande, en attaque comme en défense, tout au long de la guerre. Il est remarquable qu'il la formule avec autant de force, alors que les campagnes militaires ont jusqu'ici été fort brèves et les phénomènes de dispersion limités. La technique du « *Kampfgruppe* » ne naît pas d'une désorganisation malheureuse des unités, mais est anticipée et mise en avant comme une méthode pragmatique pour s'adapter à la réalité du chaos de la guerre.

Au-delà de ce qui reste une dimension technique, Model insiste sur l'importance fondamentale de la « mission », sur ce qui donne du sens à l'action. Tous les hommes de la division doivent à chaque fois en connaître les points essentiels pour que les décisions découlent spontanément de la situation. Celles-ci doivent être prises dans l'instant, et Model ordonne que, dans tous les entraînements, les temps de réaction soient graduellement réduits jusqu'à l'extrême limite, pour « combiner exécution réfléchie et précise et vitesse toujours plus grande ». Il va jusqu'à détailler en quoi consiste la routine mentale de l'officier : comprendre la mission, estimer ses moyens, les possibilités de l'ennemi et la configuration du terrain, puis conclure par une décision sans ambiguïté. Il cherche à transmettre à ses hommes sa propre routine mentale, pour qu'ils pensent aussi vite que lui. L'ensemble décline deux marqueurs de la doctrine de l'armée allemande :

commander par un objectif (« voici le but ») sans dicter les moyens d'y parvenir, et encourager la prise d'initiative à tous les niveaux.

Les méthodes que préconise Model sont aussi révélatrices par ce qu'elles omettent. Il n'est ainsi nulle part question de l'appui-feu aérien, comme si la pensée combinée se limitait à l'armée de terre : les leçons de la percée de Sedan, à laquelle son commandement n'a pas directement contribué, ne semblent pas être parvenues jusqu'à lui. Ses instructions n'évoquent que la façon de se protéger contre des raids aériens ennemis, jamais comment profiter de la Luftwaffe, et il faudra attendre plusieurs semaines après l'entrée en URSS pour qu'il rédige un mémorandum sur la manière de distinguer avions amis et ennemis[18]. Par ailleurs, son texte n'aborde pas l'équilibre entre feu et mouvement, quand tirer et quand avancer, et il ne montre aucune préférence tactique. Il ne cherche pas à transmettre des « normes », et il ne lui vient pas à l'esprit de demander que les ordres soient « simples » pour en garantir leur bonne exécution : tout dépend des circonstances. En réalité, Model considère déjà ses subordonnés de la 3e division panzer comme des vétérans – une bonne partie d'entre eux l'étant effectivement –, dont il cherche à pousser le talent militaire encore plus haut. Il considère implicitement que tous possèdent sa vitesse de pensée, sa capacité à voir clair dans le chaos, et son goût pour la solution originale. Il est probable qu'il ne se rende pas compte de ce que certains officiers n'arrivent pas à le suivre. Mais maintenant qu'il est aux commandes, Model tient d'abord à forger un outil qui saura répondre à toutes improvisations.

Aucun état d'âme à agresser l'URSS

On ne sait pas exactement quand Model apprend que l'Allemagne compte envahir l'Union soviétique, mais, dès le 18 février 1941, il reçoit l'ordre de cesser toute préparation pour le théâtre méditerranéen. Fin mars,

son état-major participe à Berlin à un *Kriegsspiel* sous la supervision de Guderian pour étudier une « opération sur vaste zone, par exemple à l'Est », ce qui ne laisse guère de doute sur la suite des opérations[19]. On donne à Model jusqu'à fin mai pour rendre son unité totalement opérationnelle. À cet effet, il met en place un programme d'entraînement précis pour toutes les entités sous son commandement et s'assure du bon rythme des exercices. Il ne semble pas qu'il intervienne particulièrement dans le détail de cette préparation, même s'il vient parfois inspecter ses troupes. L'un des bataillons est curieusement en garnison à Hambourg, à 250 kilomètres des autres composantes de la division, et Model ne s'y rend qu'une seule fois. Le commandant du bataillon se souvient de la visite : après avoir revu les troupes et posé aux hommes des questions incongrues, par exemple sur la pression des chambres à air des pneus des véhicules, Model assiste sans prononcer un mot à un exercice sur carte mené par les officiers. Tout d'un coup, il se lève et quitte brusquement les lieux, en laissant à peine le temps au commandant de le raccompagner à sa voiture. Estimant que tout est en ordre, il ne revient plus visiter l'unité[20]. Dans une veine plus légère, le major Freiherr von Türckheim, responsable d'un détachement de DCA, raconte comment Model est si surpris par le tir à blanc d'une batterie particulièrement bien camouflée qu'il en perd son inamovible monocle. Après cela, le général accorde toute sa confiance à l'unité dont il ne doute pas du professionnalisme[21]. En mai 1941, sur les ordres des échelons supérieurs, toute la division s'entraîne aussi au combat en forêt, bien qu'il s'agisse fondamentalement d'une tâche pour l'infanterie plutôt que pour les blindés. L'accent est également mis sur les franchissements de cours d'eau. Finalement, l'unité est préparée à toutes les éventualités d'un combat à l'Est, tant qu'il a lieu pendant l'été[22].

L'agression en traître de l'Union soviétique a aussi une dimension morale. À ce moment de la guerre, l'*establishment* militaire n'émet plus d'objections aux demandes provenant de Hitler, puisque les hésitations

encore perceptibles à l'été 1939, comme avant l'assaut risque-tout contre la France, ont été balayées par les succès fulgurants. De plus, l'armée tient à garder l'initiative et se laisse sans mal convaincre que le meilleur moyen d'en finir avec le Royaume-Uni est d'abattre son seul allié potentiel, l'URSS, quand bien même cela revient à créer un second front. Les généraux allemands sont en effet persuadés que, passé deux ou trois semaines de durs combats, ils remporteront une victoire rapide contre une Armée rouge qu'ils estiment très mal commandée et qui a montré nombre de faiblesses lors de son avance en Pologne en septembre 1939, et pendant la guerre avec la Finlande dans l'hiver 1940. Parallèlement, se crée l'opportunité d'accomplir la destinée idéologique plusieurs fois répétée par Hitler : la nécessité d'abattre l'État bolchevique honni, sur lequel est systématiquement plaqué l'antisémitisme le plus cru, et l'impératif, suivant la logique raciste et le darwinisme social des nazis, de saisir par la force un « espace vital » à l'est de l'Europe, espace que des Allemands de souche viendraient coloniser, une fois expulsées ou exterminées les populations slaves[23]. Cette guerre est donc explicitement présentée comme différente de toutes les autres, comme une lutte dont le principe est d'« user de la plus grande brutalité » sans se laisser brider par la légalité. Le Führer l'affirme à différentes reprises à ses généraux, qui n'émettent pas la moindre objection ni en sa présence ni plus tard, une fois comprises les implications de ce qu'on leur demande. Model, simple divisionnaire, n'assiste pas aux sessions pendant lesquelles le dictateur donne ses instructions, mais tout indique que celles-ci sont répercutées à son niveau par la voie hiérarchique. Le maréchal Wilhelm Keitel, chef de l'OKW (donc couvrant toutes les armes), émet en mai 1941 un décret « sur l'exercice de la juridiction militaire », soit un blanc-seing autorisant la troupe à exécuter tout individu sur la base de simples soupçons, sans même s'embarrasser d'un simulacre de justice, et en exonérant par avance les soldats de toute sanction. Il permet aux officiers d'exercer des représailles collectives contre les civils, quand l'identification

individuelle de suspects n'est pas possible rapidement. Il est important de souligner que cette complète rupture avec les règles de l'armée allemande n'est pas destinée à la sécurité des secteurs en arrière du front, mais aux zones proches des combats, directement sous la responsabilité des unités combattantes et non de l'administration d'occupation. Les règles internationales comme les conventions de La Haye (1907) et de Genève (1929) sont explicitement ignorées pour pouvoir détruire les bolcheviques au plus vite. La seule inquiétude que formulent certains généraux est le risque que les exactions effrénées finissent par nuire à la discipline de la troupe : il ne faudrait pas que les ordres s'entendent comme la liberté de s'affranchir de tout contrôle hiérarchique. Mais dans le même geste, ladite hiérarchie est encouragée à autoriser le maximum de violence contre les non-combattants, les prisonniers, les blessés et, de façon générale, tous ceux – juifs, communistes, saboteurs… – considérés comme indésirables. Une application concrète en est le décret sur les commissaires politiques : ordre est donné à la troupe de les exécuter sur-le-champ, une tâche qui ne doit donc pas être déléguée aux unités spéciales de la SS qui suivent de quelques jours l'avance des armées. L'envahisseur allemand considère en fait toute la population, et pas seulement les troupes combattantes, comme suspecte et hostile, et ce bien avant d'avoir franchi la frontière[24].

Model partage certainement cet état d'esprit. Sa division appartient au 2e groupe blindé (*2. Panzergruppe*) de Heinz Guderian, un général qui, contrairement à ce qu'il affirme complaisamment dans ses mémoires, prend soin de diffuser les ordres criminels à ses subordonnés[25]. D'ailleurs, d'après le journal des marches de sa division, le 15 juin, Model reçoit directement du général Halder « une orientation sur la situation politique » et lit le lendemain à ses officiers « un décret du Führer sur le traitement de la population civile en territoire ennemi », ce qui ne laisse aucun doute quant à son niveau d'information sur les ordres criminels[26]. Quelques mois plus tard, un soldat du 6e régiment panzer rapporte que Model a donné l'ordre,

deux jours avant le déclenchement des hostilités, de ne pas faire de prisonniers et de laisser les blessés ennemis succomber sans tenter de les soigner. Cette déclaration a été recueillie par les Soviétiques auprès d'un prisonnier de guerre, dans des conditions certes discutables[27]. En revanche, les archives de la 3e division gardent trace d'instructions de Model relayant les rumeurs sur les « soldats asiatiques soviétiques » qui « mutileraient bestialement » les Allemands tombant entre leurs mains – ce qui reprend les stéréotypes racistes et, en affirmant que l'ennemi n'est ni décent ni chevaleresque, appelle à la plus grande dureté contre tout soldat ennemi, fût-il prisonnier[28]. Enfin, le lieutenant Mertens se souvient que la veille de l'attaque, Model lui a expliqué comment justifier l'agression si ses hommes lui posent des questions : « Dites-leur tranquillement que nous avons besoin de vivres pour un long combat contre l'Angleterre, et que nous allons les obtenir dès maintenant[29]. » Ou comment révéler en quelques mots que, bien plus que la neutralisation d'une menace militaire, ce sont le pillage et l'asservissement de la population russe qui constituent le véritable objectif. Model, comme la plupart des généraux allemands, adhère aussi bien aux objectifs stratégiques qu'aux buts idéologiques de la guerre à l'Est.

Le parcours de la 3e division panzer à l'été 1941

Pour les premières semaines de guerre, le plan d'opérations allemand prévoit d'abord d'encercler et de détruire les forces soviétiques massées près des frontières. La taille des poches n'est pas spécifiée : flexible, le commandement estime que cela dépendra du développement des combats. Ce qui resterait du corps de bataille de l'Armée rouge serait ensuite battu, par exemple au niveau de Smolensk. Le plan ne donne toutefois pas de direction opérationnelle claire quant à la suite. Il est espéré que l'État soviétique s'effondrera – sinon les forces pourront se concentrer sur

Leningrad, sur l'Ukraine, ou peut-être sur Moscou, sans qu'une priorité soit définie à l'avance. Cette indécision dure jusqu'en août et fait l'objet de dissensions feutrées entre Hitler, qui veut Leningrad ou l'Ukraine, et le commandement de l'armée qui tient d'abord à Moscou. Cette hésitation pèsera notablement sur la conduite de la campagne[30].

La division de Model se trouve dans le groupe d'armées Centre, où les Allemands concentrent deux de leurs quatre groupes blindés. Le rattachement hiérarchique de la 3e division panzer reste le même tant que Model s'y trouve : elle dépend du XXIVe corps d'armée (motorisé) du général Leo Freiherr Geyr von Schweppenburg, attaché au 2e groupe blindé de Heinz Guderian, lui-même au sein du groupe d'armées du feld-maréchal Fedor von Bock. La division est à pleine force en juin 1941, avec 208 blindés dans son régiment de panzer, dont 58 Panzer II (un modèle dépassé), 118 Panzer III et surtout 32 puissants Panzer IV[31]. Nous donnons d'abord une vue d'ensemble de l'enchaînement des opérations de la division de juin à octobre 1941, avant de nous concentrer sur le style propre à Model.

La campagne de la 3e division panzer se décompose en quatre phases. Les deux premières semaines de la guerre permettent à Model une avance éclair de 450 kilomètres, le portant depuis la rivière Boug, au sud de Brest-Litovsk, jusqu'au Dniepr, à hauteur de Rogatchev. Ayant l'avantage de la surprise, et profitant de la sidération de l'ennemi, la division est régulièrement à la pointe de l'avance allemande[32]. Le 9 juillet, Model reçoit la croix de chevalier, la récompense suivante dans l'ordre de la croix de fer[33]. Ses hommes s'emparent d'une petite tête de pont au-delà du Dniepr, mais ne peuvent s'y maintenir plus que quelques jours avant d'être repoussés par les Soviétiques. La division, après seulement deux semaines d'opérations, est déjà considérablement usée. C'est pourquoi, dans la deuxième phase, l'unité est placée en second échelon et, pendant environ un

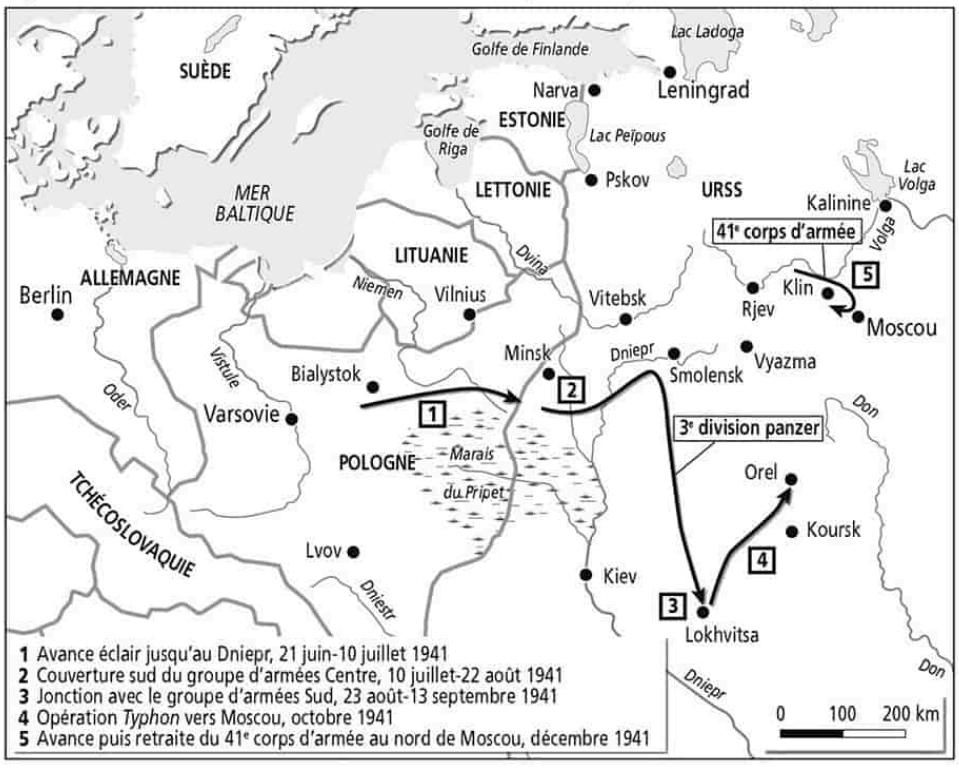
mois, ne joue qu'un rôle mineur. Si elle avance encore de 50 kilomètres vers l'est en juillet, c'est dans la suite de percées obtenues par d'autres formations plus au nord. Elle est ainsi chargée de missions de couverture – comme du 11 au 17 juillet, à Moguilev, où se trouvent des poches de résistance ennemies –, le temps que des divisions d'infanterie avancent suffisamment pour la relever. Certains de ses groupements sont temporairement attachés à d'autres divisions pour parer les contre-attaques de l'Armée rouge et, fin juillet, Model subit plusieurs assauts soviétiques qui créent pendant un jour ou deux des situations critiques, toutefois vite rétablies[34]. Début août, l'unité de Model est de nouveau en pointe de la progression de son corps d'armée, lors de deux petits encerclements dans la zone de Roslavl.

La troisième phase, à partir du 23 août, est d'une autre ampleur : le groupe blindé de Guderian attaque plein sud depuis la pointe de l'avance allemande. Le front du groupe d'armées Centre dépasse alors les marais du Pripet – ce grand terrain hostile qui forme un obstacle naturel au centre du pays –, et Hitler ordonne un encerclement géant des armées ennemies combattant en Ukraine, *via* un effort conjoint avec le groupe d'armées Sud. Model, à la pointe de cette attaque, s'élance avec seulement 30 % de ses chars, dont à peine cinq Panzer IV, mais il avance si vite qu'il peut, comme au début de la campagne, s'emparer de ponts intacts, comme un ouvrage majeur sur la Desna et un autre sur la Soula. Il parvient de nouveau à désarçonner l'ennemi. Model accompagne en personne les troupes de tête, souvent juste à une ou deux heures derrière les avant-gardes. Bien que l'Armée rouge soit nettement plus combative que fin juin et que, entre deux avances éclair, il doive lutter contre une opposition sérieuse, Model progresse de 300 kilomètres. Le 13 septembre, son avant-garde fait, à Lokhvista, à 100 kilomètres à l'est de Kiev, la jonction avec les blindés de la 16^{e} division panzer du groupe d'armées Sud, refermant ainsi une gigantesque poche où les Allemands capturent des centaines de milliers de

prisonniers soviétiques. Ce fait d'armes de la 3e division panzer est immédiatement relayé dans les journaux et les actualités cinématographiques. Model est personnellement félicité par Guderian et par Bock, et il y gagne une nouvelle décoration.

La division, bien que terriblement éprouvée, a deux semaines à peine pour se regrouper et se renforcer, avant d'être remise en ligne pour une dernière opération sous les ordres de Model en octobre 1941 : l'attaque visant Moscou, l'opération *Typhon*. Model perce facilement à travers des armées soviétiques particulièrement mal commandées, et atteint rapidement Orel, à 200 kilomètres au sud de Moscou. Mais les Allemands connaissent d'insurmontables problèmes de ravitaillement, amplifiés par une météo changeante, si bien qu'il n'y a même plus assez d'essence pour la poignée de chars encore en état de marche. L'aventure de Model à la 3e division s'arrête là : il est promu à la tête d'un corps d'armée fin octobre 1941.

Opérations de Model avec la 3e division panzer puis le 41e corps, 1941



Le style Model

Souvent présent à l'avant de l'action, Model mène avec énergie et décision ses premiers combats en tant que commandant opérationnel. Si l'on en croit l'histoire de la division publiée dans les années 1960 – ouvrage hagiographique et d'une fiabilité discutable –, Model voit, dès les premiers jours, son véhicule de commandement se faire détruire par des tirs ennemis, et même deux fois en vingt-quatre heures, tout en s'en tirant indemne[35]. Il est, en revanche, certifié qu'à la fin août, un éclat d'obus lui occasionne une éraflure[36]. Un article publié pendant la guerre raconte une scène qui s'est passée le 27 juin 1941. Ce large extrait accumule les poncifs :

> C'était sur la route entre Brest-Litovsk et Sloutsk. Le pays brillait sous le soleil de juin. […] Le général, de taille plutôt petite, les jambes écartées, regardait fixement le petit bois. De temps en temps, il replaçait plus fermement son monocle devant son œil droit.
>
> Les soldats avaient sauté pour se mettre à l'abri des deux côtés de la route. Là-bas, dans la forêt, c'était l'enfer. La première embuscade bolchevique. Deux compagnies de la division, des panzers et de l'infanterie motorisée, étaient passées sans être troublées. La zone semblait être sans défense. Mais les hommes suivants, avançant dans des véhicules non blindés, furent soudain submergés par un feu enragé de mitrailleuses et de fusils à répétition. Il y avait eu des pertes.
>
> Derrière cette unité se trouvait le général commandant la division [Model]. Il s'est immédiatement dirigé vers la bataille. La forêt résonnait du bruit des canons et des appels et des cris des soldats qui lançaient l'assaut. Le commandant du 1er bataillon avait été blessé à côté du général. « Je vous avais dit de vous abriter ! », lui dit le général sur un ton de reproche. Lui-même ignorait le danger et, par son calme inébranlable, donnait confiance aux jeunes fusiliers pour cette première grande lutte en forêt. Quand les tirs cessèrent, il ordonna : « Continuez ! », monta dans son véhicule et poursuivit vers les hauteurs où étaient signalés d'autres combats[37].

Le général refusant ostensiblement de s'abriter, l'ennemi anonyme, l'embuscade déloyale, le blessé tombant près du commandant qui, lui, passe entre les balles, la victoire nette et rapide, sont autant de clichés de la littérature militaire. Mais, folklore mis à part, l'essentiel est que Model a le réflexe de venir voir ses troupes d'assaut plutôt que de s'enfermer dans son état-major. Il se rend compte par lui-même de l'état de ses unités, de la

réalité du terrain, de la fermeté de la défense ennemie. Il a aussi conscience que sa simple présence en uniforme, parfaitement reconnaissable, a un impact immédiat sur la vivacité de ses troupes, mais il ne va pas jusqu'à s'exposer au feu pour la gloriole. Il est à portée de canon du front, rarement à portée de fusil.

Par des ordres à la volée, il agit face à la situation beaucoup plus rapidement que par des communications transmises *via* son état-major, ce qui peut aussi bien conduire à des perfectionnements accélérés qu'à des situations délicates. Par exemple, ses tankistes sont un jour bloqués devant un pont en flammes arrosé par les obus soviétiques. Quand Model arrive sur place, dans la soirée, il organise immédiatement un groupe d'assaut mêlant les blindés de deux compagnies distinctes. Il ordonne aux fantassins d'avancer en longeant les rives du cours d'eau sur des canots pneumatiques. Plus important encore, il clarifie la ligne de commandement en désignant un unique officier responsable de toute l'action. Ainsi, ses hommes parviennent à sécuriser les abords du pont pendant la nuit[38]. À l'inverse, quelques jours après le fait d'armes précédent, la division atteint le Dniepr à Rogatchev ; tous les ponts ont sauté, mais Model envoie des troupes prendre pied sur la rive opposée du fleuve. Il ne s'agit pas d'une simple patrouille : Model dispose de quelques tanks encore dotés de l'équipement amphibie conçu pour le débarquement en Angleterre, ce qui permet de passer le fleuve en force. Mais, immédiatement repérés, les assaillants sont pilonnés par une artillerie puissante et précise, au point qu'ils doivent s'enterrer pendant plusieurs jours dans un petit périmètre, tandis que les sapeurs échouent à lancer un pont de bateaux derrière eux. Model ne se risque pas à traverser le fleuve lui-même et n'insiste pas quand arrive l'ordre d'abandonner la tête de pont. Son initiative a seulement causé des pertes inutiles.

De fait, Model circule continuellement entre l'avant et l'arrière de sa division. Pendant les percées en profondeur de fin juin et fin août, l'étendue

de sa division, avec parfois plus de 100 kilomètres entre la pointe et les arrières, l'oblige à ces allers-retours pour maintenir une pression constante sur toutes les unités. On le voit, par exemple, fustiger les responsables des services techniques, des hommes de bureau qui traînent à faire bouger leurs installations. Quand le chef d'une compagnie lui fait observer que le rythme de l'avance dégrade si rapidement les véhicules que son unité risque d'être paralysée par des pannes mécaniques, le général lui répond calmement : « Vous avez tout à fait raison, mais il n'y a pas le choix. Chaque minute perdue nous coûtera de grandes pertes. Nous devons avancer maintenant ou bien tout cet effort sera réduit à rien[39]. »

Pousser les efforts au maximum affaiblit rapidement ses moyens. Début juillet, après seulement deux semaines d'opérations, les rapports ne donnent à la 3e division panzer que 35 % de chars opérationnels. Même si cette description n'équivaut pas à « 65 % de pertes » – il y a des véhicules en réparation qui peuvent reprendre du service en quelques jours –, la division de Model est la plus détériorée parmi celles formant le groupe blindé de Guderian. Les autres divisions blindées possèdent encore 60 % ou 80 % de tanks opérationnels, et une seule, la 18e panzer, annonce être tombée aussi bas que celle de Model. Guderian prend d'ailleurs l'unité de Model en exemple pour réclamer – déjà – des renforts à l'OKH[40]. Ces pertes touchent aussi les troupes : début juillet 1941, n'ayant affronté que des unités totalement désorganisées de l'Armée rouge, la 3e division déclare pourtant 15 % de morts et blessés (plus de 1 800 hommes, dont 55 officiers), « des chiffres épouvantablement hauts », estime David M. Glantz, le grand spécialiste du front de l'Est[41]. Fin août, quand Model attaque pour opérer l'encerclement de Kiev, il ne peut compter que sur 64 chars, avec à peine 5 Panzer IV. Cela correspond à 30 % de sa dotation théorique, et à seulement 15 % pour les puissants Panzer IV. De plus, tous sont dans un état précaire faute de lubrifiants. Le général Geyr alerte d'ailleurs Guderian : lancer cette nouvelle offensive entraînera la destruction totale

des forces blindées du XXIV^{e} corps. Le 4 septembre 1941, l'effectif blindé de Model tombe à 41 véhicules[42]. Le plus surprenant est que cela suffise à enfoncer les défenses soviétiques – même si la situation, quand l'ennemi se reprend, met la division en difficulté. D'après les souvenirs de Guderian, quand la jonction avec le groupe d'armées Sud pour sceller la poche de Kiev est réussie à la mi-septembre, la 3^{e} division n'a plus que 10 chars opérationnels[43]. Model a poussé sa division à la limite de son endurance. Ce n'est pas une hyperbole : il a presque entièrement détruit son unité.

Son réflexe est de rester dans l'action quoi qu'il advienne, de prendre des risques. Il mise d'abord sur un double effet de surprise et de vitesse, cherchant à son échelle la « victoire décisive », et délaissant les considérations à moyen terme sur la conservation de sa force de frappe. Il se soucie très peu d'éventuelles menaces sur ses flancs exposés, car, s'il déstabilise les centres de commandement et les moyens de communication, l'ennemi ne peut coordonner ses frappes pour le contrer. Il n'hésite pas à pousser au-delà de ses lignes de ravitaillement, quitte à se retrouver dans une situation difficile si l'ennemi bloque son accès à l'essence et aux munitions. Son optimisme naturel et son style « froid et insouciant[44] » sont tout à fait adaptés aux situations d'exploitation débridée qu'il vit deux fois pleinement avec sa division. Et ce comportement, une fois encore, est typique de la pratique allemande, qui néglige trop souvent les perspectives dépassant la grande tactique, à savoir ce qui se produira au-delà des cinq ou sept jours à venir. Atteindre l'objectif géographique semble la seule priorité de Model, et l'affaire de Kiev montre qu'il est prêt à perdre 99 % de ses troupes pour y parvenir.

Relations avec supérieurs et subordonnés

Pendant toute cette période, les relations avec son supérieur direct au XXIV^{e} corps d'armée, Geyr von Schweppenburg, deviennent de plus en plus difficiles. Début juillet, Model refuse une opération qui placerait sa masse de manœuvre sur son flanc plutôt qu'au centre de son secteur. Il s'agit encore de remarques techniques, émises sur un ton posé, et Geyr se rend à ses arguments[45]. Quelques jours plus tard, alors que la 3^{e} division panzer ne tient qu'un rôle de couverture, Model proteste par écrit parce qu'une partie de ses blindés est mise à la disposition d'une autre division. Cette situation affaiblit son infanterie, multiplie marches et contremarches, et use le matériel blindé, explique-t-il. Son mémo tente de se prévaloir d'une autorité supérieure en nommant Claus von Stauffenberg, un officier de liaison de l'OKH passé la veille dans son secteur. Geyr lui répond vertement qu'il est évident que retirer un régiment blindé est désavantageux pour sa division – que Model cesse de lui faire la leçon – et qu'il est temps d'accepter que les intérêts du corps d'armée ne soient pas forcément ceux de la division[46]. Le détachement temporaire d'une partie des chars conduit d'ailleurs à une autre querelle, cette fois initiée par Geyr. Les unités rapportent périodiquement le nombre et l'état de leurs véhicules blindés à la hiérarchie, et cette information, quand le groupement est détaché de la 3^{e} division panzer, remonte chez Geyr sans passer par l'état-major de Model. Surprise : il semblerait qu'il y ait davantage de chars que ce que la 3^{e} division déclarait jusqu'alors ! Model serait-il en train de dissimuler la réalité de ses forces pour obtenir indûment des renforts, voire pour refuser certaines missions ? Furieux, il veut absolument savoir qui est l'officier qui a transmis ces chiffres. Il fait recompter les véhicules et rédige un rapport qui, tout en exposant la difficulté d'obtenir un décompte précis à cause des véhicules en réparation de courte durée, confirme à l'unité près ses propres chiffres[47].

Ces discordes manquent de peu de prendre un tour plus dramatique. Le 19 août, la 3e division perce les défenses soviétiques et avance plein sud. Pour s'entretenir avec Model, Geyr se présente à Ounetcha, un nœud routier et ferroviaire entre Gomel et Briansk, où se trouve l'infanterie de la 3e division panzer. Mais les deux hommes se manquent parce que Model a préféré avancer avec les chars. Or les Soviétiques ont délibérément laissé les blindés progresser pour violemment attaquer l'infanterie, et Geyr se retrouve pris dans de durs combats défensifs. Les Soviétiques lancent l'assaut avec quelques T-34, des véhicules fortement blindés contre lesquels les armes antichars des Allemands ne peuvent rien. Selon un témoignage, Geyr va jusqu'à manier lui-même une mitrailleuse pour défendre la position. Il parvient à joindre Model par téléphone et lui ordonne de renvoyer deux bataillons blindés pour soulager Ounetcha. Mais Model, qui échange aussi quelques mots avec son subordonné commandant l'infanterie, estime qu'un seul bataillon blindé suffira bien à aider Geyr. Ces chars arrivent sur place dans la soirée et arrêtent les derniers assauts soviétiques[48]. Ici, Model désobéit à un ordre direct, en profitant d'une situation trop fluide pour qu'on puisse lui en faire le procès. Il pourra toujours dire que la liaison téléphonique était mauvaise, qu'il n'a pas compris qu'il s'agissait de deux bataillons blindés plutôt que d'un seul, et qu'il a bien envoyé plusieurs chars à la rescousse. Et la probabilité qu'on lui pose des questions est d'autant plus faible que son supérieur risque entre-temps d'être victime des balles ennemies… L'épisode, révélateur des tensions constantes entre Model et Geyr, montre que Model sait profiter de la moindre faille dans les ordres et que, malgré toute son éducation militaire, l'obéissance et la solidarité avec ses pairs ne sont pas les valeurs auxquelles il croit le plus. Il a un côté « chien fou » et ses objectifs personnels priment.

Quel type de relations Model entretient-il avec ses hommes ? Les témoignages convergent pour mettre en avant son niveau d'exigence. « Il

n’a pas rendu la vie facile à sa division, mais il a été absolument juste, et ses exigences il se les imposait d’abord à lui-même[49] », témoigne le colonel Günther von Manteuffel. « Il était extrêmement dur au point d’être impitoyable envers lui-même et envers les troupes sous son commandement. Nombreux sont ceux qui ont été effrayés par cette dureté et l’ont rejetée », explique le lieutenant von dem Knesebeck, qui l’accompagnait partout dans ses déplacements. Cet officier avance, en outre, que cette dureté économisait le sang des hommes, ce qu’on ne peut guère croire vu le peu de forces qui restent à la 3e division après seulement trois mois d’opérations[50]. L’image d’un Model « apprécié » du soldat au front, qu’on trouve parfois dans certains ouvrages, n’est pas compatible avec le niveau des pertes subies sous son commandement. Une vue plus précise vient des observations de Heinz Pontow, son responsable des opérations. « Model avait un comportement malheureux, jusqu’à être répugnant et blessant […]. Il y eut un cas particulièrement tragique. En visitant un hôpital de campagne en Russie, Model répondit brusquement à un blessé grave, “que c’était ce qui arrivait quand on ne suivait pas les règles”. Le pauvre gars éclata en sanglots et l’officier d’ordonnance vint me voir juste après, sur consigne du docteur, pour demander que quelque chose soit fait immédiatement car il n’était pas possible de continuer sur ce ton. » Model est complètement dénué d’empathie et attaque la faiblesse sans merci[51]. Il ne s’arrête que s’il a devant lui quelqu’un qui réponde avec la même rudesse et il ne supporte pas les béni-oui-oui. Mais il faut parfois hausser le ton, jusqu’à littéralement crier plus fort que lui, pour qu’il entende raison. Sa dureté, qui ici n’est pas à confondre avec de la mesquinerie, révèle une totale insensibilité. Model ne semble d’ailleurs pas vexé quand un subordonné lui montre avec fermeté qu’il est dans son tort[52]. Il n’est guère surprenant que la troupe le surnomme « le porc du front[53] ». Même si sa division est une excellente unité, les méthodes sont

contestables : Model se fait souvent accompagner de son juge militaire, un nazi fanatique nommé Otto Schweinsberger, pour pouvoir sanctionner ses hommes immédiatement. « Il était déjà suffisant d'être tranchant envers l'ennemi, sans avoir besoin de l'être autant envers ses hommes[54] », conclut Pontow.

Model se met à dos son nouvel état-major

Finalement, Model fait preuve d'une excellente maîtrise de la division blindée, ce qui, pour un pur fantassin, n'était pas une évidence au départ. En octobre 1941, il fait partie des commandants de division panzer les plus anciens à son grade et il est naturellement promu au niveau corps d'armée dès qu'un poste se libère[55]. Il est nommé à la tête du 41^{e} corps, alors positionné à Kalinine (le nom donné de 1931 à 1990 à l'actuelle Tver), à 150 kilomètres environ au nord-ouest de Moscou. Ce corps d'armée regroupe deux ou trois divisions, dont généralement une et parfois deux divisions panzer. Cette fois, Model ne remplace pas un officier déficient, mais prend la place du général Hans-Georg Reinhardt, qui lui-même grimpe au commandement du 3^{e} groupe panzer (l'équivalent d'une armée), où il devient le supérieur direct de Model. Reinhardt et Model se connaissent depuis l'époque de Weimar quand ils ont travaillé ensemble à la formation des officiers supérieurs, mais ils n'ont jamais été proches. De par son ascension au niveau corps d'armée, Model est automatiquement promu *General der Panzertruppe*, avec effet rétroactif au 1er octobre 1941. Il ne prend toutefois son commandement qu'à la fin du mois d'octobre, et son premier ordre est daté du 2 novembre 1941[56].

Model arrive dans une équipe de vétérans qui fonctionne bien et qui est allée de succès en succès dans les Balkans et contre l'URSS. Mais les habituelles remarques agressives de Model dégradent rapidement l'ambiance. Par exemple, ne voulant rien entendre de la réalité des

difficultés concrètes de l'arrière, il accuse immédiatement l'état-major d'incompétence en termes de ravitaillement. Quelques jours seulement après son arrivée, plusieurs officiers cherchent à se faire muter au loin. Hans Röttiger, le chef d'état-major, qui connaît Model pour avoir déjà été sous ses ordres à l'OKH quelques années plus tôt, trouve un moment pour lui parler en tête à tête. Il rappelle que sous les ordres de Reinhardt, et dans les circonstances les plus difficiles, cet état-major a fait son devoir fort correctement, mais que s'il a un avis différent sur les officiers, il est préférable qu'il les relève de leurs fonctions. Model, pris à contrepied, réagit avec des mots émouvants, explique que sa parole a dépassé sa pensée, et l'affaire se conclut par une réconciliation générale. Cependant, quelques semaines plus tard, la situation se renouvelle[57]… Le comportement de Model, s'il lui permet de marquer son autorité, va à l'inverse de l'efficacité : plutôt que s'appuyer sur une équipe rodée, il crée une défiance contre-productive.

Cette attitude est d'autant plus problématique que le commandement d'un corps d'armée demande une autre gestion que celui d'une division. La division garde autorité sur les mêmes régiments (sauf détachement temporaire), si bien que le divisionnaire, même si son état-major n'est pas rodé, peut s'appuyer sur un rapport de confiance bâti au long cours avec les colonels menant les régiments. Au niveau du corps d'armée, la situation est différente parce que le développement des opérations modifie souvent les divisions engerbées. En novembre-décembre 1941, Model se voit successivement commander à huit divisions, jamais plus de trois à la fois, si bien qu'il n'a pas le temps de faire longuement connaissance avec ses divisionnaires[58]. Il lui faut s'appuyer beaucoup plus sur l'équipe stable que constitue son état-major. Bien que Model, avec sa longue expérience d'état-major, connaisse parfaitement cette problématique, il n'en tient pas compte : la brutalité reste sa méthode de commandement. Röttiger est le premier à la subir, et il parvient à rejoindre un autre état-major début 1942,

deux mois après l'arrivée de Model. À sa suite partent le responsable des opérations (Ia), un de ses adjoints, le responsable du renseignement (Ic), le responsable du personnel (IIa), l'adjudant de l'état-major et plusieurs autres officiers[59]…

Le 41e corps d'armée avance, puis retraite devant Moscou

Le 41e corps d'armée est impliqué dans la dernière tentative allemande pour prendre Moscou. L'opération *Typhon*, lancée début octobre 1941, aboutit à une défaite massive des armées soviétiques, la troisième après celle des frontières en juin et celle de la poche de Kiev en septembre. Mais, pendant cette opération, les Allemands constatent aussi qu'ils ont dépassé les limites de leur logistique. Rien n'a été fait pour anticiper le temps boueux de fin octobre, la « saison sans route » ou *raspoutitsa*, qui paralyse le front pendant quelques semaines. Les Allemands sont encore loin de Moscou. Bien que les armées soient extrêmement usées, qu'elles manquent de renforts et que le ravitaillement parvenant jusqu'au front soit nettement insuffisant, il est décidé à profiter des premiers froids et du sol gelé pour tenter une nouvelle opération visant à encercler ou prendre Moscou. Cette décision est prise, non sans discussions tendues, par Halder à l'OKH et par Bock au groupe d'armées Centre, sans que Hitler l'impose à l'armée. Au niveau opérationnel, le groupe panzer de Reinhardt est chargé d'encercler la capitale soviétique par le nord, en franchissant en particulier le canal Moscou-Volga, tandis que Guderian mènera la pointe sud. Guderian ne croit plus à ses chances, mais Reinhardt, au contraire, est optimiste. L'ennemi semble défait, et lui a pu se constituer quelques stocks de ravitaillement[60]. Model, comme à son habitude, se rend dès son arrivée sur la ligne de front pour voir l'état de ses troupes. Il constate leur extrême fatigue, les conditions d'hygiène déplorables dans lesquelles elles vivent, l'absence de

vêtements d'hiver et le découragement général[61]. Mais, même quand les vrais froids commencent mi-novembre, que la température oscille entre – 5 et – 20 °C et que la Volga gèle à Kalinine, il n'émet aucune objection face aux plans de Reinhardt. Il se consacre plutôt à un long rapport sur les conditions de réussite d'une percée. Dans cet argumentaire particulièrement verbeux, il explique que les divisions d'infanterie doivent être proprement motorisées pour suivre l'avance des panzers, mais qu'au-delà de 200 kilomètres, il faudra les transporter par un pont aérien. Il semble que Model ait été quelque peu déconnecté de la réalité. Depuis juin 1941, il n'a jamais connu l'échec devant les défenses soviétiques et, son optimisme jouant, il anticipe un assaut qui sera aussi profond que ceux de l'été, comme si ni la météo, ni l'état de ses troupes, ni l'ennemi ne comptaient[62]…

Son corps d'armée, qui doit se repositionner depuis Kalinine jusqu'à un axe d'attaque passant par la ville de Kline (à 90 kilomètres au nord-ouest de Moscou), forme le second échelon de l'attaque de Reinhardt, derrière le 56e corps panzer. L'assaut est lancé le 20 novembre et bouscule la défense soviétique. Mais l'avance n'est pas rapide, entravée tout autant par la neige et le froid que par la pugnacité des troupes soviétiques, qui reculent sans se laisser complètement détruire. Model entre en action le 24 novembre, avec pour mission d'avancer plein est pour relayer les unités de pointe[63]. Il sous-estime dangereusement les menaces sur son flanc nord, estime les alertes exagérées, et refuse de se laisser inutilement impressionner par ce qu'il qualifie de « patrouilles de cavalerie » russes à travers les plaines enneigées[64]. Le 30 novembre, Reinhardt dispose d'une petite tête de pont au-delà du canal Moscou-Volga, à Iakhroma, à 55 kilomètres du centre de Moscou. Le canal est le seul obstacle naturel à un encerclement de Moscou par le nord. En même temps, l'obstacle peut être utilisé défensivement par les Allemands pour bloquer des tentatives d'infiltrations sur leurs arrières. Mais, constate Reinhardt, la glace qui le recouvre est déjà presque assez solide pour permettre le passage de véhicules : il n'est plus crédible comme

protection. Or Reinhardt a créé une protubérance dans la ligne ennemie sans pour autant l'avoir percée et sans avoir les moyens de se protéger sur trois côtés. Il s'est en fait placé dans une situation dangereuse. Il fait néanmoins venir Model jusqu'aux secteurs les plus avancés, regroupe la plupart des chars sous le 41e corps d'armée, et espère toujours avancer vers Moscou[65]. Model veut monter une ultime attaque le 4 décembre, mais les piques que lancent localement les Russes l'en empêchent. Ni Reinhardt ni lui ne perçoivent les réserves accumulées par l'ennemi, et le soir du 5 décembre, la contre-offensive d'envergure que lance le général Joukov les surprend totalement[66]. La 1re armée de choc s'élance en force contre Reinhardt et Model. « L'arc s'est trop tendu », admet enfin Reinhardt, qui voit maintenant ses troupes paniquées se précipiter en arrière[67].

Dans les semaines suivantes, Model évite que la retraite, malgré un moment d'affolement initial, ne devienne une débâcle. Il recule pas à pas devant les coups soviétiques. Pour la première fois, il doit gérer une bataille défensive dans des conditions critiques : les Soviétiques s'infiltrent, contournent les points d'appui, lancent pointe après pointe malgré les épouvantables conditions atmosphériques. Model essaie chaque fois que c'est possible de mener de petits assauts pour ralentir l'ennemi, si bien qu'il parvient à ne jamais se laisser cerner. Kline, un temps considérée comme pivot d'une ligne défensive, est brièvement encerclée par les Russes avant que Model, par une prompte réaction, ne parvienne à rompre les lignes ennemies et à l'évacuer en ordre. Prise le 23 novembre, la ville n'aura été tenue que trois semaines. Dans cette retraite, s'ils évitent toute panique grâce à une discipline brutale, les Allemands perdent le gros de leur matériel. Mi-décembre, les deux divisions panzer passées sous les ordres du corps d'armée de Model n'ont de « blindées » que le nom : la 1re panzer annonce cinq tanks opérationnels et la 6e panzer n'en a carrément aucun[68]. Mais l'offensive soviétique s'épuise peu à peu, gênée par sa propre logistique et hésitante face aux coups de griffe dont les Allemands sont

encore capables. Le 19 décembre, le corps d'armée reçoit le fameux ordre d'arrêt par lequel Hitler interdit tout « large mouvement d'évasion » et demande une « résistance fanatique sur place ». Le 3e groupe panzer de Reinhardt n'étant plus celui visé par les assauts principaux des Soviétiques, il tient à présent son front sans trop de difficultés. Il parvient en outre, par des manœuvres dilatoires, et en défiance d'ordres directs, à ne jamais céder la moindre troupe à ses voisins, ce qui facilite d'autant la tenue de ses propres positions. En trois semaines, le recul se monte à environ 100 kilomètres[69].

Pour ralentir les Russes, les Allemands mettent partout en œuvre une politique de la terre brûlée allant bien au-delà de celle des Soviétiques. Quand ils avançaient en conquérants, ils avaient constaté le manque dramatique d'abris pour se protéger des intempéries. À présent qu'ils reculent, pour gêner l'ennemi, ils rasent tout ce qui tient debout. Model ne perd pas un instant pour ordonner non seulement de miner les voies de communication, de détruire les ponts, mais aussi de « brûler et raser tous les villages, tous les bâtiments, tout ce qui peut servir d'abri ». « Tout logement doit être retiré à l'ennemi », écrit-il. Quant aux civils, qu'ils s'entassent dans les quelques constructions qu'on n'aura pas eu le temps de détruire, ou qu'on les chasse vers l'est pour gêner l'ennemi[70]. Par les températures de l'hiver russe, exécutés par des soldats en repli ayant tous en tête les images de l'armée de Napoléon, ces ordres, exacerbés par la culture de violence de la Wehrmacht, signent la condamnation à mort d'un nombre considérable de civils. Dans les localités que les Allemands tentent de tenir, en plus des réquisitions impitoyables pour construire des fortifications, Model ordonne à la fois de renvoyer tous ceux qui ne sont pas du lieu et d'empêcher l'afflux de réfugiés par tous les moyens. On imagine sans mal comment certaines troupes concilient ces exigences contradictoires *via* des exécutions sommaires[71]. Quand, enfin, les Allemands stabilisent leur front, de nouveaux ordres normalisent la pratique : « En avant de la position un

“désert” complet doit être créé sur au moins 20 kilomètres de profondeur, et de préférence sur 30 kilomètres. Dans cette zone, le Russe ne doit pas trouver une maison, une grange, un tas de paille, une tête de bétail ou une pomme de terre. À cette fin, tout doit être brûlé, jusqu’à la dernière cahute[72]. »

En 1941, Model se transforme donc d’officier d’état-major sans relief en commandant de division panzer à succès. Il a été en pointe de deux assauts parmi les plus profonds réussis par les Allemands dans la guerre contre l’Union soviétique. Promu au commandement d’un corps d’armée, il parvient au début de l’hiver à limiter les effets de la grave crise traversée par ses troupes sous les coups de l’Armée rouge. L’année 1941 met ainsi en évidence ce qui est chez lui typique de la culture militaire allemande – l’esprit d’initiative, l’importance des objectifs géographiques, la flexibilité tactique – par rapport à ce qui lui est propre : un style personnel brutal, un mépris pour la vie de ses hommes qui le poussent jusqu’à sacrifier toutes ses troupes pour un objectif, et une certaine déloyauté envers ses supérieurs. Ces dernières dimensions sont en harmonie avec les aspects de dureté et de triomphe de la volonté de la culture national-socialiste. Son accord avec la politique criminelle du régime semble entier, dès avant le début de la campagne, et c’est tout naturellement que ses ordres, pendant la crise hivernale, en font une application directe et explicite contre les civils et les prisonniers soviétiques.

5

Le hachoir de Rjev

Promotion accélérée : la 9e armée et la première rencontre avec Hitler

Le 16 janvier 1942, après moins de trois mois comme commandant de corps d'armée, Model est nommé à la tête d'une armée complète, la 9e armée, située autour de la ville de Rjev, à 200 kilomètres à l'ouest de Moscou. Alors que sa promotion précédente correspondait à son tour de rang – il était quasiment le plus ancien commandant de division panzer –, Model devance ici une quinzaine d'officiers. Cette ascension extrêmement rapide lui fait prendre deux grades en quatre mois : promu général de panzer en octobre 1941, il devient en février 1942 colonel-général (*Generaloberst*, équivalent du général d'armée français). Il est, après Rommel, le plus jeune officier à ce dernier grade.

Pourquoi Model est-il promu en transgression des règles habituelles ? Le commandement d'armée est un poste élevé et les nominations ne se font qu'avec l'accord de Berlin, non seulement de l'OKH mais aussi de la direction politique : à ce niveau, il ne saurait y avoir de prise de poste sans l'approbation de Hitler. Toutefois, il ne semble pas que cette nomination soit un acte politique. Si Model ne montre aucune réserve quant à la voie suivie par le régime, il n'a pas non plus multiplié les actes d'allégeance ou

les flatteries pour signaler sa soumission. Début janvier, il se peut que, le secteur de son corps d'armée étant relativement calme une fois passés une dizaine de jours de crise le mois précédent, il ait protesté contre un recul tactique de quelques dizaines de kilomètres. Voilà qui aurait nettement contrasté avec l'attitude de la plupart des généraux au front, qui, entre « liberté opérationnelle » et « raccourcissement des lignes de ravitaillement », cherchaient à contourner l'ordre d'arrêt sur place de Hitler. Un récit d'après guerre rédigé pour le service historique de l'armée américaine raconte que Model aurait préféré rester sur une position bordant la petite rivière Lama plutôt que de se repositionner dans un secteur boisé plus difficile à surveiller qu'un espace dégagé, vu ses maigres forces. Toutefois, les quelques objections apparaissant dans les documents d'époque concernent seulement la dotation en carburant pour effectuer le mouvement rétrograde et l'inconfort à le faire à travers la neige et dans le froid glacial – ce qui ne saurait se confondre avec une protestation véhémente contre l'idée de faire un pas en arrière. La situation des unités adjacentes à celle de Model ne lui laisse de toute façon pas le choix et il doit suivre le mouvement d'ensemble[1]. Ainsi, rien n'a pu le faire spécialement remarquer au haut quartier général. En outre, Brauchitsch, qui semble toujours avoir apprécié Model, a été mis à la retraite le mois précédent : il n'y a personne pour vanter ses qualités.

Model a plus probablement été choisi après que les autres officiers de son niveau ont été jugés indisponibles. Certains corps d'armée sont dans une situation critique et, si un officier déficient peut être sacqué au milieu d'une crise, il n'est pas dans l'habitude allemande d'en muter un qui a la situation en main, même pour lui donner une promotion[2]. D'autres mettraient trop de temps à occuper le poste, or la 9^{e} armée est dans une situation extrêmement critique. Les contre-attaques de décembre et de janvier ont fait reculer cette armée d'environ 150 kilomètres depuis Kalinine jusqu'à la zone de Rjev. Incapable de tenir une ligne de front

continue, l'armée est sectionnée en deux secteurs : avec une poche autour d'Olenino encerclée par les Soviétiques, et une ligne de front fragile aboutissant à Rjev. Les troupes russes s'infiltrent par un trou d'une quinzaine de kilomètres et menacent d'interrompre la voie ferrée de Viazma à Rjev, ce qui couperait l'armée de quasiment tout son ravitaillement. Adolf Strauss, commandant de la 9e armée depuis le début de *Barbarossa*, se révèle incapable de supporter la défaite. Il vient de s'effondrer nerveusement, et son chef d'état-major est également hors circuit. Model connaît d'autant mieux cette situation critique qu'il tient un secteur adjacent à celui couvert par la 9e armée, et c'est assurément une raison supplémentaire pour faire de lui un choix privilégié : il sait quelle est la situation générale de cette zone du front. Mais la configuration catastrophique dans laquelle se trouve la 9e armée fait aussi de ce poste l'un des plus difficiles, l'un des plus risqués. Dans de telles circonstances, il ne devait pas y avoir beaucoup d'officiers intriguant pour relever le général Strauss.

Or la promotion de Model s'inscrit aussi dans un mouvement de fond touchant le haut commandement de l'armée. La crise de décembre 1941 et les reculs subis par les Allemands, non seulement devant Moscou mais aussi au sud à Rostov ou au nord près de Leningrad, entraînent une quasi-paralysie du commandement. Les généraux se querellent entre eux sur la direction à suivre : tenir partout sur place, se réfugier derrière une ligne aménagée à l'arrière (mais où exactement ?), donner la priorité à un secteur en s'autorisant à céder sur un autre (mais comment décider lesquels) ? En désespoir de cause, ils s'en remettent à Hitler, à moitié pour qu'il fixe ce cap stratégique qu'ils s'avèrent incapables de définir, à moitié parce qu'ils croient à la chance et au « génie » hitlériens[3]. Hitler perçoit le désarroi de ses généraux, donne une direction claire – « pas un pas en arrière » – et en profite pour établir un contrôle direct sur la dernière institution encore autonome au sein de l'État nazi. Il met Walther von Brauchitsch à la

retraite, mais ne nomme personne pour le remplacer : c'est lui-même qui commande à présent au front de l'Est. En quelques semaines, les trois maréchaux commandant les groupes d'armées sont relevés : Gerd von Rundstedt au groupe sud, puis Wilhelm von Leeb au nord et Fedor von Bock au centre (ce dernier reprend toutefois un groupe d'armées après quelques semaines de repos). Quand l'emblématique Heinz Guderian refuse une défense statique et s'autorise toujours des reculs ponctuels pour sauver son armée blindée, Hitler l'envoie rejoindre les cadres mis en réserve. Puis, quand le général Erich Hoepner se permet d'ordonner un recul de son groupe panzer en anticipant l'autorisation de Berlin, il est brutalement chassé de l'armée[4]. À ce moment, ce sont aussi bien les généraux prussiens à l'ancienne que les spécialistes des chars qui sont relevés de leur commandement. Qui les remplace ? Au groupe d'armées sud, Walther von Reichenau, un pur nazi dont la compétence est discutable (et qui décède prématurément en janvier 1942, laissant l'opportunité à Fedor von Bock de revenir) ; au groupe centre, Günther von Kluge, au caractère louvoyant, à l'aise dans l'intrigue et prompt à sacrifier ses subordonnés pour protéger son poste ; et au nord Georg von Küchler, qui, malgré un profil traditionaliste, se montre de suite adepte de la ligne dure quand il s'agit d'appliquer strictement et sans discussion les ordres de Hitler. Les généraux perdent de fait une partie de leur liberté opérationnelle, tout est davantage centralisé à Berlin. Ces changements laissent des postes à pourvoir au niveau des armées, et les nouveaux venus – Gotthard Heinrici, Hermann Hoth, Georg Lindemann, Friedrich Paulus, Richard Ruoff, Rudolf Schmidt et, enfin, Walter Model – ont en commun d'appartenir à des familles bourgeoises et non à la noblesse prussienne, une tendance qui ira en s'accentuant jusqu'à la fin de la guerre. La crise de l'hiver 1941-1942 leur permet de percer le plafond de verre qui limitait jusque-là la carrière de ceux manquant d'un titre de noblesse[5]. Hitler, dans une remarque à la volée, explique quel type d'hommes il veut à présent : « Les généraux doivent être

comme des bergers allemands mordants et froids, des gens désagréables, comme j'en ai dans le Parti [nazi][6]. » Model en est l'archétype.

Le 16 janvier 1942, Model est convoqué au quartier général de Prusse-Orientale du Führer pour prendre ses ordres. Hitler tient à signifier personnellement que les nominations sont de sa propre décision, pour que le général sache bien de qui il tient son poste et qui peut l'en relever à la moindre défaillance. Model a déjà été en présence de Hitler à différentes occasions, mais sans se faire remarquer. Ce jour de janvier 1942 est la première fois qu'il parle directement à Hitler, la première fois que Model est vu par Hitler. Une photo paraît peu après dans la presse, les montrant échangeant une franche poignée de main. Il existe un récit indirect de cet entretien dans lequel Model inspire visiblement confiance à Hitler, malgré son monocle très vieille Prusse. Après un bref examen de la situation de la 9e armée, Model aurait esquissé une solution de quelques traits au crayon en affirmant : « C'est très simple ! » ce à quoi un Hitler perplexe aurait répondu : « Eh bien, faites-le ! » Plus tard, Hitler aurait glissé ces mots à son fidèle officier de liaison, le général Schmundt : « Vous avez vu le regard dans cet œil ? J'ai confiance en cet homme pour gérer. Mais je ne voudrais pas servir sous ses ordres[7]. »

Être à la tête d'une armée de la Wehrmacht

Model va rester au commandement de la 9e armée presque deux ans, jusqu'en novembre 1943. Le rôle du général d'armée est pluriel, notamment parce que la taille d'une armée varie considérablement : les unités sont régulièrement déplacées d'une armée à une autre, et leur nombre est rarement un indicateur fiable de la force effective des troupes. Quand Model arrive, la 9e armée est exsangue et compte moins de 60 000 hommes, alors que la dotation théorique des unités est de 151 000 soldats. La force blindée n'est dotée que… d'un unique char. Mais deux mois plus tard,

malgré les pertes endurées lors des combats, des remplacements sont fournis et diverses unités attachées à l'armée, si bien que les effectifs sont presque de 150 000 hommes (pour une dotation théorique de 232 000) avec une cinquantaine de chars en état de combattre[8]. On compte alors 6 corps d'armée et 22 divisions sous le commandement de Model, un nombre important lié à la fois à une situation essentiellement défensive et un front sur trois côtés au lieu d'être une simple ligne[9]. À son pic, en mars 1943, quand la 9e armée rend volontairement un large secteur aux Soviétiques, ce sont environ 350 000 hommes qui reculent, un chiffre qui comprend aussi les effectifs de l'aviation (environ 30 000 hommes) et les auxiliaires russes affectés à des tâches de soutien[10].

Être à la tête d'une armée se caractérise par un rôle plus concret que celui exercé par les échelons supérieurs, tel le groupe d'armées et le théâtre d'opérations[11]. Sur le front de l'Est, une armée allemande opère sur une zone large d'environ 150 kilomètres, une ampleur géographique qui permet au commandant d'armée de s'impliquer directement dans les opérations tout en gardant un œil sur la situation générale. Le groupe d'armées se trouve lui plus éloigné de la situation au front, tandis que les unités plus petites se cantonnent généralement à des actions tactiques : un corps dans un secteur de 30 à 50 kilomètres, et une division sur une dizaine de kilomètres seulement, sauf dans les cas de profonde percée du front adverse. Le niveau « armée » est ainsi le meilleur équilibre entre les combats au front et les décisions de grand état-major. À cela s'ajoute la possibilité de contacter ou d'être contacté directement par Berlin, voire par Hitler lui-même, ce qui offre une visibilité politique et un prestige inaccessibles au corps d'armée. Enfin, du moins jusqu'à mi-1942, l'armée est l'échelon militaire qui a la principale responsabilité de la « zone arrière », donc de la population et des communications dans un secteur de 100 à 200 kilomètres de profondeur. « Une armée est comme un microcosme de la guerre, dans lequel tous les problèmes […] sont

concentrés : stratégie globale, opérations, tactique, logistique, politique d'occupation[12] », explique Johannes Hürter. Diriger une armée est probablement la fonction la plus attractive pendant les opérations.

Pour œuvrer, Model dispose d'un état-major qui compte environ sept cents personnes, dont une centaine d'officiers, cinquante fonctionnaires civils, des troupes de protection, des gendarmes, ou encore des batteries antiaériennes[13]. Model porte la responsabilité de l'ensemble de l'activité, en s'appuyant sur un chef d'état-major qui joue le rôle de chef de cabinet. Hiérarchiquement, ce « Chef » a autorité sur les différents bureaux : opérations et renseignement, y compris contre-espionnage et police secrète ; services techniques (génie, signaux, artillerie…) ; approvisionnement, logistique, gendarmerie et exploitation du territoire occupé ; justice militaire, administration et, enfin, intendance de l'état-major lui-même. Le tout est comme un « petit ministère ». Naturellement, le général commandant l'armée consacre l'essentiel de son temps aux opérations et, même si toutes les décisions d'importance doivent lui être soumises, son chef d'état-major a pour mission de le délester de ce qui n'a pas d'impact militaire immédiat. Pour reprendre le terme allemand, le bon « mariage » entre le commandant et son chef d'état-major est crucial pour l'efficacité de l'armée. Model, contrairement à plusieurs de ses homologues, a été chef d'état-major, ce qui lui donne une compréhension concrète de la séparation des tâches et de ce qu'il peut exiger de son subordonné. Il a aussi la chance, quand il arrive à la 9^{e} armée mi-février, qu'y soit nommé un nouveau chef d'état-major, le colonel (puis major-général) Hans Krebs : les deux hommes créent leurs habitudes communes sans avoir à défaire celles de leurs prédécesseurs. En outre, le russophone Krebs est une personnalité tout en rondeur qui ne cherche jamais à rappeler à Model les contingences matérielles ni à contredire ses choix opérationnels. Model, de son côté, n'attend pas de conseils de son chef d'état-major. Il le considère comme un pur administrateur, dont il apprécie la fraîcheur, l'éloquence et l'agilité

d'esprit. Krebs est aussi un nazi inconditionnel et jusqu'au-boutiste, ce qui convient tout aussi bien à Model[14].

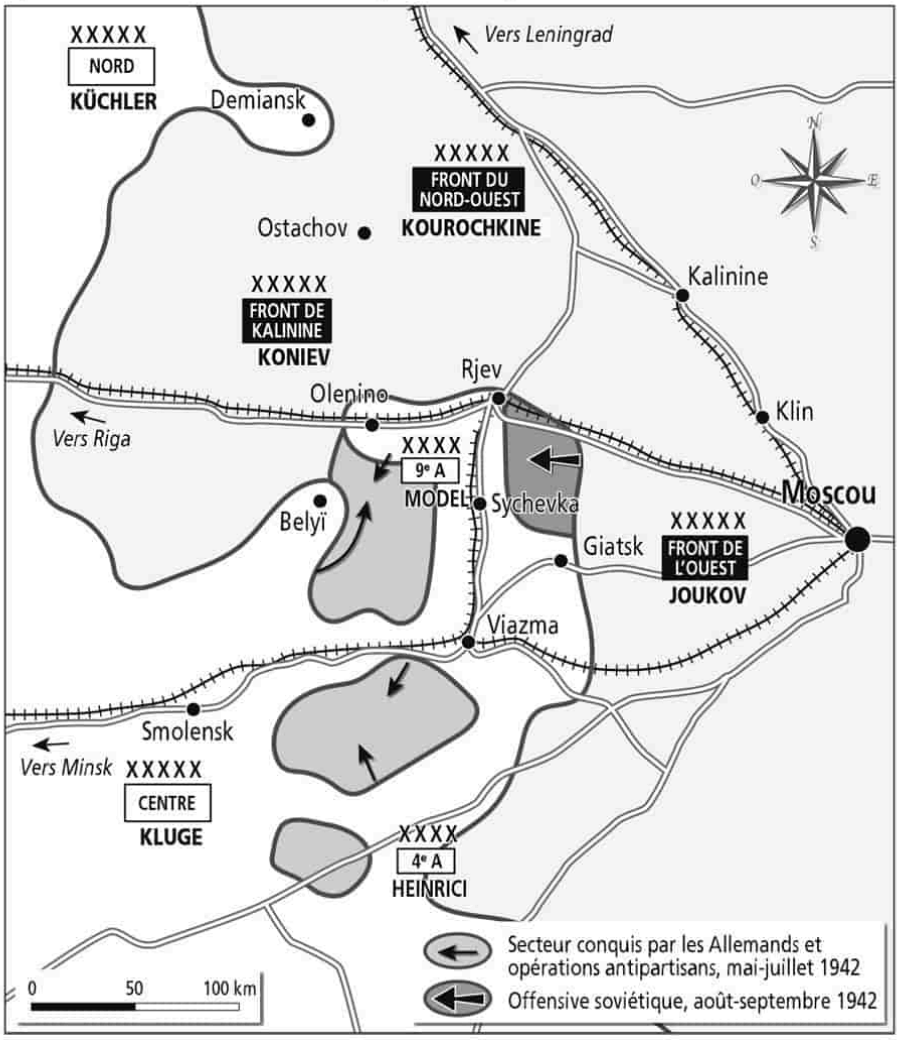
La situation du saillant de Rjev

Les multiples combats que mène ou subit la 9e armée jusqu'en mars 1943 sont d'une rare complexité, bien que l'allure générale du front évolue peu. La zone d'action est un saillant s'étendant sur 120 kilomètres vers le nord depuis Viazma jusqu'à Rjev, à l'extrémité du territoire contrôlé par le groupe d'armées Centre. Rjev, qui borde une large boucle de la Volga, est une ville moyenne (54 000 habitants en 1939), qui tire une petite importance du croisement entre la voie ferrée sud-nord venant de Viazma et la grande ligne est-ouest de Moscou à Riga. Un pont de chemin de fer et un pont routier y traversent la Volga, et les Allemands tiennent une petite tête de pont au nord du fleuve. En conservant ce point, ils gênent quelque peu les communications soviétiques. Ce saillant, comme tout le front oriental du groupe d'armées, constitue une menace vers Moscou, distante de 200 kilomètres : les Allemands ont de multiples zones d'attaque pour percer les lignes soviétiques, puis mener les manœuvres tournantes qui sont leur spécialité, même s'il n'est plus envisageable de créer la complète surprise qui leur permettrait d'atteindre la capitale rapidement. Cette menace a au moins le mérite de forcer l'ennemi à garder des forces considérables dans l'axe de Moscou, ce qui sera l'un des facteurs permettant la percée allemande vers Stalingrad à l'été 1942. À l'inverse, le large secteur de Rjev, qui s'étend comme un pouce dans le territoire russe, est cerné sur trois côtés. Sa situation invite à une attaque de l'Armée rouge pour encercler, puis anéantir les forces allemandes. L'état-major soviétique va faire preuve pour cette idée d'une véritable obsession le conduisant, tout au long de 1942, à lancer des attaques de plus en plus massives contre Model. Vu d'un peu plus loin, apparaît aussi un espace d'environ 200 kilomètres entre les

groupes d'armées Nord et Centre. Ici, par une attaque en pince dont une des branches surgirait de la tête de pont sur la Volga à Rjev, les Allemands pourraient tenter un grand encerclement qui raccourcirait leur ligne de front et détruirait une belle masse d'unités ennemies. Cette opération a déjà été étudiée en octobre 1941 (en substitution à l'attaque vers Moscou), et revient régulièrement dans les plans allemands jusqu'en août 1942.

Ces multiples développements militaires envisageables à partir du saillant de Rjev manquent toutefois de portée stratégique pour les deux camps : un succès majeur permettrait la destruction d'une armée allemande ou d'un front soviétique, mais sans changer le cours de la guerre. Le territoire est sans valeur industrielle ou agricole, et pas même nécessaire au développement d'une campagne militaire de grande ampleur. C'est ainsi qu'après de féroces combats tout au long de 1942, les Allemands finissent par l'évacuer en mars 1943 pour se consacrer à des projets plus ambitieux. Toujours est-il qu'à sa prise de commandement, Model a ordre de conserver le saillant et d'en faire un éventuel tremplin.

Opération dans le saillant de Rjev, mai-septembre 1942



Stabilisation du front et « offensive escargot »

Pour éviter d'égrener les dates, les numéros d'unités, les noms d'obscures localités, ou de recopier des rapports de situation et des textes de mémorialistes, il est préférable de résumer à grands traits les principales séquences, parfois imbriquées, des combats du saillant de Rjev. En janvier 1942, puisque des infiltrations soviétiques et un important groupement à l'ouest des positions allemandes peuvent à tout moment couper ses deux lignes de ravitaillement (la voie ferrée reliant Viazma, Sychevka et Rjev, mais aussi la route essentielle entre Smolensk et

Viazma), la 9e armée doit prendre des risques et s'exposer. La position d'un des corps d'armée autour d'Olenino est particulièrement inquiétante, parce qu'il est coupé du reste de l'armée par un trou de 15 kilomètres. Toutefois, l'ennemi, probablement épuisé, est « inexplicablement inactif[15] », ce qui laisse à Model le temps pour parer au plus pressé et éviter que l'Armée rouge ne transforme ses premiers succès en complète victoire.

Dès son arrivée, Model réunit toutes les unités disponibles et lance une attaque en pince qui règle cette urgence en ouvrant un corridor vers Olenino. Cet assaut avait été préparé par son prédécesseur, mais Model accompagne ce succès d'une attaque secondaire depuis Sychevka, par où il encercle à son tour la 29e armée russe (qui a plutôt la taille d'un corps d'armée que d'une armée allemande). Ainsi, il rétablit en quelques semaines un front continu et fait petit à petit reculer des Soviétiques affamés et quasi immobilisés, faute de ravitaillement. Ces revers locaux ont le don d'exaspérer la Stavka, le grand état-major soviétique, qui ordonne mi-février puis de nouveau mi-mars l'élimination du saillant, en visant en particulier la zone ouest à Olenino[16]. Ces directives, qui fixent des objectifs largement hors de portée des forces soviétiques, ne font que frustrer les plans allemands : à son grand regret, Model doit annuler l'attaque qu'il avait soigneusement préparée et qui devait s'élancer en mars 1942 en direction du groupe d'armées Nord[17].

Pendant ces mois de février et de mars 1942, sur une proposition du général Erhard Raus, Model développe aussi une technique opérationnelle inattendue. Il est absolument indispensable de sécuriser un large espace de part et d'autre de la voie ferrée Viazma-Rjev, et il en confie la mission à Raus avec autorité sur tout individu apte à porter une arme dans la zone. Pendant ce temps, l'unité d'origine de Raus, une division blindée exsangue, est remise en forme par un collègue. Les hommes que Raus récupère sont des gendarmes, des hommes du train, des rampants de la Luftwaffe, qui ont bien une formation militaire de base mais guère d'expérience des combats

en première ligne et de l'indispensable coordination interarmes. Pour que ces groupements improvisés prennent confiance en eux, Raus monte des attaques à but limité, typiquement la prise d'un village, en se donnant le temps d'une planification détaillée (reconnaissance, armes de soutien, entraînement tactique, etc.). Baptisée « offensive escargot » (*Schneckenoffensive*), cette technique fonctionne : petit à petit, les lignes soviétiques reculent loin de la voie ferrée, l'objectif fixé par Model. Après quelques semaines, quand les Russes finissent par s'adapter, cette offensive escargot se révèle coûteuse en hommes, et le principe est abandonné. Mais bien loin de la *Blitzkrieg* conduite depuis 1939, elle montre la capacité d'adaptation des commandants allemands[18].

Mein Führer, qui commande la 9e armée ?

En récompense de la stabilisation inespérée de son front, Model est élevé au grade de colonel-général. Sa croix de fer s'enrichit des prestigieuses feuilles de chêne. Il est invité le 28 février 1942 à l'état-major de Hitler, non loin de Königsberg, pour y être personnellement félicité. Hitler prête une attention particulière à ces occasions formelles pour séduire, convaincre et inféoder les officiers supérieurs, en cachant soigneusement le profond mépris qu'il éprouve à leur égard. Hans-Georg Reinhardt, promu en même temps que Model, en garde une impression qui le marquera à vie : « Hitler se présenta et parla brièvement mais de façon extrêmement impressionnante et chaleureuse, comme si par notre implication personnelle et par celle de nos troupes nous avions remporté la plus grande part des victoires à l'Est. Puis il s'approcha de chacun et remis personnellement la médaille avec une longue poignée de main et un inoubliable regard. » L'émotion de Reinhardt devant Hitler paraît extrême, mais sa réaction montre l'emprise que sait exercer le Führer. Même un individu comme Model au caractère froid et peu empathique y est sensible.

La cérémonie se poursuit avec un repas en petit comité, puis Hitler prend le temps d'écouter longuement les officiers, ce qui est de nouveau un moyen de les séduire[19]. Pour couronner le tout, la cérémonie est diffusée aux actualités cinématographiques. À l'occasion de cette promotion, Model apprend aussi que s'ajoute dorénavant à sa solde une « allocation spéciale », exemptée d'impôts, de 2 000 Reichsmark par mois (approximativement 10 000 euros aujourd'hui). Ce montant considérable revient à peu près à doubler son revenu, et sera encore doublé en 1943 quand Model deviendra feld-maréchal. Il est discrètement mais explicitement signifié à Model que cela est un « don personnel » du Führer, qui peut donc être supprimé dès qu'un doute naît quant à la fidélité du récipiendaire. Hitler s'attache aussi la fidélité des hommes par des cadeaux en espèces sonnantes et trébuchantes[20].

Cependant, une discussion à propos des opérations révèle aussi que Model a établi un lien inhabituel avec Hitler. Un différend survient au sujet de l'introduction d'un nouvel état-major de corps d'armée comme réserve du groupe d'armées Centre. Hitler préfère que ce corps d'armée soit dans le secteur de Gjatsk, loin de la 9^{e} armée, alors que Model insiste pour que l'unité soit positionnée chez lui. Les deux hommes s'obstinent et le ton de l'échange se durcit. Model, de plus en plus agité, finit par s'exclamer : « Mein Führer, qui commande la 9^{e} armée, vous ou moi ? » Hitler, interloqué, répond qu'il va émettre un ordre, ce à quoi Model rétorque : « Je ne laisserai pas passer ça ! » Hitler change de ton, et cède, mais précise que si Model échoue dans sa mission, il y laissera sa tête[21]. Il s'agit de la première fois qu'un général s'oppose aussi frontalement à Hitler. La scène ayant lieu en présence de témoins, il est probable que son récit se colporte à travers l'armée. Sans le vouloir, et sans le savoir, Model y gagne la réputation d'un officier respecté par Hitler, quelqu'un qu'il n'est pas bon d'affronter, politiquement parlant. Le supérieur direct de Model, le feld-maréchal Günther von Kluge, est probablement le premier à en prendre

note : en 1942, il ne discute guère les estimations de Model et ne remet quasiment jamais en cause ses mesures opérationnelles. Le *verbatim* de certains échanges téléphoniques entre Kluge et Model montre un Kluge qui se contente de relayer les demandes de Hitler ou d'émettre de simples suggestions sans guère forcer la main de son subordonné, en violent contraste avec les conversations qu'il avait avec Strauss, le prédécesseur de Model[22]. Kluge pense peut-être que Model pourrait faire directement appel à Hitler – ce que Model ne se permet pourtant pas en 1942 – et ne bloque pas les insistantes demandes pour avoir des renforts. Il les relaie même avec conviction à Berlin[23]. Halder, qui observe le rapport entre les deux généraux, note que « l'esprit de Kluge ne réagit qu'à ses impressions du moment sans jamais planifier davantage. Il se laisse entièrement entraîner par la forte personnalité de son commandant d'armée[24] ». Kluge rédige ainsi une évaluation exceptionnellement élogieuse envers Model : « Il ne fait aucun doute que c'est un commandant qui, même dans les situations les plus critiques, ne décevra jamais[25]. »

Mise en place d'une méthode défensive

De retour sur le front, une des premières décisions opérationnelles de Model est d'établir une ligne de défense continue. Il aurait pu privilégier des points d'appui bien fortifiés et dont les intervalles auraient été battus par des armes lourdes, mais il comprend que les Russes s'infiltreraient systématiquement et encercleraient, puis réduiraient ces postes clairsemés. Étant donné le déficit en fantassins, cette ligne continue n'en est pas moins un choix contre-intuitif, et signe aussi le quasi-abandon d'une offensive. Model demande donc que la ligne de défense soit organisée en profondeur, créant un véritable glacis qui va la plupart du temps enliser les attaques soviétiques : les Russes passeront toujours la première ligne (souvent

faiblement tenue), mais seront ensuite ralentis, dispersés puis trop éloignés de leur propre artillerie, si bien qu'ils perceront rarement les lignes suivantes. Pour construire ces obstacles statiques, les Allemands font appel à toute la main-d'œuvre disponible, y compris les civils et les prisonniers de guerre, de gré ou de force. Finalement, Model recrée les conditions de la guerre de tranchées de la Première Guerre mondiale. L'aviation ne change pas la donne, mais amplifie le phénomène : les avions allemands sont efficaces pour briser les assauts des chars ennemis tandis que les Russes peinent encore. Le retour à la configuration de la guerre précédente a aussi pour conséquence d'énormes pertes dans les deux camps pendant les combats de l'été et de l'automne. Les rapports de Model évoquent une « guerre de matériel » (*Materialschlacht*[26]).

Model s'impose une routine d'inspections permanentes des unités et des secteurs du front. Il s'y rend chaque jour ou presque. « Il restait presque constamment en première ligne dans sa voiture blindée, sa chenillette tout-terrain ou son avion d'observation[27]. » Il ne se contente pas d'aller voir les généraux et les colonels, mais se déplace systématiquement jusqu'à la ligne de front pour observer la situation. On peut reconstituer le détail de certaines visites, par exemple celle du 21 avril 1942 à une unité de cavalerie près d'Olenino. Un coup de téléphone le matin avertit les officiers de l'arrivée de Model. Il faut rapidement trouver un terrain où puisse se poser son avion. Il se présente à 16 heures, passe un instant avec le commandant de l'unité, puis file inspecter un escadron de cavalerie. « Les chevaux attirent l'attention du commandant en chef en raison de leur aspect particulièrement beau », lit-on sur le journal des marches de l'unité. À 19 heures, Model est reparti[28]. Ce rythme permet deux ou trois inspections dans la journée. Il interroge alors tous ceux qu'il croise, y compris de simples soldats (même si ceux-ci ont parfois le réflexe de s'éclipser dès qu'ils voient un haut gradé arriver). Il traîne avec lui les généraux, souvent plus âgés, qui transpirent et s'essoufflent en le suivant de section en

section[29]. Il insiste enfin pour que des patrouilles surveillent sans arrêt la zone ennemie afin de repérer d'éventuelles préparations d'attaque. Cette constante prise d'informations à la source aiguise son intuition. Pour une part, elle explique la capacité de Model à deviner où vont porter les coups ennemis et à anticiper les conséquences sur ses lignes défensives[30].

L'énergie que dégage Model ne cesse d'impressionner tous ceux qui l'entourent. Un soir, à la fin d'un échange téléphonique, comme il est presque minuit, Kluge conclut avec courtoisie : « Assez discuté, allez-vous coucher », ce à quoi Model répond : « Je suis un travailleur de la nuit[31]. » Et de fait, nombreux sont ceux qui se demandent quand et où il dort[32]. Model profite en réalité de ses nombreux déplacements pour faire de courtes siestes. « C'était un maître de la concentration et de la relaxation. Il dormait en position assise, les yeux fermés, complètement détendu », raconte Goetz von dem Knesebeck qui était souvent en voiture avec lui[33].

Ses innombrables déplacements lui offrent ainsi des temps de détente, mais prennent un jour un tour dramatique : le 23 mai, son avion survole imprudemment une forêt aux mains des Russes et est la cible de tirs nourris. Model est touché, une balle pénètre par le bas de son corps et le traverse jusqu'à l'épaule, sans toucher les poumons ni le cœur. Il perd beaucoup de sang, et une transfusion effectuée en urgence lui sauve la vie[34]. Il est évacué jusqu'à un hôpital en Allemagne, à Dresde. Il se remet placidement et, après un mois d'hospitalisation – où il semble que depuis son lit il terrorise le personnel médical –, il finit sa convalescence à son domicile. Suffisamment en forme pour aller au cinéma ou faire un voyage d'agrément en Forêt-Noire, il ne fait aucune démarche particulière pour retrouver un poste. Il ne semble pas malheureux de ce temps passé auprès de sa femme et de ses enfants, et ne se présente de nouveau à Berlin qu'en août. Son agenda contient alors une étrange visite, le 2 août 1942, à Carinhall, la luxueuse résidence de Hermann Göring. Göring est le numéro deux du régime et le

chef de toute l'aviation. Les deux hommes ont un entretien privé, Model ne laissant pas son aide de camp y assister. Le prétexte à cette visite était de discuter du passage en cour martiale de deux officiers supérieurs, Göring étant le président du tribunal. Model a-t-il fait alors allégeance à ce poids lourd du nazisme[35] ? La suite montre qu'il a fait bonne impression et que Göring le considère favorablement.

Pendant la convalescence de Model, la 9e armée, dirigée par intérim par le général Heinrich von Vietinghoff, jusque-là commandant du 46e corps d'armée, mène une offensive pour consolider son secteur. Son front présente une étrange circonvolution jusqu'au bourg de Belyï (3 000 habitants), tenu par les Allemands, mais laissant un espace de 40 kilomètres de forêts par lequel les Russes ravitaillent leur 39e armée et sont toujours à portée de la voie ferrée Viazma-Rjev. Les Allemands estiment qu'il leur faut définitivement nettoyer ce secteur avant d'envisager d'autres opérations. En fait, la priorité stratégique allemande est alors donnée au groupe d'armées Sud pour la grande offensive d'été visant les pétroles du Caucase. Le groupe d'armées Centre, vidé de ses troupes, ne peut plus guère envisager que ce type d'opération limitée. Après le dégel et la saison des boues, et après la réduction d'une large poche de troupes ennemies dans un autre secteur du groupe d'armées, les Allemands lancent en juillet 1942 l'opération *Seydlitz* qui permet, en une dizaine de jours de combats, une jonction propre entre Belyï et Olenino.

La crise d'août 1942

Cette action est cependant trop modeste pour redonner l'initiative aux Allemands. Dès le 30 juillet, la Stavka déclenche une opération d'envergure contre Rjev. Le front de Kalinine et le front de l'Ouest, respectivement commandés par les généraux Ivan Koniev et Gueorgui Joukov, attaquent la pointe nord-est du saillant pour rejeter définitivement les Allemands au-delà

de la Volga, prendre Rjev puis Sychevka. L'Armée rouge concentre des forces estimées à plus de 400 000 hommes (certes loin d'être tous combattants) avec au moins un millier de chars de tout type et une très forte concentration d'artillerie[36]. Cet assaut permet aussi de détourner les renforts allemands du groupe d'armées Sud vers le groupe d'armées Centre, étant donné la très difficile situation à laquelle font face les Soviétiques vers Stalingrad. Mais la masse de moyens groupés contre Rjev montre qu'on ne peut pas la réduire à une diversion et que le but est bien d'écraser progressivement le saillant depuis sa pointe, ou au moins de saigner à blanc la 9e armée. Si la surprise tactique est obtenue, des pluies torrentielles désynchronisent les deux fronts : le front de Kalinine doit pratiquement interrompre son avance dès le deuxième jour, tandis que le front de l'Ouest est contraint de repousser son assaut au 4 août. Dans l'intervalle, les Allemands, qui se déplacent plus vite grâce au rail, reconstituent une ligne de défense et font monter de multiples renforts, mais les Soviétiques s'acharnent et progressent pas à pas. Quand Model rentre de sa convalescence le 8 août il est immédiatement immergé dans une grave crise. Son premier réflexe est d'émettre un ordre interdisant toute retraite, exactement dans l'esprit de l'ordre de Hitler en décembre 1941 quand l'Armée rouge contre-attaquait devant Moscou : « Maintien inconditionnel des positions actuelles, pas de recul. […] Chaque commandant sera tenu de prouver qu'il a fait tout son possible pour maintenir sa position ou, si elle a été temporairement perdue, pour la regagner immédiatement[37]. » Après une importante bataille de chars entre les pointes russes et les divisions allemandes juste arrivées sur la zone, le front se stabilise à seulement 5 kilomètres de Rjev et 10 kilomètres de Sychevka. Les Soviétiques insistent encore, au point que Model estime son armée au point de rupture. Il émet une alerte sonnant comme un ultimatum : il lui faut trois divisions supplémentaires, sans quoi son armée est finie. Les renforts demandés lui sont accordés, dont la division blindée *Grossdeutschland*, mais ils mettent

environ deux semaines à arriver. Le 23 août, Model ordonne que tous les combattants soient au front, même s'ils dépendent d'unités de ravitaillement ou du train, et que la gendarmerie « ramasse […] et rassemble les isolés n'ayant pas d'ordre de marche ou les escortes de véhicules trop importantes », une instruction qui suggère que le risque d'un abandon de poste massif est palpable[38]. Il en est à faire monter en ligne les jeunes de 16 ans du Service du travail du Reich (RAD), qui n'ont pas de formation militaire et qui sont là pour des tâches de terrassement. Les combats durent jusqu'en septembre sans que le front évolue pour autant, entraînant d'énormes pertes pour un gain insignifiant. « J'ai traversé la guerre entière, mais je n'ai vu nulle part ailleurs autant de nos hommes morts », a raconté le chef d'une section de mortiers russe. « Tout le terrain (quatre kilomètres de long sur six de large) était couvert de cadavres. Dans les tranchées, il y avait de l'eau presque jusqu'au genou, et sous la surface il y avait les corps de nos gars et d'Allemands ; quelque chose de mou et de glissant. » Un tankiste décrit la vue quand il passe la tête hors de son véhicule : tant de cadavres que c'était comme s'ils avaient été de l'herbe que quelqu'un aurait coupé à la faux. Les seize divisions allemandes impliquées dans la bataille perdent entre 50 et 80 % de leurs forces, tandis que les pertes soviétiques se compteraient en centaines de milliers d'hommes. Rjev est devenu un hachoir à chair humaine[39].

La victoire allemande tient en bonne partie aux graves insuffisances en termes de contrôle et de commandement que les Soviétiques n'ont, à ce stade de la guerre, pas encore corrigées. Si l'Armée rouge sait concentrer ses forces avant de lancer une opération (ce qu'elle peinait à faire en 1941), la coordination s'effondre dès que les combats s'engagent. Les fantassins, les chars, l'artillerie et l'aviation agissent sans synchronisation comme s'ils parlaient des langues différentes, et l'esprit d'initiative est bridé à tous les niveaux. L'aviation n'est pas là lorsque les bombardiers allemands surgissent. Les chars, s'ils percent, ne savent plus que faire et stoppent en

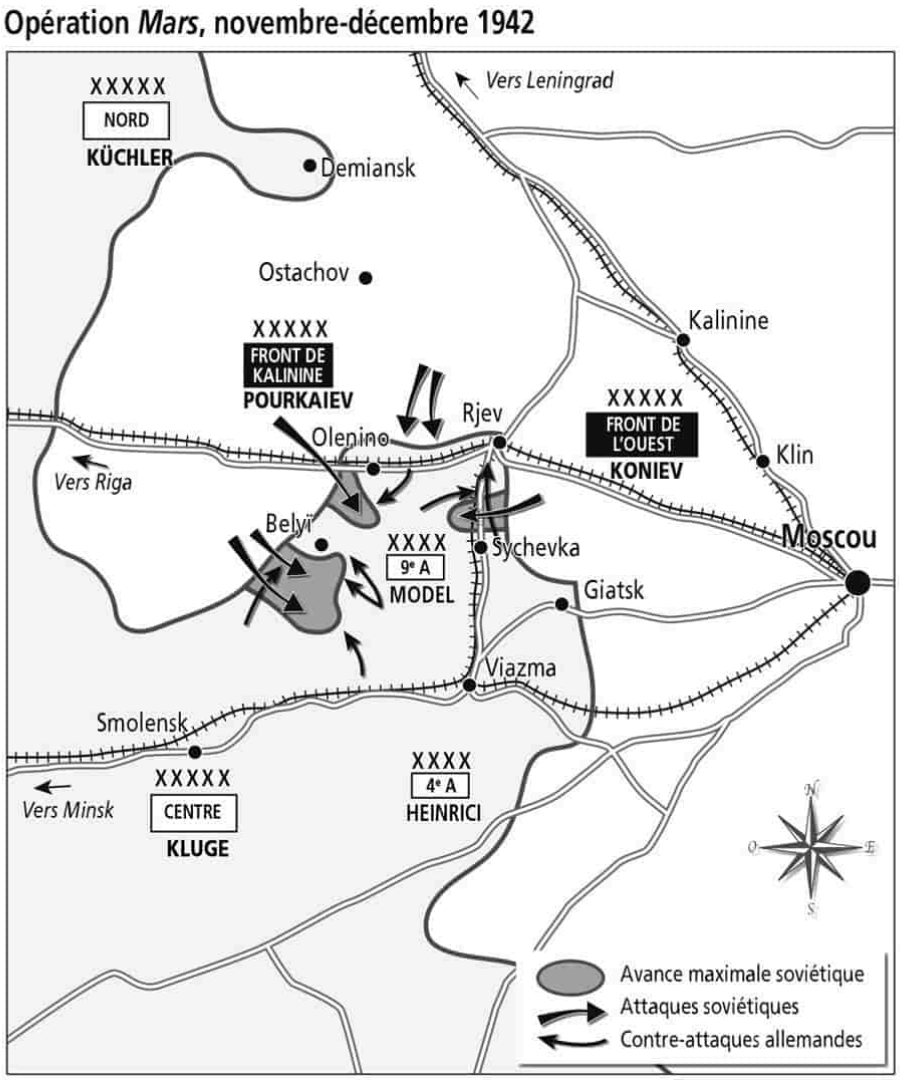
attente d'ordres, à la merci des armes antitanks allemandes. L'artillerie, faute de pointeurs et de reconnaissances en profondeur, n'est efficace que contre les premières lignes ennemies. Les fantassins sont vite laissés à eux-mêmes, sans armes lourdes en soutien, face à des défenseurs dans des positions fortifiées. Les tirs fratricides sont fréquents, même Joukov manque un jour de mourir d'une salve de roquettes tirées par ses propres avions sur son quartier général… Les retours d'expérience russes soulignent ces problèmes dès septembre 1942, mais ils ne peuvent être corrigés en quelques semaines et ils condamneront encore l'opération de novembre-décembre (voir plus bas)[40].

Les combats d'août sont aussi l'occasion pour Model de développer une tactique qui lui est propre et qui ne se limite pas à l'envoi au front de tout individu disponible. Il met naturellement en œuvre la contre-attaque immédiate, un classique de l'armée allemande : le meilleur moyen de réagir à une percée ennemie est de la contre-attaquer le plus rapidement possible, tant que l'ennemi est désorienté dans un nouveau terrain et qu'il n'a pas reconstitué ses stocks de munitions. Ses ordres de contre-attaque sont comme un réflexe et sont appliqués avec dureté, sans jamais prendre en compte l'état des troupes, justement parce que temporiser pendant un jour ou deux revient à rater la fenêtre permettant la reconquête de la position d'origine. Mais il se heurte visiblement à certaines réticences de la part des tankistes, qui n'apprécient pas ce rôle de pompiers les réduisant à un simple soutien à l'infanterie. Model articule alors une doctrine sur la coopération entre blindés et infanterie, ostensiblement pour éviter de perdre trop d'armes lourdes, mais surtout pour obtenir un changement d'état d'esprit. Les blindés sont là pour « aider les fusiliers » et doivent « progresser par petits bonds », sous la couverture de toutes les armes qui ne sont pas alors en mouvement, et de manière à ne jamais creuser trop de distance avec les fantassins. Dès que la position est rétablie ou que l'objectif est conquis, les tanks doivent être ramenés vers l'arrière pour ne pas offrir une cible à

l'artillerie ennemie. Il n'est plus question d'avance débridée comme en 1941 et, comme le souligne Model, « tout ceci contredit l'usage habituel des chars, mais l'action de l'ennemi et la situation actuelle exigent cette façon de combattre ». On voit de nouveau une flexibilité d'esprit et une capacité à ne pas se laisser enfermer dans les recettes du passé[41].

Cette crise d'août montre aussi la pression continue que met Model sur tout son entourage. « La situation exige un leadership personnel de la part des commandants de tous grades sur le champ de bataille. Les postes de commandement avancés des commandants de division doivent répondre à cette exigence », affirme-t-il le 15 août. Puis, le 27 août : « Ces derniers jours, des villes ou d'autres points importants ont dans certains endroits été abandonnés sans raison valable. Je tiens de nouveau à souligner que toute évasion [recul] est soumise à mon autorisation expresse. L'actuelle ligne de front doit être maintenue sans faille. » Et le lendemain, dans un genre différent : « Aujourd'hui, j'ai découvert que de nombreuses troupes du train mènent une idyllique vie estivale près de la zone de combat sans s'occuper de l'entretien des voies dans leur zone d'hébergement. Voilà qui doit être effectué immédiatement et doit être contrôlé[42]. » En fait, dès qu'il arrive sur le front, il se substitue spontanément au commandement local. Il s'agit parfois de constater la gravité de la situation avant d'allouer des renforts en armes lourdes ou en aviation, ou d'ordonner de tenir bon malgré les furieux assauts ennemis. Mais on le voit aussi déplacer un régiment d'une division à une autre, exiger qu'on relève un bataillon épuisé, organiser une petite contre-attaque locale, ordonner qu'on ravitaille telle ou telle unité proprement, ou qu'on amène des matériaux de construction pour renforcer les ponts[43]. Un bataillon a une dotation théorique de quelques centaines d'hommes, et en pratique beaucoup moins : c'est une singulière préoccupation pour un commandant d'armée que d'interférer avec leur disposition tactique ou leur ravitaillement… L'état-major de l'armée, qui doit ensuite formaliser les ordres pris à la volée et en organiser les

conséquences, s'en arrache les cheveux, même si le journal des marches ne parle pudiquement que de « certains inconvénients en termes de travail[44] ». Quand il a été blessé en mai 1942, une plaisanterie a circulé dans l'armée, comme quoi plusieurs divisions allemandes se disputaient le privilège d'être celle à l'avoir abattu[45]… Model demande rarement qu'un général soit relevé de son poste – peut-être sent-il que certains en seraient ravis – et, en 1942, dans la 9e armée, les rotations aux postes de commandement correspondent davantage au tour de rang qu'à des mutations pour incompétence ou incompatibilité d'humeur[46]. Mais ses ordres qui court-circuitent les niveaux hiérarchiques intermédiaires traduisent aussi bien son impulsivité qu'un certain manque de confiance dans les compétences de ses grands subordonnés. Model, d'ailleurs, n'organise jamais de session de travail avec eux pour planifier les opérations à venir. En 1942, la seule fois où les commandants de corps d'armée et de l'aviation sont réunis l'a été à l'occasion d'un *Kriegsspiel* organisé par Kluge au groupe d'armées Centre, un exemple que Model ne duplique pas[47].



Opération Mars, décembre 1942 : Model bat Joukov

L'échec de la forte offensive d'août 1942 ne décourage pas l'Armée rouge de recommencer une fois la saison boueuse de l'automne passée. Cette opération, dite *Mars*, est coordonnée avec l'opération *Uranus*, la contre-attaque à Stalingrad[48]. Le plan est maintenant d'encercler toute la 9e armée entre Rjev et Sychevka, par une attaque en pince depuis l'est et l'ouest, complétée par des assauts sur deux secteurs de la face nord du saillant. C'est de nouveau le général Joukov, maintenant devenu

commandant suprême adjoint de la Stavka, qui promeut cette opération auprès de Staline. Joukov supervise de près les dispositions offensives des deux fronts : le front de l'Ouest, dont Koniev a la charge, et celui de Kalinine, maintenant sous les ordres du général Pourkaïev. Le concept de *Mars* ressemble fort à celui de Stalingrad, où deux assauts de part et d'autre de la ville encerclent la 6e armée de Paulus. Les forces assemblées dans chacune de ces deux opérations sont d'une importance considérable. À Rjev, d'après les estimations soviétiques, l'Armée rouge a une supériorité de 5 :1 en personnel, et de plus de 3 :1 en artillerie. Par rapport à Stalingrad, une différence est que Model mène une armée intégralement composée de troupes allemandes, tandis que Paulus doit s'appuyer sur des contingents roumains et hongrois qui s'effondrent immédiatement sous les coups soviétiques.

De plus, contrairement à Stalingrad, l'équipe de renseignement de Model détecte par un remarquable travail d'analyse les concentrations soviétiques et prédit presque exactement en quoi consistera l'attaque. L'affaire est l'occasion de montrer comment un subordonné peut affirmer son point de vue face à Model. En octobre 1942, le responsable du renseignement, le lieutenant-colonel Buntrock, doit estimer si les Soviétiques vont de nouveau tenter une offensive contre le saillant de Rjev. Model pense que son secteur sera calme, mais Buntrock, recoupant toutes les informations disponibles, conclut au contraire que le saillant sera l'objet de tous les efforts ennemis. Quand il soumet sa première synthèse, Model la rejette brusquement : « Ce sont des absurdités ! Je veux une évaluation différente. » L'officier de renseignement reçoit ce violent ordre en pleine face et s'en retourne penaud à son bureau, tout en s'estimant incapable de rien modifier. Model surgit un moment plus tard, regarde le document, constate qu'il est inchangé. « Tonnerre de Dieu, je ne veux pas de cela. Réécrivez-le immédiatement », crie Model. Buntrock répond : « Vous devez prendre un autre responsable du renseignement, car celui ici présent ne peut

rien faire de tel. » Model repart, fulminant. Un peu plus tard, Buntrock retourne voir son général. Model a attentivement relu l'évaluation. Il a changé d'humeur et demande : « Est-ce vraiment votre conviction ? » puis contresigne et transmet le tout. Il faut pouvoir tenir tête à Model, aussi bien par un impeccable professionnalisme que par une force intérieure pour supporter ses manières agressives et humiliantes. Du point de vue de Buntrock, toutefois, « Model n'aime pas les gens qui ne se tiennent pas droit devant lui. Mais même s'il aboie, il ne mord pas[49] ». Le travail de Buntrock correspond aux estimations du service de renseignement central à Berlin, si bien que des renforts sont préventivement envoyés à la 9e armée en octobre, renforts que la période de boue donne le temps de positionner aux points critiques. Paulus, à Stalingrad, ne bénéficie pas d'un tel atout.

Savoir en quoi consiste le plan ennemi est une chose, pouvoir le parer en est une autre. L'attaque débute le 24 novembre, et, si les Allemands, appuyés sur plusieurs lignes de défense, tiennent bon dans plusieurs secteurs, la puissance soviétique obtient une percée de 18 kilomètres sur le flanc ouest, tandis que la voie ferrée Viazma-Rjev (à 5 kilomètres de la ligne de départ des Russes) est coupée. Model reçoit encore des renforts pour parer les coups : il touche en tout une douzaine de divisions – y compris celles reçues avant l'attaque –, dont pas moins de six précieuses divisions blindées[50]. Il parvient à contrer une par une les percées soviétiques dans des combats d'une rare intensité. Près de Belyï, les troupes russes les plus avancées sont rapidement encerclées, puis méthodiquement détruites. À la fin de la première semaine de décembre, alors que les Allemands se sont globalement rétablis et que des groupes russes sont à leur tour cernés en territoire hostile, l'Armée rouge tente un nouvel effort qui ne lui fait guère gagner de terrain, mais qui transforme le front en une boucherie. Joukov jette l'éponge le 20 décembre : pour la troisième fois en 1942, Model a tenu le saillant de Rjev face à une attaque massive. Les pertes soviétiques (morts, blessés, disparus), dont le niveau fait toujours

débat, s'élèvent de nouveau à un nombre à six chiffres, peut-être plus de 300 000 hommes, et au moins 1 500 tanks sont perdus. Il n'y a pas de bilan total des pertes allemandes, mais les éléments ponctuels montrent qu'elles sont également considérables, certaines unités ayant perdu non seulement leur effectif initial mais aussi la plupart des remplacements reçus au cours de l'année. La victoire a tenu, dans certains secteurs, à peu de chose.

L'épilogue des batailles de Rjev est inattendu : après plus d'un an d'intenses combats et plusieurs succès défensifs contre l'Armée rouge, les Allemands décident d'évacuer le territoire volontairement. Début 1943, la configuration de la guerre a changé. L'Armée rouge détruit une énorme armée à Stalingrad, malgré tous les efforts allemands pour la ravitailler par un pont aérien ou pour rétablir un lien avec la poche. Puis elle déchire les lignes allemandes du sud de l'URSS par de profonds assauts qui franchissent le Don, elle libère Rostov, elle enjambe le Don. Les Allemands souffrent d'un manque de réserves criant et n'ont pas les troupes pour tenir leur long front. Une des solutions est d'abandonner le saillant de Rjev : en se repliant à sa base, le front est raccourci d'environ 300 kilomètres, ce qui libère une quinzaine de divisions. Telle est l'opération « Bison » (*Büffel*). Model ne semble pas avoir spécialement pétitionné pour ce recul, bien qu'il fût vaguement conscient de la valeur stratégique quasi nulle du saillant. Kluge évoque, par contre, depuis fin août 1942, l'idée de « raccourcir la ligne de front », ce que Berlin a jusque-là refusé[51]. Ayant quelques semaines pour planifier son mouvement rétrograde, Model met en œuvre le redéploiement de ses troupes par bonds successifs jusqu'à une nouvelle ligne fortifiée et, les Soviétiques ne s'attendant pas au départ allemand, le tout s'exécute sans difficulté en mars 1943[52].

Égoïsme et répression

On voit pendant ces batailles comment Model « optimise » l'usage des troupes dont il dispose. Il prend quelques décisions organisationnelles pragmatiques, comme de fusionner des bataillons dépeuplés pour économiser les cadres, la 256e division d'infanterie passant ainsi de neuf à quatre bataillons tout en devant tenir la même longueur de front. Il regroupe l'artillerie au niveau des divisions plutôt que de la laisser, comme c'est l'usage dans l'armée allemande, au niveau de chaque régiment. Un réseau d'observateurs d'artillerie est mis en place sur toute la ligne de front pour repérer les concentrations de forces ennemies, et des zones de tir sont préenregistrées dans les secteurs critiques. Cela permet une nouvelle économie en encadrement, simplifie la logistique du dernier kilomètre et permet de mieux maîtriser la consommation de munitions tout en autorisant une plus forte concentration de feu. Le prix en est un délai d'intervention plus long, mais il est espéré des fortifications défensives qu'elles compensent cette baisse de réactivité.

Surtout, Model choisit d'user en priorité les unités qu'on lui alloue en renfort. Il comprend vite que les divisions d'infanterie qui tiennent sa ligne de front sont destinées à rester sous son commandement, tandis que les divisions panzer mises à sa disposition pour gérer une crise ne le restent que jusqu'à ce qu'une autre crise les appelle ailleurs. Le cas de la division d'infanterie motorisée *Grossdeutschland* vaut qu'on s'y arrête. L'unité est particulièrement puissante, et Hitler ne l'accorde à Model fin août 1942 qu'à la condition expresse qu'elle combatte comme un tout. Il ne faut pas que la division s'use par petits bouts. Model ignore complètement cet ordre et divise la division en groupes de combat qu'il utilise un peu partout le long de son front. Ces groupes de combat passent sous le commandement des divisions des secteurs concernés, malgré les vives objections de Walter Hörnlein, le commandant en titre de la *Grossdeutschland*. Quand ce général proteste plus rudement – fin septembre, à force d'engagements, il constate

des cas d'abandons de poste au sein de ses troupes –, Model lui ordonne une attaque risquée qui aggravera encore ses pertes : Hörnlein veut refuser, mais Model présente la mission comme découlant d'un ordre direct de Hitler, concluant qu'il « espère que chaque homme de la *Grossdeutschland* fera son devoir ». Après quelques semaines, Hörnlein voit son rôle si réduit qu'il ne commande plus qu'un tiers des hommes de son unité, tout le reste dépendant d'autres chaînes hiérarchiques. Model découvre, en outre, l'intérêt politique de disposer les éléments de la *Grossdeutschland* un peu partout : avec son nom qui claque et sa réputation d'unité d'élite, Berlin lui porte une attention toute particulière. Si un combat échoue « bien que la *Grossdeutschland* soit sur place », cela signifie que rien ne pouvait être fait. Il est donc intéressant de pouvoir dire, que ce soit au nord, à l'est ou à l'ouest, que la *Grossdeutschland* est impliquée, que tous les jokers ont été utilisés… Quand l'unité quitte le secteur de la 9e armée début janvier 1943, elle a perdu plus de la moitié de ses forces et plus de 85 % des officiers qui l'encadraient à son arrivée, des chiffres extraordinairement élevés pour une unité qui n'a pas été encerclée. Model en a profité au maximum, en défiance directe des instructions d'en haut, mais sans qu'aucune autorité ne vienne jamais le lui reprocher. Hitler, informé quelque temps plus tard, retient la leçon et hésite pour le reste de la guerre à accorder à Model de belles unités pour parer aux situations de crise[53].

Ce comportement sans foi ni loi s'exprime aussi dans la répression contre ses propres troupes. Model sacque rarement ses subordonnés directs, mais il cherche volontiers des boucs émissaires à des niveaux plus bas. En septembre 1942, la 87e division d'infanterie, après huit semaines d'intenses combats près de Rjev, finit par céder quelques kilomètres, ce qui permet aux Russes de toucher la Volga. Kluge se rend sur place, reconnaît les efforts faits vu le déficit manifeste en effectifs, mais demande que la division examine néanmoins pourquoi les Russes sont finalement passés. Le lendemain, Model a un autre style : avec des mots brutaux et humiliants, il

n'exige rien de moins qu'une cour martiale pour les « coupables », charge à l'état-major de la division de les trouver. Un premier rapport arrive le 30 septembre, tourné de façon neutre, et Model réagit immédiatement en demandant d'avoir les noms des officiers qui auraient enfreint les ordres[54]. On ne sait pas si cette cour martiale s'est finalement tenue, mais il est certain que les juges militaires ont été très actifs au sein de la 9e armée. En 1942, ils ont lancé plus de 10 000 procédures contre les soldats, un nombre à rapprocher de la taille moyenne de l'armée, 200 000 hommes : environ un soldat sur vingt a été concerné. Les condamnations à mort ont grossi dans la foulée, une cinquantaine étant répertoriées sous le commandement de Model (contre 6 en 1941), et il ne s'agit là que de celles ayant laissé une trace administrative. Les Soviétiques constatent à l'occasion, quand ils enlèvent un bunker aux Allemands, que les servants des mitrailleuses ont par punition été enchaînés à leurs armes[55]… La discipline selon Model tient d'abord à la peur que chacun doit ressentir d'être traqué et jugé. Cette brutalisation de l'armée contre ses propres soldats se conjugue avec l'autorisation implicite de faire des civils un exutoire[56].

L'action criminelle de la 9e armée : pillages, expulsions et réquisitions

Toute la période d'occupation du saillant de Rjev donne lieu à de multiples crimes de guerre qui culminent dans l'évacuation finale. Le prédécesseur de Model au commandement de la 9e armée, le général Strauss, avait déjà émis des ordres brutaux lors de l'avance à travers l'URSS en 1941, aussi bien contre les prisonniers soviétiques que contre les Juifs[57]. Model ne les corrige nullement, et en 1942-1943, sa 9e armée met en œuvre tout le spectre des exactions.

Les Allemands réquisitionnent les bâtiments et pillent systématiquement tout, bien que le territoire du saillant ait été dévasté par les combats des six premiers mois de guerre. Déjà fin 1941 la 9e armée avait constaté qu'il n'y avait quasiment plus de bétail dans le secteur de Rjev-Sychevka, le cheptel ne comptant que 420 têtes contre 18 000 avant guerre. En juin 1942, l'inspection d'un millier de villages sur les arrières confirme ce vide, avec en moyenne trois chevaux et trois vaches par village. Cette manifeste pénurie n'empêche pas certaines divisions de recevoir de nouveau l'ordre de vivre sur le pays et de saisir tout ce qu'elles peuvent de chevaux, de chariots et de produits agricoles[58]. Les habitants sont brutalement chassés de leurs maisons, parfois sous prétexte d'éviter toute « fraternisation » et de se protéger contre des « espions ». Les consignes allemandes s'inventent des justifications pour agir sans pitié, comme l'illustre cette instruction d'octobre 1942 de la division *Grossdeutschland* : « Les hommes de tout âge, les jolies femmes et, en particulier, les jeunes filles et les jeunes garçons, et même les enfants racontent une "histoire", par exemple qu'ils sont à la recherche de leur famille, alors qu'ils sont en réalité en train d'espionner[59]. » Il faut donc les chasser d'emblée, d'autant que le commandement tient aussi à limiter le taux de maladies vénériennes chez ses soldats.

En même temps qu'ils pillent et expulsent, les Allemands réquisitionnent le maximum de main-d'œuvre pour assurer leur logistique, déneiger les routes et construire des fortifications. Model, afin que le groupe d'armées lui alloue des unités de travailleurs, souligne dès le 12 septembre 1942 que « les fermiers, les habitants du pays et les prisonniers de guerre ont déjà largement été utilisés[60] ». Cela ne l'empêche pas, en octobre 1942, de « répéter avec une insistance particulière que la population doit être enrôlée avec une énergie sans merci pour tous les travaux de construction[61] ». Il n'est évidemment pas question que ces corvées harassantes soient de quelque façon rémunérées. Le ratissage

devient systématique, tout individu capable de soulever une pioche est emmené. Une instruction plus détaillée demande d'ailleurs la constitution de « compagnies de jeunes travailleurs » pour les adolescents de 14 à 18 ans, et de « compagnies de femmes » de 400 personnes. La chronologie a son importance : en septembre 1942, un ordre direct de Hitler demande d'assigner la population russe à la construction de fortifications, ce que Model a déjà mis en œuvre depuis le printemps. Hitler ne demande l'extension des réquisitions aux adolescents et aux femmes qu'en février-mars 1943, ce que Model pratique déjà depuis six mois[62]. Model n'attend pas les consignes de Berlin, mais décide de sa propre initiative de saisir le maximum de civils sans égard pour l'âge ou le sexe. Il est possible que l'exemple qu'il donne dans la zone de son armée soit pris comme démonstration de la méthode jusqu'à entraîner une généralisation quelques mois plus tard au plus haut niveau de l'État. Cette dynamique est à rapprocher de celle également en œuvre dans la progression de la Shoah : les groupes spéciaux (*Einsatzgruppen*) qui suivent les armées allemandes en 1941 assassinent d'abord les hommes avant que certains n'étendent spontanément leurs crimes à toute la population juive au cours de l'été. Constatant la faisabilité de cette pratique, la hiérarchie la systématise. Ses improvisations dans le traitement des civils devenant un exemple à suivre, Model devient ainsi un acteur essentiel dans l'amplification et la normalisation des pratiques criminelles. En septembre 1942, les prisonniers de guerre assignés au travail forcé pour la 9e armée sont plus de 27 000, avant que la masse des civils réquisitionnés ne les rejoigne. Il n'est guère surprenant que les divisions constatent que ces réquisitionnés tentent par tous les moyens de s'enfuir[63].

Le pillage continu et la réquisition des forces vives pour des travaux de construction militaire, auxquels s'ajoute l'action des partisans, conduisent à un dramatique déficit en vivres dans le secteur de la 9e armée. Après de premières alertes au printemps, la famine sévit. La ville de Rjev même, qui

n'est qu'à quelques kilomètres du front et qui subit de violents bombardements lors des offensives russes, en est une illustration frappante. Le commandant de la 256e division d'infanterie, quand son unité est assignée à Rjev à l'automne 1942, décrit une population civile qui erre dans les rues en mendiant, affamée et en haillons : « Les scènes qui se produisent sont déplorables et indignes de la Wehrmacht allemande. » Il rapporte les premiers morts par inanition. Des rumeurs de cannibalisme circulent, confirmées par des arrestations. Les Allemands évacuent alors plusieurs milliers de personnes, ce qui ne fait que déplacer le problème. D'après les estimations établies ensuite par la Commission extraordinaire soviétique, entre 15 000 et 20 000 personnes sont mortes de faim et de maladie dans la zone de Rjev pendant l'occupation allemande : le pillage des troupes allemandes ne s'est pas emparé d'un surplus mais du minimum vital[64].

L'action criminelle de la 9e armée : destructions, assassinats, déportations

Par ailleurs, Model demande que la coopération entre l'armée et la police soit la plus harmonieuse possible[65]. Cela ne signifie pas que la police assiste les soldats, les policiers ne faisant le coup de feu au front que dans les situations les plus désespérées, mais bien que les soldats prêtent main-forte à toutes les opérations de police sans soulever d'objections ni techniques ni morales. Et comme Model a pour réflexe de mettre la pression sur tout le monde, voici l'idée qui lui vient quand il s'adresse à son unité de police secrète (*Geheime Feldpolizei*). Cette police lutte contre les actes de sabotage et de propagande, de façon essentiellement « préventive », c'est-à-dire *via* les collaborateurs locaux, par l'arrestation d'individus « potentiellement hostiles » avant qu'ils n'aient commis le moindre méfait. Une de ses premières tâches est ainsi de « sécuriser » les environs du poste avancé de Model à Sychevka. L'état-major de la 9e armée fournit volontiers

des suspects, typiquement les civils qui ont eu la malchance de se trouver dans les environs des bâtiments où logeaient Model et ses officiers. La police, après des interrogatoires violents, exécute ceux qui tombent entre ses mains. L'ordre que Model transmet à cette police secrète est le suivant : il faut que chacun des membres de l'unité participe aux exécutions, que personne ne soit exempté de ce qui est ainsi considéré comme un devoir[66]…

Ces exécutions visent systématiquement les Juifs. Dans le secteur de la 9e armée, les plus grands massacres ont, semble-t-il, eu lieu dès l'automne 1941, donc avant l'arrivée de Model[67]. Mais le *Sonderkommando 7a*, le groupement spécial chargé des assassinats de masse, écume toujours les arrières. Il consigne dans ses rapports d'activité le décompte des victimes et en remet une copie à l'état-major de Model. Buntrock, le responsable du renseignement, a le réflexe de les détruire plutôt que de les archiver. Deux commandants du *Sonderkommando 7a* ont été traduits en justice en 1960 et 1965. À cette occasion, un officier de l'état-major de la 9e armée a confirmé que Krebs ou Model menaient parfois des réunions avec ces commandants et étaient donc informés de la nature et de l'ampleur de leur activité. Le *Sonderkommando 7a* assassine au minimum 25 000 personnes de février 1942 à février 1943, dont un certain nombre directement dans la zone contrôlée par Model[68].

La topographie du saillant de Rjev et ses très grands secteurs boisés offrent des refuges naturels aux partisans, même si la densité de troupes allemandes et la constante surveillance des quelques routes clés n'en font pas une menace sérieuse. Malgré un certain nombre de sabotages, il n'y a, dans le saillant de Rjev, guère d'exemples d'actions de partisans ayant causé des pertes allemandes. Mais les Allemands ne les redoutent pas moins, au point que Model, avant l'évacuation de mars 1943, confie à la division de cavalerie SS et à quelques unités d'occupation une large opération antipartisans. Il est explicitement demandé aux troupes de régler

les cas suspects sur-le-champ. Cette opération se traduit par le meurtre débridé de tous les individus à portée de tir des troupes ayant participé au ratissage des campagnes. Les rapports allemands annoncent fièrement plus de 3 000 pertes chez les partisans, mais admettent n'avoir récupéré qu'un peu plus de 300 armes de poing : 90 % de ces « partisans » étaient désarmés. L'opération se résume donc à une tuerie. Mais Model, dans le rapport final, accorde « toute sa reconnaissance » aux troupes impliquées[69].

Enfin, l'évacuation du saillant en mars 1943 s'accompagne d'une terre brûlée encore plus radicale que celle mise en œuvre dans les reculs précédents. Des déplacements de population ont déjà eu lieu tout au long de 1942, que ce soit dans le cadre du travail forcé, de l'envoi de travailleurs en Allemagne ou de la sécurisation des zones immédiatement à l'arrière des lignes de front. La 9e armée fait maintenant venir avec elle la totalité des civils restants – les récalcitrants étant abattus –, soit un total estimé entre 70 000 et 80 000 personnes (auxquelles il faut ajouter entre 60 000 et 75 000 personnes dans le secteur de la 4e armée de Gotthard Heinrici, elle aussi concernée par le raccourcissement du front). Les Allemands emmènent avec eux tous les individus de 14 à 50 ans, mais aussi leurs familles, et donc absolument tout le monde, dont nombre d'« inaptes aux travail », des enfants ou des vieillards, pour lesquels rien n'est vraiment prévu dans les zones d'arrivée[70]. À cela s'ajoutent la saisie de tout ce qui peut avoir de la valeur et la démolition systématique des infrastructures, suivant des « couloirs de destruction » désignés pour chaque unité. Model veut suivre le détail des destructions, comme cet ordre le souligne : « Je rappelle l'ordre de détruire […] tous les villages. La mise en œuvre doit être quotidiennement incluse dans le rapport du matin. » Et, parfaitement conscient de la nature criminelle de ses actes, il ajoute : « L'ordre ne doit en être transmis que par téléphone et sous une forme déguisée[71]. » Les ponts, grands et petits, sont démolis, non seulement en faisant tomber le tablier mais aussi en abattant les piles. Les câbles télégraphiques et électriques sont

enlevés, les terrains d'aviation explosés par de larges cratères. Les bâtiments de toutes sortes sont incendiés – habitations, entrepôts, moulins, ateliers, écoles, bibliothèques, théâtres, etc. –, et ceux en hauteur dynamités, ce qui emporte les églises ayant survécu aux communistes. « Nous avons, bien sûr, complètement détruit les villages, les ponts et les voies ferrées. Nous avons aussi emmené la population civile avec nous », écrit un soldat de la 78e division d'infanterie à un ami, comme s'il s'agissait des faits les plus anodins. Le rapport final sur l'opération annonce fièrement : « Plus de 400 villages ont été brûlés, plus de 600 ponts routiers ont sauté. Dans les installations ferroviaires, 250 ponts et 26 citernes ont été détruits, et plus de 1 000 kilomètres de voies rendues inutilisables. » Pour parfaire le travail, sont aussi posées des mines à retardement et d'autres pièges pour accueillir les Soviétiques. Et Model ordonne que tous les puits soient comblés ou empoisonnés[72].

Les Soviétiques déclarent Model criminel de guerre

Quand les Soviétiques reprennent le contrôle du saillant de Rjev, ils sont horrifiés par ce qu'ils y découvrent. Ils documentent immédiatement les incendies volontaires, les meurtres arbitraires et les exécutions de masse : tous les patients atteints du typhus enfermés dans une maison mise à feu à Sychevka ; des habitants poussés sur une route minée pour y faire détonner les engins ; la police dispersant un attroupement à jets de grenades ; de multiples et insoutenables exemples de tortures et de mutilations de civils, parfois mis en scène en public ; une famine délibérée pour faire mourir de faim les prisonniers de guerre malades… À Viazma, sur 5 500 bâtiments, il ne serait resté debout que 51 maisons. À Sychevka, le musée et ses œuvres ont été incendiés, et un charnier de 3 000 corps est découvert. Des dizaines d'autres exactions sont dévoilées[73].

On ne peut évidemment blâmer Model pour tous les crimes individuellement commis par les 200 000 ou 250 000 soldats sous ses ordres, comme s'il n'y avait pas entre le commandant d'armée et le soldat du rang plusieurs couches d'officiers intermédiaires, chacun portant aussi tout ou partie de la responsabilité. Mais quand le comportement criminel est répété dans l'espace et dans le temps, quand des exemples en sont relevés dans des unités les plus variées, on ne peut pas non plus exonérer celui qui avait l'autorité sur l'ensemble, et d'autant moins quand ce général a multiplié les consignes de dureté et s'est fait un devoir de venir chaque jour se rendre compte par lui-même de la réalité de l'action sur le terrain. Model n'était pas qu'un fonctionnaire ayant lancé de froides consignes depuis la sécurité du bureau d'un ministère mais le témoin direct des comportements ayant découlé de ses ordres personnels.

Un long article paru début avril 1943 dans le quotidien de l'Armée rouge, *Étoile rouge*, dresse une liste interminable de crimes commis dans la zone évacuée par les Allemands. Les responsables en sont explicitement désignés : Walter Model et son homologue de la 4^{e} armée, Gottard Heinrici, ainsi qu'une quinzaine de leurs subordonnés. S'ils avaient encore le moindre doute là-dessus, ils se savent à présent recherchés pour crimes de guerre en vue d'un jugement par les tribunaux soviétiques[74].

6

Koursk et la retraite

Au début 1943, après l'engagement de troupes américaines en Afrique du Nord et la longue agonie de sa 6e armée à Stalingrad, la population allemande comprend qu'il n'est plus question de gagner la guerre. À la question « Combien de temps jusqu'à la victoire ? » se substitue celle de « Combien de temps pourrons-nous tenir en gardant la possibilité d'un règlement favorable du conflit ? »[1]. Même s'il n'a pas été impliqué dans une défaite aussi traumatisante que celle de Stalingrad, Model s'est tout au long de 1942 confronté à la résilience et à la ténacité de l'Armée rouge. Depuis août 1942, il n'a pu à aucun moment reprendre l'initiative et il a continuellement dû réagir aux offensives ennemies. Comme l'ensemble du commandement militaire, il est tout à fait conscient qu'il n'y a plus moyen de remporter une victoire complète contre l'URSS, même si des batailles locales peuvent encore être gagnées.

Model et le pouvoir nazi, une confiance réciproque

Après l'évacuation du saillant de Rjev en mars 1943, l'état-major de la 9e armée est placé en réserve le temps de décider de sa nouvelle affectation. Il s'ensuit un printemps calme dans la vie de Model. Il n'est sur le front que

pendant une pause des combats, en Ukraine du 30 mars au 16 avril 1943, pendant la période de boue, pour assurer en tant que commandement du groupe d'armées Sud l'intérim du feld-maréchal Manstein, absent pour cause d'ablation des amygdales[2]. Puis il rejoint sa 9e armée, planifiant une nouvelle offensive, sans être impliqué dans des combats sinon pour quelques escarmouches ne dépassant pas la taille d'un régiment. Quand en avril il est convoqué à Berchtesgaden pour recevoir une nouvelle décoration des mains de Hitler, il se débrouille aussi pour s'arrêter en chemin et passer une soirée chez lui. Il bénéficie surtout de deux longues permissions (19-30 mars et 20 mai-9 juin) qu'il passe à Dresde avec sa famille. Il assiste avec la crème des dignitaires nazis au discours de Hitler pour le « jour des Héros », le 21 mars. Il multiplie les mondanités, reçoit à dîner, va au cinéma et à l'opéra avec sa femme. Il trouve même le moyen d'effectuer un voyage d'agrément du 24 au 29 mai pour visiter Vienne et ses musées. Il séjourne naturellement dans un hôtel de luxe. Avant de repartir en mai, il s'achète un chien, Enzio, qu'il amène avec lui en Russie[3]. Loin des crises du front de l'Est, la vie privée de Model se rapproche de celle d'un aristocrate en temps de paix.

Model aurait toutefois l'occasion de prendre du recul par rapport à la situation générale de l'Allemagne. Il ne confie ses états d'âme à personne, mais tout indique qu'il garde une totale confiance envers le pouvoir politique. Il est vrai que tout atteste qu'il reste un des favoris du pouvoir. À la fin de l'opération *Bison* – l'évacuation du saillant de Rjev et son cortège de crimes de guerre –, Hitler profite d'une conférence près de Smolensk pour lui adresser des félicitations personnelles, en présence de son supérieur le feld-maréchal Kluge et des trois autres commandants d'armée : Heinrici, Reinhardt et Schmidt[4]. Puis Model est désigné pour faire l'intérim de Manstein pendant deux semaines à la tête d'un groupe d'armées, au détriment des subordonnés du feld-maréchal, comme si aucun n'avait l'aptitude à occuper un tel poste temporairement. Il monte encore dans

l'ordre de la Croix de fer en ajoutant les glaives aux feuilles de chêne, une décoration que moins de trente officiers ont obtenue à ce stade de la guerre, et qui le place en particulier au-dessus des feld-maréchaux Kluge et Manstein, qui n'y seront promus que six et douze mois plus tard. Et il est suffisamment apprécié et considéré par Hitler pour que ce dernier l'invite à présenter ses idées opérationnelles sans convier ni Kluge ni aucun autre officier de son rang (voir plus bas). Model ne peut que se sentir reconnaissant envers un pouvoir politique qui apprécie son style direct et brutal et qui lui octroie des marques d'attention répétées.

Mais son adhésion au régime semble plus profonde. S'il évite soigneusement toute déclaration explicitement raciste ou antisémite, s'il ne reprend jamais les slogans contre le « judéo-bolchevisme », ses ordres du jour, adressés à l'ensemble des soldats sous son commandement, se réfèrent volontiers au *Volk* (peuple) et, avant même Stalingrad, présentent les combats comme fondamentalement défensifs, une « lutte pour la liberté de notre grande patrie allemande » ou encore pour éviter la « destruction de la grande Allemagne »[5]. Model, comme la plupart des généraux sur le front de l'Est, a intériorisé cette perspective découlant de l'idéologie nazie, qui voit la guerre comme une lutte pour la sauvegarde du peuple allemand devant l'« agression » dont ce dernier serait la cible de la part des Slaves ou des Juifs. D'autres aspects du régime lui tiennent aussi à cœur. Il avait « un amour particulier pour les Jeunesses hitlériennes. Il n'a jamais manqué de saluer personnellement les délégations des Jeunesses hitlériennes », se souvient le major von Busekist[6]. Model a une admiration sincère pour ce mouvement sans être le moins du monde troublé par l'embrigadement idéologique qui lui est consubstantiel. À son fils, qui se remet d'une crise d'appendicite, il recommande expressément de « se consacrer pleinement à l'école et à la Jeunesse hitlérienne », une précision spontanée et en rien nécessaire pour que son courrier passe la censure[7]. De même, quand l'Italie se rend aux Alliés en septembre 1943, son premier réflexe est de penser aux

« jeunes fascistes », trahis par la « vieille école »[8]. Model se dit aussi que les jeunes fanatisés feront des soldats particulièrement combatifs. De fait, il a testé leur allant quand, au pic de la crise de l'été 1942, il a envoyé au front les adolescents du Service du travail du Reich. Plus tard, il se rassurera en affirmant qu'une défaite similaire à celle de 1918 est impossible en raison de l'excellente qualité des nouvelles levées de recrues, ces jeunes gens élevés dans l'esprit nazi grâce aux Jeunesses hitlériennes[9]. Il adhère pleinement à l'homme nouveau modelé par l'éducation et la société nouvelle nazie.

À ces éléments la comparaison avec le feld-maréchal Erich von Manstein permet d'ajouter encore une dimension. Manstein est considéré comme le plus brillant des stratèges allemands. On lui doit une bonne part du plan qui a abattu la France en mai 1940, et de nettes victoires en Crimée ayant abouti au printemps 1942 à la prise de la forteresse de Sébastopol. Nommé à la tête du groupe d'armées Sud à partir de novembre 1942, il ne peut percer jusqu'à la poche de Stalingrad, mais montre un remarquable talent opérationnel lorsqu'il rétablit la situation en Ukraine en février-mars 1943. Son fameux « coup de revers » repositionne avec célérité une réserve blindée, heurte de flanc les pointes soviétiques, évite l'encerclement des armées allemandes acculées à la mer Noire, avance de 300 kilomètres dans des territoires qui viennent d'être libérés, et recapture la grande cité de Kharkov. Comme commandant de groupe d'armées, il est directement subordonné à Hitler, puisque depuis fin 1941 ce dernier tient lui-même le poste de commandant en chef de l'armée. Manstein estime vite que cette organisation pose problème et que le cumul des deux fonctions, de chef d'État et de responsable de tout le théâtre d'opérations du front de l'Est, dépasse les capacités de travail d'un seul homme. Il doute aussi des compétences de Hitler, à ses yeux un simple civil, qui ne peut donc pas saisir la complexité de l'art militaire. Manstein se permet donc, notamment en février 1943, de proposer directement à Hitler que soit nommé un

responsable du front de l'Est, une personne ayant, bien sûr, toute la confiance du Führer, mais le déchargeant des tâches quotidiennes de gestion des campagnes. La tentative est maladroite – son intervention est une autopromotion patente et il est évident qu'il estime que ce poste devra lui revenir –, mais cette proposition montre que Manstein a une hauteur de vue qui ne s'arrête pas à la stricte conduite de son commandement[10]. De même, il prône l'idée d'une « défense élastique », qui consiste à laisser l'ennemi frapper puis, une fois ses moyens épuisés et ses troupes désorganisées, à réagir par de vives contre-attaques où la supériorité allemande pourra s'exprimer pleinement. Le concept est précisément celui mis en œuvre dans son « coup de revers ». Ici aussi, Hitler refuse cette idée risquée, mais on voit de nouveau que Manstein est apte à proposer une approche radicalement différente de la conduite des opérations[11]. Cet état d'esprit contraste nettement avec celui de Model, qui, même dans les périodes de calme, ne s'interroge jamais sur ce qui est au-delà de son commandement. On n'a trace d'aucun concept innovant, d'aucune suggestion d'évolution des entités autour de la sienne, quand bien même leurs dysfonctionnements l'affecteraient. On peut supposer qu'il y a un désintérêt pour le bien commun – pourquoi investir du temps dans quelque chose qui n'est pas immédiatement à son service ? –, mais on peut également présumer une limite intellectuelle. Model n'imagine pas un cadre différent de l'existant, ne se projette pas dans des alternatives sur la direction de la guerre ou de l'État.

En somme, Model est en accord avec les fondamentaux idéologiques du nazisme et en reste un exécutant convaincu jusque dans leurs conséquences criminelles dans les territoires occupés en URSS. Il est même enthousiaste quant à certaines réalisations concrètes en œuvre dans la société allemande, telles les Jeunesses hitlériennes. Il est, comme Manstein le souligne, « moins critique du régime que la majorité des membres du haut commandement militaire[12] ». De plus, il se révèle incapable de concevoir

un autre type de *leadership* à la tête de l'État. Les choses sont, pour Model, fort simples : c'est Hitler ou rien.

Situation stratégique au printemps 1943

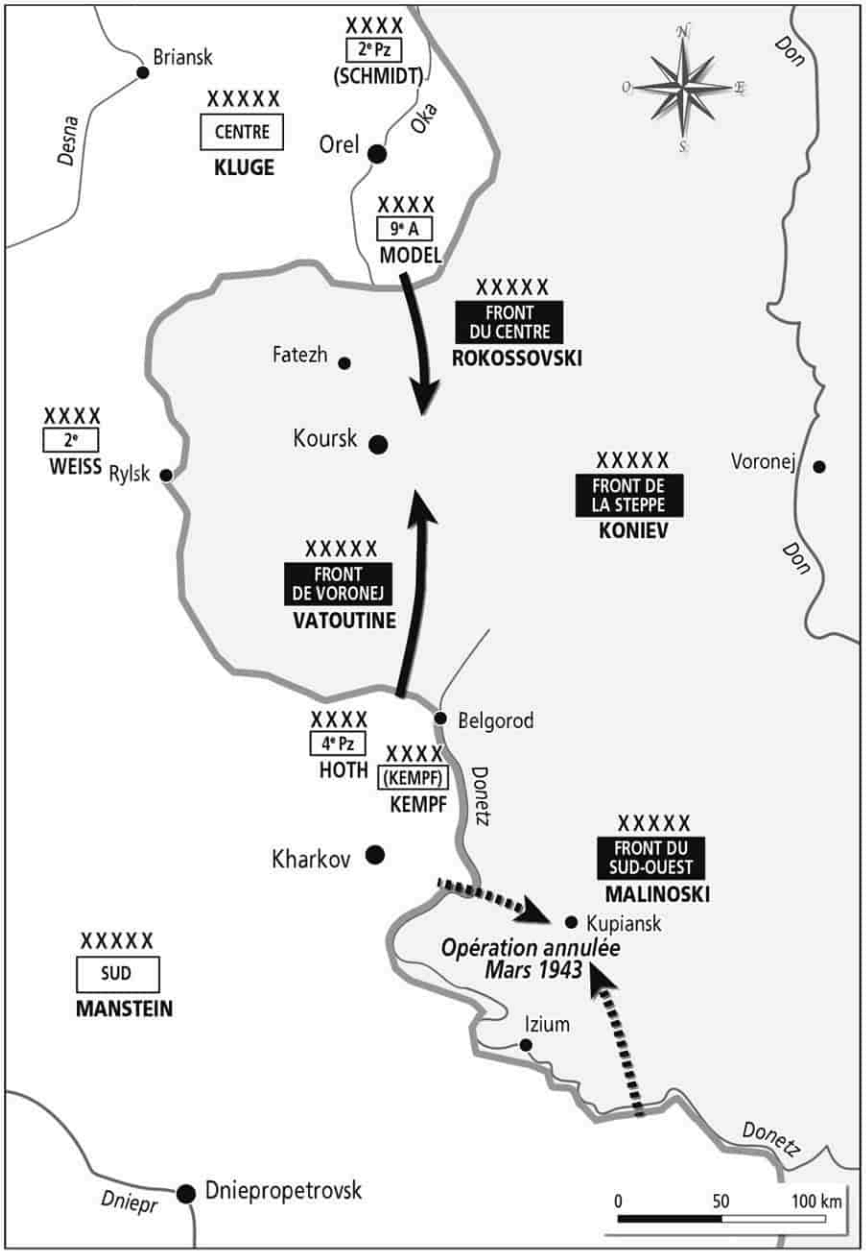
Au printemps 1943, le commandement se demande comment reprendre l'initiative stratégique dans la guerre[13]. Les étés précédents, les forces allemandes ont lancé des campagnes de grande ampleur les portant loin à l'intérieur des territoires de l'Union soviétique. Après l'arrêt puis le recul des Soviétiques à Kharkov en mars 1943, le commandement allemand pense l'ennemi temporairement affaibli. L'attaque reste un maître mot de la pensée militaire allemande, mais, à la faveur de la pause boueuse de mars-avril 1943, la question se pose de nouveau : faut-il attaquer les Soviétiques ou attendre qu'ils attaquent en premier ? Et si on choisit l'attaque, étant donné qu'il n'est absolument plus possible de vaincre l'URSS définitivement, à quel endroit frapper et avec quel objectif ?

Le centre du front n'est pas une ligne droite, mais suit une forme de S inversé. Une avancée d'environ 150 kilomètres s'enfonce dans le territoire russe autour de la ville d'Orel, à 320 kilomètres au sud de Moscou, tandis qu'immédiatement au sud s'étend symétriquement dans le front allemand un saillant autour de Koursk. Ce saillant de Koursk a à peu près la forme d'un rectangle de 180 kilomètres dans l'axe nord-sud et de 140 kilomètres d'est en ouest. Il invite une classique attaque en tenaille pour encercler et détruire les armées soviétiques qui s'y trouveraient piégées. Le premier à en formuler l'idée est le colonel-général Schmidt, qui commande la 2^{e} armée panzer, justement située sur le flanc nord du saillant[14]. Le concept est immédiatement repris par les échelons supérieurs tellement l'encerclement-destruction correspond aux habitudes opérationnelles allemandes. L'objectif, plutôt que la conquête de territoires, est la destruction des forces ennemies, explicitement accompagnée de la mainmise sur le maximum de

butin et surtout de prisonniers, car l'Allemagne manque désespérément de main-d'œuvre. De plus, la réduction du saillant aboutirait à une ligne de front plus courte, ce qui permettrait de retirer du théâtre soviétique des formations blindées destinées à repousser un probable débarquement anglo-américain en Europe de l'Ouest[15]. L'opération prend le nom de *Citadelle*.

Attaquer Koursk, c'est toutefois prendre de gros risques, le premier étant que la configuration du front rend une telle attaque si évidente que l'Armée rouge renforce le secteur en construisant des fortifications articulées sur plusieurs lignes défensives successives. Les réserves russes dans le secteur grossissent chaque semaine. Les Allemands ne peuvent compter sur la surprise (sinon pour la date exacte de leur assaut), si bien que vaincre nécessite de concentrer des moyens considérables dans chacune des pinces de la tenaille. Il y a donc une armée massive sur chaque flanc : au nord, la 9e armée de Model et, au sud, la 4e armée panzer de Hermann Hoth et un détachement d'armée nommé, d'après son commandant, « Werner Kempf ». La quasi-totalité des réserves seraient engagées dans la bataille, ce qui découvrirait mécaniquement les autres secteurs. De plus, si les Allemands se concentrent à la base du saillant, la forme du front invite les Soviétiques à les attaquer dans le dos : au nord, à partir du saillant d'Orel ou, tout au sud, dans le bassin du Donets. Comme l'historien Earl F. Ziemke le résume, l'opération *Citadelle* pourrait devenir l'histoire d'un hareng chassant une sardine dans la mâchoire d'un requin[16].

Plan de l'opération *Citadelle*



Model et la planification de l'opération Citadelle

Manstein estime ainsi que le succès de l'opération *Citadelle* nécessite de la lancer au plus vite, immédiatement après la saison boueuse. Mais bien que Hitler ordonne dès le 13 mars de préparer l'opération, le renforcement et la mise en place des unités prennent du temps. Hitler, hésitant, demande

le 22 mars qu'une opération dans la boucle du Donets précède *Citadelle*. Les généraux concernés, et Manstein le premier, se montrent très réticents, mais le début de la préparation est néanmoins ordonné, jusqu'à ce qu'il apparaisse que le niveau des fleuves n'en permette pas l'exécution avant Koursk, ce qui entraîne son annulation. Le tout est toutefois une distraction malvenue. En outre, au nord du saillant, les voies ferrées sont à faible capacité et sont harcelées par les partisans. Si on y ajoute un réseau routier avec nombre de routes non pavées, des limites logistiques brident la capacité à convoyer les troupes disponibles comme leurs renforts en hommes, munitions et armements. La date de l'attaque, d'abord fixée au 1er mai, est successivement décalée au 3 mai, au 5 mai et enfin au 9 mai. Telles sont les grandes lignes de la planification de l'opération *Citadelle* jusque début mai.

Le rôle précis de Model mérite toutefois qu'on s'y attarde, en commençant par détailler son agenda. Comme la pince nord de l'attaque sur Koursk s'élance depuis le secteur d'Orel, il aurait été logique d'en confier la planification à la 2e armée panzer qui tient le secteur, d'autant plus que l'idée originelle vient de son commandant, le général Schmidt. Mais c'est l'état-major de la 9e armée, disponible après l'évacuation du saillant de Rjev, qui hérite de la tâche, à la fois pour se dédier entièrement au plan et parce qu'une bonne part des unités qui mèneront l'assaut sont celles qui ont été évacuées de Rjev[17]. Le 24 mars, le groupe d'armées donne l'ordre de préparer *Citadelle*[18]. Or à cette date, Model est rentré en Allemagne depuis quelques jours et se repose dans sa maison de Dresde : son équipe débute les travaux en son absence sans qu'il leur donne de lignes directrices. Son chef d'état-major, le colonel Harald Freiherr von Elverfeldt, qui occupe le poste depuis janvier 1943, s'installe près d'Orel le 31 mars, camouflé comme « état-major de forteresse 11 » puis comme « groupe Weiss ». De plus, Model, à la fin de sa permission, assure l'intérim de Manstein au commandement du groupe d'armées Sud et ne participe donc pas à la

préparation de l'opération. Sur le trajet qui le ramène d'Allemagne, il ne repasse ni par Smolensk (où se trouve le groupe d'armées Centre) ni par Orel. Quand apprend-il l'existence du concept d'attaque vers Koursk ? Manstein lui en a peut-être touché un mot avant de lui confier le groupe Sud, mais il est tout aussi probable qu'il ne découvre l'idée qu'une fois arrivé en Ukraine. Or, probablement bouffi d'orgueil d'être au poste d'un commandant de groupe d'armées, et qui plus est du plus puissant des groupes d'armées engagés par l'Allemagne, Model visite tour à tour ses subordonnés, discute de la condition des troupes et du matériel, évalue les dispositions tactiques : il se consacre en priorité à ses nouvelles fonctions, quand bien même seraient-elles provisoires. Après tout, en temps de guerre, il arrive que les affectations temporaires s'éternisent. Il ne participe donc absolument pas à l'élaboration du plan opérationnel pour la pince nord de *Citadelle*, et ne modifie rien dans le premier jet, long de huit pages et achevé le 8 avril par Elverfeldt. Certes, Elverfeldt vient par avion lui en présenter le détail deux jours plus tard. Model approuve l'idée générale et ne fait que quelques ajustements mineurs. C'est encore Elverfeldt qui défend ensuite le plan devant le groupe d'armées Centre jusqu'à obtenir l'assentiment du feld-maréchal Kluge. Elverfeldt définit donc seul les principaux choix opérationnels : l'identification des hauteurs à l'est de Koursk comme l'objectif géographique essentiel afin de sceller la poche ; la zone d'assaut, de part et d'autre de la voie ferrée Orel-Koursk ; la direction plein sud du mouvement, sans chercher à feinter par une attaque initiale vers le sud-est ; la disposition des quatre corps d'armée en attaque frontale dès le premier jour, resserrés sur seulement 50 kilomètres de large, sans en garder un en réserve, afin de percer les défenses déjà considérables qu'ont construit les Russes[19]. Tout cela montre aussi bien le professionnalisme de l'état-major d'Elverfeldt que le manifeste manque d'intérêt de Model pour tout ce qui est planification. On peut même penser que, pour la définition du plan, Model n'a servi à rien.

Hitler donne l'ordre d'attaquer le 1er mai, ce qui apparaît vite comme problématique aux généraux sur le terrain. On l'a vu, le rafraîchissement et l'entraînement des troupes, l'arrivée de renforts en armes lourdes et la montée des unités dans les zones d'assaut réclament une dizaine de jours de plus. Comme Model est au groupe d'armées Sud jusqu'à mi-avril, il est conscient de la situation sur place, et il sait que le général Kempf a demandé, le 13 avril, que la date d'attaque soit décalée au 10 mai[20]. Quand Manstein revient et que Model reprend enfin le commandement de la 9e armée, il constate que les préparatifs y ont aussi pris du retard – peut-être qu'en son absence la pression nécessaire n'a pas été mise sur l'ensemble des services concernés. Il réclame lui aussi un délai, proposant le 10 mai, ou au mieux le 5 mai : il le fait d'autant plus facilement qu'il sait qu'il passe derrière les demandes de la pince sud et qu'il ne s'expose donc pas seul[21]. Mais Hitler renâcle et ne consent qu'à accorder quarante-huit heures à ses militaires : son instruction du 15 avril, qui détaille toute l'opération *Citadelle*, fixe le jour J au 3 mai.

Model s'est jusque-là désintéressé de l'opération *Citadelle*, mais à présent que la mission lui revient bel et bien, il tente par tous les moyens d'accroître les forces de son armée. Il réclame des renforts, dont il dresse une liste détaillée le 17 avril (69 pièces antichars lourdes, 275 mitrailleuses lourdes, etc.) et, en l'absence de réponse, il relance Kluge deux jours plus tard. Il exige, en outre, que tous les ateliers de maintenance du groupe d'armées soient dédiés aux véhicules et aux chars prévus pour son armée[22]. Le chef d'état-major du groupe d'armées, qui n'est autre que Hans Krebs, l'ancien chef d'état-major de la 9e armée, l'appelle pour lui opposer un refus. Model éclate de rage, invectivant Krebs copieusement et s'emportant jusqu'à proférer des menaces – peu crédibles – de démission. À peine calmé, il écrit à Kluge, pour qu'il soit aussi transmis à l'OKH, un ultimatum dans lequel il explique qu'il y a deux possibilités : conserver la date d'attaque en réduisant les objectifs, ou bien maintenir les objectifs en

reculant l'attaque au 15 mai, le temps que les renforts arrivent. « Je demande qu'une décision claire soit prise immédiatement par le commandement du groupe d'armées[23] », assène-t-il. Cette pression maximale sur son supérieur cache peut-être quelque chose. Le 15 avril, Model affirme pouvoir être prêt le 10 mai, mais le 20 avril, il recule au 15 mai. Ou bien rien n'a pu être vraiment préparé pendant les cinq jours du 15 au 20 avril, comme si la logistique vers son armée était hors de contrôle (et Model se garde bien d'attirer l'attention dessus), ou bien Model réclame sans arrêt davantage de moyens, prenant trop tardivement conscience de l'ampleur de la tâche. Toujours est-il que ses efforts finissent par payer, et que le chef d'état-major de l'OKH, Kurt Zeitzler, l'appelle directement quelques jours plus tard pour lui annoncer le renfort de plus d'une centaine de blindés, dont vingt chars lourds modèle Tigre[24].

Entrevue personnelle avec Hitler

En intervenant pour la première fois de sa carrière au niveau de l'OKH, Model se positionne dans les jeux de pouvoir entre officiers supérieurs. Les deux hommes à la tête des groupes d'armées, Günther von Kluge et Erich von Manstein, sont en rivalité directe. Ils s'évitent instinctivement, ni l'un ni l'autre ne proposant jamais de se coordonner. De plus, Manstein considère que Kurt Zeitzler n'a pas les capacités pour être chef d'état-major de l'OKH. Hitler a d'ailleurs dû le promouvoir de deux grades quand il l'a nommé comme successeur de Franz Halder. Zeitzler est un fidèle inconditionnel de Hitler et parmi les nazis les plus convaincus. Manstein ne voit pas en lui un relais efficace des demandes venant du théâtre d'opérations, il se verrait volontiers le remplacer ou devenir son supérieur en tant que commandant de tout le front de l'Est. Par surcroît, Heinz Guderian sort de disgrâce lorsque Hitler le nomme inspecteur général des troupes blindées le 1er mars 1943. À ce poste, où il dépend directement de

Hitler, Guderian obtient des pouvoirs étendus sur la doctrine, la conception et la production des chars. Quand vient l'idée d'engager de nouveaux types d'engins dans la bataille de Koursk, Guderian devient partie prenante des décisions. Or il n'a jamais pardonné à Kluge de l'avoir laissé tomber en décembre 1941. Les deux hommes ne se sont pas parlé depuis. Quand ils se croisent de nouveau à l'occasion d'une des conférences sur *Citadelle*, Kluge prend une remarque de Guderian comme une insulte et s'en va demander à Hitler la permission de défier Guderian en duel[25]…

En avril-mai 1943, Model entre dans la partie. La pression qu'il met sur Kluge est d'abord une remise en cause des capacités de son supérieur. Certes, en 1942, Model a plusieurs fois réclamé avec insistance un soutien et des renforts à Kluge, mais il s'agissait de parer à d'authentiques situations de crise. Tel n'est pas le cas en avril 1943, puisqu'il se plaint préventivement. Le 26 avril, Model s'envole pour Obersalzberg, la résidence de Hitler dans les Alpes bavaroises, afin d'y recevoir sa nouvelle croix de fer. Sur place, il expose son analyse de la situation à Hitler pendant une heure, en s'appuyant sur un rapport spécialement tourné pour mettre en avant ses arguments. Il apporte des photos aériennes montrant la profondeur des fortifications déjà construites par les Soviétiques. Les notes prises par Model suggèrent qu'il est le seul officier supérieur présent lors de cet échange. Model va aussi voir Göring pour discuter du soutien air-sol dans son secteur, et obtient en particulier que la moitié des pièces de DCA soient consacrées en artillerie antichar. Le lendemain de sa réunion avec Hitler, il en fait un résumé à Manstein, qui, estime Model, partage ses idées sur l'essentiel. Et s'il rend bien visite au groupe d'armées Centre en retournant à Orel, il n'y rencontre que Krebs et se débrouille pour ne pas voir Kluge directement. Ce dernier est donc complètement court-circuité ; mais Model s'est couvert en s'assurant que Manstein comme Göring partageaient ses idées[26].

Sur le fond, l'exposé de Model impressionne fortement Hitler, qui semble convaincu par sa conclusion : « Une attaque allemande en direction de Koursk se heurte d'abord à un système de positions ennemies profond et suffisamment développé, qui est occupé par une troupe ayant une valeur moyenne mais qui, d'expérience, sera difficile à déloger[27]. » Jusqu'ici, Hitler refusait les délais demandés par ses généraux, mais l'entrevue avec Model ravive ses doutes quant à la pertinence de l'opération *Citadelle*. Les Russes attendent visiblement l'assaut allemand, et, alors que le plan estime que l'opération durera six jours (deux pour percer, quatre pour fermer la poche), Model affirme que six jours seront juste suffisants à percer, avec le risque de ne plus avoir de quoi exploiter jusqu'à Koursk[28]. Hitler consent à quelques jours de délai supplémentaires et convoque une réunion le 4 mai pour prendre une décision définitive. Sont enfin réunis Kluge, Manstein, Zeitzler, Guderian, et le représentant de l'armée de l'air, Hans Jeschonnek. Model, puisqu'il n'est que commandant d'armée, n'est pas convié. Hitler exprime ses doutes, mais Manstein et Kluge, qui les semaines précédentes n'ont eu de cesse de demander des délais, affirment alors qu'il faut attaquer immédiatement et surtout ne plus attendre. L'aviation rappelle qu'elle ne s'attend pas à augmenter son nombre d'appareils et qu'on ne peut pas longtemps dissimuler de grandes concentrations de troupes. Kluge désavoue les analyses de Model, dont il qualifie le pessimisme d'excessif, ce à quoi Hitler répond que le pessimisme est en fait le sien. Seul Guderian, si on en croit son récit d'après guerre, s'exprime contre l'idée même de l'opération, ou suggère de grouper tous les chars sur une seule des pinces de l'attaque, pensant probablement à celle de Manstein, afin de déshabiller Kluge. Hitler décide finalement de repousser l'opération d'un mois : il suit les conclusions de Model contre l'avis quasi unanime des autres officiers[29].

La décision de repousser l'attaque à mi-juin, qui glissera encore jusqu'à devenir le début juillet, dérive en fait d'autres considérations. Hitler compte sur des renforts conséquents en blindés : outre de nombreux Tigre, de

nouveaux types d'engins sont mis en ligne, les chars lourds Panther et les Ferdinand, ces derniers étant des mastodontes de plus de 65 tonnes, sans tourelle rotative, conçus pour détruire les chars et les points d'appui ennemis. Les Russes n'ont aucun canon antichar, aucun tank capable de vaincre ces engins en tir direct (sinon leur automoteur lourd SU-152, dit « tueur de fauves », mais dont moins de quarante exemplaires sont sur le champ de bataille). Malgré leurs défauts de jeunesse et leurs pannes mécaniques, ces innovations allemandes feront, en effet, une différence notable pendant la bataille[30]. Et puis Hitler raisonne à un niveau plus élevé que ses militaires. Début mai 1943, les troupes que les Italo-Allemands ont déployées en Tunisie pour contrer les Alliés occidentaux sont sur le point d'être définitivement rejetées à la mer. Les Alliés vont pouvoir débarquer en Europe, et, si la plupart des réserves allemandes sont alors engagées dans une bataille au centre de l'URSS, il n'y aura rien pour les arrêter. Hitler décide donc d'attendre d'avoir de nouvelles unités capables d'intervenir contre le probable débarquement anglo-américain, et seulement alors d'attaquer à l'Est. Il espère enfin que Staline attaquera le premier et mettra fin à ses dilemmes.

En attendant, la séquence d'avril-mai 1943 montre que Model jouit auprès de Hitler d'une crédibilité dont peu de généraux peuvent se prévaloir. Au sujet de *Citadelle*, il est le seul dont l'opinion influence réellement Hitler. Celui-ci apprécie probablement son style direct et la dureté qu'il montre en toutes choses. En outre, Model ne dégage pas un air de noble prussien rappelant sans cesse à Hitler ses origines modestes. Au contraire, un Manstein laisse, par exemple, échapper une expression de saut équestre pour illustrer la nécessité de lancer l'opération, le genre d'impair qui irrite Hitler. On voit aussi avec quelle aisance Model passe outre la ligne hiérarchique, tout en se couvrant en maintenant des contacts avec Manstein et Göring. Si son style direct et impulsif peut toujours le desservir, il n'en est plus à grappiller de menus avantages en nature, comme lorsqu'à

l'été 1940, il s'était installé dans un hôtel de luxe du Touquet à la barbe d'un général plus gradé que lui. Il s'intéresse à présent aux luttes de pouvoir, et montre une certaine capacité à naviguer à travers les rivalités entre dirigeants. Son ambition y apparaît plus vive que jamais. Il se met néanmoins Kluge à dos. Alors que la relation Model-Kluge se caractérisait l'année précédente par des échanges professionnels et efficaces, voire par une complémentarité de style bienvenue, Model crée maintenant une animosité durable avec son supérieur.

Repousser la date de Citadelle : une erreur allemande ?

Si Model est celui qui se satisfait le plus du décalage de l'opération, reste à voir dans quelle mesure cela rend vraiment sa tâche plus aisée : est-il, relativement aux Soviétiques qui se renforcent aussi, plus fort début juillet que mi-mai 1943 ? Après guerre, les mémorialistes allemands ont unanimement affirmé qu'avoir repoussé *Citadelle* de mai à juillet avait été la raison essentielle de l'échec de l'opération, dans le but évident de s'absoudre de leurs responsabilités et de mettre la défaite sur le dos de Hitler[31]. Ils oublient ainsi que les pluies du mois de mai auraient de toutes les façons fait repousser les combats de trois semaines[32]. Ils croient surtout, en se fondant sur ce que leur renseignement disait, que les Soviétiques étaient loin d'être au maximum de leurs forces début mai 1943. Depuis la fin des années 1990, la question est revenue sur le devant de la scène quand plusieurs auteurs ont développé une approche quantitative pour estimer le rapport de force entre Allemands et Russes ou vérifier la réalité des pertes subies pendant la bataille de Koursk. Cela fait de l'opération *Citadelle* une des batailles les plus étudiées sous l'angle des forces en présence, à l'égal d'El Alamein ou de la campagne de Normandie, avec les mêmes polémiques et les mêmes difficultés à conclure[33].

Car creuser ce sujet, c'est d'abord constater la redoutable complexité des dénombrements. La définition des unités à prendre en compte nécessite d'entrer dans le détail des ordres de bataille pour comptabiliser ou non une unité temporairement absente, par exemple un bataillon détaché pour une opération antipartisans sur les arrières, ou une autre surnuméraire mise à disposition par le groupe d'armées. Et il ne s'agit là que du premier obstacle. Déterminer le volume de troupes demande aussi de ne pas confondre le total général et le nombre des seuls combattants, le premier étant bien plus élevé que le second. Les chiffres mentionnés dans les rapports d'un quartier-maître, typiquement pour estimer les besoins en vivres, s'attachent au total. Ceux donnés dans les rapports d'un bureau d'opérations n'énumèrent que les combattants, mais, dans le cas allemand, se limitent alors aux fusiliers sans donner les effectifs servant les pièces d'artillerie, les équipages des blindés, et encore moins les aviateurs. Et comme l'objectif est généralement de comparer la puissance de deux camps, se pose aussi la question de la cohérence des règles comptables. Les Allemands et les Soviétiques ne dénombrent pas leurs troupes aux mêmes dates ni de la même façon (personnel en transit, en hôpital…) et certains groupes d'hommes sont plus ou moins délibérément laissés hors des rapports : bataillons disciplinaires, auxiliaires recrutés sur place par les Allemands (*Hiwis*), garnisons statiques, sans même parler des partisans, que les récits allemands mentionnent toujours comme une importante nuisance mais qui sont systématiquement laissés de côté dès qu'il s'agit de faire le total des forces russes. Tout cela devrait donner un certain recul quant aux estimations de puissance, mais force est de constater que règne plutôt l'illusion de la précision : les textes donnent volontiers des nombres à cinq ou six chiffres significatifs, par exemple 75 713 effectifs combattants chez Model le 4 juillet 1943[34], comme si une précision à l'unité près, donc à 0,001 %, avait du sens. Viendrait-il à l'idée d'écrire qu'une armée a progressé de 75 713 mètres ?

On pourrait imaginer que dénombrer les véhicules blindés ou les canons est plus aisé, simplement parce que leur quantité est moindre et parce qu'ils bougent moins souvent que les personnels. Mais ici aussi, sans parler des situations exotiques comme le statut des véhicules pris à l'ennemi, les différentes règles comptables entraînent de longs débats. Seuls les Allemands distinguent, par exemple, les véhicules opérationnels, en réparation courte durée et en réparation longue durée, ce qui amène à se demander si les chiffres de l'Armée rouge désignent toujours des tanks opérationnels (et où sont alors ceux en réparation ?). Vient ensuite la question d'équivalence entre chars – on ne peut pas assimiler un modèle léger de 1940 et un engin super-lourd de 1943 –, ce qui conduit à discuter de leurs paramètres armement/blindage/mobilité/fiabilité, mais sans que personne n'ait jamais pu évaluer combien de petits chars valaient un gros. C'est qu'impotent devant un char lourd, le char léger garde une utilité contre les fantassins. Des problèmes similaires se posent pour les tubes d'artillerie en raison de leurs usages multiples (les pièces antiaériennes relèvent de l'aviation, mais servent aussi contre les tanks) et de leur variété de calibre : les Allemands ne dénombrent généralement que les gros calibres, quand les Russes les amalgament avec des pièces de taille moyenne. Pour pouvoir comparer les camps, il faut aussi estimer le parc de pièces moyennes du côté allemand. Faute d'alternative, Zetterling et Frankson, dans leur « étude statistique » de Koursk, en sont réduits à s'appuyer sur les dotations théoriques des unités allemandes, donc à supposer que l'équipement en calibres moyens est complet, alors que lesdites unités souffrent d'un net déficit dans toutes leurs autres composantes (fantassins, véhicules…). Cet ajustement double à peu près le nombre de canons allemands et, si leur hypothèse reste directionnellement juste, il est regrettable que les auteurs ne précisent pas qu'ils en choisissent la borne haute et que leurs tableaux affichent toujours un décompte à 0,02 % de précision plutôt qu'un intervalle de confiance[35]. Rappelons enfin

que la puissance de l'artillerie dépend certes du nombre de pièces, mais surtout du volume des munitions, ce dernier paramètre n'étant qu'exceptionnellement apprécié par les auteurs bien qu'il devienne crucial passé les premiers jours d'une bataille.

On n'est donc pas surpris des irréductibles différences de chiffres dans la littérature, quand bien même on se limite aux auteurs qui sont vraiment allés puiser leurs données dans les archives. Même un cas simple comme le nombre de chars Ferdinand à disposition de la 9e armée de Model pose problème : Glantz l'estime à 105, chiffre que Zetterling et Frankson ramènent à 89, mais que Frieser situe finalement à 90[36]. Même le poids de cet engin est incertain : il pèse 80 tonnes chez Newton, 68 tonnes chez Töppel et 65 tonnes chez Zetterling et Frankson[37] – peut-être certains pèsent-ils le véhicule vide et que d'autres ajoutent son carburant, ses munitions et ses équipages…

Mais au-delà des difficultés à saisir les subtilités des systèmes de déclaration, c'est, bien sûr, la fiabilité des sources archivistiques qui est à interroger. Après tout, un auteur qui donne le chiffre de 75 713 hommes recopie généralement un document d'époque. Or ce document souffre déjà de l'illusion de la précision, contient déjà des coquilles, et peut aussi manquer de sincérité en fonction de l'agenda du rédacteur (réclamer des renforts, minimiser ses pertes, éviter de montrer de gros écarts avec le rapport précédent, etc.). Le rapport émanant d'une division peut, en outre, se trouver corrigé par chaque échelon supérieur si bien qu'une synthèse issue des dossiers de l'OKH concatène, sans que le lecteur puisse le deviner, la somme des ajustements et des coquilles de trois ou quatre états-majors intermédiaires. Ainsi, le chercheur qui dispose de plus d'une source constate d'inextricables incohérences de chiffres…

Ces complexités tout comme les progrès constants de la recherche nous amènent à nous contenter d'ordres de grandeur pour estimer les évolutions des forces de l'armée de Model et de celles qui lui font face, le front du

Centre, commandé par le général Constantin Rokossovski. Steven H. Newton a fait les comptes pour Model : il estime qu'entre mi-mai et le début de *Citadelle*, le 5 juillet 1943, la 9e armée a touché environ 200 véhicules blindés (+20~40 %, en fonction du chiffre d'origine retenu), environ 250 canons lourds (+15 %) et environ 10 000 fusiliers (+15 %[38]). Sur la même période, les renforts accordés à Rokossovski montent son effectif total – pas seulement combattant – d'environ 100 000 hommes (+28 %), sachant que sa 13e armée, celle contre laquelle l'attaque principale de Model a eu lieu, a gonflé d'environ 18 000 hommes (+16 %). L'artillerie grossit de 25 %. Seule la dotation en véhicules blindés bondit vraiment, au point d'être multipliée par 2,5 (+150 %[39]). Les ratios de forces en infanterie et en artillerie évoluent donc peu : si on était mi-mai à 1 :3,0, on passerait à 1 :3,3 début juillet, un effet légèrement défavorable à Model, même si en valeur absolue l'écart est nettement plus important. La différence porte sur les blindés, mais la baisse du ratio de forces subie par Model est compensée, sans qu'on puisse estimer de combien, par la nature des nouveaux matériels allemands, pour moitié des Tigre et des Ferdinand, quasiment invincibles par tir direct des armes soviétiques. En termes de forces en présence sur le front de la 9e armée, il est difficile de conclure si le report de l'opération a dégradé ou non la situation allemande. Il est, par contre, certain que les fortifications soviétiques se sont considérablement étendues. Mi-mai, les deux premières ceintures défensives sont globalement achevées, mais début juillet, les trois suivantes ont aussi nettement progressé, sans compter la défense rapprochée de la ville de Koursk. Si on se réfère à ce qui se produit sur la face sud du saillant, le nombre de mines antichars et antipersonnel *quintuple* en deux mois[40]. Les Allemands en sont toutefois conscients et s'entraînent aux techniques pour ouvrir des passages. Ils ont entre autres des engins radioguidés qui détonnent une énorme charge explosive pour nettoyer d'un coup de larges secteurs minés. Il n'en reste pas moins que les fortifications, déjà considérables en mai, sont portées à un

niveau formidable début juillet. Au bout du compte, les deux mois de délais obtenus en influençant Hitler n'ont pas changé fondamentalement les données de l'attaque de Model. En termes de rapport de force, il avait en mai à peu près les mêmes chances de réussite qu'en juillet. La différence est ailleurs : l'Armée rouge, en plus de renforcer la défense du saillant de Koursk dans des proportions comparables aux renforts allemands, parvient *aussi* à accumuler d'énormes réserves pour lancer ses propres attaques au nord du saillant d'Orel, dans le dos de Model.

Ajustements tardifs

Cette menace devient de plus en plus palpable à mesure que les semaines passent. La 2e armée panzer, chargée de la couverture de l'arc d'Orel, a cédé tout ce qu'elle a pu de troupes à Model pour *Citadelle*. Ses divisions restantes sont maintenant trop étalées pour leur longueur de front. Bien que les Allemands s'acharnent à construire leurs propres fortifications, il est peu probable qu'elles tiennent face à un assaut d'ampleur. Mi-juin, Kluge décide que si jamais la bataille se développe sur l'ensemble du saillant d'Orel, Model étendra son commandement à cette 2e armée panzer, d'autant qu'aucun commandant n'y a été nommé suite au départ de Rudolf Schmidt deux mois plus tôt[41]. Voici Model devant prendre en considération ce danger sur l'arrière, une dimension qu'il avait délibérément ignorée jusque-là, réclamant sans cesse des moyens sans se demander quelles conséquences cela pourrait avoir sur les secteurs abandonnés par lesdits renforts, sans lever les yeux pour voir plus loin que le bout de son nez. Devant maintenant réfléchir à tout l'arc d'Orel, il effectue un important changement dans la disposition de ses forces. Au lieu d'avoir quatre divisions panzer dès sa première vague d'assaut vers Koursk, il en échange trois contre deux d'infanterie[42]. Ce faisant, il conserve en réserve davantage d'unités mobiles qui pourront parer à une éventuelle attaque soviétique. Si

une percée est obtenue à travers les défenses de Koursk, ces unités blindées pourront aussi s'insérer dans la faille pour exploiter dans les arrières soviétiques. La contrepartie de ce choix est de notablement réduire la force de choc, parce que la puissance de feu et les armes d'appui d'une division d'infanterie sont inférieures à celles d'une division blindée. Adjoindre les brigades de canons d'assaut compense ce déficit à condition que les fantassins aient eu l'occasion de s'entraîner avec, ce qui n'est pas le cas partout. Or, davantage que les chars et les canons d'assaut, les fusiliers sont la ressource dont les Allemands manquent continuellement. Le déficit, déjà sensible l'année précédente dans la défense de Rjev, ne se résorbe pas, comme le montrent les renforts limités obtenus depuis trois mois. De plus, contrairement aux situations défensives, la conquête de positions fortifiées demande des troupes bien entraînées et encadrées par des officiers subalternes de bon niveau, deux ressources qu'on ne peut remplacer par des groupes de soldats ramassés en vitesse sur les arrières ou par des officiers tirés des services administratifs (sauf à tous les envoyer au suicide). Il n'y a pas de solution improvisée pour pallier la perte des fantassins et des capitaines pendant la bataille. Certes, Model demande avec insistance à Kluge d'avoir deux divisions d'infanterie supplémentaires[43], mais il est bien placé pour savoir que ces troupes ne sont guère disponibles. En mettant la masse de l'infanterie en première ligne, il court le risque d'épuiser sa force de frappe prématurément. Pour compenser, il dispose dans les unités de pointe ses nouveaux blindés lourds, comme les Ferdinand, pour servir de « béliers » à travers les fortifications ennemies. Il obtient aussi de l'aviation qu'elle concentre ses missions sur l'appui-feu tactique au détriment des missions d'interdiction du champ de bataille qui retardent la montée au front des renforts ennemis. Il espère que cela suffira.

Mais ces ajustements ne sont pas qu'une optimisation tactique. Ils touchent aussi à un choix opérationnel fondamental pour *Citadelle*. La technique d'assaut allemande consiste depuis le début de la guerre à utiliser

les mêmes unités en rupture et en exploitation : on attend d'une division blindée qu'elle ait non seulement l'énergie pour passer les lignes ennemies, mais aussi que la surprise et le choc lui évitent des pertes trop sévères. Ainsi, une fois en terrain libre, elle peut d'elle-même se lancer loin en avant[44]. Cette technique est cohérente avec l'éducation des officiers qui privilégie à chaque niveau la prise d'initiative individuelle sans attendre confirmation d'en haut. C'est d'ailleurs ainsi que Model a conduit sa 3e division panzer en 1941. Or, pour *Citadelle*, en positionnant ses blindés en deuxième vague, Model adopte une approche complètement différente : l'infanterie, soutenue par une belle puissance de feu, se charge de rompre la défense ennemie. Puis des unités blindées fraîches montent en ligne, dépassent les fantassins et exploitent dans la profondeur du territoire ennemi[45]. Cette méthode ressemble à celle mise en œuvre par l'Armée rouge depuis la bataille de Stalingrad, et que les Alliés occidentaux appliqueront aussi dans plusieurs opérations à partir du débarquement en Normandie. L'une des difficultés est de déterminer à quel moment exact les divisions blindées de la seconde vague s'insèreront dans le dispositif : se lancer trop tôt embouteille les voies de communication au point de paralyser l'action, se lancer trop tard laisse l'opportunité à l'ennemi de refermer la brèche. La bonne exécution des deux temps demande donc davantage de coordination : dans la zone de combat, l'infanterie doit sans erreur annoncer quand la percée est faite ; au niveau au-dessus, la décision critique est l'engagement de l'échelon mécanisé, en résistant à la tentation de le lancer trop tôt sur la foi d'informations partielles. Une fois cette décision prise, l'infanterie doit en être de suite informée pour libérer l'espace et laisser les renforts passer à l'avant, tout en empêchant l'ennemi de se ressaisir. Ce ballet est difficile à huiler dans l'inévitable confusion d'une situation de percée. Les Alliés connaîtront ces difficultés jusque dans les derniers mois de guerre, par exemple lors de l'attaque anglo-canadienne en Rhénanie en février 1945, ou lors de l'assaut final des Soviétiques sur

Berlin en avril 1945, deux cas où le second échelon est introduit trop tôt au point de coaguler l'opération au profit de la défense[46]. Model ne se rend peut-être pas compte de la profondeur du virement qu'il demande : bien plus qu'une simple évolution technique, il lui faudrait un changement radical d'état d'esprit chez ses officiers. Voilà qui est d'autant plus difficile que les plans de *Citadelle* sont affinés depuis plus de deux mois et que les entraînements se sont succédé à tous les niveaux. La nouvelle technique que le commandant en chef de la 9e armée improvise trois semaines avant le jour J demande de « désapprendre » une bonne part de ce qui se prépare depuis avril. Model consacre d'ailleurs une partie significative de son temps, fin juin 1943, à concevoir et animer des exercices sur carte avec ses corps d'armée[47]. Mais il faut un peu de temps pour que l'idée se répercute à tous les échelons : Model ne mène un exercice dédié avec le 41e corps panzer (un des deux plus importants) que le 26 juin, un travail dupliqué au niveau de la division panzer concernée le surlendemain, juste quelques jours avant la montée au front des divisions et le début des combats[48]. Les états-majors n'ont matériellement pas le temps de s'imprégner du nouveau concept, d'en saisir toutes les conséquences et de s'organiser pour le mettre en œuvre.

La Wehrmacht toujours confiante dans sa supériorité

Il se peut que Model ne croie plus vraiment au succès de Citadelle et ne mène les choses qu'à contrecœur, ce qui expliquerait ses décisions tardives. La date de lancement, que Hitler avait fixée au 12 juin, n'est toujours pas confirmée et se décale peu à peu. Quelques voix s'élèvent pour suggérer l'annulation de l'opération, notamment un rapport de l'OKW, l'office central couvrant aussi les opérations sur le front de l'Ouest et souvent dans un rapport tendu avec l'OKH[49]. Les comptes rendus du renseignement de la

9e armée – mais surtout ceux rédigés pendant la longue permission que Model prend du 10 mai au 9 juin, comme s'il y avait alors une plus grande liberté de ton – affirment à présent que les Soviétiques ont non seulement fini leurs préparations défensives, mais qu'ils sont désormais capables d'attaquer. Kluge n'y croit pas, considérant sans doute que ces rapports sont juste écrits pour se couvrir[50]. Deux témoignages fragiles évoquent aussi les possibles réticences de Model lui-même. Le responsable des opérations de la 9e armée, le colonel Reichhelm, affirme dans une monographie rédigée vers 1950 que Model a proposé, « *via* des rapports officiels », d'abandonner *Citadelle* et d'évacuer préventivement le saillant d'Orel. Rien dans les nombreux rapports officiels de la 9e armée qui ont survécu ne confirme cette demande, et encore moins, bien que le témoin le suggère, que Model ait pu en faire état à Hitler. En outre, il n'y a aucun exemple dans toute sa carrière où Model a pétitionné pour un retrait préventif[51]. Un autre témoignage vient du fils de Model, Hansgeorg, qui, au détour d'une conversation qui s'est tenue dans les années 1990, a affirmé que son père n'était clairement pas convaincu que son offensive déboucherait sur une victoire[52]. Or Hansgeorg n'avait que 16 ans en 1943, et son souvenir a mis cinquante ans à resurgir malgré des échanges nourris avec les biographes successifs de Model. Si on ne peut pas totalement exclure qu'à l'occasion d'une de ses permissions printanières Model ait un instant partagé ses doutes avec son fils, ce serait aussi la seule fois qu'il aurait fait une allusion précise sur les opérations militaires auprès de sa famille.

Il est plus vraisemblable que Model, bien que conscient des risques, se soit rassuré en pensant aux campagnes des deux étés précédents. Les Allemands avaient attaqué en nette infériorité numérique, mais n'avaient eu besoin que de quelques jours pour percer les défenses soviétiques. Rien n'avait pu arrêter leur *Blitzkrieg*. De plus, le but de *Citadelle* étant de détruire le maximum de forces ennemies plutôt que d'obtenir des gains territoriaux, que l'Armée rouge soit massée à Koursk est finalement très

satisfaisant. « Il faut se féliciter de l'évolution de la situation, lit-on sous l'entrée du 12 juin 1943 du journal des marches de la 9e armée, [car] compte tenu de la supériorité inégalée du commandement allemand, des troupes terrestres et des forces aériennes, il y a toute perspective d'infliger des coups dévastateurs à l'ennemi[53]. » Que cette note date du lendemain du retour de Model n'est sans doute pas un hasard : l'ambiance anxieuse des semaines précédentes n'avait plus le droit de cité. Comme l'ensemble des généraux, Model est convaincu que la qualité supérieure des états-majors, de l'armement et des tactiques compense largement la supériorité numérique de l'Armée rouge. Même si les Russes avaient semblé préparer leurs propres attaques, celles-ci n'ont jamais réussi qu'en hiver – et encore, pas contre la 9e armée –, et la *vista* opérationnelle des unités blindées allemandes pourra toujours stopper leurs succès locaux[54]. Dans son ordre du 15 avril sur *Citadelle*, Hitler a ordonné que « les meilleures unités, les meilleures armes, les meilleures chefs et de grandes quantités de munitions [soient] utilisés aux points focaux[55] », et tel est en effet le cas : les divisions d'élite, les armes les plus modernes en abondance, les généraux les plus expérimentés du front de l'Est, tout est réuni pour frapper en deux pinces le saillant de Koursk. Aussi, quand à l'occasion d'un exercice sur carte, le colonel Siegfried Rasp, chef d'état-major du 23e corps d'armée, conclut que les forces sont trop faibles pour que l'opération soit couronnée de succès, Model préfère le relever de son poste plutôt que de reconnaître la pertinence de son avis[56]. Invité chez Hitler le 1er juillet pour y écouter une dernière harangue avant le début des combats, Model est confiant.

Model à la bataille de Koursk : de la réactivité à la perturbation

Le 5 juillet 1943 commence enfin l'opération contre Koursk, ce plan retardé depuis si longtemps qu'aucune surprise n'est plus possible, cette attaque du fort au fort, ces masses allemandes se jetant droit sur une gigantesque forteresse antitanks, cette bataille de matériel frontale de moins d'une semaine, concentrée sur quelques dizaines de kilomètres, à l'inverse du concept d'infiltration mis en œuvre depuis la bataille de France.

Après une courte nuit, Model est dès 5 h 30 du matin (heure de Berlin) en route vers ses subordonnés pour leur mettre la pression et procéder sur-le-champ à des ajustements. Sur le front de la 9^{e} armée, les combats sont immédiatement d'une extrême intensité. Les Russes se défendent partout avec acharnement. Les mois de préparation portent leurs fruits, les soldats de l'Armée rouge ne paniquent pas devant les tanks, mais les laissent passer et assaillent les troupes moins protégées qui les suivent. Les sapeurs reposent constamment des mines – la principale arme pouvant temporairement stopper les énormes chars allemands – jusqu'à créer comme un océan d'obstacles. Les bunkers et les tranchées sont d'une telle densité que les soldats allemands se découragent progressivement, car emporter une position fortifiée permet juste de découvrir qu'il en existe une autre un peu plus loin. À cela s'ajoute une sévère perte de repères : l'artillerie bouleverse les paysages, dans le ciel un ballet incessant d'avions ennemis et amis se combattent ou bombardent, autour de soi les camarades tombent les uns après les autres, et très vite la densité du feu d'artillerie sépare fantassins et chars alors que chacun a besoin de l'autre pour avancer ou pour se maintenir en position. Comme les Allemands attaquent le long d'une pente ascendante, les Soviétiques, bien qu'ils essuient des pertes beaucoup plus importantes, bénéficient au moins d'une meilleure vision du champ de bataille. Mais le 6 juillet, le général Rokossovski réagit impulsivement en engageant des réserves blindées, qu'il voit seulement se

faire tailler en pièces par les antichars allemands. Au prix de centaines de carcasses laissées sur le champ de bataille, les Soviétiques ne bloquent l'avance allemande que d'une journée. Toutefois, Rokossovski apprend vite : il ordonne que les chars s'enterrent dans des positions statiques, ne s'aventurent plus à chercher l'engagement en terrain ouvert, et n'ouvrent le feu qu'à bout portant. Il prive alors les Allemands d'un de leurs principaux atouts : leur capacité à détruire l'ennemi à longue distance. Après un progrès encourageant de 8 kilomètres le 5 juillet, les Allemands ne s'étendent plus que de 10 kilomètres les trois jours suivants, avant d'être paralysés.

Model a fait installer un poste avancé de son quartier général, composé de quatre-vingts tentes, à 50 kilomètres de la ligne de front initiale, ce qui est curieusement loin de l'action[57]. Son agenda peut être reconstitué heure par heure grâce à des notes prises à la volée lors de ses déplacements et grâce aux relevés de ses appels radio[58]. Nous allons décrire où se place et comment commande le général d'armée aux jours cruciaux d'une grande opération. Il est donc en route tôt le premier matin, seulement accompagné de son aide de camp et d'un camion radio. Il visite d'abord ses deux subordonnés au centre du dispositif : le général Lemelsen au 47^{e} corps panzer, puis le général Harpe au 41^{e} corps panzer. Il décide de revenir jusqu'à son quartier général, où il se présente vers 10 h 30 : ayant constaté la dureté des combats, il ordonne à l'artillerie de se focaliser au centre et de cesser les feux en soutien des deux corps sur les ailes. L'opération, qui ne s'étendait que sur 50 kilomètres de large, se concentre encore plus : les déluges de feu allemands et russes s'abattent maintenant sur une zone de 15 à 20 kilomètres d'étendue : un mouchoir de poche. Puis Model repart visiter ses deux flancs pour saisir la situation et estimer si y ralentir l'action est bien opportun. Les encombrements comme les constantes menaces aériennes le ralentissent : il lui faut deux heures pour une trentaine de kilomètres de trajet jusqu'au 46^{e} corps, à l'ouest. Il souhaite s'approcher

plus près du front, mais apprend qu'il est impossible de lui garantir un passage sécurisé à travers les champs de mines. Il traverse ensuite tout le front pour s'entretenir avec le général Friessner, qui tient le 23e corps, à l'autre extrémité du champ de bataille, et autorise l'arrêt d'un assaut mal engagé à l'extrémité du front. Il retourne au centre en étant à 16 h 30 chez Harpe au 41e corps panzer, et peu après chez Lemelsen au 47e corps panzer. Harpe lui demande le soutien des blindés de la 18e division panzer, jusqu'ici en deuxième échelon, et Model hésite. Par contre, comme les progrès dans le secteur de Lemelsen sont encourageants, il prend une décision d'importance en y engageant pour le lendemain la 2e division panzer et, pour le jour suivant, la 9e division panzer. Les réserves soviétiques n'étant pas encore engagées, et aucune brèche nette n'étant faite dans les défenses, ces blindés ont donc une mission de rupture des dernières défenses, et non d'exploitation. Au passage, avant de remonter en voiture, Model émet une série d'ordres à destination de toute l'armée, par exemple sur l'organisation des positions pendant la nuit. Il a peut-être senti qu'un cadre général serait utile pour éviter qu'une action ennemie ne perturbe l'action du lendemain, mais il est surprenant que cela n'ait pas été anticipé pendant la longue préparation de l'offensive. De retour à son quartier général à 19 heures, il décide avec son chef d'état-major du secteur où seront concentrées les opérations aériennes du lendemain, puis s'entretient avec Kluge vers 20 h 40. Sans doute questionné par son état-major, il se rend alors compte qu'il ne lui a pas expliqué les ordres génériques qu'il a émis dans l'après-midi, ce qu'il corrige enfin. Il décide aussi d'accepter la demande de Harpe au sujet de la 18e division panzer. Il se retire enfin pour une brève nuit.

On observe ici le Model hyperactif, constamment sur la brèche, prenant le pouls de la situation chez ses quatre corps d'armée et passant même à deux reprises auprès de ceux qui détiennent le rôle le plus important. Il peut ainsi prendre des décisions structurelles sur l'engagement des appuis-feu, à

commencer par son artillerie. On perçoit aussi que ses déplacements peuvent créer quelques ruptures de communication entre ce qu'il exige sur place et ce qu'il indique parfois tardivement aux officiers chargés de relayer ses ordres. Model a, bien sûr, le dernier mot quant à l'engagement du second échelon, les divisions blindées, et on voit qu'il décide de les lancer dans la bataille après une demi-journée seulement, bien avant qu'une percée ne soit faite. Fébrilité ou réalisme ? Difficile à dire. Mais au moins sait-il que les réserves ennemies ne sont pas encore battues, donc qu'une percée serait prématurée. Il abandonne immédiatement le concept opérationnel consistant à garder ses chars pour l'exploitation, anéantissant tout le travail préparatoire, mais tentant de corriger une disposition de forces qui apparaît maintenant comme complètement inadaptée.

La reconstitution de son agenda éclaire aussi ses jours suivants. En été, le jour se lève vers 3 h 30 à Koursk, et Model, dès 4 heures du matin, est à son poste pour un point de situation. Jusqu'à 5 heures environ, il distribue ses instructions par téléphone à ses corps d'armée ou à l'artillerie. Probablement parce que la fatigue commence à se faire sentir, il maîtrise moins son impulsivité, si bien qu'il se mêle de détails tactiques, ordonnant des changements de dernière minute dans la disposition des bataillons comme dans les plans de feu. Il appelle aussi Kluge à 5 h 40 pour lui réclamer des renforts : puisqu'il a déjà engagé deux de ses divisions panzer de la deuxième vague, et qu'il compte faire monter la seule restant, il lui faut deux nouvelles unités prélevées sur les réserves du groupe d'armées. *Quid* de la menace d'une action soviétique ailleurs le long du saillant d'Orel ? Model ne s'en soucie absolument plus. Vers 8 heures, il quitte son quartier général. Son état-major perd complètement sa trace le 6 juillet parce que Model enchaîne les trajets et visite une dizaine de postes de commandement, sans jamais s'arrêter longtemps ni prendre le temps d'un appel radio à son équipe. Pendant qu'il circule d'un poste à l'autre, les Soviétiques lancent une contre-attaque avec une de leurs armées blindées, et

Model n'en est probablement informé qu'avec un net retard – heureusement que ses subordonnés prennent d'eux-mêmes leurs dispositions pour bloquer la réaction ennemie. Ayant déjà concentré l'artillerie sur un secteur étroit et ayant ordonné l'intervention de ses unités blindées, Model n'a guère d'autre carte à jouer que d'apparaître par surprise pour mettre une pression constante sur ses subordonnés, accompagnant le tout du vocabulaire ordurier dont il est coutumier. Le 7 juillet, Model se concentre sur le secteur du 47e corps panzer, où sont en action ses divisions panzer. Il débute son tour par la 2e division panzer, puis passe par la division d'infanterie voisine, où sont alors présents non seulement le général Lemelsen mais aussi le feld-maréchal Kluge. On ne sait ce que ces hommes se disent. Vers midi, Model est auprès d'une autre division panzer, la 20e. Puis à 13 heures, il retourne à la 2e division panzer. Il estime certainement que le commandant de l'unité, le général Vollrath Lübbe, doit être constamment supervisé, et reste auprès de lui pendant six heures. Ce choix est problématique : le quartier général d'une division n'a pas les capacités de transmission pour gérer l'ensemble du front, et Model reçoit avec retard certaines informations critiques. La 20e division blindée réussit, par exemple, une avance prometteuse, mais le temps que Model l'apprenne et redirige l'artillerie vers le secteur pertinent, l'ennemi s'est rétabli. D'autre part, si Lübbe n'était pas le commandant pertinent pour une division panzer, il aurait fallu le relever, ce que Model, bien qu'il l'ait envisagé, n'a pas osé faire[59]. Model s'en va vers 19 heures, mais, sur le trajet de retour à son quartier général, il fait un arrêt improvisé auprès d'une unité de défense antiaérienne. Une idée lui a traversé l'esprit : il pourrait ajouter à sa puissance de feu terrestre l'arsenal de tubes de DCA. Or cette unité, puisqu'elle dépend de la Luftwaffe, a des canaux de transmission différents de ceux de l'armée de terre, si bien que Model est de nouveau injoignable. Enfin revenu à son quartier général, Model enchaîne les réunions entre 21 heures et 23 heures pour positionner les nouvelles unités et définir le soutien aérien – charge à tout le monde de s'adapter

pendant les quelques heures qui restent avant le lever du jour. Les ordres pour l'aviation suggèrent que ses décisions deviennent progressivement plus hésitantes : le 6 juillet, il décide simplement d'accorder tout le soutien aérien au 47e corps d'armée, mais le lendemain il choisit un plan de feu fort compliqué à base de plages horaires différenciées pour chaque corps d'armée, sur des secteurs pourtant si étroits qu'un avion les survole en quelques minutes. Peu après 23 heures, il se retire dans ses quartiers et ne s'accorde que trois heures de sommeil.

Les 6 et 7 juillet, Model est globalement injoignable et/ou reste dans un secteur étroit du front (le 47e corps panzer), si bien qu'il perd la vue d'ensemble de la bataille. Les événements surviennent sans qu'il en soit informé à temps, parce qu'il se positionne de 8 heures à 21 heures là où il est trop long ou trop compliqué de le joindre. En même temps, Model reste à une certaine distance des combats : il ne semble pas s'aventurer jusqu'à la ligne de départ de l'offensive et encore moins jusqu'au front, une dizaine de kilomètres plus loin. Si fréquenter les états-majors de ses subordonnés lui donne parfois quelques informations qui ne seraient pas remontées dans les rapports quotidiens[60], il lui manque peut-être un ressenti précis des fortifications construites par l'Armée rouge et de l'état dans lequel sont ses hommes après trois jours de combats extrêmement intenses. Manquant de sommeil et sans doute extrêmement tendu (ce qui se comprend), ses ordres complexifient la situation au lieu de la clarifier. Il délaisse une saine supervision de l'action pour s'impliquer dans des choix de détail et a de plus en plus de mal à saisir la situation d'ensemble. Model est maintenant générateur de frictions. De rouage efficace, il est devenu perturbateur.

Opérationnellement, Model a pour objectif d'atteindre le haut de la pente sur laquelle se déroulent les combats : ou bien le village de Ponyri le long de la voie ferrée Orel-Koursk (secteur du 41e corps panzer), ou bien, 15 kilomètres à l'ouest, les hauteurs d'Olkhovatka (secteur du 47e corps panzer[61]). Les Soviétiques sont bien conscients de l'importance de ces

hauteurs, barrées par leur troisième ligne défensive, et Rokossovski y fait monter tout ce qu'il peut pour une défense acharnée[62]. Surtout, Model engage ses divisions panzer une par une. Il accepte dès le premier jour le démantèlement de la 18e panzer, dont les éléments blindés sont envoyés d'un côté, tandis que les grenadiers renforcent les divisions d'infanterie. Puis il met en ligne la 2e panzer le 6 juillet, sans obtenir la percée. Elle est suivie le 7 juillet de la 9e panzer, toujours en vain. Puis vient la 4e panzer le lendemain, sans plus de succès. Model arrête même les opérations une journée pour se regrouper, sans davantage déboucher le lendemain. Le 11, il lance encore la 10e division de panzergrenadiers (accordée par Kluge sur les réserves du groupe d'armées), qui échoue à son tour[63]. Mais, bien qu'il constate que la défense russe se durcit en dépit des dégâts infligés, il continue à penser qu'il lui suffirait d'avoir encore deux divisions panzer pour percer, et les réclame à chaque occasion à Kluge[64]. Certes, toutes ces unités sont groupées sur une étroite zone de moins de 15 kilomètres de large. On ne peut pas dire que le principe de concentration de forces échappe à Model, mais on voit qu'il se contente d'empiler troupe sur troupe sans aucune imagination, s'obstinant jour après jour dans l'échec. Car les moyens lancés à l'assaut des positions soviétiques sont si nombreux, tout en dépendant d'organisations différentes, que leur efficacité va décroissant : ajouter encore des chars, et d'autant plus s'ils dépendent d'un nouveau général, ne sert plus à grand-chose quand ceux présents peinent déjà à agir harmonieusement.

Et comme si empiler ces organisations ne suffisait pas, Model improvise aussi le 8 juillet un « groupe Esebeck », du nom du général qui le commande. Cette équipe, jusqu'ici chargée d'organiser le transit des divisions sur les arrières de l'armée, se voit maintenant confier l'action de deux divisions à cheval sur les 46e et 47e corps d'armée. L'irruption de ce nouvel état-major au milieu de tous les autres crée des complexités et des retards d'autant plus désolants que, faute d'atteindre son objectif, le groupe

Esebeck est retiré après juste une journée d'opérations. Mais Model tient à cet état-major intermédiaire et, le 10 juillet, il lui confie une nouvelle mission groupant trois des quatre divisions du 47e corps panzer. Il estime probablement que le général Lemelsen, le commandant en titre du 47e corps, n'a plus l'énergie pour continuer l'attaque – il s'énerve franchement quand un rapport de Lemelsen ose constater l'évidence, à savoir que l'usure des forces allemandes tout comme la force de l'ennemi et de ses positions retranchées rendent un succès impossible[65]. Model aurait pu remplacer Lemelsen sur-le-champ, mais comme avec Lübbe à la 2e panzer, sa colère ne se traduit pas en actes. La nouvelle mission alambiquée du groupe Esebeck échoue en quelques heures, elle aussi.

Model perd donc le contrôle de la bataille, et si cela est d'abord dû à l'habilité et à la puissance de la défense soviétique, qui anticipe largement les coups portés, les décisions personnelles de Model ont des conséquences notoires : emploi du temps le tenant trop longtemps « loin des manettes » ; engagement des réserves par petits paquets et exactement là où l'ennemi les attend ; attaques frontales et répétées signant l'abandon de toute idée de manœuvre et l'enlisement dans une bataille d'usure ; et improvisations intempestives touchant l'organisation ou la distribution des appuis-feu. Après cinq jours de combats, le 9 juillet au soir, les pertes allemandes atteignent un niveau insupportable : environ 20 000 hommes sont morts, blessés ou disparus, ce qui représente plus de 30 % des fantassins engagés. Au moins 500 officiers sont perdus[66]. Certes, les pertes soviétiques sont bien supérieures, mais la 9e armée est obligée de ralentir le rythme, et ses assauts des jours suivants, plus limités, perdent tout espoir de déboucher sur une victoire. Après plusieurs jours de déni, Model commence à comprendre que s'obstiner à attaquer droit devant est une erreur. Il décide enfin de tenter de percer ailleurs, en revigorant le secteur le plus à l'ouest de son dispositif. L'idée serait alors de contourner les Soviétiques. Mais trop tard : l'Armée rouge saisit l'initiative et l'attaque dans le dos.

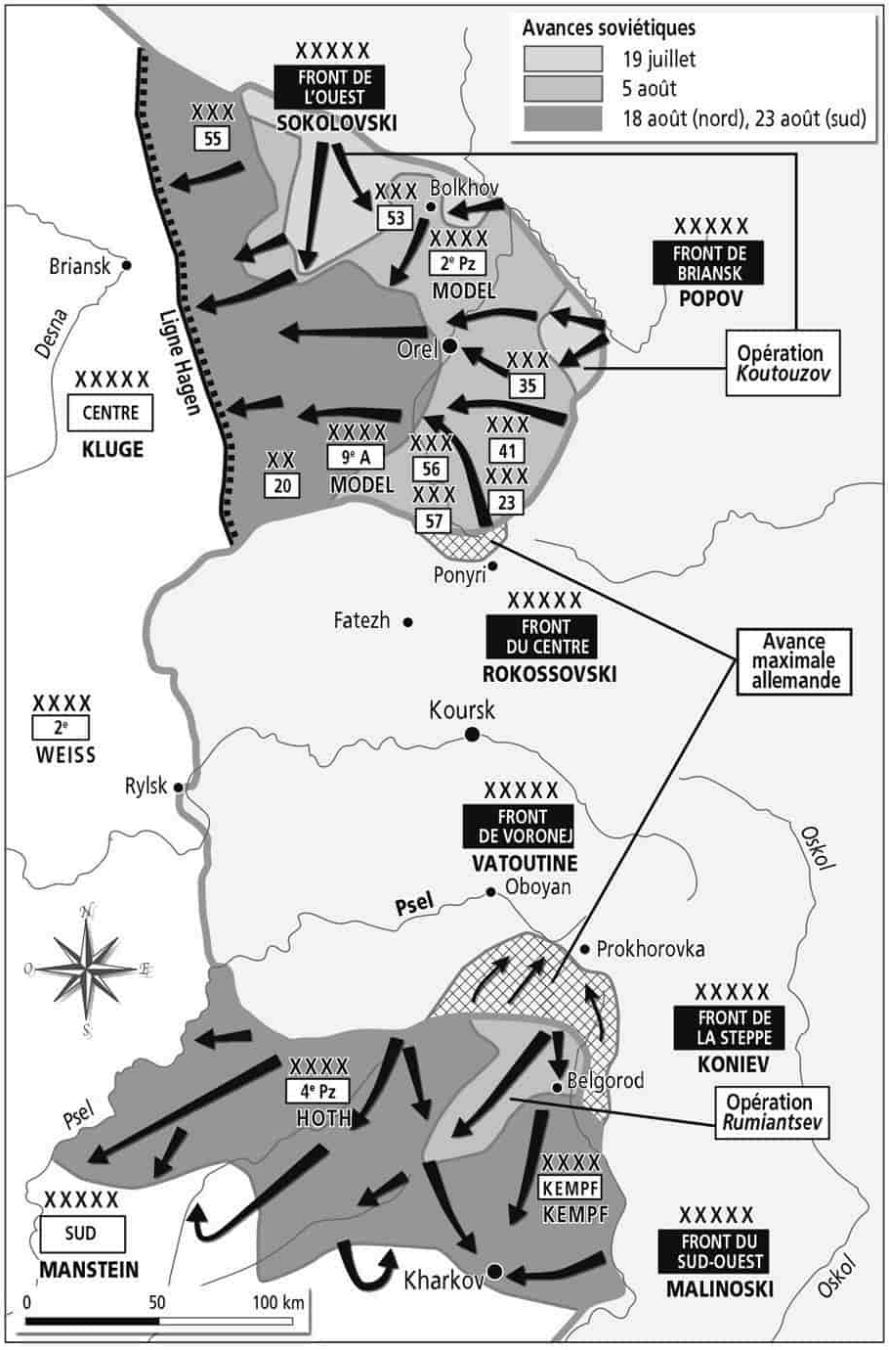
La contre-offensive soviétique pour le saillant d'Orel

Le 12 juillet, les Soviétiques démontrent l'ampleur de leurs préparations et de leurs réserves en lançant l'opération *Koutouzov*, une vaste attaque contre le saillant d'Orel[67]. Voici que le scénario catastrophe pour Model se concrétise : l'Armée rouge le frappe dans le dos, alors qu'il a engagé l'essentiel de ses forces mobiles dans la bataille de Koursk. Soulignons combien son concept opérationnel avant la bataille est mis en échec. Les divisions blindées étaient laissées en deuxième vague pour pouvoir ou bien exploiter vers Koursk une fois la brèche faite, ou bien parer une attaque soviétique ailleurs dans le saillant d'Orel. Elles ne peuvent faire ni l'un ni l'autre : elles sont enlisées dans le tamis des défenses soviétiques sans parvenir en terrain ouvert, mais trop profondément pour colmater immédiatement la nouvelle attaque russe.

Le commandement allemand s'attendait à cette attaque, mais pas à un mouvement de cette ampleur. Le front est tenu avec une faible densité de troupes par la 2e armée panzer qui, contrairement à ce que son nom indique, n'a plus de blindés depuis longtemps. Les rapports de forces sont écrasants en faveur des Soviétiques[68], qui se permettent de lancer non pas un mais trois puissants groupes d'assaut : leur front de Briansk frappe à la pointe du saillant, tandis que le front de l'Ouest cogne à la fois au nord-est à Bolkov, et tout au nord d'Orel. Cette dernière attaque enfonce les lignes allemandes au point que les Soviétiques y insèrent dès le premier jour leurs unités blindées en exploitation. Voilà qui est d'autant plus dangereux que les Russes peuvent déboucher sur l'ouest d'Orel et couper la voie ferrée vitale à tout le ravitaillement allemand. Parachevant la dégradation de la situation, la 5e division panzer, que le groupe d'armées Centre accorde sur ses réserves, s'y fait décimer dès son premier engagement le 13 juillet. Néanmoins – et c'est une chance inespérée pour les Allemands –, le haut commandement soviétique ne profite pas de la superbe opportunité

découlant de sa percée : au lieu de s'installer en force sur la voie ferrée Briansk-Orel, ce qui contraindrait les Allemands à une évacuation précipitée, il rabat sa pointe vers l'est pour se lier avec les forces présentes autour de Bolkov. Ce choix opérationnel laisse le temps aux Allemands de réagir.

***Citadelle* et les contre-offensives soviétiques, juillet-août 1943**



L'ampleur de la crise provoque l'arrêt soudain de la pince nord de *Citadelle*[69], même si la pince sud menée par Manstein poursuit son effort quelques jours de plus. Kluge ordonne prestement le redéploiement de plusieurs divisions affectées à l'attaque sur Koursk. Comme prévu, il confie à Model le commandement des opérations sur l'ensemble du saillant d'Orel. Model se précipite à l'état-major de la 2e armée panzer pour prendre en main la situation[70]. Le voici dans son élément : se parachuter dans une nouvelle organisation au bord de la panique pour remobiliser tout le monde, frustrer l'ennemi et rétablir un front continu. La mission semble le revigorer.

Avec son énergie coutumière, il organise la défense. Il constate immédiatement qu'il n'est pas question de repousser l'Armée rouge et recadre l'action : « Il ne s'agit plus de regagner l'ancienne ligne de défense principale, mais d'arrêter la percée des forces russes sur une ligne appropriée, et de libérer des forces pour contrer l'ennemi aux points décisifs opérationnellement. Les gains ou pertes de terrain tactiques ne jouent plus aucun rôle décisif[71]. » Kluge est parfaitement d'accord : « Il est important de rétablir une ligne de front cohérente le plus rapidement possible, sans qu'il soit nécessaire de reprendre partout l'ancienne ligne de défense[72]. » Les Allemands qui, une semaine auparavant, se voyaient conquérir tout le saillant de Koursk, n'envisagent plus une seconde de pouvoir seulement se maintenir en place. L'idée qui émerge est, au contraire, de gagner du temps pour évacuer les énormes stocks de ravitaillement destinés à *Citadelle*, et surtout pour préparer une ligne d'arrêt définitive à la base du saillant : la « position Hagen ». Le tracé en a été reconnu depuis des mois, mais les travaux de terrassement n'ont pas vraiment pu avancer. Hitler le confirme quelques jours plus tard : « Il n'est pas pour moi important de fermement tenir le saillant d'Orel », mais, poursuit-il, il est indispensable, d'une part, d'infliger le maximum de pertes à l'ennemi pour obtenir « un affaiblissement décisif de sa force de combat » et, d'autre part, d'évacuer

tout le ravitaillement et tous les biens économiques. Le départ du saillant d'Orel ne peut donc être que progressif, en donnant à la troupe le « sentiment qu'il s'agit d'un mouvement planifié » plutôt que forcé par l'ennemi[73]. Hitler, contrairement à un cliché fort répandu[74], ne s'accroche pas coûte que coûte à chaque mètre de terrain. Il laisse les mains libres à Model pour mener une défense mobile.

Le saillant d'Orel est sous contrôle allemand depuis 1941, et des lignes défensives, certes d'une sophistication variable, y ont été construites. Model dispose donc de points de repli reconnus qu'il tente de compléter par tous les moyens. La 9e armée a subi de lourdes pertes contre Koursk mais qui touchent d'abord l'infanterie, alors que les tanks comme l'artillerie sont globalement préservés. La plupart des véhicules atteints par les obus et les mines soviétiques ne sont que temporairement hors de combat, et, puisque les Allemands gardent le contrôle du terrain, ils sont tractés jusqu'aux ateliers de réparation pour remise en état. Ainsi, pendant *Citadelle*, la 9e armée n'enregistre qu'une grosse centaine de pertes définitives de blindés, soit environ 10 % de son équipement, et elle rapporte même avoir capturé plus de 120 chars ennemis, aussitôt mis au service de ses propres troupes[75]. Ces armes, à commencer par les chars lourds, vont se montrer particulièrement adaptées aux combats défensifs. Débarrassés du besoin de s'entourer des fantassins ou du génie indispensable à la prise de positions retranchées, les Tigre et les Ferdinand profitent à plein de leur portée de tir supérieure pour arrêter à peu de frais tout ce qui se présente dans leur champ de vision. De même, les canons autotractés, bien connectés aux observateurs d'artillerie, permettent un feu précis contre les vagues ennemies avançant à découvert, tout en étant capables de changer rapidement de position dès qu'ils sont repérés.

Du 12 au 20 juillet, Model répartit ses blindés pour parer chaque axe ennemi[76]. Il reçoit rapidement l'accord de principe pour abandonner les dix kilomètres conquis pendant *Citadelle*[77], ce qu'il met en œuvre quand les

Soviétiques attaquent aussi dans le secteur. Il simplifie l'organisation : au lieu d'alterner entre les états-majors de la 2e armée panzer et de la 9e armée, d'où il aurait à gérer les sept corps d'armée qui couvrent le demi-cercle du saillant, il crée deux « groupes » de corps d'armée. Le groupe du général Harpe tient le nord-est, tandis que le général Lemelsen étend son secteur pour couvrir le sud. Il confie donc l'essentiel des opérations aux commandants qu'il connaît depuis des mois – jugeant avec raison que Lemelsen, décevant pendant *Citadelle*, sera tout à fait compétent en défense –, et il ne garde sous ses ordres directs que les corps du général Rendulic, sur la pointe du saillant, et du général Jaschke au nord-ouest. Il peut ainsi positionner les unités blindées retirées de l'attaque contre Koursk aux points les plus brûlants : dès le 12 juillet, la 12e division panzer est envoyée chez Harpe, au nord-est face à Bolkov. Deux jours plus tard, il confie à Rendulic deux brigades de Ferdinand et deux divisions blindées pour que la pointe du saillant tienne au moins le temps que deux autres divisions panzer (les 18e et 20e) passent derrière pour tenir le nord du saillant. Le 17 juillet, il parvient à expédier encore une autre unité à l'ouest d'Orel chez Jaschke[78]. Il réclame sans cesse des renforts et obtient une division blindée et la division *Grossdeutschland*. Il n'oublie pas d'exiger aussi des bataillons de travailleurs pour creuser des obstacles antichars ou créer des bunkers. Il insiste auprès de Kluge pour placer les travaux de la position Hagen à la base du saillant en seconde priorité par rapport aux besoins à court terme des divisions combattant dans le saillant.

Ces reculs et ces évacuations se font toutefois dans un climat de crise permanente, entre orages d'été détrempant les routes et bloquant le soutien aérien, attaques soviétiques incessantes, désagrégation irrémédiable des unités allemandes, actions massives des partisans sur les lignes de communication, et énormes demandes logistiques pour ravitailler les troupes mais aussi pour vider les entrepôts et détruire le pays de manière systématique. À force de parcourir le champ de bataille pendant la journée,

de passer ses nuits à planifier les actions du lendemain, et de régler les innombrables urgences, Model risque l'épuisement. Kluge lui met une pression permanente, en ne se contentant pas des comptes rendus biquotidiens, mais en l'appelant tous les jours, et parfois jusqu'à trois ou quatre fois le même jour[79]. Les retranscriptions de leurs échanges, policées après coup, laissent tout de même transparaître un ton aigre-doux : « En l'absence de renforts, je ne peux rien faire », se plaint par exemple Model. « Dans ce cas précis, des renforts n'auraient rien changé », corrige Kluge. « Oh, si ! Si j'avais eu des renforts aujourd'hui, la situation aurait été complètement différente », le reprend Model. « Je fais de mon mieux[80] », conclut Kluge fermement. Erich Jaschke, commandant du 55e corps d'armée, se souvient d'échanges autrement plus musclés : « [Model] a fait part de son opinion à ses supérieurs d'une manière incontestablement très brusque : j'ai entendu des appels téléphoniques où les choses se sont compliquées[81]. » Avec tout cela, planifier au-delà de soixante-douze heures est impossible, et Model ne s'en plaint jamais : à tout prendre, il préfère l'incessante improvisation.

Model, sur les nerfs, déverse son fiel sur ses subordonnés. « Son agitation se traduisait par des excès de tempérament, ce qui n'avait pas toujours un effet favorable sur la coopération avec son état-major », explique August Winter dans un bel euphémisme. « Après quelques disputes difficiles au début de notre relation, j'ai pu établir un lien de confiance avec lui. Cependant, j'ai dû consacrer une part considérable de mon travail à aplanir les tensions entre le commandant en chef [Model] et, d'une part, les généraux commandant les corps d'armée et, d'autre part, le commandant en chef du groupe d'armées [Kluge][82]. » Model ne supporte pas l'hésitation, et si ceux qui parlent clairement et brièvement peuvent esquiver ses remarques vexatoires, « il était particulièrement dur envers ses subordonnés, surtout envers les officiers supérieurs (commandants de division et autres), lorsque

ceux-ci, comme il disait, “ne poussaient pas” ou “ne pensaient jamais à rien”[83] ».

Cette difficulté à se maîtriser trouve aussi son exutoire quand Model se pose enfin, tard dans la nuit, et qu’il se laisse aller à toutes sortes de blagues de caserne. Il lui arrive de convoquer quelques tankistes pour qu’ils lui chantent la chanson des panzers. Il fait un soir réveiller le vétérinaire de l’armée, qui parcourt 50 kilomètres, pour l’interroger sur les caractéristiques distinctives des hannetons mâles et femelles[84]. Au mess, Model aime s’entourer de divers officiers – le médecin en chef, le chef des ateliers d’entretien de véhicules, etc. – et tente de se montrer naturel et tranquille. Il laisse les bouteilles circuler et n’est pas le dernier à boire. Un jour, la discussion porte sur les partisans, tout le monde se plaignant de l’insécurité sur les arrières. Model s’enflamme : qu’on lance un raid dans les prochaines heures ! Il ordonne au médecin chef de constituer un bataillon, au vétérinaire un autre, aux gens des transmissions un troisième, en tout cinq bataillons, et quand son regard s’arrête sur son responsable du renseignement, le fidèle Georg Buntrock, un simple lieutenant-colonel, il lui confie soudainement le commandement de l’ensemble. Le médecin n’en revient pas : c’est irresponsable, c’est dans une ambiance de beuverie qu’on ordonne une telle mission ! Les officiers se méfieront davantage la prochaine fois qu’ils passeront une soirée au mess avec leur chef. Car Model est trop heureux de son improvisation et ne revient pas sur son idée une fois dégrisé. Il prend quand même un temps pour s’assurer que son lieutenant-colonel se prépare correctement, entre autres en lui donnant carte blanche chez le quartier-maître pour récupérer de l’armement. La mission est bel et bien lancée, et Model vient comme il se doit l’inspecter par surprise. Buntrock, dans ses souvenirs, n’insiste surtout pas sur le bilan du raid ni sur le sort des populations concernées[85].

Au total, l’Armée rouge, malgré de réelles faiblesses tactiques, a une telle supériorité numérique qu’elle force progressivement les Allemands à

reculer, mais sans jamais parvenir à les désorganiser. Le haut commandement soviétique manque terriblement de flexibilité. Il s'entête à frapper la pointe du saillant, là où les Allemands sont les plus solides, si bien qu'il lui faut deux semaines pour passer. À l'échelle tactique, sa totale indifférence aux pertes le conduit à multiplier les attaques frontales, que les difficultés des échelons subalternes à se coordonner réduisent à des assauts par petits paquets. Les Allemands peuvent souvent les arrêter les uns après les autres, et reculer en ordre à la faveur de la nuit avant qu'un assaut mieux préparé ne s'abatte sur eux. Model, qui se déplace continûment le long du front, repère aussi où il faut céder du terrain et où l'envoi d'un bataillon de chars lourds peut donner deux ou trois jours de sursis. Assailli de demandes de la part de ses subordonnés, il se garde de faire des promesses, mais se débrouille souvent pour envoyer les quelques troupes indispensables, quitte à les retirer le lendemain ou le surlendemain. Il exploite particulièrement bien le soutien d'appui-feu aérien, se servant souvent des Stuka comme d'une arme de dernier recours pour briser les assauts ennemis. L'état-major de la 2e armée panzer est impressionné par la pertinence des décisions de son nouveau général : « [Model] avait la rare capacité de prévoir et d'anticiper l'action ennemie intuitivement, et pas seulement intellectuellement. Il possédait un instinct de prédateur pour savoir où le Russe allait frapper le lendemain », explique August Winter, le chef d'état-major[86]. (Sans doute lui aussi aurait acquis une part de cette intuition s'il s'était décidé à sortir de ses bureaux.) Quand enfin les pointes soviétiques coupent la voie ferrée Orel-Briansk, le 19 juillet, Model peut réagir et les repousser. Au 1er août, le front a seulement reculé de 50 kilomètres sur tout le tour du saillant, mais Orel est devenue intenable, et les Allemands l'abandonnent préventivement avec d'énormes destructions. La perte de la ville divise par trois le débit de la voie ferrée depuis Briansk, ce qui entraîne mécaniquement l'évacuation de ce qu'il reste du saillant. Cela satisfait d'ailleurs Hitler, qui a besoin de libérer des troupes pour les envoyer en

Italie à la suite de la chute de Mussolini. Model gagne encore deux bonnes semaines et se replie en ordre. Le 17 août, les Allemands sont installés sur la ligne Hagen en ayant pu convoyer la quasi-totalité de leurs entrepôts.

Tout au long de cette retraite, Model demande que soient appliqués les « principes de l'opération *Bison* » (l'évacuation de Rjev cinq mois plus tôt) : retraite par lignes successives, évacuation de tous les civils de 14 à 55 ans, pillage et destructions systématiques. Il faut que le pays soit « complètement rasé », pour reprendre les termes d'un ordre émanant de son quartier général[87]. Au sujet de la ville d'Orel, Kluge, dont l'avis est sollicité, ordonne qu'on n'y détruise que les ponts et les bâtiments essentiels – Kluge, prudent, ménage l'avenir en laissant une trace écrite de sa mansuétude[88]. Cela n'empêche pas la ville d'être largement anéantie. Le commandant de la garnison a besoin de cinq pages pour dresser la liste des bâtiments et des installations détruits. Les descriptions trouvées dans les correspondances de soldats allemands, tout comme le rapport d'un journaliste britannique visitant les lieux peu après, confirment l'ampleur des démolitions, sans même qu'il soit besoin de se référer aux constatations des commissions d'enquête soviétiques[89]. Model n'a donc pas pris au sérieux l'instruction de Kluge, ou a compris qu'elle n'avait rien de sincère.

Les Allemands abandonnent aussi leurs positions de repli

Les opérations ayant suivi immédiatement l'échec de *Citadelle* peuvent être considérées comme un succès défensif pour Model. Il éteint la crise provoquée par l'opération *Koutouzov* et parvient, par coups de griffes et bonds en arrière, à ne plus se trouver dans une situation aussi critique qu'au départ. Hitler demandait que le maximum de pertes soit infligé à l'Armée rouge : la reconquête du saillant d'Orel a coûté aux Soviétiques au minimum 430 000 hommes (combattants et non-combattants) contre

environ 90 000 (combattants seulement) côté allemand[90]. Les Soviétiques ont en outre perdu 2 500 véhicules blindés dans l'affaire[91]. Les deux armées menées par Model ont donc reculé en se défendant avec acharnement. Hitler voulait aussi que l'essentiel des biens économiques soit évacué et le reste rasé, ce que Model a largement mis à exécution. Il a accompli la mission fixée par le Führer.

Mais le groupe d'armées Centre ne peut plus se permettre, entre Koursk et Orel, de perdre 120 000 hommes en moins de deux mois. Model a beau organiser le rapide retour au front des blessés légers, son armée s'amenuise inexorablement, tandis que les Soviétiques parviennent encore et encore à compenser leurs propres pertes. Le succès tactique de l'évacuation d'Orel, succès qui a finalement consisté à ne jamais se faire encercler et à choisir au moins en certaines occasions le rythme de recul, ne compense pas la désagrégation structurelle des forces allemandes. Avant même d'avoir atteint la ligne Hagen, les unités exsangues de Model sont appelées dans d'autres secteurs. Les Soviétiques lancent le 7 août une opération contre la 4e armée du général Heinrici, qui couvre Smolensk, et Model doit céder des unités blindées. Il se débrouille pour n'envoyer que sa division la plus faible – la 18e division blindée, à qui il reste à peine treize tanks (dont aucun lourd) –, ce qui ne permet pas un rétablissement durable du secteur menacé[92]. Le groupe d'armées Sud obtient aussi plusieurs divisions venant de l'armée de Model, tandis que l'état-major de la 2e armée panzer, qui n'a plus de troupes à commander, est envoyé dans les Balkans. Model ne peut rien faire une fois que ses unités ont quitté le groupe d'armées Centre, mais il demande continuellement le retour de celles prêtées à Heinrici en mettant en avant les concentrations ennemies devant sa ligne de front. Kluge, pour le faire taire, décide plutôt d'étendre le secteur de Model vers le nord, jusqu'à couvrir la zone où sont les détachements réclamés. Que Model décide s'il tient, à présent, à les en enlever[93]. Puis l'Armée rouge reprend

ses assauts. Le front de Rokossovski obtient fin août une percée contre la 2e armée, cette fois au sud de Model, percée magistralement exploitée pour avancer dans les profondeurs allemandes jusqu'à menacer Kiev. Dans le même temps, le front de l'Ouest du général Sokolovski reprend ses assauts et gagne progressivement du terrain à la jonction entre Model et Heinrici. Le front de Briansk attaque aussi les lignes de la 9e armée directement. Le 22 août, Model estimait dans un rapport argumenté que la ligne Hagen était la meilleure position pour passer l'hiver[94]. Huit jours plus tard, le 30 août, il ordonne à ses troupes de l'abandonner : il aura à peine tenu deux semaines sur cette ligne Hagen.

Les combats de septembre et octobre 1943 suivent la même mécanique. Fin août, Kluge décide de repositionner ses forces sur une nouvelle ligne de défense le long de la rivière Desna, 50 kilomètres à l'ouest de la ligne Hagen, ce que Hitler, contraint et forcé, accepte le 3 septembre. Cette ligne est enfoncée une dizaine de jours plus tard, un corps de cavalerie russe atteignant même les arrières de la 9e armée[95]. Hitler, de nouveau mis devant le fait accompli, obtempère à un nouveau recul vers une ligne « Panther », au niveau de Vitebsk-Orsha-Moguilev, encore 150-200 kilomètres plus à l'ouest. Mais bien que Kluge soit venu en personne demander ce recul au Führer, il traîne à transmettre les ordres correspondants. Il veut conserver les divisions que le dictateur lui a aussi demandé de transférer à Manstein, et il pense surtout pouvoir reculer « le plus lentement possible » pour n'être que le 10 octobre sur la position « Panther[96] ». Les Soviétiques ne lui en laissent pas le loisir et font craquer son front de toutes parts. Dans son secteur, Model doit progressivement céder ses divisions à ses voisins plus menacés, tout en couvrant à peu près la même longueur de front. Il proteste toujours quand Kluge veut lui enlever une division, mais doit à chaque fois s'incliner. Kluge ne lui fait qu'une confiance toute relative et suit de près les redéploiements en lui faisant sentir sa colère si les mouvements traînent, du moins s'il s'agit de renforcer un autre secteur du groupe d'armées –

Kluge est moins regardant quand les divisions sont destinées à Manstein. L'obstruction répétée de Model finit d'ailleurs par se voir au plus haut niveau : Hitler reproche au groupe d'armées Centre de n'avoir pas libéré les forces de la 9e armée assez vite[97]. En deux mois, Model voit ainsi son commandement passer de 24 divisions d'infanterie et 4 divisions blindées ou mécanisées à seulement 9 divisions d'infanterie[98]. Il ne peut rien faire de significatif pour tenir ses positions, bien que l'ennemi montre aussi des signes d'épuisement. Faute de recevoir quelques renforts, il abandonne Briansk le 17 septembre avant d'y être encerclé. Plus au nord, Heinrici laisse les Russes libérer Smolensk, en ruines, le 25 septembre. Tout cela répand un profond sentiment d'impuissance. Un jour que Model émet une demande à la fois sensée et urgente, Kluge lui répond franchement : « Je ne peux rien vous donner[99]. » Les derniers Allemands retraitent sur la position « Panther » le 2 octobre, et cette fois ils n'ont pas eu le temps de piller plus de 20 % ou 30 % des biens économiques de la zone abandonnée[100]. Mi-octobre, Model pétitionne de nouveau pour que les quelques unités qui lui restent reçoivent au moins des remplacements décents : Kluge répond que la 9e armée n'ayant pas eu à subir une pression ennemie comparable à celle des 2e et 4e armées, elle devra se débrouiller avec ce qu'elle a[101]. Model est alors repoussé de la rive de la Soj, un affluent du Dniepr, sur lequel il comptait s'appuyer pour l'hiver. Il est à présent revenu sur les territoires que sa division panzer traversait conquérante en juillet 1941.

Model mis en congé

À différentes occasions, Manstein et Kluge alertent Hitler sur la situation critique puis désespérée de leurs armées. Le premier tente avec acharnement de faire admettre au Führer qu'il faut confier la responsabilité du front de l'Est à un professionnel (à savoir, lui-même), en s'aveuglant à la

fois sur les réalités politiques qui poussent Hitler à conserver la supervision directe du front, et sur l'impact que cela aurait réellement face aux forces soviétiques. Le 14 octobre, Kluge, qui s'était en d'autres temps montré veule et obéissant, finit par écrire directement au Führer pour lui décrire, « en toute confiance », la réalité de la situation. Il fait circuler son courrier auprès de ses commandants d'armée, et Model n'y voit aucune objection[102].

> Les tranchées les plus avancées sont effroyablement vides, et le fait que nos soldats se sentent seuls et abandonnés à l'idée d'une attaque en masse de l'infanterie russe n'est pas surprenant […]. Ces derniers jours, je suis personnellement allé sur des positions d'artillerie où les batteries ne pouvaient pas tirer sur les cibles magnifiques qui s'offraient à elles parce qu'elles n'avaient plus de munitions […]. Le groupe d'armées Centre à lui seul manque de 200 000 hommes […]. Sans hommes, sans armes, sans réserves, aucun commandant, aussi compétent soit-il, ne peut commander. À ceux qui affirment que les choses sont pareilles côté russe, je dois dire que tel n'est pas le cas. Là où les Russes attaquent, ils ont tout ce dont nous manquons[103].

Kluge pense que cette lettre lui vaudra d'être relevé de son commandement, mais le 28 octobre c'est un accident de voiture qui l'envoie en convalescence pour de longs mois. Hitler nomme le feld-maréchal Busch pour lui succéder. Busch connaît bien Model, qui était son chef d'état-major à la 16e armée pendant la campagne de France. Dès qu'il arrive au groupe d'armées Centre, Busch impose un nouveau ton : plus question de reculer comme on le fait depuis juillet, on reste sur les positions présentes. Mais Model, dès leur première entrevue, lui explique qu'il lui faut au minimum 12 000 hommes en renfort pour avoir une chance de tenir[104].

La semaine suivante, le 4 novembre, à la surprise générale, Model apprend qu'il est relevé de son commandement et versé sans affectation dans la réserve de l'OKH[105]. Le général Harpe le remplace à la tête de la 9e armée. Cette décision de Hitler reste mystérieuse car, si Model n'a pas eu de contact direct avec celui-ci depuis juillet, il est toujours considéré comme un officier « fort et fiable ». Le 25 octobre, une dizaine de jours

plus tôt seulement, Hitler avait envisagé devant Goebbels de placer Model à la tête du groupe d'armées Sud en remplacement de Manstein. Manstein, avait-il expliqué, est « extraordinairement habile tactiquement mais sans aucune attitude idéologique, sans aucune force de caractère intérieure », ce qui dans son esprit contrastait avec Model[106]. Avec cela, difficile de souscrire à l'idée, parfois avancée, que Model aurait payé les tensions avec Kluge pendant l'évacuation du saillant d'Orel, d'autant que dans l'esprit de Hitler, cette évacuation s'est déroulée « conformément au plan[107] ». Une autre hypothèse serait de lier le départ de Model à l'arrivée de Busch : ce dernier aurait obtenu la tête d'un subordonné qu'il se savait incapable de manier. Hitler n'était pas forcément insensible aux problèmes de compatibilité de caractère, en particulier quand il s'agissait de la confrontation de personnalités fortes et anguleuses : il a pu écarter Model pour donner une chance à Busch de prendre en main le groupe d'armées, surtout si Busch a suggéré, en s'appuyant sur les demandes de renforts incessantes de Model, que celui-ci avait besoin d'un temps de repos mérité pour retrouver son allant coutumier.

Dans tous les cas, Model ne reçoit aucune explication. Il se retrouve à passer les fêtes de fin d'année avec sa femme et ses enfants en ruminant sur les causes possibles de sa disgrâce. Il sonde les uns et les autres sans avoir de réponse. L'époque lui vaut aussi les honneurs d'une lettre ouverte du comité Bund Deutscher Offiziere, un organe de propagande créé en septembre 1943 par des officiers supérieurs allemands en captivité en URSS. Le courrier de sept pages est signé de son fondateur, le général von Seydlitz-Kurzbach. Après quelques flatteries sur la lucidité de Model et sa capacité à ne pas se bercer d'illusions, il se moque du concept de défense élastique, « qui a si peu affaibli l'Armée rouge », et insiste sur l'épuisement de l'armée allemande, démontré par les reculs de l'automne 1943, avant même qu'un second front ne soit ouvert par les Anglo-Américains. « La confiance dans l'actuel *leadership* politique et militaire allemand est déjà

sévèrement ébranlée, et, nous en sommes convaincus, elle l'est sans doute aussi en vous, *Herr Generaloberst* […]. Adolf Hitler ne peut plus gagner la guerre, mais ne fait que la prolonger inutilement […]. Par conséquent, agissez en fonction de votre meilleur jugement. Obligez Adolf Hitler à démissionner[108]. » Cet appel ne peut, bien sûr, rencontrer aucun écho chez Model, mais le comité l'a peut-être choisi justement parce qu'il est parmi les plus fidèles du régime, afin non pas de le rallier, mais de montrer que même lui peut être jugé vacillant.

Désœuvré, Model s'occupe à rédiger un retour d'expérience de ses combats des derniers mois. « Personnellement, je dois admettre que les urgences dont j'avais prévu qu'elles me mettraient en action n'ont pas pris toute leur ampleur et que j'ai plutôt pris de longues vacances inattendues. L'art de la guerre est tout dans le changement et on doit après tout en accepter ses bons côtés », écrit-il au général Friedrich Wiese, un des commandants de corps de la 9e armée[109]. Il craint en fait de ne pas retrouver un rôle actif, mais ne semble pas avoir d'idée quant à la manière de procéder. Un court passage à Berlin, tout en lui donnant conscience des dégâts des bombardements alliés, lui fait comprendre que les états-majors sont tous partis en Prusse-Orientale au quartier général spécial de Hitler, le *Wolfsschanze* (« la Tanière du loup »). Il n'y a plus personne à croiser dans les couloirs pour rappeler ses bons offices. Il voit un jour un Condor, un avion utilisé pour transporter des personnalités, se présenter à l'atterrissage près de chez lui. Il s'emballe un instant à l'idée d'une nouvelle mission, mais personne ne sonne à sa porte[110]. De cette période d'oisiveté et, probablement, de déprime, il tire au moins une conclusion : il ne voudra plus jamais se retrouver dans une humiliante retraite forcée.

7

Le pompier, le brigand

L'année 1944 est pour Model d'une intensité hors norme. Basculant d'un groupe d'armées à un autre, toujours nommé au dernier moment pour tenter de redresser des situations désespérées, il intervient dans une succession de crises qui semble ne jamais s'interrompre. Dans le même temps, son engagement pour le nazisme atteint un sommet.

Courtiser Goebbels et la SS

Model quitte son domicile de Dresde le 7 janvier. Il ne reverra sa femme que quatre fois cette année-là, une courte nuit ou seulement quelques heures, intercalées dans ses trajets vers une conférence avec Hitler à Berlin ou Berchtesgaden[1]. Le temps des longues permissions de 1943 est révolu. Les 25 et 26 janvier 1944, il se trouve à Posen (l'actuelle Poznan), avec environ deux cents haut gradés de l'armée de terre, de l'aviation et de la marine pour écouter des conférences destinées à leur inculquer encore davantage d'idéologie nazie. Goebbels, le ministre de la Propagande, mène une intervention exaltée de deux heures, insistant sur la nécessité d'une « éducation politique » de la Wehrmacht, qui se traduit déjà par la présence d'officiers politiques dans toutes les unités. Le 26 janvier, Himmler, comme

il l'a fait quelques semaines plus tôt avec les chefs de la SS et avec les dirigeants du parti nazi, dévoile l'ampleur des assassinats visant les Juifs : personne n'est épargné, y compris les plus jeunes, « pour ne pas permettre que des vengeurs menacent nos futurs enfants ». Les généraux vétérans du front de l'Est ne peuvent être surpris : ils ont été des témoins directs, souvent complices et parfois ordonnateurs, des meurtres de masse de la population en Union soviétique. Aussi l'annonce formelle d'un crime d'État systématique et visant également les Juifs allemands ne les trouble-t-elle pas. Le général Heinrici juge la conférence « intéressante », bien que « livrée sur une note sombre »[2].

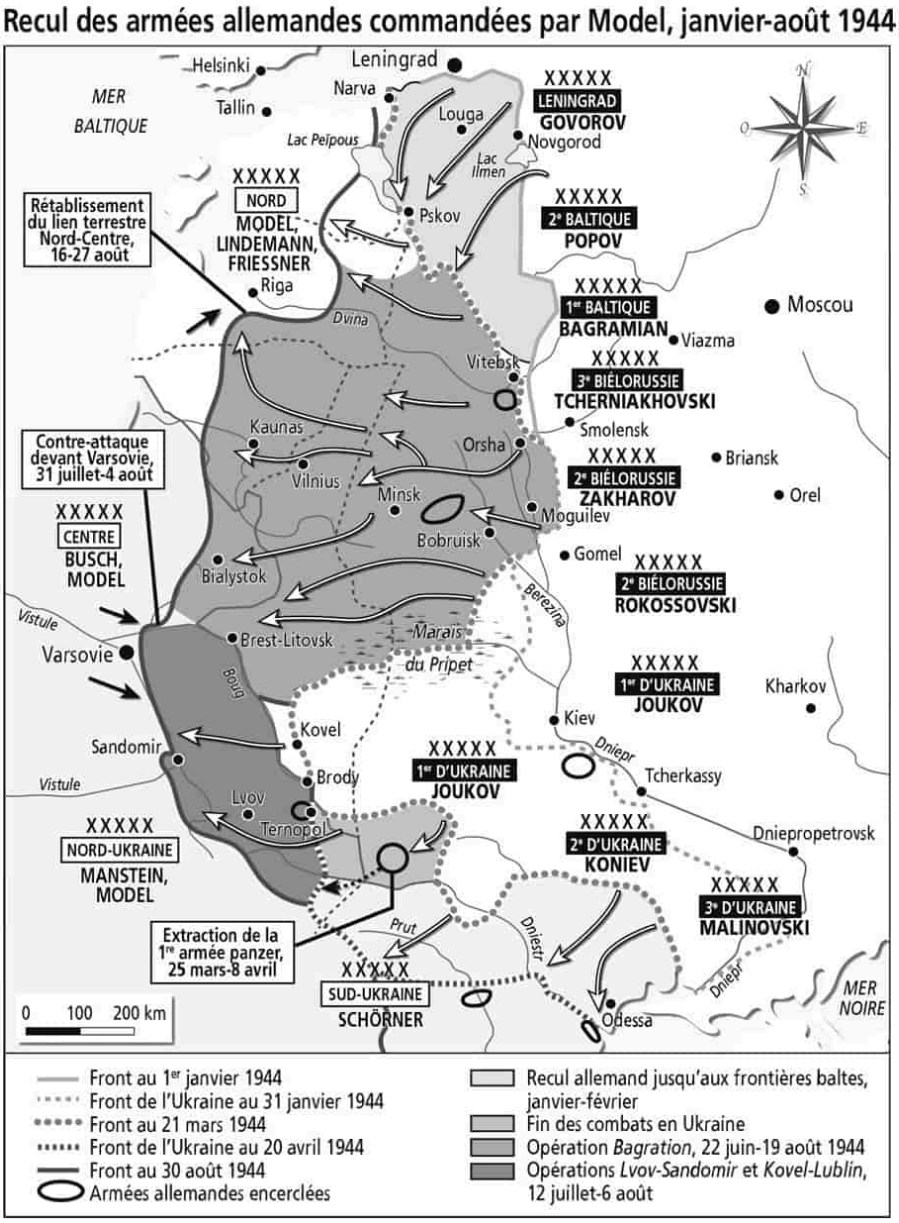
Au dîner, Model est assis à la même table que Goebbels. « Il me fait une excellente impression. Il est politiquement enclin, prône une guerre impitoyable à l'Est », note le ministre dans son journal[3]. Arrêtons-nous un instant sur la relation entre ces deux hommes. Nous avons vu que Model n'avait pas hésité à créer un lien direct avec Goering, le numéro deux de la hiérarchie nazie et chef de la Luftwaffe. Il en avait quelque temps plus tard profité pour augmenter ses forces pendant l'opération *Citadelle*. Sans qu'on sache exactement à quand remonte leur rencontre, Model et Goebbels entretiennent aussi un lien personnel. C'est ainsi que, début novembre 1943, le premier rédige un rapport sur l'état des forces combattant à l'Est destiné personnellement au second. Cette démarche est singulière, puisque, de par sa fonction, Goebbels n'a guère d'accès direct aux généraux en campagne. Les informations militaires qu'il utilise pour les médias sont plutôt le matériel déjà synthétique qui sert aussi aux communiqués quotidiens de la Wehrmacht, complété de rumeurs glanées lors de ses longs passages au quartier général de Hitler ou des récits rapportés du front par des émissaires variés. Il n'y a guère, si on suit le méticuleux journal qu'il dicte quotidiennement, d'autre exemple d'officier supérieur s'adressant directement à lui. Goebbels se jette donc sur le rapport que ce général, et pas des moindres, a rédigé spécialement à son intention. Model s'y plaint

non seulement du manque d'équipements et de munitions, mais aussi de l'absence de « matériel politique » destiné aux soldats du front. L'endoctrinement nazi, explique-t-il, est à la fois primordial et déficient. Il se fait courtisan en vantant la qualité des articles que Goebbels écrit dans l'hebdomadaire *Das Reich*[4]. Ce dernier, s'il ne l'était pas déjà, devient un des plus fervents partisans de Model. Il ne cesse d'en vanter l'énergie, l'élan, la capacité à maintenir l'ordre dans la troupe et la fidélité politique[5]. Plus que des intérêts matériels communs, c'est une authentique affinité qui se crée entre les deux hommes, une affinité qui durera jusqu'aux dernières semaines de la guerre. Quand, en 1945, le ministre de la Propagande met la touche finale à un de ses recueils d'articles (pensant, à trois mois de la conquête de l'Allemagne, publier un chef-d'œuvre qui sera lu avidement par les générations futures), Model prend le temps de lui rédiger une préface de sept cents mots[6]. Jusqu'au bout, Model garde des réflexes opportunistes pour ménager les dirigeants susceptibles d'appuyer sa carrière, même les plus criminels.

Après deux jours passés à Posen, les participants à la conférence sont convoyés par train spécial jusqu'à Ratensburg, où Hitler leur fait un long discours sur l'impératif de nourrir la fidélité la plus absolue à sa personne et sur la nécessité d'une foi fanatique dans la victoire finale. C'est à cette occasion que le feld-maréchal Manstein, profondément irrité des insinuations sur la sincérité de l'engagement de l'armée, se permet une interjection interrompant brièvement le fil des paroles de Hitler – la première fois depuis des années que quelqu'un intervient au milieu d'un discours du Führer[7]. Le 30 janvier, Model apprend qu'il reprend un commandement opérationnel : Hitler le nomme en remplacement du feld-maréchal Georg von Küchler à la tête du groupe d'armées Nord occupant les pays baltes et se battant devant Leningrad.

Avant de rejoindre son poste, Model se plaint de ne toujours pas avoir d'adjudant personnel. L'officier de liaison de Hitler pour la SS, Hermann

Fegelein, se dépêche de proposer les services d'un jeune SS, le capitaine Rudolph Maeker, qui rejoint Model courant février 1944[8]. Fegelein navigue dans le cercle rapproché du dictateur à la demande d'Eva Braun, sa maîtresse, et ce personnage amoral pousse l'opportunisme jusqu'à se dévouer pour épouser la sœur d'Eva, enceinte d'un autre homme. Model le connaît depuis l'époque des batailles de Rjev, au printemps 1942 : Fegelein y commandait alors la seule unité SS sous les ordres de la 9e armée, une brigade de cavalerie dont les hommes se sont distingués par leur cruauté arbitraire. Le SS Maeker vient lui aussi de cette unité. À Rjev, après quelques semaines de combats, la brigade, réduite à peu de chose, a été retirée du front. Fegelein a obtenu alors de Model la signature d'un certificat officiel qui reconnaissait ostensiblement les succès de la brigade, surnommée pour l'occasion la « bombe de la 9e armée ». Ce geste était d'autant plus remarquable que Model n'accorde jamais ce genre de distinction à une troupe. Au mieux envoie-t-il une note exprimant « sa reconnaissance » après de difficiles combats. Fegelein s'est empressé de faire la publicité de son certificat pour promouvoir sa carrière dans la SS[9]. Que celui-ci propose un aide de camp à Model peut donc passer pour un simple renvoi d'ascenseur, mais il n'y a rien d'innocent, pour Model, à accepter d'avoir à ses côtés un officier SS dont la loyauté va d'abord à Himmler plutôt qu'à la Wehrmacht. Model n'est en rien naïf : il place de nouveau ses pions pour se faire bien voir des hommes forts du régime, et qu'importe l'effet que peut avoir un adjudant SS sur les officiers de l'armée régulière qu'il côtoie au quotidien.



Model s'emporte contre le niveau du groupe d'armées Nord

De février à août 1944, Model se trouve au cœur des combats sur le front de l'Est. Il commande le groupe d'armées Nord en février-mars, puis est envoyé auprès du groupe d'armées Nord-Ukraine d'avril à fin juin, et y ajoute le groupe d'armées Centre jusqu'en août. Le commandement de groupes d'armées le met désormais sous les ordres directs de Hitler.

Chacune de ces mutations répond à une situation de crise, et le Führer attend de lui qu'il rétablisse un front largement percé par les Soviétiques. Nous verrons ce que Model, alors surnommé « le lion de la défense », parvient à faire.

Le groupe d'armées Nord fait le siège de Leningrad depuis 1941. En 1943, malgré les tentatives soviétiques de dégagement de la ville, le front a peu évolué. Toutefois, les crises sur le reste du front le déshabillent progressivement tandis que des ajustements avec le groupe d'armées Centre étendent son secteur. Début 1944, il tient environ mille kilomètres de front, mais ne dispose d'aucune unité blindée ou motorisée. On n'y compte que 16 chars (dont quatre sont des véhicules russes capturés), 109 canons d'assaut, et 71 avions de combat modernes[10]. Alors que Model avait construit des lignes défensives successives pour amortir d'éventuelles percées ennemies quand il tenait le saillant de Rjev, tel n'est pas le cas au groupe d'armées Nord, qui n'a pas aménagé de position de repli en cas de percée ennemie. Le feld-maréchal Georg von Küchler, conscient du danger que représenterait une attaque soviétique en plein hiver, demande donc un large recul préventif. Il faudrait se placer derrière la ligne Panther – la même que celle tenue par le groupe d'armées Centre depuis l'automne 1943 –, qui ici longe la frontière entre les pays baltes et l'Union soviétique et profite notamment du grand lac Peïpous. Cela impliquerait l'abandon d'un vaste territoire et un repli vers l'ouest de 150 kilomètres en moyenne. Or bien que Küchler promette que cette manœuvre libérera au moins huit divisions, ses arguments ne portent pas, et Hitler ne veut pas entendre parler d'un tel redéploiement[11]. L'initiative en revient à l'Armée rouge qui lance une vaste opération à partir de la mi-janvier 1944 et dégage définitivement Leningrad. Puis, par de multiples percées, elle menace d'encercler la moitié des forces allemandes. Küchler, quand il est congédié pour laisser place à Model, ne parvient toujours pas à obtenir l'autorisation de se replier, sinon de secteurs tactiques sur le point d'être cernés. Les deux hommes se

croisent au quartier général de Hitler, et la transition se passe probablement très mal[12].

Le groupe d'armées Nord comprend deux armées : la 18e au nord, directement attaquée par les Russes depuis janvier, et la 16e au centre, qui se fait agresser à partir de mi-février. Pendant la campagne de France en 1940, Model a croisé Georg Lindemann, le commandant de la 18e armée, qui menait alors une division d'infanterie au sein de l'armée dont il était chef d'état-major. Model espère raviver un lien de confiance, mais la réalité est qu'il ne fait guère d'efforts pour y parvenir[13], car ce qu'il découvre à son arrivée au groupe d'armées l'horrifie. Dès le premier jour, en réponse à l'un de ses ordres, il apprend que la position intermédiaire qu'il préconise « n'existe que sur la carte », et on ne lui précise même pas combien de temps serait nécessaire pour l'aménager[14]. Après moins d'une semaine, il constate de telles négligences qu'il estime qu'une conférence avec les officiers de son état-major s'impose pour leur expliquer des points aussi élémentaires que la « définition d'une offensive ennemie » ou l'usage « plus pragmatique de l'artillerie ». Ces remarques s'étendent à des pratiques routinières dans les armées qu'il a dirigées depuis 1942, mais qui ne sont visiblement pas prises en compte par les services du groupe d'armées Nord, comme l'approvisionnement en bois de coupe pour l'entretien des voies ferrées[15]. Il n'épargne pas l'aviation, contre laquelle il vitupère lorsque les pilotes déclarent trop de problèmes météo pour décoller : il fait un jour atterrir son petit avion d'observation sur un aérodrome, puis se précipite dans le hangar et exige que tous les appareils garés prennent leur envol sous vingt minutes[16]. À Hitler, il rapporte que les échecs subis avant son arrivée proviennent de « tactiques qui n'ont pas été adaptées après l'évolution des rapports de forces due au départ de nombreuses divisions ». Les positions d'appui tactiques, qui suivent théoriquement la base des méandres de la ligne de front, n'ont été étudiées que par les cadres du groupe d'armées et

non sur le terrain[17]. Model estime en outre que l'existence de la ligne « Panther », bien connue à tous les niveaux, crée une « psychose », chacun attendant fébrilement l'ordre de s'y replier. Voilà qui correspond exactement à la pensée de Hitler, régulièrement répétée : les troupes qui apprennent qu'il existe une position de repli y sont « magnétiquement attirées » ; il ne faut donc jamais les en informer. Model tente de remédier à cette « psychose » en interdisant l'usage de l'expression « ligne Panther », ce qui n'a probablement aucun effet[18]. Quand il examine les modalités du redéploiement vers cette ligne, il constate d'ailleurs que le groupe d'armées pensait le faire en un grand bond, et il impose au contraire la définition et la reconnaissance de plusieurs lignes intermédiaires, sur le modèle des évacuations de Rjev puis d'Orel[19]. Fin février, il adresse une note sévère à Lindemann, blâmant les déficiences tactiques d'une de ses unités, qui, dit-il, a complètement failli dans ses reconnaissances et n'a juste pas compris comment parer les coups ennemis en dégageant des forces de secteurs non menacés[20]. En fait, tout lui paraît manquer de professionnalisme dans la conduite du groupe d'armées Nord, comme si les officiers n'étaient pas tenus.

Il est difficile d'estimer si Model, par son caractère impulsif, monte en épingle chaque détail imparfait ou s'il a raison quant à un certain laisser-aller. Le groupe d'armées Nord, bien que tout aussi vétéran du front de l'Est que les autres, n'a pas été engagé dans de larges opérations depuis dix-huit mois. Le fait que ses unités regroupent un conglomérat bien différent des groupes homogènes de soldats que Model commandait en 1942-1943 participe aussi au manque général d'efficacité : à côté d'une vingtaine de divisions régulières et encore cohérentes, il en est une dizaine quasiment décimées. À cela s'ajoutent trois divisions de la Luftwaffe – composées de personnels au sol reclassés en infanterie, et déficientes dans leur commandement comme dans leur mobilité –, mais aussi des contingents de volontaires espagnols, hollandais, estoniens et lettons, la plupart sous

autorité de la SS, et dont l'équipement et l'armement, malgré ce qu'affirme la SS, ne sont jamais complets. Il est au moins certain que Model ne dissimule nullement son mépris pour les compétences de ses officiers. Le fait qu'il réclame à Zeitzler le détachement d'un « expert en artillerie » montre qu'il considère que personne ne l'est dans le groupe d'armées. Puis qu'il demande expressément que lui soit envoyé un général vétéran des combats de Rjev « avec ses graphiques montrant les taux de combattants et de soutien dans la 9e armée et chez les Russes » pointe aussi bien une déficience au sein du groupe d'armées que la difficulté à la faire admettre à l'état-major[21]. Ses officiers d'état-major lui semblent si déconnectés de la réalité des combats que Model en est à exiger que chacun fasse deux fois l'an un stage de quatorze jours sur la ligne de front en commandant une unité correspondant à son grade[22]. Les tensions sont donc vives, et travailler avec Model est « impossible », estime le général Kinzel, chef d'état-major, qui a vite fait de demander sa mutation. Il s'entend répondre par l'OKH qu'on ne peut pas changer de chef d'état-major chaque fois que Model arrive quelque part[23]. Plus profondément, Kinzel ne se considère pas comme un simple exécutant des demandes de son commandant. Il voit aussi son rôle – et telle est bien la tradition de l'armée allemande – comme celui d'un conseiller ayant, si nécessaire, le devoir de contredire son supérieur. Lorsqu'il était sous les ordres de Küchler, il lui est arrivé de prendre de lui-même des décisions opérationnelles, par exemple quand le feld-maréchal était au loin en conférence avec Hitler. Mais Model ne souhaite qu'un super-directeur de bureau, comme l'était Hans Krebs à la 9e armée. Leurs différences de point de vue ne peuvent se concilier, constate Kinzel, et tout indique que lui et Model se détestent violemment. Cela étant, Model continue d'émettre des ordres à la volée touchant les aspects les plus divers, jusqu'à vingt ou vingt-cinq consignes à la journée, comme une régulation de la taille des bagages individuels ou un ordre exigeant – ici dans la plus pure ligne nazie – que chaque soldat profite de ses permissions pour mettre

son épouse enceinte afin d'assurer la « continuité du sang » face au « danger d'une mort nationale »[24]. Model épuise littéralement son entourage. Un petit matin de mars 1944, il réclame la présence de Kinzel, qui venait de se coucher. Kinzel répond qu'un chef d'état-major a aussi droit à un minimum de sommeil et, comme Model insiste, se présente en ayant juste enfilé son manteau par-dessus son pyjama. Model n'est habituellement pas un maniaque de l'uniforme repassé ou des bottes cirées, mais l'allure provocatrice de Kinzel le rend si furieux qu'il dicte dans la foulée un ordre sur les règles de sommeil au sein de l'état-major. « Il est complètement fou, mais il n'y a que lui qui ne s'en rende pas compte[25] », conclut Kinzel.

« Épée et bouclier » et rapports arrangés

Sur le front, Model ne peut que constater la situation périlleuse dans laquelle se trouve la 18e armée, qui recule depuis les faubourgs de Leningrad. Il ne reste aux Allemands que 20 000 troupes combattantes pour tenir plus de cent kilomètres de front[26]. Les Soviétiques avancent sur trois axes distincts : à la jonction avec la 16e armée au-delà du lac Ilmen, au centre dans la direction générale de Louga, et le long de la côte du golfe de Finlande. Ce dernier axe est pour Hitler le plus dangereux, comme il le rappelle dans une rare instruction directe adressée à Model[27] : en passant le fleuve Narva qui coule depuis le lac Peïpous jusqu'à la mer Baltique, les Russes déboucheraient en Estonie. Cela aurait des conséquences sur l'attitude de la Finlande (pour l'instant toujours aux côtés de l'Axe) comme sur la sécurité des côtes baltes, alors exposées à des raids de la flotte soviétique de Leningrad. La région de Narva est en outre riche en schistes bitumineux, ce qui en fait une des rares sources de produits pétroliers sous contrôle du Reich. Il est impératif de la tenir et de repousser les pointes

russes par tous les moyens. Model y précipite les rares chars lourds dont il dispose ainsi que les quelques renforts qui lui sont accordés, trois bataillons d'infanterie de la division *Feldherrnhalle* qu'il fait déposer sur place par avion. En outre, il fait venir le général Friessner depuis le groupe d'armées Centre et lui confie un détachement d'armée dédié pour tenir les 50 kilomètres entre le golfe de Finlande et le lac Peïpous. Il soulage ainsi les tâches de l'état-major de la 18e armée, déjà surmenée. Ces mesures suffisent à parer aux urgences. Les Russes passent la Narva, mais restent confinés à leur tête de pont. Il suffit de quelques jours aux Allemands pour armer une ligne continue. Les Russes n'ont plus d'espace de manœuvre pour les tourner. Mi-février, ils tentent bien un débarquement dans le dos des Allemands, mais se font sèchement repousser.

La situation sur la Narva stabilisée, Model tente de rétablir une ligne sur le reste du front. Il veut mettre en œuvre une technique qu'il baptise « Épée et bouclier » (*Schild und Schwert*) : tenir certaines positions fermement – en contraste avec la défense mobile chère à Manstein – et opérer des contre-attaques sur d'autres. Mais la façon systématique (et peu imaginative) dont l'Armée rouge progresse ramène cette stratégie à peu de chose. Les secteurs « boucliers », comme celui vaguement tenté le long de la rivière Louga, sont percés avant même d'avoir été établis ou ne tiennent que peu de temps. Une ligne continue n'est jamais constituée, et dès qu'une urgence est parée, une autre surgit, surtout quand l'Armée rouge se permet d'ajouter à son offensive venue de Leningrad une autre attaque d'envergure plus au sud, contre l'autre moitié du front allemand. Pour pouvoir contre-attaquer, Model réclame sans cesse des renforts à Zeitzler et Hitler : « Demande de considérer la possibilité d'ajouter immédiatement une division complète prête au combat et bien dotée en canons d'assaut, venant par exemple [du front] de l'Ouest. Pourrait être décisif. N'est demandée qu'à titre temporaire. Retour à la fin février garanti[28]. » Ces demandes laissent le Führer de marbre, étant donné les urgences autrement importantes en

Ukraine, et personne à l'OKH ne peut croire que Model retournerait dans les délais une unité prêtée, et encore moins qu'elle soit encore en état de combattre. Les Allemands souffrent, de plus, de graves faiblesses logistiques : sous les rudes conditions hivernales, leurs déplacements sont trop difficiles à organiser pour regrouper rapidement une force de frappe. Les rares « épées » de Model n'ont donc qu'un impact local qui retarde l'échéance de deux ou trois jours sans modifier l'avance globale des Soviétiques. Il tente à la mi-mars une autre méthode pour obtenir des renforts : à l'issue d'un *Kriegsspiel* simulant un large débarquement ennemi à l'ouest de Narva, il conclut que son groupe d'armées a besoin d'une réserve de deux divisions à pleine force, et que l'aviation comme la marine doivent renforcer le secteur. Il fait habilement passer ses conclusions à Karl Dönitz, l'amiral commandant la Kriegsmarine, qui le soutient entièrement. En effet, Dönitz tient impérativement à garder le contrôle de la mer Baltique, la seule zone où peuvent encore s'entraîner ses sous-mariniers. Ce faisant, Model s'attire la sympathie d'un nouveau poids lourd du régime, qui remarque qu'il existe au moins un général sensible à la dimension navale des opérations[29].

Mais pendant ce temps, ses hommes continuent de reculer. Début mars, ils sont sur la ligne Panther et le front longe la frontière des pays baltes, du golfe de Botnie à Pskov. À ce stade, les Soviétiques combattent depuis deux mois et commencent aussi à s'épuiser. Les Allemands peuvent enfin s'appuyer sur le grand obstacle naturel qu'est le lac Peïpous. Le lac n'est pas gelé, et Model n'a besoin que de le couvrir par des postes d'alerte pour prévenir un éventuel mouvement par bateau. Mi-mars, l'Armée rouge tente une ultime poussée contre Pskov, que les Allemands peuvent alors parer sans grande difficulté. Depuis son arrivée, Model a certainement remis de l'ordre dans les états-majors, mais il n'a pas empêché l'abandon de territoire que Küchler réclamait à Hitler pour janvier 1944. Or les forces du groupe d'armées ont sensiblement diminué. Après avoir peigné les services

arrière, Model en est à renvoyer les convalescents au front[30], ce qui aurait sans doute été évité si le recul avait été anticipé plutôt que mené sous une constante pression ennemie. Le bilan de Model au groupe d'armées Nord n'est guère impressionnant.

En revanche, Model développe un certain talent pour tourner ses rapports à Hitler de la façon qui lui soit la plus favorable. Il débute typiquement en annonçant la nécessité d'une contre-attaque pour combler une brèche. Il se présente ainsi comme ayant l'initiative, mais omet de préciser jusqu'à quelle ligne il compte avancer. Pour ce contre, il peut prélever les forces nécessaires dans d'autres secteurs – voici l'OKH rassuré –, mais à condition que des lignes défensives y soient terminées. Il annonce donc au passage qu'il s'enterre sur de longs secteurs du front, en le présentant comme une évidente nécessité pour pouvoir attaquer ailleurs. Il insiste aussi sur l'absolue nécessité de recevoir, dans un second temps, des renforts pour éviter que les mêmes difficultés ne se reproduisent, se ménageant ainsi une échappatoire pour la prochaine crise. Enfin, sa contre-attaque étant prévue le soir même ou le lendemain, il sollicite « l'autorisation de conduire la bataille telle que la situation le demande », ce qui est suffisamment flou pour qu'il puisse aussi reculer[31]. Ce style contraste avec les rapports de son prédécesseur qui n'insistaient que sur la nécessité de « raccourcir le front » en abandonnant du territoire. En pratique, les contre-attaques dont parle Model sont effectivement mises en œuvre, mais à une échelle bien plus modeste que ce que suggère la simple lecture de ses rapports.

Dépouiller le secteur qu'on quitte pour habiller celui que l'on rejoint

Le 28 mars, Model reçoit la visite du principal aide de camp de Hitler, le général Rudolf Schmundt : celui-là souhaite que Model prenne à présent

un autre commandement, et Schmundt est chargé de l'accompagner au quartier général du Führer[32]. Model remet les clés du groupe d'armées Nord au général Lindemann, puis se dirige vers l'aérodrome. Quand l'officier qui l'accompagne constate que l'avion a bien décollé, il appelle Kinzel pour annoncer la nouvelle en usant d'un code. « Schweinfurt », dit-il, ce qui désigne une ville de Bavière, mais se comprend aussi comme « Le porc est parti ».

Et cette expression colle parfaitement à un épisode extravagant qui survient à l'occasion de la transition de Model vers son nouveau poste. On se souvient que le feld-maréchal Küchler avait tenté de vendre à Hitler la retraite vers la ligne « Panther » par un bénéfice essentiel : le raccourcissement du front rendrait huit divisions disponibles. Model a drastiquement réduit cette estimation, en évoquant d'abord trois puis seulement deux divisions, et uniquement si les autres étaient à pleine force (ce qui était parfaitement illusoire). Il ajoute aussi une échéance lointaine : les troupes ne pourraient être rendues avant un mois[33]. En même temps, il ne cesse d'insister sur le manque d'hommes dans les unités et sur l'absence de remplacements. Il répète qu'il a déjà « passé les arrières au peigne fin » et qu'il n'y a d'autre solution que lui envoyer des renforts. La veille de la visite de Schmundt, le 27 mars, il a signé un rapport insistant encore sur le déficit de troupes et donnant au maximum deux divisions affectables ailleurs[34]. Or Schmundt ne dévoile sa nouvelle affectation à Model que pendant le vol qui les amène à Berchtesgaden : Model bascule vers le groupe d'armées Sud. Dès qu'il touche terre, celui-ci se précipite dans les bunkers de l'OKH pour changer la conclusion de son dernier rapport de situation : ce ne sont pas deux divisions qui sont redéployables mais « cinq divisions d'attaque » et aussi un état-major de corps d'armée[35] ! Le lendemain, il apprend qu'il est élevé à la dignité de feld-maréchal, et s'imagine tout-puissant[36]. Se prétendant toujours aux commandes du

groupe d'armées Nord, il lui ordonne que la 69e division d'infanterie se mette en route immédiatement. Le jour suivant, le 30 mars à 17 h 30, il fait directement appeler le groupe d'armées : il affirme que le Führer a ordonné l'extraction de six divisions et il demande sous quatre-vingt-dix minutes le numéro des unités concernées et leur calendrier de départ[37]. Mais dès l'appareil raccroché, Kinzel contacte Zeitzler, qui, en tant que chef d'état-major de l'OKH, ordonne d'ignorer les instructions de Model. Lindemann envoie dans la foulée un rapport ramenant à une ou deux divisions les forces disponibles, et pas avant le 20 avril. À 19 h 30, sortant d'un nouveau point avec Hitler, c'est un Model furieux qui téléphone à Lindemann : « Votre rapport est diamétralement opposé à mon compte rendu au Führer ! » Lindemann comprend que Hitler ne demande plus le transfert des divisions et ne se démonte pas : « J'attends les ordres du Führer, sans lesquels je ne peux rien faire. » Model finit par s'incliner : « C'est évident, il faut encore que des ordres confirment tout cela[38]. » Son hold-up a échoué.

Nous avons connaissance de ces échanges parce qu'ils sont consignés dans le moindre détail dans le journal des marches du groupe d'armées Nord. Ce type de pièce ne porte généralement pas trace des comportements déviants des officiers supérieurs : qu'ils soient ici si bien décrits montre combien Model est détesté de l'équipe qu'il vient de quitter. Finalement, tout ce que Model récupère du groupe d'armées Nord est sa Volkswagen et ses quelques véhicules d'escorte : son aide de camp les convoie sans se presser sur plus de 1 000 kilomètres jusqu'à Lvov, en faisant croire à chaque étape que le feld-maréchal est présent afin de se faire servir les meilleurs dîners et de dormir dans les meilleures chambres[39]… Les trucages, les mensonges, les abus de pouvoir de Model soulignent de nouveau que, sous son uniforme, il ne possède en rien l'éthique d'un officier de métier. Il se comporte comme un brigand, égocentrique et dénué de scrupules, ce que personne au sommet de l'État nazi ne songe à blâmer.

Nord-Ukraine : appliquer le plan Manstein

Au groupe d'armées Sud, Model ne remplace pas moins que celui qui est considéré comme le meilleur cerveau opérationnel allemand : le feld-maréchal Erich von Manstein. Voilà qui a de quoi flatter son ego. Hitler n'apprécie guère Manstein, et les tensions sont devenues de plus en plus vives après l'échec de Koursk et les reculs successifs en Ukraine. Il prend néanmoins le temps de recevoir l'officier déchu pour lui expliquer les raisons de son départ : l'époque des opérations de grand style à l'Est, spécialité de Manstein, est terminée. Il faut maintenant s'accrocher obstinément à ce qu'on contrôle encore. Voilà qui réclame un nouveau type de *leadership*[40]. Manstein ne sera jamais rappelé à un commandement. Cet argumentaire n'est pas seulement destiné à mettre du baume au cœur de celui-ci, mais correspond au tournant stratégique impulsé par Hitler pour 1944 : priorité est donnée au front Ouest pour rejeter le futur débarquement anglo-américain. En attendant, à l'est, il faut tenir le terrain le plus longtemps possible. Le débarquement allié repoussé, l'armée se retournera contre l'URSS jusqu'à reconquérir l'Ukraine[41]. Le groupe d'armées Sud, divisé en deux du fait des avances ennemies, est ainsi renommé « Nord-Ukraine » et « Sud-Ukraine », même s'il n'occupe presque plus rien de l'Ukraine, comme pour souligner quelle est sa mission. Model prend le commandement au nord pendant que le général Schörner, un nazi fanatique, est nommé au sud. Goebbels se réjouit que le « problème Manstein » soit enfin réglé. Model, note-t-il, « prend des mesures très rigoureuses et n'hésite pas à insulter les responsables, mais nous avons maintenant besoin de tels hommes[42] ».

En Ukraine, à partir de l'été 1943, les Allemands ont été poursuivis par les plus fortes concentrations de l'Armée rouge. Manstein est passé d'une urgence à l'autre sans guère de pauses dans les opérations. Ramenés sur le Dniepr, les Allemands se sont de nouveau fait déborder sans pouvoir

profiter du grand fleuve pour arrêter l'ennemi. Les Russes ont libéré Kiev, puis traversé plus au sud au niveau de Dniepropetrovsk. La Crimée était isolée du reste de l'Ukraine. Attaquant pendant l'hiver, ils ont encerclé deux corps d'armée dans la bataille de Tcherkassy-Korsun en janvier-février 1944. Manstein est parvenu *in extremis* à percer la poche, mais les soldats survivants étaient si démoralisés et épuisés qu'ils ont été renvoyés en Allemagne. L'avance russe s'est poursuivie et, fin mars, l'Armée rouge avait non seulement passé le Boug mais aussi le Dniestr, soit une avancée de 300 kilomètres vers l'ouest malgré de solides obstacles naturels. Pendant toute cette campagne, Hitler, qui avait toujours accordé à l'Ukraine une grande importance, n'a cessé d'exiger que le terrain soit tenu ou repris. Il a refusé toute rectification préventive du front, bien qu'il y ait toujours eu des secteurs qui craquaient devant les multiples attaques russes. Fin mars 1944, quand Model arrive, la quasi-totalité de l'Ukraine est libérée. La frontière de 1939 entre la Pologne et l'URSS est franchie, et les contreforts des Carpates sont en vue. De plus, tactiquement, la 1re armée panzer, avec des effectifs de l'ordre de 220 000 hommes (services arrière compris), vient de se faire encercler à son tour[43]. On comprend que Model soit d'abord très effrayé d'être nommé au commandement du groupe d'armées Sud, même s'il reprend vite ses esprits[44].

Le nouveau feld-maréchal arrive toutefois après le pic de la crise. La 1re armée panzer est en train de percer son encerclement en avançant plein ouest. Manstein a conçu ce plan et a convaincu à la fois Hitler et le commandant de l'armée, le général Hans-Valentin Hube : en choisissant de percer par le trajet le plus long, malgré de multiples cours d'eau à franchir, l'armée surprend les Soviétiques. L'opération est en cours avant l'arrivée de Model, qui n'interfère pas jusqu'à ce que les troupes encerclées se dégagent, le 8 avril 1944[45]. Model désigne d'abord un affluent du Dniestr, la Seret, comme ligne d'arrêt, mais n'est pas obéi : Hube recule davantage et le front se stabilise sur la rivière Strypa, à 20 kilomètres plus à l'ouest[46].

Manstein a également obtenu d'importants renforts : le II^e^ corps blindé SS et différentes unités sont transférées de France ou des Balkans. La première semaine d'avril, ce sont plus de 70 000 hommes qui arrivent, dont deux divisions blindées à pleine force. Les forces du groupe d'armées Centre sont redéployées pour couvrir l'aile nord du groupe Nord-Ukraine. Des divisions hongroises sont également mises en ligne et renforcées d'une brigade allemande de chasseurs alpins pour tenir les passes montagneuses. Tous ces renforts, qui siphonnent les réserves générales allemandes, représentent un effort prodigieux[47]. Ils tombent entre les mains de Model sans qu'il ait besoin de pétitionner. Les nouvelles unités allemandes bloquent leurs ultimes assauts soviétiques.

Le secteur de Model est aussi celui où une des nouvelles politiques hitlériennes s'applique pour la première fois. Pour tenir le terrain, Hitler décide en mars 1944 que certains lieux seront désignés « forteresses » (*Festung*), où les troupes se laisseront encercler et se battront jusqu'au dernier sans tenter de percée. Si l'ordre de Hitler précise que des défenses doivent être proprement aménagées, les premières villes forteresses sont pointées dans la plus complète improvisation. Il s'agit de Kovel, un important nœud ferroviaire, et de deux petites localités à 100 kilomètres à l'est de Lvov : Brody et Ternopol (respectivement 15 000 et 40 000 habitants en 1939). Ces deux villes sont sur les lignes de chemin de fer convergeant vers Lvov, ce qui leur donne une certaine importance[48]. L'encerclement de Kovel est rompu rapidement et les Soviétiques délaissent aussi Brody pour s'acharner sur Ternopol. Une tentative de secours pour apporter du ravitaillement – avec interdiction d'évacuer la garnison – échoue le 25 mars, avant l'arrivée de Model. Du 11 au 14 avril, Model tente un second assaut avec ses nouveaux renforts, mais n'atteint pas davantage la ville, où les troupes encerclées se font inexorablement détruire. Seules quelques dizaines d'hommes sur un total d'environ 4 600 parviennent à fuir à travers les lignes soviétiques. L'épisode est jugé sévèrement dans

l'historiographie du conflit, au point que Karl-Heinz Frieser l'assimile, avec une belle exagération, à un « mini-Stalingrad[49] ». La tactique des villes forteresses, aussi désespérée qu'elle semble être, parvient pourtant à ralentir les Soviétiques pendant trois semaines. En outre, Brody et Kovel, les deux autres *Festungen* du secteur, sont réintégrées aux lignes allemandes en quelques jours, puis tenues jusqu'à l'été. Model, qui sait quelle attention Hitler peut y porter, s'intéresse particulièrement à la préparation de leurs défenses[50], sans tenter de protester contre le concept même de place fortifiée. Il fait plutôt comprendre qu'il relaiera froidement les ordres exigeant un sacrifice des garnisons encerclées.

Des principes de combat collés à la tactique

Jusqu'en juin, le front reste relativement calme. Les combats ne cessent jamais entièrement, mais aucune opération d'envergure n'est lancée, car les Soviétiques se regroupent en vue de leur campagne d'été. Les 400 000 hommes du groupe d'armées Nord-Ukraine en profitent pour se reposer et s'entraîner tout en amalgamant les nouveaux conscrits et en assurant l'intégration de la 1re armée hongroise. Model, généralement précédé d'une ribambelle d'officiers d'état-major, ne manque pas d'assister aux exercices. Une photo sans doute mise en scène pour la propagande le montre accroupi expliquant à deux soldats comment manier correctement une mitrailleuse : Model aime toujours mettre la main à la pâte et il est à l'aise dans ses interactions avec les soldats du rang[51].

Il prend aussi le temps d'émettre une longue instruction pour cadrer les pratiques au sein du groupe d'armées. Il tient à compenser les « fréquents changements de commandement » et à instruire les « divisions provenant d'autres fronts » *via* la mise en œuvre de « principes de combat prouvés et éprouvés[52] ». « Je m'en convaincrai à l'occasion de mes visites aux

troupes », annonce-t-il aux destinataires, ses commandants d'armée et de corps d'armée. Pas moins de sept annexes donnent les détails : organisation de l'infanterie dans les positions défensives, meilleur usage des tanks, technique de contre-attaque, réaction aux incursions ennemies de nuit… On lit, par exemple, qu'une « zone de postes en avant de la ligne de défense principale doit laisser aux grenadiers le temps de déployer leurs réserves locales et de ralentir l'ennemi. Cette zone doit être profonde de 1 à 3 kilomètres en fonction du terrain. Elle doit être munie d'avant-postes dotés d'un important équipement en mitrailleuses ». Ou encore que « laisser ses chars attaquer de front les unités blindées ennemies entraîne inévitablement de lourdes pertes matérielles. Cela est particulièrement vrai dans les situations défensives. Dans ce cas, nos chars doivent être mis en action de telle sorte qu'ils écrasent l'ennemi depuis une sorte de position d'attente ». En contre-attaque, « reconnaissance méticuleuse de l'ennemi, des possibilités de déploiement, et direction d'attaque la plus favorable. Coordonner le soutien des armes lourdes, en particulier l'artillerie. Et faire feu de tous les tubes ! ». « Le grenadier doit non seulement préserver son arme, mais aussi récupérer celle de son camarade tombé ou blessé. » « La défense nocturne doit être assurée par les véhicules chasseurs de chars, mais aussi par les armes antichars. » Ces instructions, auxquelles Model attache une importance particulière, sont certes pertinentes, mais laissent une étrange impression : leur auteur n'aborde que la tactique, et parfois la plus élémentaire. Il n'est nullement question du maniement des grandes unités, ni même de logistique, d'approvisionnement, de renseignement, de communication. La première consigne, en annexe 1, exige que les rapports remontant du terrain soient clairs, sobres, sans exagérations ni inexactitudes, mais sans timidité s'il faut décrire une crise – des évidences qui ont dû laisser les destinataires indifférents. Les principes essentiels de Model ne s'adressent en réalité qu'aux officiers subalternes, au mieux aux commandants de régiment. L'intégralité de son texte aurait pu venir d'un

général de corps d'armée, voire de division. Il se peut que Model soit réticent à définir une méthode à l'échelle opérationnelle pour ne pas prendre à rebrousse-poil les tenants de la défense mobile, dont plusieurs des généraux du groupe d'armées Nord-Ukraine sont d'ardents supporters – mais Model n'est guère réputé pour son tact : on voit plutôt que sa pratique, bien qu'il commande à présent un groupe d'armées, ne s'est pas élevée à ce niveau. On cherche en vain dans ses « principes essentiels » ce qui participerait du système de défense plutôt que de la tactique, ce qui serait spécifiquement destiné à ses grands subordonnés, aux généraux et aux états-majors dirigeant des armées ou des corps d'armée. Le général Erhard Raus, qui commande la 1re armée panzer après le décès de Hans Hube, développe pourtant une réflexion précise sur la façon de s'adapter aux méthodes soviétiques malgré la pénurie de moyens : il ne semble pas que Model se sente concerné par ces idées[53]. Ses demandes à ses armées portent plutôt sur des travaux, certes importants mais fondamentalement routiniers, comme l'identification des probables axes d'attaque ennemis ou les opportunités de rectification de la ligne de front *via* des attaques limitées[54]. Comme le général Friedrich von Mellenthin, alors chef d'état-major du 58e corps panzer, l'explique dans ses mémoires : « Model était un petit homme alerte, soigné et fougueux, jamais sans son monocle, et bien qu'un soldat énergique et de grand dynamisme, il ne pouvait guère être considéré comme un substitut adéquat à Manstein[55]. »

L'opération Bagration

La configuration du front au printemps 1944 fait apparaître un « double balcon » géant. Au nord des marais du Pripet, les Allemands tiennent toujours la Biélorussie jusqu'à Vitebsk et jusqu'au Dniepr supérieur. Cependant, au sud des marais, les Soviétiques ont avancé d'environ 500 kilomètres vers l'ouest en un « balcon ukrainien » les mettant aux

portes de la Pologne et de la Roumanie. Du point de vue allemand, ce balcon ukrainien est le plus dangereux, parce qu'il constitue un secteur idéal pour que l'Armée rouge y lance de futures offensives, notamment en attaquant vers le nord-ouest à travers les lignes du groupe d'armées Nord-Ukraine. Les Soviétiques pourraient pénétrer au cœur de la Pologne, puis suivre la Vistule jusqu'à la mer Baltique. Le terrain est favorable et un tel « coup de faucille » isolerait toutes les armées allemandes encore présentes en Biélorussie et dans les pays baltes. Cette version amplifiée de la frappe contre la France de 1940 donnerait à l'Armée rouge la victoire en une grande bataille décisive. Le renseignement allemand est donc persuadé que l'offensive ennemie frappera les forces de Model, ce que celui-ci confirme volontiers puisque cela permet d'obtenir ravitaillements et renforts. Un ajustement de la ligne de démarcation avec le groupe d'armées Centre lui donne ainsi le contrôle du 56e corps panzer, avec deux divisions blindées[56].

Or cette recherche de la bataille décisive est une question qui n'appartient qu'aux Allemands : ils n'imaginent pas que l'ennemi puisse penser autrement. Cependant, l'ensemble des combats depuis 1941 montre aux Soviétiques qu'il n'existe pas de bataille décisive : aucune des gigantesques défaites de 1941 n'a suffi à les vaincre, de même que leurs victoires de Stalingrad ou de Koursk n'ont pas abattu les Allemands. La doctrine de l'Armée rouge développée avec rigueur au début des années 1930, avant les grandes purges, conclut même qu'à l'âge industriel la plus belle des victoires ne peut détruire qu'une fraction du potentiel de guerre ennemi. De plus, les contraintes logistiques et, en particulier, le temps nécessaire pour rétablir le réseau ferré forcent mécaniquement les armées à une pause après quelques centaines de kilomètres d'avancée. Cette pause permet à l'ennemi de reconstruire ses défenses, qu'il faut donc de nouveau percer en force, pour avancer d'un bond supplémentaire, en un cycle qui ne s'achève que lorsque l'ennemi n'a plus de profondeur stratégique, quand il est rejeté à la mer[57]. Contrairement aux Allemands, les Soviétiques ne sont

pas magnétiquement attirés par l'idée d'une victoire en un coup. Ils pensent plutôt qu'il faut enchaîner des opérations tout le long du front et repousser l'ennemi inexorablement.

La question est alors de décider où commencer les frappes, et la Stavka choisit de changer l'équilibre de ses forces pour attaquer au centre du front contre le balcon biélorusse. Les Allemands détectent bien les abondants renforts ennemis, mais les multiples alertes sont ignorées ou minimisées par le groupe d'armées Centre. Son commandant, le feld-maréchal Busch, est totalement dominé par Hitler et n'a pas le courage de l'affronter pour obtenir des mesures défensives efficaces[58]. De plus, Hitler a désigné comme forteresses un chapelet de villes près de la ligne de front (Vitebsk, Orcha, Moguilev, Bobruisk) où sont ligotées une douzaine de divisions[59]. Les réserves du groupe d'armées Centre étant à l'étiage, colmater une brèche sera difficile, et, plusieurs, juste impossible.

Les Soviétiques lancent l'opération *Bagration* le 22 juin 1944, date marquant l'anniversaire de l'invasion de 1941[60]. Ils alignent contre le groupe d'armées Centre environ 1,2 million d'hommes, 24 000 pièces d'artillerie, 4 000 blindés et 6 000 avions de combat, et cela ne représente qu'une fraction de leur force totale, comme les opérations qui se succéderont ailleurs sur le front vont le démontrer. Pour *Bagration*, leur supériorité est massive, mais pas tant en personnel (environ 2,2 : 1) qu'en blindés (8 :1), en artillerie (9 :1) et en aviation (6 :1)[61]. De plus, les groupes de partisans pullulent littéralement sur les arrières allemands. L'Armée rouge attaque simultanément avec le front de la Baltique et les 1er, 2e et 3e fronts de Biélorussie, en évitant les assauts généralisés pour se concentrer sur six axes qui disloquent le front en quelques jours. Pendant ce temps, l'activité face groupe d'armées Nord-Ukraine est calme. Dans la zone nord de *Bagration*, les attaques des généraux Bagramian et Tcherniakhovski encerclent 28 000 hommes à Vitebsk, puis effondrent dans

la foulée l'ensemble des lignes de la 3e armée panzer du général Reinhardt. Au centre, les Russes contournent Orcha et capturent Moguilev – dont les 5 000 défenseurs se rendent dès le 28 juin, bien que la ville ait été déclarée *Festung* –, mettant en panique une 4e armée allemande alors proche de la déroute. Au sud-est, le front du général Rokossovski attaque de part et d'autre de la Bérézina et explose en quelques jours la 9e armée. Le groupe d'armées Centre, dépassé, lui adresse ordres et contre-ordres : percer !, tenir !, non, percer ! « Confusion totale ! Folie opérationnelle », commente l'état-major de la 9e armée qui, après une semaine, considère que son armée a cessé d'exister en tant que force de combat[62]. Ses restes s'enfuient comme ils peuvent de Bobruisk.

Model appelle au secours

La catastrophe est telle que le 28 juin, Hitler relève Busch de son commandement et nomme Model à la tête du groupe d'armées Centre, lequel est véritablement son pompier : « Si quelqu'un peut faire face à la crise à l'est, c'est bien Model[63] », commente Goebbels. Pour une bonne coopération avec le secteur adjacent, Model conserve le contrôle du groupe d'armées Nord-Ukraine, dont il confie la gestion des affaires courantes à Josef Harpe, un de ses fidèles[64]. Il dirige donc plus de la moitié des forces combattant sur le front de l'Est ; jamais Hitler n'a confié autant de responsabilités à un seul général. Il est vrai que la situation est cette fois dramatique. Les lignes allemandes sont percées de partout, et les pointes soviétiques avancent sur plusieurs axes. La 4e et la 9e armée sont encerclées dans des poches distinctes. Ce sont vingt-huit divisions allemandes qui sont en déroute ou proches de l'être, et Model n'a plus qu'une douzaine de divisions pour un front de 600 kilomètres, dont 150 kilomètres littéralement vides de troupes[65]. Comme Hitler le reconnaîtra quelques semaines plus

tard, « quand le feld-maréchal Model est arrivé, le groupe d'armées Centre n'était en fait qu'un trou. Il y avait davantage de trou que de front[66] ».

Le 28 juin toujours, en même temps qu'il démet Busch de ses fonctions et le remplace par Model, Hitler émet un ordre opérationnel définissant une ligne d'arrêt correspondant à peu près à l'avance soviétique, comme s'il était possible de stopper instantanément les armées blindées ennemies. Cet ordre aurait cadré les décisions d'un général veule comme Busch, mais Model n'est pas de cette trempe : il voit immédiatement que la ligne définie par Hitler est illusoire et ne tente rien pour s'y maintenir. Deux petites contre-attaques sont menées par les premiers éléments des 5e et 12e divisions blindées, qui viennent d'arriver, pour secourir les armées encerclées : Model laisse faire pendant une journée, puis retire ces précieuses troupes au-delà de Minsk. D'ailleurs, dès le 29 juin, alors que Minsk est encore à 60 kilomètres des avant-gardes soviétiques, Model juge que la ville n'est pas tenable ; au mieux peut-elle être transformée en forteresse si deux divisions d'infanterie y sont précipitées, charge au groupe d'armées Nord de les céder. Comme on les lui refuse, il évacue Minsk préventivement, et qu'importe que Hitler l'ait désignée comme *Festung*[67]. Les armées soviétiques libèrent la ville sans combats significatifs le 3 juillet. La ligne d'arrêt que Model préconise est à 90 kilomètres à l'ouest de Minsk et correspond au front de la Première Guerre mondiale, en 1917, dont Model demande d'ailleurs qu'on remette les fortifications en état[68]. Ce faisant, il abandonne à leur sort les dizaines de milliers d'hommes encerclés, en leur ordonnant juste de trouver le meilleur passage pour revenir jusqu'à lui. Le fait que, parmi ces troupes, figure la 9e armée qu'il a commandée en 1942-1943 lui est absolument indifférent. Cette froide décision est sans précédent : les Allemands ont toujours monté des opérations de secours pour sauver leurs troupes tournées par l'ennemi, ce qui a échoué à Stalingrad mais réussi à Demiansk en 1942 ou deux fois en Ukraine début 1944. Or, en juillet 1944, Model n'en voit pas l'utilité :

récupérer des troupes épuisées et sans matériel en y risquant ses rares renforts ? Ce serait amplifier l'erreur. Tant pis pour ces camarades massacrés ou condamnés à finir dans les geôles soviétiques.

Son énergie et ses choix tranchent donc résolument avec la conduite de la bataille sous son prédécesseur. Toujours en charge du groupe d'armées Nord-Ukraine, il a un levier qui manquait à Busch, puisqu'il sait par quels ajustements l'autre groupe d'armées peut libérer des troupes. Son culot le sert tout aussi bien : il propose, par exemple, à Hitler d'abandonner la ville forteresse de Kovel pour raccourcir légèrement le front ukrainien et obtenir une division de plus pour la Biélorussie. Le groupe d'armées Centre, lui, avait plusieurs fois tenté de convaincre Hitler de céder Vitebsk et d'autres *Festungen* : le refus avait toujours été sans appel. Au contraire, la proposition de Model pour Kovel est immédiatement acceptée, d'ailleurs sans que Model ait besoin de s'adresser personnellement à Hitler, seulement en faisant passer la demande *via* l'OKH[69]. De même, sa proposition de refortifier la ligne de 1917, avec le recul que cela implique, ne provoque pas la grosse colère hitlérienne qui se serait certainement abattue sur un autre.

Model a un comportement humainement détestable avec les officiers qui l'entourent, bien qu'il ait retrouvé Hans Krebs au groupe d'armées Centre, ce chef d'état-major compatible avec ses humeurs. Personne n'échappe à ses colères permanentes : « Encore hier, il m'a menacé de la cour martiale, moi son vieux chef d'état-major, explique Krebs à un officier venu se plaindre des insultes incessantes. Mais il a des capacités incroyables, et il est notre seul espoir[70]. » Model est sans arrêt odieux, jamais satisfait de quoi que ce soit et profitant de son autorité pour s'en prendre à tout le monde. Certains officiers décalent volontairement l'heure des repas pour ne pas se retrouver même une dizaine de minutes à table avec lui. « Il a traité de manière indigne des personnes très méritantes. Quand certains ne faisaient pas quelque chose à son goût, il les rabaissait d'une manière et avec un tel ton, *à la canaille*… On avait l'impression qu'il

y prenait un plaisir sadique[71]. » Néanmoins, l'état-major du groupe d'armées Centre ne peut que reconnaître l'influence et le crédit dont le nouveau chef jouit auprès de Hitler. Bien que la ligne de front se déplace jour après jour plus près de la Pologne, le Führer n'en blâme jamais Model.

En même temps qu'il réclame chaque jour des renforts – pas moins de treize divisions lui sont envoyées dans la première moitié de juillet –, Model reconstitue des groupements d'une certaine puissance en amalgamant autour de ses rares divisions blindées tout ce qu'il peut récupérer de soldats. Il n'y a plus d'« armées » ou de « corps d'armée » pendant cette phase fluide, ces « groupes » étant confiés à un seul officier que Model dirige directement *via* de brefs ordres opérationnels[72]. Model, qui ne tient jamais compte du corps d'appartenance ni de l'entraînement des troupes – même un comptable peut tenir un fusil –, change la composition de ces groupes quotidiennement pour répondre aux urgences de l'instant. Il improvise en permanence sans jamais se laisser arrêter par des considérations sur la cohérence des unités, demandant et obtenant le maximum de flexibilité. Cette technique lui donne aussi une certaine liberté vis-à-vis de Berlin, puisqu'elle masque la composition exacte des groupements. Après la chute de Minsk, il change surtout la méthode de combat : n'ayant pas de quoi tenir un front continu, il n'utilise pas ses groupements pour défendre mais pour contre-attaquer localement : voilà qui permet de ralentir quelque peu le rythme de l'avance soviétique. Il retire ses troupes avant de risquer l'encerclement, mais ses unités combattantes continuent de s'user à grande vitesse : la 5^{e} division panzer perd 85 % de ses blindés en une semaine de combats. Au moins l'avance ennemie devient-elle plus erratique, même si elle est loin d'être stoppée[73]. Les Soviétiques se rendent compte que les Allemands ont changé de style. Le maréchal Joukov, dans ses mémoires, rend un rare hommage à Model, sans toutefois aller jusqu'à le nommer : « Le commandement du groupe d'armées Centre trouva le meilleur mode possible d'action dans ces

circonstances extrêmement difficiles. Puisqu'il n'avait aucune ligne solide et qu'il ne pouvait en former une faute de forces, le commandement allemand décida de retarder l'avance de nos troupes par de rapides contre-attaques. Ces tactiques permirent aux Allemands de déployer dans leurs arrières les troupes envoyées d'Allemagne et d'autres secteurs du front[74]. » Toutefois, entre le 28 juin et le 16 juillet, les Soviétiques avancent d'environ 350 kilomètres. Ils se sont emparés de Vilnius (une autre *Festung* que Model n'a pas vraiment tenté de tenir), franchi le Niémen, et sont à quelques dizaines de kilomètres de la côte balte et de la Prusse-Orientale.

Polémique devant Hitler sur l'évacuation de l'Estonie

Un des principaux échecs allemands a été de manquer, en effet, de rétablir un front à la démarcation entre les groupes d'armées Centre et Nord. Il subsiste tout au long du mois de juillet un « trou de la Baltique » qui menace d'isoler le groupe Nord. Les Soviétiques ne cessent de renforcer le secteur et, non contents de parer les contres, avancent inexorablement jusqu'à la mer. Dès fin juin, le général Zeitzler propose de lever le danger par une « grande solution » : le groupe d'armées Nord évacuerait l'Estonie pour disposer d'une armée complète qui frapperait l'ennemi de flanc, plein sud, et rétablirait non seulement la continuité du front, mais pourrait aussi secourir Model. Or Hitler tient absolument à conserver la côte baltique, y compris les rives du golfe de Finlande ; il s'y oppose définitivement. Zeitzler revient à la charge jusqu'à l'épuisement, et doit être mis au repos quelques jours. Hitler ordonne juste d'attaquer avec les troupes immédiatement disponibles, soit deux divisions pour combler un trou de 60 kilomètres… C'est si peu adapté que Model en est surpris. Lindemann, au groupe d'armées Nord, s'oppose vivement à ce gâchis de troupes, même s'il finit par s'exécuter. Il ne voit, lui aussi, que la « grande solution » pour arrêter la crise. Dans la nuit du 1er au 2 juillet, avant une entrevue avec

Hitler, Lindemann téléphone à Model et obtient son complet soutien. Model envoie même à Hitler un rapport poussant à la grande solution[75]. Mais Hitler n'en démord pas : le maintien en guerre de la Finlande, les schistes bitumineux estoniens, l'entraînement des sous-marins en mer Baltique, le transport du minerai de fer suédois jusqu'à l'Allemagne, tout cela est trop important pour laisser les Russes longer la mer Baltique. Pour marquer le point, il limoge Lindemann et le remplace par le général Friessner, jusqu'ici commandant du détachement d'armée qui tient justement l'Estonie. Friessner y a été nommé début 1944, par Model, qui le connaissait du temps de la 9e armée. À peine en poste, Friessner reçoit un appel de Model, qui lui donne quasiment des ordres pour lui extirper des troupes : « Nous ne pouvons éviter de mettre la 225e division à Vilnius [dans la zone du groupe Centre] […]. Nous avons construit des positions fortifiées dans le but de les occuper. Notre plus grande priorité est d'y parvenir à temps […]. Vous devez vous passer de la 225e division. Oui, c'est très clair ! » Et Hitler en sera informé plus tard[76]. Model profite aussi de son ascendant pour convaincre Friessner qu'il n'y a d'autre choix que la « grande solution ».

Le 9 juillet vient enfin une réunion chez Hitler pour décider de la conduite des opérations et discuter, en particulier, du trou de la Baltique. Model est accompagné de son chargé des opérations, Peter von den Groeben. Sont présents Friesser, Dönitz et Heusinger, ce dernier faisant l'intérim de Zeitlzer. Model expose la situation : le Russe sera d'ici une semaine sur une ligne Brest-Kaunas, à 60 kilomètres des terres allemandes de Prusse-Orientale ; quatre divisions sont nécessaires pour combler la brèche, divisions que le retrait d'Estonie libérerait. Le Führer s'y oppose toujours aussi fermement. Dönitz rappelle l'importance de conserver l'Estonie et rejette à son tour la « grande solution ». Model tente d'insister et se fait sèchement interrompre : « Vous avez entendu l'amiral, la question est close. Vous n'êtes concerné que par vos quatre divisions, leur provenance n'est pas votre souci. » Dönitz ajoute néanmoins que si

l'Estonie est sur le point d'être perdue, autant avoir récupéré des troupes à temps. Mais Model ne saisit pas la balle au bond et reste complètement silencieux, au désespoir de son chargé des opérations, debout à côté de lui. Hitler décide que Friessner cédera quatre divisions à Model, mais avec interdiction de raccourcir son front. Il doit tenir jusqu'à recevoir de nouvelles unités à une date encore indéterminée. Model ne proteste pas contre cette demi-mesure, mais pousse son avantage immédiat : il exige qu'au moins deux des divisions lui viennent sous quarante-huit heures. Quand il revient à son quartier général, il résume la conférence d'une phrase : quatre divisions gagnées pour le groupe d'armées[77]. Son égoïsme a rapidement pris le dessus, et la solidarité avec Friessner n'a duré que quelques minutes. Plus inattendu est le fait que Model ne se soit opposé que mollement à Hitler, là où il aurait fallu insister encore et encore pour défendre la pertinence de son analyse. Peut-être se retient-il pour ne pas s'aliéner Dönitz, ou peut-être sent-il que le sujet des pays baltes est si émotionnel qu'il est vain d'affronter le Führer sur ce point. Après tout, Zeitzler a échoué, Lindemann vient d'être remercié et Friessner semble déjà énerver Hitler (il sera relevé de son commandement deux semaines plus tard). Lors de nouvelles sessions de travail convoquées par ce dernier les 14 et 18 juillet, alors que l'Armée rouge, tout en continuant à frapper au centre, vient de lancer une opération directement contre le groupe d'armées Nord puis une autre contre le groupe d'armées Nord-Ukraine, Model ne revient pas davantage défendre la « grande solution », ni d'ailleurs aucune autre solution. C'est peut-être cette fois la présence de Göring qui le bride[78]. À Goebbels, il confie que subordonner les trois groupes d'armées Nord, Centre et Nord-Ukraine à un commandement suprême unique garantirait la mise en œuvre la plus rapide des mesures nécessaires pour rétablir le front : on reconnaît là le refrain de Manstein sur l'organisation du commandement[79]. Mais Model n'ose pas défendre l'idée devant Hitler. Un échange violent avec Erich Koch, un haut dirigeant nazi, jusqu'ici haut-

commissaire du Reich pour l'Ukraine et toujours chef (*Gauleiter*) de Prusse-Orientale, le remet à sa place : la Wehrmacht a échoué sur toute la ligne, les combats sont quasiment sur la frontière allemande de 1939, et ce n'est pas à un officier, feld-maréchal ou non, de dicter la conduite de la guerre[80]. Model en reste donc à des questions tactiques, demandant et obtenant encore de nouvelles unités pour parer à ses urgences. Il ne fait aucune proposition pour rétablir durablement la situation. Il laisse ce problème à d'autres – mais on se demande bien à qui.

Fidélité inconditionnelle après l'attentat du 20 juillet

Proposer un quelconque changement dans la conduite de la guerre à l'est devient de toutes les façons impossible après l'attentat auquel Hitler échappe miraculeusement le 20 juillet 1944. Une bombe explose à 12 h 42 dans la salle de conférences – Model s'y trouvait quarante-huit heures plus tôt –, mais Hitler, debout à une extrémité de la pièce, est à peine atteint par la déflagration. Model est complètement surpris par l'événement. Il n'avait, on s'en doute, jamais été approché par les complotistes, bien qu'un certain nombre fussent en poste au groupe d'armées Centre. Dans la population comme dans les cercles dirigeants, la survie de Hitler provoque un réflexe de solidarité, qui se mêle au renouveau de la croyance en la « protection divine » dont bénéficierait le dictateur. Nombreux sont ceux qui, pétris de doutes suite aux incessants reculs de l'été, à l'ouest comme à l'est, cherchent désespérément une raison d'espérer et retombent sans hésitation dans la foi aveugle en un Hitler miraculé[81]. Les militaires renouvellent d'autant plus vite leur allégeance que Claus von Stauffenberg, l'auteur de l'attentat, est un des leurs. Les messages de fidélité se succèdent, venant d'officiers de tout rang comme de simples soldats. On lit parfois que le télex de Model, daté du 20 juillet à 21 heures, a été le premier à arriver. Même si cela était exact, cela n'aurait guère d'importance : il serait

tellement dangereux de s'abstenir que même les officiers en retraite, tel Wilhelm von Leeb, y vont de leur mot de solidarité. Model se permet, le 21 juillet, un bref commentaire devant son état-major et les responsables de la police : « Si vous me posez la question, messieurs, c'est la grande disgrâce de l'état-major germano-prussien[82]. » Le corps des officiers généraux vient d'être déconsidéré aux yeux de tous, et, sans doute lui-même ne se reconnaît plus du tout dans cet état-major tel que qualifié. Une dizaine de jours plus tard, comme l'ennemi est sur la frontière de Prusse-Orientale, il rédige une proclamation dans laquelle il combine exhortation à lutter contre « le meurtre, l'incendie et le pillage des villes et des villages allemands » et menaces de mort contre les « lâches » : « Celui qui vacille a perdu sa vie ! » « Aucun soldat au monde n'est meilleur que nous les soldats de notre Führer Adolf Hitler ! Vive notre bien-aimé Führer ! » Cette proclamation exprime si bien l'idéologie dominante que, trois mois plus tard, son successeur, le général Reinhardt, en reprendra le ton comme les phrases dans son propre appel à tenir à tout prix[83].

Fin juillet, les Soviétiques atteignent la mer Baltique juste à l'ouest de Riga : le groupe d'armées Nord est isolé. Malgré les combats retardateurs menés par Model, leur progression ininterrompue les porte aussi au-delà de Brest-Litovsk. L'offensive contre le groupe d'armées Nord-Ukraine, leur permet de dépasser Lvov et de franchir la Vistule supérieure. Cette avance menace Model dans le dos, tandis qu'il y a toujours un trou de 200 kilomètres entre la 2^{e} et la 4^{e} armée de son groupe d'armées Centre. Varsovie semble à portée de main. Croyant l'ennemi défait, le général Rokossovski prend alors des risques en dispersant ses forces dans trois missions différentes (couper les arrières des Allemands, s'emparer des faubourgs de Varsovie sur la rive droite de la Vistule, remonter le fleuve pour saisir des points de passage loin en aval). Or Model reçoit au même moment des divisions panzer que le réseau ferré lui convoie jusqu'à Varsovie. Il décide de frapper immédiatement et le plus fort possible. Il

joint à ses renforts tout ce dont il dispose comme blindés, en prenant le risque de dégarnir les autres secteurs du front. Il réunit ainsi 400 engins (dont à peu près 230 chars) et lance une attaque concentrique sur la 2e armée de tanks, l'unité de pointe des Rouges. Cette contre-attaque remarquablement coordonnée surprend un ennemi quasiment à court de carburant. Les Allemands bénéficient en outre d'une supériorité aérienne locale, car les bases soviétiques sont trop loin à l'arrière. Model parvient du 1er au 4 août à encercler puis à détruire les Russes dans une poche de 20 kilomètres de diamètre, dans le plus pur style de la manœuvre à l'allemande. Les unités blindées retournent ensuite couvrir leurs zones d'origine, éliminant tout risque ailleurs sur le front[84]. Cette réussite allemande souligne l'épuisement ennemi : les Soviétiques ont besoin d'une pause opérationnelle avant le prochain bond vers l'ouest. Si la frappe de Model ne peut se comparer avec le « coup de revers » de Manstein de février-mars 1943, qui avait fait reculer les Russes de 200 kilomètres et permis la reprise de Kharkov, elle reste la première action à reprendre durablement du terrain depuis le déclenchement de l'opération *Bagration*.

Le front se stabilise ainsi le long de la Vistule et de la frontière de Prusse-Orientale, après six semaines de défaites successives et 500 kilomètres de recul depuis Vitebsk. La résistance polonaise déclenche une insurrection dans Varsovie à partir du 1er août, insurrection dont les autorités allemandes avaient repéré les prémices. Model étant en pleine bataille, il laisse le commandant spécial de Varsovie, le général Stahel, contenir puis écraser les insurgés avec des troupes SS. Il exige, pour éviter toute perturbation dans ses communications, qu'une route soit dégagée en brûlant et rasant toutes les constructions sur un kilomètre de largeur de part et d'autre[85], mais semble sinon se désintéresser de ce qui se passe dans la ville. Un mince front étant reconstitué contre les Soviétiques, il estime en effet qu'il est maintenant possible de reprendre l'initiative, et Hitler lui demande de monter une opération pour rétablir un lien terrestre avec le

groupe d'armées Nord. Mais Model est appelé à d'autres responsabilités avant que cette attaque ne débute.

Model prend la tête du front Ouest

Le 6 juin 1944, les Alliés traversent enfin la Manche. Une dure bataille s'engage en Normandie. Les Allemands s'épuisent inexorablement, jusqu'à ce que les Américains réussissent à percer le front, à la fin juillet. Débouchant dans les plaines au nord de la Loire, les troupes mécanisées de Patton foncent vers l'est, tandis que l'armée anglo-canadienne lance offensive sur offensive depuis la tête de pont normande. Mi-août, les Allemands sont sur le point d'être encerclés dans une grande poche autour de la ville de Falaise. Un autre débarquement, en Provence, crée une menace supplémentaire. Hitler, après une désastreuse tentative de contre-attaque à Mortain, vient d'autoriser l'évacuation de ses troupes avant que l'étau ne se referme, aussi bien sur celles encore en Normandie que sur celles en garnison dans le sud de la France. C'est alors qu'il nomme Model comme commandant en chef du front Ouest.

Model remplace le feld-maréchal Günther von Kluge, son ancien supérieur, qui lui-même n'était arrivé qu'un mois auparavant pour relever Gerd von Rundstedt, accusé de défaitisme. Le principal subordonné de Kluge était alors Erwin Rommel, qui gérait la bataille de Normandie au groupe d'armées B. Mais Rommel a été grièvement blessé par un mitraillage aérien et n'a pas été remplacé : Kluge cumule alors gestion du groupe d'armées B et commandement de tout le théâtre Ouest (*O.B. West*). Il arrive plein d'optimisme mais constate en quelques jours qu'il n'a aucune chance de repousser ou de contenir le Débarquement, si bien que son crédit baisse rapidement auprès de Hitler. De plus, le lendemain du 20 juillet, ce dernier choisit Guderian comme successeur de Zeitzler à l'OKH : Kluge et Guderian se détestent toujours autant et, s'il n'y a pas de preuves

démontrant que le second intrigue pour le faire renvoyer, il est probable qu'il critique volontiers sa performance. En outre, le climat de chasse aux sorcières qui suit l'attentat contre Hitler rend Kluge suspect, car il était perçu comme quelque peu critique vis-à-vis du régime et les conjurés l'avaient effectivement approché. Quand, lors d'une visite au front le 15 août 1944, il devient soudainement injoignable, une rumeur circule : Kluge serait entré en contact avec le commandement allié pour arranger la reddition de ses armées. En réalité, il est victime d'une attaque aérienne, comme Rommel avant lui : même s'il en réchappe indemne, les officiers assis à côté de lui dans son véhicule de commandement se sont fait abattre, et sa radio est hors service.

Cependant, Hitler n'a plus confiance en lui et décide de le remplacer par Model, en espérant que ce dernier réussisse à stabiliser la situation à nouveau catastrophique dans laquelle se trouve le front. La passation de pouvoirs est étrange : Model apprend sa nomination alors qu'il est auprès du Führer pour recevoir une nouvelle décoration (les diamants s'ajoutent à sa croix de guerre), et il lui est demandé de ne pas parler de son nouveau rôle avant d'être physiquement parvenu au quartier général du front Ouest, à La Roche-Guyon, au bord de la Seine[86]. Il décolle par un vol de nuit qui le pose à 4 heures du matin à Metz (s'approcher davantage est trop dangereux, étant donné la totale domination aérienne alliée), puis il parvient par la route à son nouveau quartier général où il annonce sa nomination surprise à 8 heures[87]. Il ne faut pas que Kluge ait même quelques heures de libres avant l'arrivée de son successeur. Kluge comprend le message et, de crainte d'être arrêté à son retour en Allemagne, se suicide le lendemain. Il ne semble pas que Model en ait été troublé.

Le général Blumentritt, qui ne l'avait pas croisé depuis longtemps, se souvient de l'allure de Model en août 1944 : « Il n'avait pas du tout changé et j'ai pensé avoir toujours devant moi le capitaine Model de l'époque de Münster [en 1926-1928]. Toujours mince et filiforme, le visage peu altéré,

ses cheveux montraient à peine quelques fils gris[88]. » Model hérite de Hans Speidel comme chef d'état-major au groupe d'armées B. Speidel fut son élève du temps de la Reichswehr, et c'est un des rares anciens subordonnés avec qui Model a maintenu un lien amical. Toutefois, Speidel a été impliqué dans la conjuration du 20 juillet et va être arrêté. Model proteste vigoureusement : pas question qu'on lui enlève son chef d'état-major en pleine bataille, d'autant qu'il le considère politiquement irréprochable (ce qui dénote un certain aveuglement). Speidel est néanmoins envoyé en prison pour le reste de la guerre. Son remplaçant est le général Krebs, ramené du front de l'Est. Krebs s'attendait à enfin recevoir un commandement en propre, mais sa vocation semble d'être l'éternel chef d'état-major de Model[89]. Lequel continue toutefois, les mois suivants, à soutenir les initiatives pour faire libérer Speidel, des gestes amicaux qui tiennent toutefois de l'exception : sollicité au sujet d'un autre officier porté disparu à la suite du 20 juillet, Model réplique : « Je ne m'en mêlerai pas ! Je ne veux rien avoir à faire avec ça[90] ! » De même, une de ses premières demandes est de disposer d'un « officier-instructeur du national-socialisme » (NSFO). Ces sortes de commissaires politiques, créés fin 1943, sont chargées de l'endoctrinement nazi des troupes et surveillent d'éventuelles déviances chez les officiers. Rommel avait refusé leur présence à son état-major direct en expliquant qu'il était lui-même le NSFO de son groupe d'armées. Model pense, au contraire, que le matraquage de propagande nazie doit se faire par tous les moyens.

L'arrivée de Model sur le front Ouest est aussi caractéristique d'un vaste mouvement de renouvellement des cadres après la défaite de Normandie. En août et septembre 1944, des vétérans du front de l'Est sont nommés aux postes clés : Erich Brandenberger, Otto von Knobelsdorff, Hasso von Manteuffel prennent chacun le commandement d'une armée, tandis qu'Hermann Balck récupère le groupe d'armées G, qui tenait le sud de la France. Des mutations similaires touchent les corps d'armée (Herman

Priess au 13e corps SS, Walter Krueger au 58e corps panzer[91]). Ces officiers, parfois promus de deux niveaux d'un coup – Manteuffel passe d'une division à une armée, Balck d'un corps à un groupe d'armées –, partagent une longue expérience de batailles défensives contre les Soviétiques. Plus endurants, plus durs avec leurs troupes que les généraux britanniques et américains qui leur font face, ils montrent une résilience et une capacité à tirer le maximum de moyens insuffisants. Les décisions et les improvisations de Model, sa façon de diviser les unités jusqu'à ce que les cartes d'état-major « ressemblent à un tas de confettis[92] », continuent de choquer le personnel d'état-major, mais sont admises par les nouveaux commandants d'unité, qui ne passent pas leur temps à s'en plaindre.

Recul jusqu'aux Pays-Bas et demandes alarmantes

Sur le terrain, Model reprend la technique du fait accompli qui lui a toujours réussi. Alors que Hitler lui ordonne de tenir une ligne Seine-Yonne-Dijon-Suisse[93], il ne tente même pas de s'y établir, tout comme fin juin il n'avait pas un instant pensé se tenir à l'est de Minsk. S'il garde des passages sur la Seine, c'est uniquement le temps que les derniers fuyards la franchissent. Il déclare à l'OKW qu'il n'abandonne pas ses positions, alors qu'il repositionne ses maigres groupes mobiles loin en arrière. Hitler exige aussi que Paris, pour sa valeur militaire comme pour son importance politique, soit solidement tenu, ou au moins, si la ville tombe aux mains des Alliés, qu'elle ne soit plus qu'un champ de ruines[94]. Model estime qu'il faudrait alors bourrer la ville de troupes et, malgré des ordres de façade, ne met aucune énergie dans cette tâche, comme il avait cédé Minsk et Vilnius en juillet[95]. La valeur symbolique de la ville ne l'affecte pas. Il trouve finalement fort commode qu'il y ait un commandant personnellement nommé par Hitler à la tête du grand Paris, le général von Choltitz, puisque

cela lui permet de faire porter la responsabilité sur un autre. Le simple bon sens le pousse aussi à procrastiner devant les ordres de destruction de la capitale : il s'évite un crime de guerre particulièrement visible, qui condamnerait son avenir auprès des Anglo-Américains. Au contraire, il fait soigneusement consigner dans les papiers de l'OB West un ordre par lequel il exige la livraison de quatre trains de charbon pour le ravitaillement de la ville[96]. Il n'avait jamais eu ce type de geste en Russie, ce qui confirme la dimension raciste de la politique de la terre brûlée qu'il menait là-bas. Pour Berlin, il habille les choses à sa façon dans son rapport du 24 août au soir (alors que la ville est presque totalement libérée) : « Le problème de Paris est toujours brûlant [*sic*]. La 47e division y sera placée à partir des 25/26 août, mais face à la pression ennemie à l'extérieur de la ville et aux dangers qui s'accumulent à l'intérieur, il n'est pas certain que cela suffise. Il a donc été ordonné qu'une ligne soit montée au nord et à l'est de Paris[97]. » En d'autres termes, priorité est donnée à l'évacuation. Quelques heures plus tard, il obtient l'autorisation de se replier sur la Somme, sur laquelle il ne tente pas vraiment de s'établir non plus.

Comme toujours, ses rapports réclament continuellement des renforts, mais bien plus que trois ou quatre divisions. Model compte à présent en dizaines : il veut quinze nouvelles divisions d'infanterie pour tenir le front, soutenues par une réserve blindée de douze divisions panzer[98]. Il se fend d'un coup de fil pour en informer Goebbels et s'assurer d'un soutien auprès du Führer[99]. Ses demandes sont d'une ampleur irréaliste, mais peut-être expriment-elles une croyance largement partagée par les généraux s'étant battus avec des bouts de ficelle sur le front de l'Est : comme Hitler a donné la priorité à l'Ouest pour 1944, il doit quelque part exister des masses d'unités gardées en réserve[100]. Model, par ses échanges avec Goebbels, est sans doute aussi conscient du vaste effort de mobilisation en cours en Allemagne. Après le 20 juillet, Himmler étend ses prérogatives à l'armée de

remplacement, tandis que Goebbels devient « plénipotentiaire à la guerre totale » et lance des « commandos » ratisser le pays pour envoyer vers l'armée les bien portants, quel que soit leur âge, quelle que soit l'importance de leur travail. Des centaines de milliers d'hommes – certes trop âgés, certes sans entraînement – sont ainsi récupérés[101]. Par ses demandes extraordinaires, Model, qui ne prend en considération que les besoins de son commandement du moment, entend donc être servi avant le front de l'Est. « Il connaissait la situation critique du front de l'Est, raconte Blumentritt, chef d'état-major de l'OB West. Mais cela ne l'a pas empêché d'exiger ce nombre incroyable de divisions. Il m'a dit qu'à l'Est il y avait trop de divisions ! Tant qu'il y était lui-même, il y en avait trop peu […]. C'était son style d'exiger beaucoup plus que ce qu'il ne pourrait jamais obtenir[102]. » Model justifie ses requêtes en quelques phrases décrivant crûment la supériorité ennemie : le groupe d'armées britannique peut placer 1 500 tanks entre Paris et la côte, et les Américains en ajouter quasiment 2 000 au sud-est de la capitale. En face, avec les restes des onze divisions blindées de la Wehrmacht et de la Waffen SS engagées en Normandie, il n'a pu former qu'un « groupe régimentaire », soit une demi-division dotée de quelques dizaines de chars. « Quant à l'artillerie, écrit-il, les divisions d'infanterie n'ont plus qu'une seule pièce, et les divisions panzers seulement une batterie[103]. » Model exagère et dramatise, et ce qu'il a en main est sensiblement plus important que ce que disent ses déclarations, son rapport étant typique de sa tendance à ne fournir que des informations partielles[104]. Mais le fait est que les pertes en matériel pendant la bataille de Normandie ont été considérables. Toutefois, une bonne partie du personnel a pu s'échapper. Kluge, avant d'être démis, avait organisé le départ des services arrière, des états-majors et même des troupes combattantes des unités blindées. Model dispose toujours de cadres, qui, en organisant des points de ralliement, des ateliers de réparation, des zones de ravitaillement,

empêchent au moins que la retraite ne se transforme en débâcle[105]. Et, si on lui fournit des hommes, il a la technostructure pour les positionner et les approvisionner en fonction des exigences de l'instant, malgré les difficultés de mouvement créées par la totale domination aérienne alliée. Cela lui permet d'utiliser le patchwork de renforts qu'on lui accorde : l'équivalent de six divisions directement tirées des centres d'entraînement (mais sans leur train ni leurs états-majors), deux précieuses brigades blindées, dix bataillons de troupes de forteresse (certes complètement statiques), une vingtaine de bataillons de remplacement à la formation abrégée, 42 Panzer IV et 20 redoutables Panther[106].

Fidèle à sa méthode, il conduit une défense agressive, en tentant de petites attaques dès qu'il parvient à réunir un semblant de forces organisées. Ces coups de griffe ne reprennent pas de terrain et échouent piteusement : malgré les véhémentes protestations de Sepp Dietrich, le commandant de la 5e armée panzer, il exige une attaque à partir d'Évreux quand l'heure est au repli derrière la Seine ; quelques jours plus tard, il ordonne de chasser les Alliés d'une tête de pont sur la Seine seulement pour voir ses troupes, écrasées par l'artillerie américaine, subir des pertes au moins cinq fois plus importantes que celles infligées ; il gâche une brigade blindée toute neuve en la lançant impulsivement : l'unité se fait décimer en tentant de rejoindre son aire de regroupement, que les Américains avaient déjà atteinte[107]. Au moins quand il attaquait à l'est, il parvenait à des progrès locaux, certes brefs, mais palpables : rien de tel contre les Britanniques et les Américains, qui attendent justement que les Allemands se découvrent par une contre-attaque pour les détruire avec leurs concentrations d'artillerie et leur omniprésente aviation. Fin août, Model perd brièvement le contrôle de la situation et laisse même passer des simulations de contre-attaques, comme le montre un rapport se gargarisant d'avoir repris Soissons et Compiègne, alors que les villes n'avaient pas encore été libérées[108]. Les Américains parviennent carrément à bloquer 25 000 Allemands à la frontière franco-

belge, le seul cas d'encerclement-destruction réussi par les Alliés avant avril 1945. Model manque un jour de se faire capturer alors que son quartier général déménageait en catastrophe : « Il ne partit qu'à minuit sur la route, se souvient un officier qui a fui dans la même voiture, alors que les chars ennemis avaient déjà considérablement avancé des deux côtés du poste de commandement […]. Model quitta son poste, à l'indienne, avec un ou deux compagnons. Comme si de rien n'était, il s'assit dans sa voiture et, le monocle à l'œil, ferma les yeux pendant un court instant. Ce calme lui a suffi, puis il a retrouvé sa fraîcheur, comme s'il avait dormi pendant des heures[109]. »

À force de reculer, les Allemands trouvent de meilleures conditions de combat. Ils sont plus loin des bases aériennes ennemies et ne subissent plus le harcèlement permanent des chasseurs bombardiers, qui les contraignaient aux mouvements de nuit. Plutôt que des contre-attaques, Model demande maintenant la préparation d'embuscades en minant les voies de communication et en usant au mieux des armes antichars, y compris les *Panzerfaust* aux obus à charge creuse dévastateurs. L'accumulation des accrochages agressifs, mais plus encore l'extension soudaine des lignes de ravitaillement anglo-américaines depuis les plages normandes, pèsent sur l'avance alliée. Les troupes américaines se retrouvent quasiment à l'arrêt au niveau de la Moselle et des Ardennes belges, les Britanniques libèrent Bruxelles et Anvers après une belle poursuite, avant de cesser temporairement leurs progrès. Début septembre 1944, quinze jours après son arrivée, Model a cédé 300 kilomètres, mais, pour la première fois depuis fin juillet, le rythme des poussées alliées, s'il n'est pas totalement interrompu, est plus localisé et plus ralenti. Même si Eisenhower et le commandement allié sont toujours dans l'euphorie de la victoire, une autre phase de la campagne vient de commencer.

De mi-janvier à début septembre 1944, Model est intervenu successivement dans quatre secteurs brûlants du front. Il a été à chaque fois nommé, alors que l'ennemi avait pu opérer de profondes brèches dans le dispositif allemand. En Ukraine en avril 1944, pour sauver une armée encerclée puis rétablir un semblant de calme sur le front, il n'a pas eu grand-chose à faire de plus qu'appliquer le plan conçu et déjà lancé par Manstein. En revanche, en janvier devant Leningrad, en juillet en Biélorussie ou en août en France, le commandement allemand était désespéré. Model, qui n'avait pas de baguette magique pour arrêter un ennemi lancé en pleine poursuite, a admis qu'il fallait céder du terrain, mais il a tenu à ce que ce fût en combattant. Il s'agissait de ralentir l'ennemi au maximum, afin que les renforts qu'il réclamait à cor et à cri pussent se mettre en place. Il a sacrifié aussi bien les unités encerclées, vers lesquelles il n'a jamais envisagé d'opérations de secours, que les groupements improvisés lancés en contre-attaque, qui ont disparu de l'ordre de bataille après quelques jours de combats. Ce faisant, il a multiplié la friction (au sens de Clausewitz) pour que l'ennemi se tienne sur ses gardes, hésite, attende l'arrivée de son soutien feu, et laisse le temps aux Allemands de se rétablir. Cette « méthode » constamment improvisée a permis d'éviter une complète décomposition des troupes et conduit à la stabilisation du front après quelques semaines.

Mais Model, malgré son surnom de « pompier du front », doit-il être crédité de l'extinction des multiples incendies ? Force est d'observer que les avances ennemies ont cessé quasiment aux mêmes dates dans les secteurs dont il ne s'occupait pas, comme les Balkans, la Lituanie ou les Vosges. Début août, il est parvenu à contrer les Russes avec succès devant Varsovie, mais c'est un autre commandant qui a repoussé ces mêmes Russes trois semaines plus tard en Courlande. C'est peut-être davantage l'épuisement mécanique de l'ennemi à mesure que la distance depuis ses bases de ravitaillement augmentait que l'acharnement défensif allemand qui explique

le ralentissement puis le quasi-arrêt de l'avance. Et on ne peut guère affirmer que céder 150 kilomètres en février jusqu'aux pays baltes, 500 kilomètres en juillet jusqu'au cœur de la Pologne, 300 kilomètres à la fin de l'été jusqu'à la frontière germano-belge soit une belle performance.

8

Une victoire et deux défaites

À l'automne 1944, Model est un acteur essentiel d'un authentique retournement de situation sur le front occidental : d'une posture en fuite, puis en défense statique, les Allemands deviennent offensifs et surprennent les Alliés en plein hiver.

Rundstedt revient, Model lui cède l'OB West

La période commence toutefois par une nouvelle modification de poste. À son arrivée à l'ouest mi-août 1944, Model cumule deux rôles. Il est commandant de l'ensemble du théâtre occidental (OB West), avec autorité sur deux groupes d'armées : le groupe B au nord de la France et le groupe G au sud. Le général Blaskowitz commande le groupe G, tandis que Model est également commandant en titre du groupe B. Il apparaît que c'en est trop pour un seul homme. Model est en effet incapable de gérer les opérations du sud de la France, celles de Blaskowitz, et se contente généralement de lui faire suivre des directives émanant de l'OKW[1]. De plus, alors qu'elles étaient toutes deux localisées à La Roche-Guyon, les deux équipes de l'OB West et du groupe d'armées battent en retraite indépendamment l'une de l'autre et se voient séparées de plus de

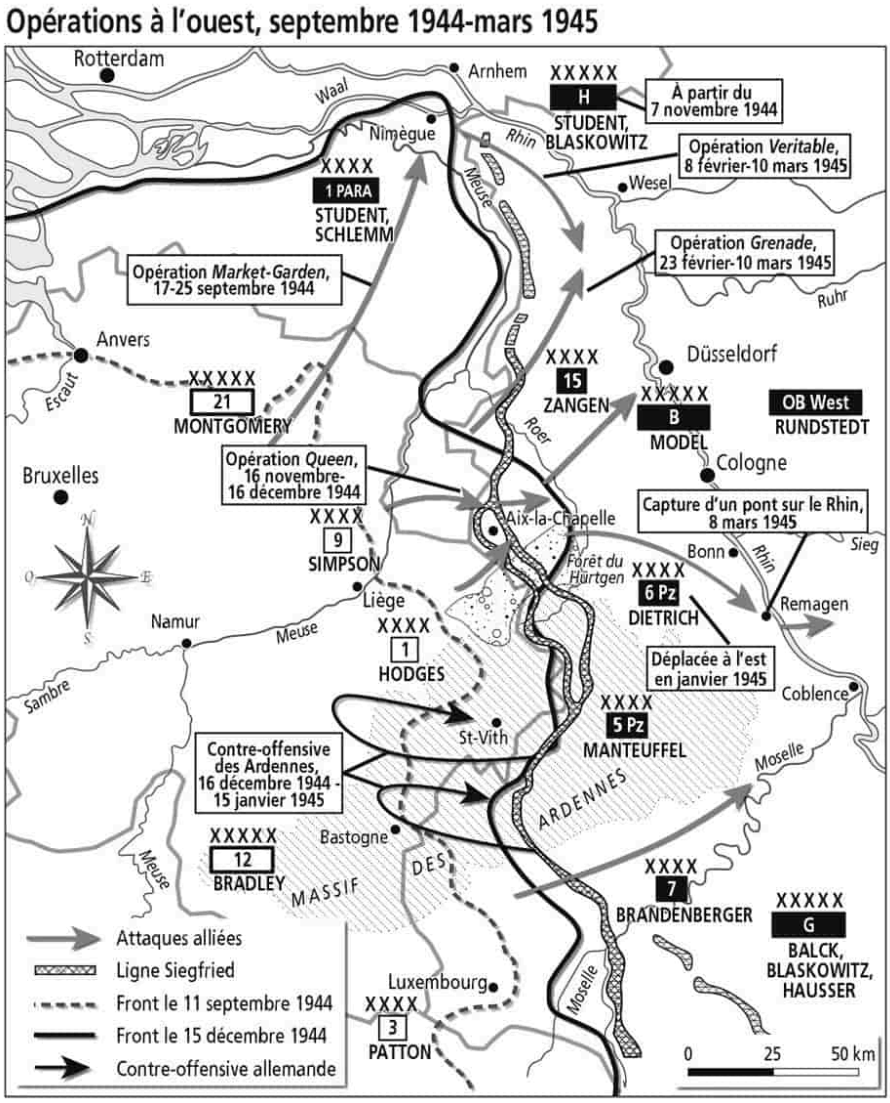
100 kilomètres. Model, plongé dans le quotidien des opérations, finit par se plaindre d'avoir deux chefs d'état-major et demande l'autorisation de fusionner les deux organisations en écrémant au passage les services superflus[2]. La chose fait peur aux officiers concernés : probablement suite à une idée soufflée par le général Blumentritt, chef d'état-major de l'OB West, Berlin conclut à un autre diagnostic. Le général Jodl (l'adjoint de Keitel à l'OKW) s'en ouvre poliment dès le 28 août : afin d'organiser une position défensive en liaison avec la Luftwaffe et la Kriegsmarine, Model verrait-il une objection à ce que le feld-maréchal Rundstedt soit réintégré comme commandant de l'OB West, de sorte que lui, Model, soit libéré pour les opérations de combat décisives du groupe d'armées B[3] ? Impossible de refuser : cette fois, c'est Model qui est placé devant le fait accompli. Rundstedt est de retour une semaine plus tard, Model est resté moins de vingt jours à la tête du théâtre occidental[4]. Le coup est rude : il n'est nullement envisagé qu'il garde le rôle le plus élevé, comme si cette fonction était au-delà de ses capacités. Alors qu'il rapportait directement à Hitler dans ses postes à l'Est et à l'Ouest depuis le début de l'année, voici qu'il existe de nouveau un échelon intermédiaire, comme en 1942 et 1943. Sur le front, le nouvel arrangement lui enlève toute responsabilité pour l'est de la France, où s'est replié le groupe d'armées G. Il ne commande dorénavant qu'au secteur allant des Ardennes à la côte, et avec trois armées sur les six en opération[5].

Même s'il est patent que Model n'avait ni compétences ni le style pour préparer une ligne de défense plus solide au niveau de la frontière allemande en coopération avec les autres armes comme avec les diverses administrations civiles, la raison technique qui est donnée est un peu courte. Les destinataires de ses rapports décrivant sur un ton froid mais dramatique l'état désespéré des troupes et exprimant ses demandes irréalistes de renforts à hauteur de 20, 30 ou 40 divisions en ont probablement conclu que Model était victime d'un certain découragement. Début septembre, Hitler,

qui cherche intuitivement un moyen de reprendre l'initiative, imagine une vaste contre-offensive depuis le Sud-Lorraine pour frapper le flanc de l'armée américaine du général Patton[6]. Model estime ce projet si irréaliste qu'il le fait clairement savoir à Jodl : « Krebs est arrivé [*via* Berlin]. D'après ce qu'il me dit, votre opinion sur la situation du front est différente de celle qu'on a ici. On semble croire que je peux encore attaquer. Mes rapports n'ont-ils pas été montrés au Führer ? J'en reste à mon estimation : l'ennemi applique une forte pression partout. Percées au nord et à l'est, chacune avec environ 1 500 chars. L'état de la troupe ne s'est pas amélioré, mais s'est détérioré. J'ai besoin d'instructions de combat claires sur où je dois tenir. Et qu'en est-il des V1 [dont les rampes sont au nord de la France] ? Et que fait-on au sujet du trou entre Lunéville et Belfort ? Je ne peux pas continuer comme ça[7]. » Voilà bien la première fois que Model demande à ses supérieurs ce qu'il doit faire au lieu de proposer une solution. S'il avait été relevé de son commandement à ce moment, ses derniers rapports comme ses ordres incantatoires nous feraient conclure qu'après toutes les défaites encaissées depuis un an, le recul de la Seine à la Meuse l'avait finalement démoralisé. D'ailleurs, dans son premier rapport daté du 7 septembre 1944, Rundstedt demande certes des renforts, mais « seulement » cinq ou dix divisions, trois fois moins que Model[8]. Or son arrivée va permettre à Model, en le soulageant de fonctions qu'il n'arrivait absolument pas à tenir, de se reprendre.

Gerd von Rundstedt, âgé de 68 ans, est l'archétype de l'officier prussien traditionnel, au style posé et aux « qualités distinguées ». Malgré d'occasionnelles colères, il est incapable de s'opposer à Hitler. Il a même accepté d'être un des juges de la Cour d'honneur chargée d'exclure de l'armée les officiers impliqués dans l'attentat du 20 Juillet, afin que ces derniers ne relèvent plus de la justice militaire et puissent être condamnés à mort par le « tribunal du peuple » spécialement créé à cette fin. Malgré ses compromissions, l'état-major de l'OB West accueille son retour avec

soulagement. Deux semaines à supporter les demandes exagérées et incessantes de Model, ses ordres improvisés et toujours changeants, et surtout ses réflexions sarcastiques et insultantes ont suffi[9]. Model est particulièrement insupportable avec son responsable des opérations, le colonel von Tempelhoff : il veut en forcer le départ pour faire venir un de ses rares fidèles, Günther Reichhelm. Ce dernier finit par prendre le poste en octobre tandis que Tempelhoff est envoyé commander un simple régiment contre les Soviétiques, une véritable sanction[10]. « Mordant et froid, [Model] a exigé d'être informé de tous les détails. Ce sont les spécialistes, c'est-à-dire avant tout les généraux de l'artillerie, du génie, des antichars, du renseignement, etc., qui l'intéressaient particulièrement. Il pouvait presque étouffer ces gens et on pouvait voir combien il était heureux quand il mettait quelqu'un sous pression[11] », témoigne Blumentritt.



Septembre 1944 : cafouillages alliés et opération Market-Garden

À la date du retour de Rundstedt, les avant-gardes américaines passent la frontière allemande dans le massif des Ardennes, et les Britanniques libèrent Bruxelles et Anvers. La situation semble toujours désespérée aux Allemands et, depuis son arrivée, Model n'a pu aucunement changer la situation. Les Alliés, euphoriques, sont persuadés qu'il n'y a plus aucune défense organisée et qu'ils auront fini la guerre à Noël. C'est alors qu'ils s'égarent dans plusieurs cafouillages[12]. Un premier problème apparaît

autour d'Anvers. La situation avancée et l'énorme capacité du port belge en font une base fondamentale au ravitaillement des armées anglo-américaines, d'autant que les Allemands n'ont pas eu le temps d'en détruire les installations. Mais les navires ne peuvent accéder à Anvers que si les Alliés contrôlent aussi l'estuaire de l'Escaut, long de 60 kilomètres jusqu'à la mer du Nord. Or le *Field Marshall* Montgomery, qui commande le groupe d'armées anglo-canadien, n'en fait pas une priorité. Il estime peut-être qu'il lui suffit de disposer des ports français (Calais, Boulogne) et il ordonne d'en chasser les garnisons que les Allemands y ont laissées. Ce faisant, il laisse les troupes de la 15e armée allemande s'enterrer sur les deux rives de l'estuaire, alors que leur intention initiale était de tenter une percée à travers la Belgique pour rejoindre leurs lignes. Les Allemands gardent ainsi le contrôle de l'estuaire sans l'avoir cherché, sans que Model ni Rundstedt n'en aient non plus fait une priorité. Plus grave encore, les Britanniques ne tentent pas de progresser au-delà d'Anvers alors que 25 kilomètres auraient suffi à fermer la connexion avec le continent : les Allemands conservent ainsi une voie par où récupérer hommes et matériels. Traversant l'embouchure du fleuve avec toutes les embarcations possibles, environ 85 000 hommes rejoignent le corps de bataille principal et échappent à un encerclement que Model jugeait pourtant inévitable[13]. Après de durs combats, Anvers ne sera finalement ouvert au trafic qu'en novembre 1944. Le haut commandement allié est en réalité en panne d'un plan directeur, les directives d'Eisenhower se caractérisant à la fois par une dispersion des efforts et par des ambiguïtés quant aux objectifs. Montgomery, de son côté, cherche à garder la priorité sur les Américains en développant à toute vitesse l'idée d'une opération de grande envergure soutenue par un vaste lâcher aéroporté. Les difficiles relations interpersonnelles entre les deux chefs – Montgomery conteste toute légitimité à Eisenhower dès qu'il s'agit de la conduite des opérations – entraînent des délais dont profitent les

Allemands. À partir du 5 septembre, il n'y a plus qu'une seule division britannique en action, qui atteint, péniblement, le canal Meuse-Escaut.

D'autres difficultés surgissent du côté américain. Ici, la 1re armée américaine du général Courtney Hodges est face à la trouée d'Aix-la-Chapelle, un secteur peu accidenté, doté de bonnes routes, et qui constitue une voie traditionnelle d'entrée en Allemagne. Mais du côté allemand de la frontière, la trouée est bloquée par la « ligne Siegfried », des fortifications érigées avant guerre en réplique à la ligne Maginot et hâtivement réoccupées par les Allemands. De plus, Hodges disperse ses troupes. Il n'apprécie pas le commandement du corps d'armée le mieux placé, celui du général Corlett, et préfère que son favori, le général Collins, obtienne les lauriers de la victoire. Résultat : il n'avance en Allemagne qu'avec une pointe fort étroite, s'interdisant toute possibilité de manœuvre. Model, qui n'a pas de quoi couvrir toute la largeur du corridor d'Aix-la-Chapelle, devine où est la première urgence : il bloque l'assaut en positionnant ses rares renforts, une division d'infanterie tout juste formée, exactement là où Collins attaque[14]. Plus au sud, dans les Ardennes mêmes, les Allemands parviennent de justesse à occuper les bunkers de la ligne Siegfried. Il s'en est fallu d'un jour ou deux, peut-être de quelques heures, pour que les Américains n'en prennent possession avant eux[15]. En ces jours critiques de début septembre 1944, Model a-t-il empêché l'effondrement complet à l'ouest ? Ce sont plutôt les Alliés qui se sont épuisés et dispersés. Model a eu de la chance.

Le 17 septembre, l'offensive aéroterrestre de Montgomery survient enfin (l'opération *Market-Garden*[16]). Les Britanniques attaquent plein nord à travers les Pays-Bas, avec pour objectif de saisir le pont de 700 mètres qui traverse le Rhin à Arnhem. De là, Montgomery disposera d'un tremplin vers les plaines du nord de l'Allemagne. Plusieurs divisions parachutistes britanniques et américaines sautent aux points clés des 120 kilomètres entre la ligne de départ des divisions blindées et l'objectif à Arnhem. L'ensemble

est aussi audacieux que risqué : pour atteindre le Rhin, toute l'action tient à une unique route autour de laquelle il est impossible de manœuvrer, et qui est barrée de canaux puis de larges fleuves, la Meuse, le Waal et le Rhin. Mais la surprise aidant, le plan prévoit que l'avance terrestre atteindra Arnhem à J + 2. Le jour de l'attaque, Model est pour une fois resté à son quartier général, au lieu de partir sur les routes faire le tour de ses subordonnés. C'est un dimanche. Il déjeune dans l'hôtel qui abrite son état-major à Oosterbeck, juste à l'ouest d'Arnhem, où il s'est installé une semaine auparavant. Depuis le matin, le trafic aérien est intense. Vers 14 heures, des bombes frappent tout près, les vitres explosent en éclats, tout le monde se jette à terre. Quand ils se relèvent, les officiers voient le ciel couvert de parachutistes en descente : « Une ou deux divisions de parachutistes nous tombent dessus ! » s'écrie le chargé des opérations. Model, monocle toujours vissé à l'œil, ne perd pas une seconde : « En voiture ! Rendez-vous à Terborg [à 35 kilomètres, avec l'état-major logistique] ! » Dès 17 heures, son équipe est de nouveau opérationnelle, sans qu'aucun document n'ait été oublié dans l'hôtel abandonné[17]. L'épisode a un tel potentiel dramatique que certains auteurs n'ont pu s'empêcher d'en rajouter : Model s'écriant « Ils en ont après moi et mon état-major ! », puis quittant les lieux dans une telle précipitation qu'il laisse tomber sa mallette sur les marches de l'hôtel et abandonne ses affaires de toilette éparpillées[18]. L'équipe s'en va, en réalité, en ordre et sans rien abandonner derrière elle, comme les Britanniques le constatent plus tard. Model est néanmoins passé à deux doigts de la capture : la *landing zone* de la 6e division aéroportée britannique n'était qu'à quelques centaines de mètres.

Bien que complètement surpris, les Allemands ne sont donc pas paralysés. Model s'était justement installé près d'Arnhem parce qu'il estimait, à raison, que le groupe d'armées de Montgomery constituait le danger principal. Par des ordres interceptés, il saisit l'idée générale de

Market-Garden et comprend que les points clés sont les deux derniers ponts : à Nimègue et Arnhem. Il réagit énergiquement. Avec Kurt Student, le commandant de la 1re armée parachutiste, qui avait lui-même mené une opération aéroportée aux Pays-Bas en 1940, il organise une riposte où se mêlent improvisation et esprit d'initiative. En lançant des groupements pour couper la route principale par où avancent les Britanniques, les Allemands arrivent parfois à interrompre le trafic. Leurs troupes sont un ramassis de tout ce qui traîne dans le secteur : des réservistes de police, des compagnies de recrues à l'entraînement inachevé, des marins et des rampants de l'aviation convertis en grenadiers, des collaborateurs hollandais enrôlés dans une unité secondaire de la SS[19]… Ici s'illustre la capacité de Model, et de tous les échelons subordonnés, à profiter de toutes les possibilités pour réunir des combattants et à les grouper dans des ensembles capables de combattre au moins pendant quelques jours. Ces unités ne peuvent pas s'installer durablement sur la route étant donné la puissance alliée, mais elles font perdre du temps à Montgomery. Près d'Arnhem se trouvent les restes de deux divisions blindées SS, en cours de rafraîchissement après des semaines de combats et la retraite depuis la Normandie. Il n'y a quasiment plus de tanks, mais ces soldats sont expérimentés. Commandés par le général Bittrich, un homme réactif et efficace, ils affrontent les parachutistes britanniques dès le premier jour, alors que le plan allié n'anticipait leur réaction qu'au troisième. Une poignée des Britanniques tient toutefois la rive nord du pont d'Arnhem, mais ils sont totalement isolés et en nette infériorité numérique face à des Allemands dotés d'artillerie et renforcés de quelques chars[20]. Model, qui contrôle toujours le pont de Nimègue et la rive sud de celui d'Arnhem, pourrait tout simplement décider de faire sauter des ouvrages : cela signerait l'échec immédiat de *Market-Garden* et condamnerait les parachutistes luttant à Arnhem. Il n'en fait rien, car il pense avoir la situation bien en main et veut disposer de ces ponts pour une contre-attaque. Mais par un audacieux coup de main, les troupes

américaines lui enlèvent le pont de Nimègue le 20 septembre. Hélas, les renforts allemands sont arrivés, et l'avance terrestre des Alliés bloque définitivement à 17 kilomètres d'Arnhem. Sans ce dernier pont, et malgré le territoire libéré, l'opération finit dans un cul-de-sac. L'entrée en Allemagne ne se fera pas par là.

Rétrospectivement, on sait que *Market-Garden* souffrait de beaucoup de défauts de conception et de planification : une avance sur un front trop étroit, des lâchers parachutistes échelonnés sur plusieurs jours et ratant l'effet de surprise, une coordination médiocre avec le soutien feu aérien à cause de règles d'engagement trop rigides, ou encore de multiples problèmes tactiques (radios déficientes, manque de barges de transport, etc.). Le plus étonnant n'est pas tant que l'opération ait échoué mais qu'elle ait presque réussi : il n'a manqué que le dernier pont, qui était à portée de canon quand l'offensive a dû cesser. Cela s'est joué à un cheveu, et c'est sans doute l'action déterminée de Model et de ses subordonnés qui a fait la différence. Montgomery avait sous-évalué la capacité des Allemands à recueillir dans des unités de circonstance tous ceux qui pouvaient porter une arme, à « faire quelque chose d'utile avec des restes », et à tenter partout de prendre l'initiative. Model a eu de la chance d'être au point critique dès la première heure de l'attaque, mais il a su exploiter cette chance pour frustrer l'ennemi. *Market-Garden* a été un de ses beaux succès défensifs.

Victoire contre les Américains sur la Roer

Après l'échec de Montgomery, Eisenhower confie la mission de percer jusqu'au Rhin au groupe d'armées du général Bradley, qui n'attendait que ça. Bradley a deux options : au sud du massif Ardennes-Eifel, attaquer avec la 3^{e} armée de Patton à travers la Lorraine puis la Sarre ; ou bien, au nord, poursuivre l'effort déjà entamé par la 1re armée de Hodges dans la trouée

d'Aix-la-Chapelle. Bradley refuse de choisir et alloue à peu près les mêmes moyens aux deux efforts. Patton n'affronte pas les armées de Model, et nous nous contenterons de dire qu'il met des semaines pour passer les forts de Metz et atteindre la frontière franco-allemande, en repoussant sans les détruire des défenseurs particulièrement habiles à le frustrer. En revanche, les opérations autour d'Aix-la-Chapelle visent le groupe d'armées de Model. Il s'agit d'une menace particulièrement dangereuse pour les Allemands. Après les zones industrielles proches d'Aix-la-Chapelle, le terrain peu accidenté rendrait une percée américaine fort difficile à arrêter avant le Rhin, ce qui déstabiliserait l'ensemble du front. Les Allemands n'ont pas l'option, contrairement à la situation devant Patton, de céder du terrain pour gagner du temps. Le seul obstacle naturel est un affluent de la Meuse : la Roer. Cette modeste rivière tire son importance d'un gigantesque barrage : en ouvrir les vannes peut en quelques heures inonder toute la vallée. Des unités américaines aventurées au-delà de la rivière seraient instantanément coupées de leurs arrières et donc fort vulnérables à une contre-attaque.

Model cesse de harceler les Britanniques aux Pays-Bas début octobre pour redéployer ses unités plus au sud : « Un groupement régimentaire de la 116^{e} division panzer […] doit se réunir au nord-est d'Arnhem pour une marche de 150 kilomètres dans la nuit du 8 au 9 octobre », ordonne-t-il à Student, avant d'exiger qu'une « réserve tactique » soit aussi positionnée vers Clèves, là où le Rhin passe aux Pays-Bas. Tant qu'il tient l'estuaire de l'Escaut et qu'Anvers est paralysé, il sait que le reste de la Hollande restera un front secondaire : l'action principale doit donc être du côté américain, par exemple vers Aix-la-Chapelle[21]. De plus, à partir du 1er novembre, un groupe d'armées H est créé pour gérer la défense de l'Escaut et le front de la côte jusqu'au nord de la Rhénanie, et permettre à Model de se concentrer sur la zone d'Aix-la-Chapelle.

Après des combats laborieux, Hodges parvient finalement à encercler puis à conquérir Aix-la-Chapelle à la mi-octobre. Il laisse toutefois le temps aux Allemands de reconstituer de nouvelles défenses qui compensent la perte d'une section de la ligne Siegfried. Model se permet le luxe de placer en réserve une brigade blindée pour pouvoir intervenir à la prochaine urgence[22]. Comme la résistance allemande est tenace, Bradley prévoit ensuite une attaque de grand style pour percer en profondeur : l'opération *Queen*[23]. Au préalable, Hodges veut se garder de tout danger surgissant de la forêt du Hürtgen, sur son flanc sud : quelques jours avant le début de *Queen*, il demande que ses troupes sécurisent d'abord ces collines boisées peu accessibles. De façon incompréhensible, il ne s'est pas rendu compte qu'à l'autre extrémité de la forêt se trouvent les barrages sur la Roer, si bien que le secteur a une importance stratégique et ne sera pas cédé sans combats acharnés. Il se trouve que le jour où Hodges attaque dans le Hürtgen, Model organise précisément un *Kriegsspiel* avec ses subordonnés pour simuler l'éventualité d'une pointe américaine dans la forêt : il est d'autant plus à l'aise pour réagir, ses ordres ne restant pas une simulation mais étant directement envoyés au front[24]. Comme les Américains repoussent la date de l'opération *Queen* jusqu'à ce qu'il y ait une météo favorable, le reste du front est calme, si bien que Model peut sans grand risque engager quelques-unes de ses rares bonnes troupes dans le Hürtgen. Le terrain est particulièrement favorable à la défense, les combats en forêt ôtant aux Américains des atouts cruciaux : faute de visibilité, ils perdent leur soutien feu aérien ; et faute d'observateur d'artillerie se repérant avec précision, ils limitent les tirs pour éviter de frapper leurs propres troupes. Après quelques jours, c'est l'enlisement. Hodges, qui s'obstine inexplicablement sur cet objectif, y use une unité après l'autre pendant le mois suivant.

Queen débute enfin le 16 novembre. Le concept ressemble à celui qui a permis la percée en Normandie fin juillet, avec un gigantesque bombardement aérien – le plus important depuis le Débarquement – pour

annihiler la défense allemande, puis une exploitation immédiate par des unités blindées. Mais le choc initial est moins violent que Bradley l'espérait. Pour éviter les tirs fratricides qui étaient survenus en Normandie, l'aviation lâche son gigantesque tapis de bombes à plus de 3 kilomètres du front : seul l'arrière est dévasté. Les Allemands ont détecté des préparatifs américains fort peu discrets, si bien qu'ils ne sont ni surpris ni paralysés par l'importante préparation d'artillerie qui écrase leur ligne principale de défense. Pour la première fois depuis des mois, ils ont pu accumuler d'importants stocks de munitions. L'intensité de leurs contre-feux surprend les Américains, alors même que la météo changeante et les journées plus courtes limitent le rôle de l'aviation. Le commandement allié constate vite qu'il ne peut pas percer. Model réussit ainsi à forcer les Américains à « une guerre de forteresse qui rappelle par moments les combats d'attrition de la [Première] guerre mondiale[25] », dans laquelle les poussées américaines se limitent à quelques kilomètres avant d'être contrées par des renforts allemands. Model et son commandant d'armée, le général Gustav-Adolf von Zangen, disposent avec précision leurs troupes en n'ayant quasiment pas à recourir à des réserves générales qu'il faudrait solliciter auprès de Berlin. Ils relèvent les divisions d'infanterie décimées lors des premiers combats par des troupes fraîches et ils ne subissent aucun encerclement[26]. Malgré la puissance engagée par l'ennemi, cette fois Model n'a pas à recourir à des ordres exigeant « de se battre sur place jusqu'au dernier ». Il se permet, au contraire, de petites contre-attaques. Après un mois de combats, les Américains atteignent enfin la Roer : ils n'ont progressé que de 20 kilomètres, et sont toujours loin des barrages.

Cet automne de combats signe une victoire défensive d'une ampleur que Model n'avait plus connue depuis les combats de Rjev en 1942. En bloquant *Market-Garden* puis *Queen*, il frustre les deux opérations majeures d'Eisenhower. Les Alliés constatent alors qu'il est impossible de forcer une porte pour entrer en Allemagne. Si, pour ce qu'on nomme le « miracle de

l'Ouest », Model a bénéficié d'une certaine chance en septembre, les combats de novembre contre les Américains montrent pleinement son talent défensif. Il n'y a guère d'erreurs allemandes dans la forêt du Hürtgen ou autour d'Aix-la-Chapelle. À l'exception de l'intervention d'un groupe blindé/motorisé pendant une dizaine de jours, ces succès sont le fait d'unités d'infanterie constituées du tout-venant des soldats allemands. Aucune « élite » n'a été engagée. Model n'a même pas eu à mobiliser des moyens conséquents, il s'est limité au strict nécessaire en s'appuyant sur des lignes de défense soigneusement préparées. Sa victoire tient aussi aux insuffisances du commandement américain. Hodges, par exemple, est incapable de fixer des priorités. Il dirige depuis sa tente, refusant presque maladivement de s'approcher du front pour comprendre la réalité de la situation. Model, au contraire, est presque tous les jours à l'avant et jongle en permanence avec ses régiments pour les disposer au point le plus sensible. En novembre 1944 au nord des Ardennes, ce sont bien les généraux allemands qui se montrent supérieurs. En outre, ces combats entraînent des conséquences d'ampleur : à force de s'user dans les forêts et dans les lignes défensives allemandes, la 1re armée américaine n'a plus aucune réserve ; en face, les Allemands ne sont pas déséquilibrés, et peuvent, eux, préserver leurs propres réserves. Les Américains vont en être fort surpris.

La genèse de la contre-offensive des Ardennes

Malgré la perte de quasiment toute la France et de la Belgique, Hitler cherche sans cesse une opportunité de contre-attaque. Le 16 septembre 1944, il demande qu'on étudie une contre-offensive dont le point de départ serait les Ardennes et l'objectif Anvers. Un plan préparé par l'OKW émerge dans les semaines suivantes. Fin octobre, les chefs d'état-major de Rundstedt et de Model sont convoqués à Berlin pour en apprendre

l'essentiel. L'idée hitlérienne est ambitieuse : une trentaine de divisions, dont douze divisions panzer, doivent se lancer à l'assaut des forces américaines en pleine forêt. Attaquer en hiver permet de surprendre l'ennemi et limite aussi l'impact de son aviation. Malgré les mauvaises routes, l'objectif est de traverser les bois, de passer la Meuse à peu près au niveau de Liège, et de débouler jusqu'à Anvers. Un succès donnerait de riches dividendes : le groupe d'armées anglo-canadien serait isolé aux Pays-Bas, permettant sans doute sa destruction dans une deuxième phase ; d'inévitables tensions surgiraient entre les Alliés – les Américains n'ayant pas su tenir leur front et les Britanniques en subissant les conséquences –, au point peut-être d'amoindrir leur détermination à poursuivre la guerre ; et la simple reprise d'Anvers (dont les installations portuaires seraient cette fois systématiquement détruites) retarderait de plusieurs mois leur retour en force. Hitler identifie une possibilité de retourner la situation stratégique par une opération qui combine gains militaires et politiques.

Les feld-maréchaux Rundstedt et Model sont chargés de mener cette contre-offensive. Leurs relations sont jusqu'ici distantes. Model pourrait éprouver du ressentiment envers celui qui l'a supplanté au commandement de tout le théâtre occidental, mais il s'accommode de ce chef qui lui laisse une large liberté et n'interfère quasiment pas avec ses décisions opérationnelles. Model gère les combats globalement comme il l'entend, tout en continuant à réclamer continuellement des renforts, des munitions ou du soutien aérien. Rundstedt et lui s'appellent peu et se voient toutes les trois ou quatre semaines seulement. Sans doute conscient que leurs styles sont par trop incompatibles – d'une part le vieil officier prussien, l'ancien cavalier, qui a régulièrement dû se soumettre à Hitler, d'autre part l'ambitieux, le fidèle du régime à qui Hitler a accordé ses faveurs –, ils s'évitent intuitivement. Ce sont leurs deux chefs d'état-major – Hans Krebs et Siegfried Westphal (qui a remplacé Blumentritt mi-septembre) – qui communiquent quotidiennement[27].

Model peut ainsi poursuivre son jeu d'influence politique en sollicitant tous les hiérarques nazis, y compris ceux qu'il n'a guère croisés jusqu'ici. Il s'adresse plusieurs fois à Guderian, en sa qualité d'inspecteur général des blindés, pour obtenir des chars et des canons d'assaut. N'obtenant que des réponses dilatoires, il se tourne vers Albert Speer, le ministre de l'Armement, qui lui promet d'agir promptement. Le courant passe bien entre les deux hommes, Speer venant passer plusieurs jours de novembre avec lui pour faire le point sur les besoins de son groupe d'armées. Le 26 novembre, Speer traduit ces demandes en une liste de requêtes à présenter à Hitler : cesser d'utiliser la production d'acier de la Ruhr pour les sous-marins et la concentrer sur les besoins de l'armée, grouper toute l'aviation disponible à l'Ouest. Hitler donne son accord[28]. Model n'avait jusqu'ici pas eu de rapport direct avec Himmler, le chef de la police et de la SS. Il estime qu'il est à présent temps de toucher les dividendes de sa fidélité à la SS. Il sollicite Himmler pour que l'unité de volontaires SS hollandais lui soit subordonnée afin de permettre la relève d'un bataillon de police (que Model pourra alors employer ailleurs qu'aux Pays-Bas). Au lendemain du 20 juillet, Himmler a aussi pris la responsabilité de l'armée de remplacement, si bien que Model vient se plaindre de n'avoir reçu que deux des trois divisions promises par la région militaire de Rhénanie, et de manquer des moyens de transport nécessaires pour les amener sur le front[29]. Et quand Goebbels fait un tour du front en octobre 1944, il s'arrête longuement chez Model. Rundstedt laisse donc Model réseauter sans tenter de mettre en avant ses propres prérogatives. Il est juste piqué que Goebbels n'ait pas aussi éprouvé le besoin de venir le saluer. « Malheureusement, le dynamisme qui règne à l'état-major de Model ne se trouve nulle part chez celui de Rundstedt[30] », confie Goebbels à son journal.

La seule tension entre les deux feld-maréchaux est un échange de mi-octobre, à la suite d'une circulaire sévère de Rundstedt : « Je constate qu'en dépit d'ordres clairs visant à retirer des unités pour leur remise à niveau, il y

a des tentatives pour contourner, retarder ou même ne pas exécuter ces ordres. Je ne tolérerai pas cette désobéissance, ni aucune autre ! » Model répond que les désaccords sur la mise en œuvre des ordres de l'OB West seraient sans doute réglés par des briefings continus sur la situation et l'état des troupes. « Au sein du groupe d'armées B, j'ai essayé d'y parvenir par de constantes discussions personnelles avec les commandants et leurs adjoints, car ce n'est qu'ainsi que les nombreuses ambiguïtés, inévitables dans les conditions difficiles et les improvisations actuelles, ont pu être éliminées. » Rundstedt répond, de façon révélatrice quant à son style de commandement, que ni lui ni son état-major ne sont en état de visiter chaque unité du front, et que le problème se réglerait si les rapports d'effectifs n'étaient pas erronés suite à des négligences ou des désobéissances variées. Rundstedt commande depuis son bureau, contrairement à Model[31].

Face à Hitler, Model n'ose plus défendre sa « petite solution »

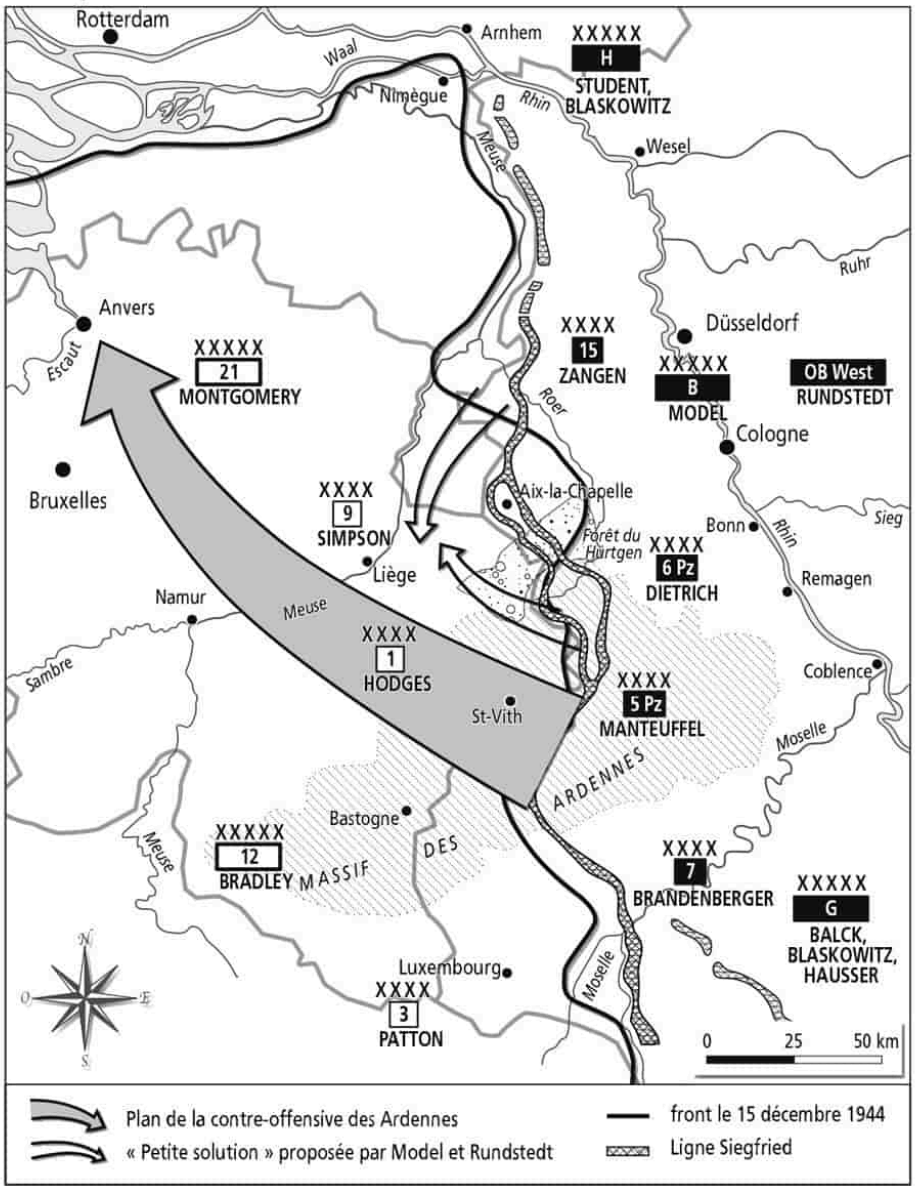
Quand ils apprennent la teneur de la contre-offensive ordonnée par Hitler, Rundstedt et Model sont choqués. « Ce plan n'a pas une foutue jambe pour tenir debout », se serait écrié Model[32]. Ils deviennent des alliés de circonstance pour faire dérailler ce projet dont les objectifs leur semblent bien au-delà de leurs capacités. Il est vrai que, début novembre, les divisions nécessaires sont loin d'être réunies et que les généraux savent d'expérience que les renforts ont une fâcheuse tendance à être bien moins nombreux que les promesses du pouvoir politique. Model et Rundstedt s'inquiètent, en particulier, de la profondeur de l'avance, parce qu'ils ne voient pas avec quelles forces en tenir les flancs face à l'inévitable réaction alliée. Toutefois, plutôt que d'opposer un brutal refus à Hitler, ils se mettent d'accord sur une opération plus limitée : une « petite solution » consistant à profiter de la légère protubérance du front américain au-delà d'Aix-la-Chapelle pour lancer une attaque en pince à partir de la base du saillant.

Cette manœuvre, au concept terriblement banal, comme si la pensée militaire allemande ne pouvait jamais envisager autre chose, pourrait détruire de robustes forces américaines et retrouver une ligne plus facile à tenir le long de la Meuse. De plus, écrit Model, l'opération *Queen* lancée le 16 novembre « offre la possibilité de porter un coup dévastateur aux forces ennemies densément concentrées, au moyen d'un double encerclement immédiatement après que les attaques ennemies ont été repoussées ou même pendant ces attaques ». Il met en avant que cette opération plus courte ne nécessite pas les quantités importantes de munitions et de carburant de celle proposée par Hitler, mais qu'elle marquera tout de même « un tournant décisif, réel et psychologique ». Il sera toujours possible, dans un deuxième temps, de « viser des objectifs plus lointains et plus importants », sans que Model en donne d'autres détails[33].

La « petite solution » est vantée après guerre par tous les témoins, chacun – et d'abord Rundstedt lui-même – tenant à s'exonérer de l'échec de l'attaque des Ardennes[34]. Elle souffre toutefois de graves faiblesses : comme il s'agit d'un front actif sans arrêt survolé par l'aviation et très surveillé par le renseignement allié, il est peu probable d'y grouper de nouvelles unités dans les zones de départ sans que les Américains s'en rendent compte. Aucune surprise ne peut être espérée, si bien que, comme à Koursk, les Allemands n'ont guère de chances de percer, voire pourraient tomber dans un piège. Le terrain dégagé maximise en outre l'impact de l'aviation alliée, alors qu'attaquer sous le couvert forestier des Ardennes l'amoindrit. En outre, même si cette attaque « du fort au fort » venait à réussir, elle reprendrait un territoire à la frontière germano-belge dénué d'importance stratégique et éliminerait deux, peut-être trois divisions américaines sur les quatre-vingts dont disposent les Alliés. Un succès de la « petite solution » ne changerait rien au cours général de la guerre, alors que Hitler, s'il en vient à parier sur une réussite aléatoire, espère au moins que ça lui permettra de renverser la table. Les doutes de Model et Rundstedt

quant à la « grande solution » sont justifiés, mais leur contre-proposition est encore plus vide de sens. La réponse à la proposition de Model-Rundstedt est un « non » abrupt, annoncé par Jodl le 22 novembre : « Aucune préparation pour une improvisation. »

Plans pour la contre-offensive des Ardennes



Toutefois, Model n'abandonne pas l'idée. Il pense que tout peut se débloquer *via* une discussion directe avec Hitler, qu'il n'a pas revu depuis

son arrivée sur le front de l'Ouest à la mi-août. Il sollicite une conférence avec le Führer, qui se tient le 2 décembre à la chancellerie du Reich, à Berlin. Model se présente avec les deux commandants d'armée directement concernés par l'opération : Hasso von Manteuffel (5e armée panzer) et Sepp Dietrich (6e armée panzer, nouvellement formée). Il a soigneusement préparé les dossiers avec son responsable des opérations, Günther Reichhelm, qui l'accompagne d'ailleurs à la réunion. Rundstedt, fatigué des longues diatribes de Hitler, préfère se faire représenter par son chef d'état-major. Sont également présents Keitel et Jodl, de l'OKW, et des représentants de la Luftwaffe. « Model a eu son grand jour, car tout dans la grande salle de briefing était subordonné à ses capacités et à sa présentation, donnée brièvement et clairement, dans le langage concis du soldat vétéran, du combattant. Il s'est mis en avant ouvertement, de façon virile et fougueuse. Hitler, lui aussi, a été impressionné », se souvient Manteuffel avec emphase[35]. La réunion dure plusieurs heures et touche à un nombre considérable de points techniques, comme la disposition exacte des unités, l'heure exacte de déclenchement de l'attaque (avant le lever du jour plutôt que vers 10 heures), la réalité du support de l'aviation (Hitler fait devant tout le monde appeler chez Speer pour avoir le dernier planning de livraison des appareils). Mais Model, contrairement à ce que ses adjoints attendaient, laisse passer les heures sans aborder le point essentiel : la pertinence de l'ensemble par rapport à sa « petite solution ». Il ne se décide à mentionner l'idée qu'à la fin de la réunion lorsqu'il synthétise les risques de la « grande solution ». Hitler répond juste que si la « petite solution » reste une possibilité, c'est bien pour la grande qu'il faut mener tous les préparatifs[36]. Comme six mois plus tôt quand il s'agissait de l'évacuation de l'Estonie, Model n'ose pas contredire le dictateur dès qu'il se trouve face à lui. Malgré les arguments clairement mis en avant par écrit les semaines précédentes, il se révèle, comme d'autres, tétanisé à l'idée de s'opposer frontalement au Führer. Curieusement, le fait que la « grande solution »

semble impossible joue peut-être sur sa psychologie : Model a l'habitude d'exiger des prouesses de son état-major pour s'assurer que ses officiers obtiennent tout ce qui est humainement possible ; il comprend sans doute suivant quelle logique Hitler lui ordonne maintenant d'aller plus loin que ce qui semble théoriquement faisable, et il accepte le pari[37].

Model met alors son énergie coutumière dans la préparation de l'offensive. En collaboration avec Rundstedt, il organise efficacement la mise en place des unités tout en maintenant un strict secret quant au plan d'ensemble. Les commandements subordonnés ne découvrent l'opération que quelques jours avant son lancement, au risque de manquer de temps pour reconnaître leur secteur et s'entraîner en fonction. Quand des plaintes lui remontent pointant qui l'insuffisance des remplacements, qui le manque de ravitaillement, qui les risques, Model les balaie du revers de la main. La 5e division parachutiste est-elle épuisée et manque-t-elle drastiquement de matériel ? Elle l'emportera grâce à l'« habituelle audace » de ses soldats[38]. Le poser de nuit d'un millier d'hommes sur les arrières ennemis pour sécuriser différents points de passage n'a-t-il « que 10 % de chances de succès » ? Il faut tenter néanmoins, puisque l'ensemble de l'opération n'a aussi que 10 % de chances de réussir, et qu'il est impératif de faire le maximum de ces 10 %[39]. S'il s'occupe bien de réunir le maximum de troupes et de matériel, et s'il prend soin de la disposition initiale des unités, Model semble négliger les questions de transport une fois les opérations enclenchées. *Quid* de la logistique pour convoyer hommes, munitions et carburant après l'avance initiale, sachant que les routes de forêt ont un débit limité et que les conditions hivernales doublent la consommation d'essence ? Model ne s'intéresse guère à cette dimension, qui va se révéler critique. Le professionnalisme de l'armée semble s'être dégradé par rapport à celui de 1940, quand ces mêmes questions avaient fait l'objet d'une minutieuse attention. Par contre, Model visite régulièrement les troupes et voit de lui-même que l'enrôlement de tous les soldats possibles s'est étendu

aux adolescents. Une photographie le montre félicitant de jeunes garçons, guère plus âgés que 14 ans, en uniforme de la Jeunesse hitlérienne. Dans les bandes d'actualités qui vantent la nouvelle offensive, Model est filmé surveillant la montée au front des renforts. L'équipe de propagande choisit de garder quelques images quand il arrête un très jeune soldat pour lui glisser quelques conseils. Il sait qui il envoie au combat pour une opération aux chances de réussite minces.

Le plan est une attaque avec trois armées : la mission des 5e et 6e armées panzer est d'avancer le plus profondément possible tandis que la dernière armée, la 7e, s'installera en position défensive sur le sud du saillant. Si les deux armées panzer visent Anvers, la ville elle-même est dans le secteur de la 6e armée panzer du général SS Sepp Dietrich, celle qui évolue sur le flanc nord. Cette armée est logiquement dotée du maximum de moyens : neuf divisions, dont quatre divisions blindées SS. Par comparaison, sa voisine la 5e armée panzer dispose de sept divisions, dont deux blindées. Or, que la force principale soit au nord pourrait faire revivre la « petite solution » de Model. Le principal obstacle naturel, une fois qu'on a débouché des forêts, est la Meuse. Le plan prévoit explicitement qu'elle soit franchie au sud de Liège, mais le développement des combats pourrait faire dévier les chars, jusqu'à, qui sait, toucher le fleuve plus au nord. Si la défense alliée se révélait trop vive, cette pointe pourrait même finir par changer d'axe et remonter la rive du fleuve vers l'aval, dans le dos d'Aix-la-Chapelle. La « petite solution » revivrait. On sait Model à l'aise avec ce type de détournement d'ordres, au point que cela suscite quelques doutes en haut lieu. Le 15 décembre, la veille de l'attaque, Model est estomaqué de recevoir un message direct de Hitler portant un ordre parfaitement explicite pour interdire toute manœuvre au nord de Liège : « Une fois de plus, je vous ordonne d'exécuter inconditionnellement tous les ordres venant du haut commandement […]. J'interdis tout engagement vers le nord des unités blindées à l'est de la Meuse […] j'ordonne que l'ensemble du réseau

routier à droite de la 5e armée, si nécessaire jusqu'à Namur inclus, soit immédiatement mis à disposition de la 6e armée panzer s'il s'avérait qu'un passage sans accroc aux environs de Liège ne réussissait pas. Je vous tiens personnellement responsable de veiller à ce qu'aucune concentration d'unités blindées ne se crée autour de Liège[40]. » Model ne s'oppose jamais aux ordres de Berlin, mais il est passé maître dans l'art de les contourner et de les déformer pour agir à sa guise. Il a toujours su profiter de circonstances trop fluides pour qu'on vienne lui demander des comptes. Mais à force d'user d'artifices, il a visiblement acquis la réputation d'être d'une fiabilité douteuse. À présent, ses méthodes sont éventées. Comme Rundstedt n'a pas le calibre pour le contrôler, c'est maintenant Hitler lui-même qui le remet sous contrôle.

Décembre 1944 : échec dans les Ardennes

Les Allemands se lancent le 16 décembre. Une épaisse couverture nuageuse bloque l'aviation alliée. Les Allemands ont parfaitement dissimulé leur concentration de troupes : ils disposent finalement de 27 divisons et de 1 800 chars. Ils surprennent et écrasent les premières lignes américaines. Le commandement allié est en crise pendant quelques jours, le général Hodges s'effondre nerveusement, les communications entre le sud et le nord du front deviennent erratiques. Eisenhower doit confier la gestion du nord de la bataille à Montgomery – un Britannique ! –, tandis que Bradley, dont le commandement se réduit à l'armée de Patton, défend au sud. Mais après une première avancée prometteuse, les Allemands patinent. Ils ne parviennent pas à enlever de vive force les points d'appui fermement tenus par les Américains à Saint-Vith et Bastogne, et perdent du temps à les contourner : les Américains évacuent Saint-Vith juste avant d'être encerclés, et tiennent Bastogne jusqu'au bout. Au nord, la 6e armée panzer, la plus puissante, progresse beaucoup plus lentement que prévu. Au centre,

la 5e armée panzer, commandée par le général Hasso von Manteuffel, la double largement. Les documents du groupe d'armées B et des trois armées allemandes n'ont pas survécu, si bien que les sources manquent pour suivre l'action détaillée de Model pendant la bataille des Ardennes. Mais le 20 décembre, il est clair qu'il faut rebalancer l'effort du nord vers le centre. Or les rares routes traversant la forêt, défoncées par les passages de chars, ne permettent plus de larges mouvements. Le trafic coagule. Pour arriver à Saint-Vith le 22 décembre, Model est obligé de descendre de son véhicule et il finit le trajet à pied. Ses ordres d'attaque tombent dans le vide, les unités déjà en pointe sachant bien que les renforts annoncés n'arriveront pas à temps pour les relayer[41]. Avoir oublié de préparer correctement le transport entre l'arrière et le front se paie cher. Quand le ciel se découvre à partir du 24 décembre et que l'aviation alliée intervient en force, tous comprennent que la bataille est perdue, mais Model ne l'admet pas : il pense encore pouvoir toucher la Meuse le jour de Noël, alors que l'extrême pointe allemande bloque définitivement à 30 kilomètres du fleuve[42]. Rundstedt est plus réaliste et corrige les rapports trop optimistes de son subordonné. Malgré des ordres frénétiques, Model échoue aussi à arracher Bastogne aux Américains avant que les troupes de Patton n'en lèvent le siège[43]. Fin décembre, une offensive soviétique en Hongrie contraint de toutes les façons Rundstedt à céder ses unités au front de l'Est – toute la 6e armée panzer s'embarque progressivement –, si bien que la suite des combats se traduit par un recul progressif jusqu'à ce que, mi-janvier 1945, le commandement allié ait la satisfaction d'avoir effacé toute trace de l'avance allemande sur les cartes.

La défaite de Model est sans appel. L'offensive des Ardennes gaspille les réserves précieusement accumulées grâce à ses succès défensifs tout au long de l'automne. La démoralisation qui suit son échec est aussi intense que la vague d'espoir suscitée dans l'armée et la population par son déclenchement. Pendant la bataille elle-même, Model, bien que se rendant

comme à son habitude au plus près du front, perd rapidement la capacité à coordonner l'action. Ses ordres sont déconnectés de la réalité et des capacités concrètes de ses armées. Le principal écueil est logistique, ce qui vaut quelques commentaires : les témoignages allemands concordent pour se plaindre du manque d'essence, de munitions, d'hôpitaux pour les blessés ou de pièces détachées pour les véhicules blindés. Il est estimé que les divisions panzer ont perdu autant de blindés au combat que par défaillances mécaniques. Après quelques jours de combats, Model doit ordonner que le plein d'essence soit réservé aux véhicules strictement indispensables, ce qui en met un sur trois en panne. Une rumeur prise au sérieux par Rundstedt accuse Model d'avoir dissimulé des stocks *via* un accord secret avec Speer, le ministre de l'Armement. Model, à force de fréquentations politiques, est considéré comme jouant de troubles jeux[44]. Or le ravitaillement accumulé au niveau du théâtre semble suffisant ; ou, du moins, il n'aurait pas dû se créer de pénurie en moins d'une semaine, comme ce fut pourtant le cas, alors que le mauvais temps bloquait toujours l'aviation alliée. Le problème découle, d'une part, de l'emplacement des entrepôts ou des ateliers de réparation, souvent sur les rives du Rhin pour ne pas trahir le secret de l'offensive, mais surtout de l'incapacité à transporter ce ravitaillement sur les quelques dizaines de kilomètres entre les têtes de rail et les unités combattantes. L'étroitesse des routes, leur encombrement ou encore la surconsommation des véhicules à cause des conditions hivernales n'ont pas été proprement anticipés. Rien n'a été pensé pour permettre le ravitaillement après que les chenilles des blindés ont défoncé les routes. Comme le conclut un rapport fouillé établi pour l'OTAN dans les années 1980, « dans de nombreux cas, des stocks suffisants étaient disponibles, mais pas au bon endroit. La cause immédiate de l'échec fut une appréciation et un planning inadaptés, voire ineptes, du support logistique et, en particulier, du transport tel que requis pour une opération de cette ampleur, sur ce terrain et à cette période de l'année. La différence entre

l'état de la logistique des deux camps fin 1944 était si marquée que seule la date de la fin de la bataille pouvait faire un doute, pas son issue[45] ». Or la mise en place de cette logistique est d'abord du ressort du groupe d'armées. Model n'en fait guère une priorité dans les semaines de préparation. Il réclame comme toujours des renforts et du ravitaillement, mais il ne semble pas conscient du fait qu'il lui faut aussi s'intéresser aux goulets d'étranglement qui en limiteront l'utilisation. Son activisme pendant la bataille ne peut en rien compenser ce défaut de planification, cette erreur qu'il faut bien qualifier d'insuffisance professionnelle.

1945 : Model en appelle à la foi et au fanatisme

Début 1945, après leur échec dans les Ardennes, les Allemands n'ont plus guère de « grand plan » pour la guerre à l'ouest. Le départ de la 6e armée panzer vers l'est pour parer à la grande offensive que les Soviétiques viennent de lancer enlève quasiment tout ce qui pouvait servir de réserves. Après guerre, de nombreux officiers ont affirmé qu'il aurait été avantageux de se réfugier derrière le Rhin, d'abandonner préventivement la Rhénanie et le Palatinat, avec cinq millions d'habitants et les industries toujours actives de la Sarre, en espérant que le grand fleuve serait un obstacle de nature à arrêter un ennemi qui a su traverser la Manche[46]. Model n'est pas de ceux qui défendent cette idée fort fragile. Il ne lui reste donc qu'à attendre l'inévitable attaque alliée et à espérer pouvoir la parer.

Faute d'alternative, Model s'en remet à la foi en Hitler, comme il l'exprime dans une proclamation diffusée sur tout le front : « La foi est une affaire de cœur, pas d'esprit. Le cœur doit fanatiser l'esprit. Le cœur et l'esprit doivent fanatiser la volonté […]. La guerre sépare les vrais des faux leaders. Les chefs sans foi sont un danger pour toute nation. Ils doivent être impitoyablement exterminés […]. La foi, c'est ne pas douter de la mission et de l'avenir de notre peuple, même si le ciel est assombri par des nuages

noirs. Celui qui croit en l'avenir de son peuple sait que le soleil brille derrière les nuages. Nous pensons que nous verrons le soleil de l'Allemagne briller à nouveau. C'est dans cette foi inébranlable que vit devant nous notre chef Adolf Hitler[47] ! » Il synthétise tout cela quelques jours plus tard dans les instructions qu'il fait passer aux officiers politiques de son groupe d'armées : « Se fanatiser[48] ! »

Model sait bien qu'il est recherché pour crimes de guerre par les Soviétiques. De plus, les Alliés l'ont surnommé « le petit Hitler », peut-être suite aux massacres de prisonniers américains par des unités SS pendant la bataille des Ardennes (même si Model ne semble y avoir joué aucun rôle). Un rapport du renseignement britannique de février 1945 fait son portrait : « Sa brutalité n'est surpassée par personne, et seul [le général SS] Sepp Dietrich rivalise avec sa grossièreté. Son état-major est totalement nazi, si bien que beaucoup de gens n'aiment pas être en affaires avec le groupe d'armées B[49]. » Pour Model, il n'y a pas d'avenir en cas de défaite : son appel au fanatisme est aussi un message qu'il s'adresse à lui-même.

Malgré sa défaite dans les Ardennes, il est rassuré qu'une émission de la radio nationale vante ses qualités le jour de ses 54 ans, le 24 janvier. « Un homme dur ! Dur avec lui-même, dur dans ses exigences avec chaque officier […]. Un homme dont la vie ne connaît que la table des cartes et le front […]. L'ennemi appelle le feld-maréchal Model un maître de la défense et l'a baptisé le "feld-maréchal nazi" [ce qui] n'est pour lui qu'un titre honorifique, car il est avant tout le père ses soldats […]. Il est la foi dans la victoire[50] ! » Model fait aussi la couverture du *Berliner Illustrierte Zeitung* du 25 janvier avec une photographie (non datée) qui le surprend à la sortie d'une réunion avec Speer, Goebbels et le président de la Reichsbank. Il n'est visiblement pas tombé en disgrâce. Son officier d'ordonnance, avec la complicité du général Manteuffel, réussit même à lui faire une surprise d'anniversaire en faisant venir son fils au quartier général pour quelques jours. Hansgeorg Model, 17 ans, a vu ses sursis pour études annulés et il est

mobilisé depuis un mois au sein de la division *Grossdeutschland*[51]. Un après-midi, une mémorable bataille de boules de neige éclate entre officiers. Une photo saisit un Model tout sourire en train de tasser une boule à côté de son fidèle Hans Krebs, avant de décider sur qui concentrer leurs tirs. Model trouve aussi le temps d'une ou deux chasses au sanglier au cœur des bois de l'Eifel[52]. Hansgeorg s'en retourne sur le front de l'Est : c'est la dernière fois qu'il verra son père. Model est reçu par Hitler à Berlin le 16 février, sans qu'on sache ce qu'ils se disent. Il ne semble pas troublé par la dégradation de la santé physique et morale du Führer qui frappe nombre d'autres visiteurs. L'aviation alliée vient de lancer toute sa puissance à Dresde, déclenchant une tempête de feu qui tue environ 35 000 personnes. La femme et la fille de Model en réchappent, leur maison ne semblant pas avoir été touchée par les flammes. Model passe les voir après avoir quitté Berlin, et il n'a pas l'air de se rendre compte du miracle qui vient de les épargner – il voit tellement d'Allemands tomber à ses côtés qu'il en est peut-être anesthésié. Sa femme le trouve toujours aussi optimiste[53].

Opération Grenade :
Model inconscient et impuissant

L'activité du front a vite fait de le ramener à la réalité. De nombreuses forces américaines ayant été mobilisées pour les combats dans les Ardennes, un secteur peu propice à une avance vers l'Allemagne, Eisenhower attribue au groupe d'armées de Montgomery l'attaque principale pour entrer en Allemagne[54]. Montgomery conserve pour cela le contrôle de la 9^{e} armée américaine du général Simpson. Il planifie une opération en deux temps : la 1re armée canadienne se lance depuis le nord du front en direction du sud-est pour avancer en Rhénanie entre la Meuse et le Rhin (opération *Veritable*) ; puis les Américains franchissent la Roer vers

le nord-est pour prendre les Allemands à revers (opération *Grenade*). Le premier coup s'abat le 8 février sur le groupe d'armées H, qui tient les Pays-Bas et le nord de l'Allemagne. Il avait été créé à l'automne pour que Model puisse se concentrer sur les combats de la trouée d'Aix-la-Chapelle et sur la préparation de la contre-offensive des Ardennes. Quelques jours avant l'attaque de Montgomery, le général Blaskowitz en prend le commandement. Les Allemands ne repèrent pas les préparatifs pourtant massifs de Montgomery, et l'offensive les surprend complètement. Les combats qui suivent absorbent progressivement leurs maigres réserves, sans parvenir à arrêter les Anglo-Canadiens mais en leur faisant chèrement payer chaque kilomètre. Model n'est qu'indirectement concerné : il est progressivement contraint de céder ses maigres unités à Blaskowitz.

La seconde phase du plan de Montgomery, l'opération *Grenade*, frappe le secteur de Model, et en particulier la 15e armée de Gustav-Adolf von Zangen. Les Allemands ouvrent finalement les vannes des barrages de la Roer, si bien que l'assaut est repoussé jusqu'au 23 février. Les préparatifs américains sont visibles, et Model a le temps de planifier la réaction. Il obtient que les éléments affaiblis de deux divisions panzer lui soient attribués au détriment de secteurs plus au sud du front. Toutefois, l'omniprésence aérienne américaine et le harcèlement systématique des voies de communication retardent considérablement leur repositionnement. Quand le général Simpson passe finalement à l'attaque, il affronte une défense réduite par les transferts vers le nord et il jouit d'une supériorité considérable : environ 300 000 Américains contre moins de 40 000 Allemands, second échelon compris[55]. Il franchit la Roer en de multiples points, et la défense allemande lâche quasiment partout. Model est sur place le 24 février et reproche amèrement à ses subordonnés d'avoir cédé « une solide ligne de défense dans un terrain si favorable qu'elle aurait dû tenir en toutes circonstances[56] ». Il doit bien admettre que ses appels au fanatisme n'ont guère eu d'écho. Les Américains constatent d'ailleurs que la plupart

de leurs prisonniers se montrent fort soulagés d'avoir été capturés. Model, visiblement inconscient de l'énorme supériorité numérique dont jouissent les Alliés, ordonne de vaines contre-attaques un peu partout. Mais Simpson est dès le 27 février en terrain libre, et ses divisions blindées foncent à grande vitesse pour se joindre aux Anglo-Canadiens. Pendant ces journées, Model interfère avec tous les échelons, par exemple en envoyant des ordres directs à une division d'infanterie, trois niveaux hiérarchiques en dessous de lui. Il décide aussi de ne pas confier à Zangen les éléments blindés qui lui arrivent finalement : il préfère les garder sous son contrôle direct *via* un groupement *ad hoc* mené par le général Bayerlein. Dès leur descente de train, Model les fait contre-attaquer, ce qui échoue tout aussi vite. L'action est si modeste que les Américains la remarquent à peine : Model a juste gaspillé ses hommes et ses quelques chars[57]. Et, comme si cela ne suffisait pas, il décide, le 28 février, d'échanger les généraux commandant ses armées : Zangen passe à la 5e armée panzer (face aux Ardennes), tandis que Manteuffel le remplace à la 15e armée. Chacun est muté avec son responsable des opérations, si bien qu'au pic de la bataille, la chaîne de commandement est interrompue. « Ce changement aurait eu du sens s'il avait eu lieu avant ou au tout début de l'attaque ennemie. Mais il est incompréhensible, même maintenant, que ces mutations aient été ordonnées dans la situation telle qu'elle existait au 28 février », écrit Zangen en 1948[58]. Alors qu'en quelques jours Model voit anéantis tous les efforts faits à l'automne 1944 pour consolider un front, alors que l'ennemi tronçonne son groupe d'armées, alors que toute la Rhénanie est perdue, ses improvisations ajoutent confusion sur confusion.

La perte du pont de Remagen

Comme si l'humiliation de la défaite ne suffisait pas, les Américains y ajoutent l'insulte : à Remagen, à 20 kilomètres en amont de Bonn, ils

s’emparent d’un pont sur le Rhin. Des ordres de Hitler recommandaient pourtant la plus extrême attention aux ponts, y compris en nommant de haut gradés personnellement responsables de leur protection puis de leur destruction. Le 1er mars, Model désigne donc l’énergique général Botsch pour tenir le secteur de Bonn-Remagen et ses deux ponts. Botsch observe rapidement qu’il dispose de trop peu de forces et, comprenant qu’il vaut mieux en parler directement au grand chef, se débrouille pour solliciter Model au téléphone. Celui-ci considère que les bataillons de police et de *Volkssturm* (des civils âgés, vaguement armés, mobilisés depuis l’automne) suffiront à des combats retardataires. De plus, explique-t-il, Botsch pourra toujours réquisitionner les troupes en retraite qui se présenteront dans son secteur. Model s’inquiète essentiellement du passage du Rhin à Bonn et n’accorde qu’une attention distraite à l’autre pont, à Remagen. En outre, dans un nouvel exemple d’improvisation à contretemps, il fait soudainement muter Botsch au commandement d’un corps d’armée pour remplacer un officier qui vient d’être fait prisonnier. Botsch s’en va le 6 mars au soir, après s’être occupé de la défense des ponts pendant moins d’une semaine. Il n’a pas eu le temps de briefer son successeur[59]. Le lendemain, le 7 mars 1945, une avant-garde américaine se saisit du pont de Remagen. La garnison locale s’était préventivement réfugiée sur la rive est du fleuve. Les charges explosives ont bien été déclenchées, mais n’ont pas suffi à complètement faire s’effondrer le tablier. Model, toujours en mouvement entre différents points du front, est injoignable : il n’apprend la perte du pont que le lendemain, trop tard pour réagir. Faute d’un commandement clair et décidé, aussi bien localement qu’aux échelons supérieurs, les Allemands laissent passer les quelques heures pendant lesquelles une contre-attaque aurait éliminé les rares troupes américaines ayant traversé le pont. La perte du pont de Remagen n’avait rien de fatal : sur les quarante et un ouvrages d’art qui franchissaient le Rhin de la Suisse

aux Pays-Bas, quarante ont été détruits en 1945. Il n'y avait qu'une exception, en plein dans le secteur de Model.

Hitler est évidemment furieux de la perte de Remagen. Il n'avait pas désigné de bouc émissaire après l'échec des Ardennes, mais c'en est maintenant trop : la sanction tombe sur Rundstedt, une dernière fois relevé de son commandement. Il n'est pas un seul instant envisagé que Model lui succède. Le poste revient, au contraire, au feld-maréchal Kesselring, qui a réussi à considérablement ralentir la progression alliée en Italie depuis 1943. Hitler confie aussi au général Hübner, un nazi fanatique, une cour martiale spéciale pour traquer les coupables de la perte du pont. Cette cour a la particularité de disposer de son propre peloton d'exécution pour que ses décisions soient à effet immédiat. Model lui offre sa complète collaboration. Il semble qu'Hübner n'ose pas mettre Model en cause directement, d'autant que ce dernier, pour se protéger, lui trouve promptement des subalternes à condamner. La cour fait exécuter quatre officiers, trois majors et un lieutenant. Kesselring et Model en assurent le maximum de publicité *via* un message à toute l'armée : « Les responsables ont abandonné le pont. Ils ont agi de façon lâche et irresponsable. Les cinq officiers ont été condamnés à mort, l'un d'entre eux par contumace. Ces informations doivent être immédiatement communiquées à toutes les troupes comme un avertissement à chacun[60]. »

La répression post-Remagen s'inscrit dans le cadre d'une exacerbation générale de la violence de l'État envers ses propres citoyens, alors que les troupes ennemies se battent à présent sur le sol allemand. Les officiers tiennent d'abord à éviter une répétition de 1918, quand, pensent-ils, leur pays a abandonné un quart d'heure trop tôt. Model met ainsi en place un dispositif de patrouilles et de contrôle systématique des hommes en âge de se battre, dispositif qu'il active « brusquement » le 15 mars dans tout le secteur de son groupe d'armées. Les suspects « doivent être jugés le plus rapidement possible » grâce à des cours martiales volantes. Il octroie à ces

cours le droit de prononcer la peine capitale et de procéder à une exécution sur-le-champ, « si cela est nécessaire au maintien de la virilité ou à des fins de dissuasion », autant dire sans aucune restriction[61]. Model ordonne en outre que « tout commandant de régiment, de bataillon indépendant, de responsable d'une route ou d'un pont, et tout chef dans une position équivalente […] convoque une cour martiale si la sentence est urgente et qu'une cour martiale ordinaire n'est pas immédiatement disponible ». Il exige que les exécutions se fassent systématiquement en public et face aux troupes. Son ordre va jusqu'à suggérer dans quelles circonstances un crime pour lequel la loi n'envisage pas la peine capitale pourrait néanmoins être sanctionné par une peine de mort… L'examen détaillé de ces directives montre qu'elles vont au-delà des demandes déjà extrêmement dures envoyées par Berlin. Model ne se contente pas de relayer des ordres homicides, il y croit suffisamment pour les amplifier[62]. Trois jours plus tard, il explique d'ailleurs que la répression doit s'étendre aux « éléments inférieurs de la population civile ». Il relaie des rumeurs : la population aurait désamorcé une charge explosive sur un pont, aurait proposé des vêtements civils aux soldats pour faire cesser les combats près de chez elle. « Les actes de dégradation ou de sabotage sur le champ de bataille doivent être traités sous la menace des armes, que l'auteur soit un soldat ou un civil. » Les coupables doivent être au minimum remis à une cour martiale, ordonne-t-il, en sachant bien qu'en pratique les officiers se contenteront d'exécutions sommaires[63].

Pendant ce temps, le groupe d'armées B bénéficie d'un bref répit, car les Alliés tiennent à conquérir toute la rive gauche du Rhin avant d'avancer en profondeur au-delà du fleuve. Ils n'étendent donc que modestement leur tête de pont de Remagen, même s'ils la renforcent pour parer à tout danger. Model donne l'ordre aux quelques forces disponibles de nettoyer cet abcès, en créant un nouveau groupement qu'il confie au général Bayerlein, décidément un officier en qui il a toute confiance. Bayerlein a pourtant

montré qu'il ne se laissait pas faire. Quand il a rencontré Model en Normandie quelques mois plus tôt, il était encore commandant de la division *Panzer Lehr*. Il venait d'obtenir que ses hommes fussent relevés pour reconstituer leurs forces. Model avait annulé cet ordre parce que, sur le front de l'Est, le rafraîchissement des unités se faisait sans qu'elles quittent le front, ce à quoi Bayerlein aurait répliqué qu'étant donné la situation à l'Est, la méthode n'avait visiblement pas fait ses preuves[64]. Model ne lui en avait pas tenu rigueur, comme souvent envers ceux qui savaient lui tenir tête.

En mars 1945, afin de chasser les Américains de Remagen ou au moins pour en effondrer le pont, les Allemands tentent tout ce qui est imaginable : tirs de V2, commandos d'hommes-grenouilles, engagement d'un canon ferroviaire de 170 mm et, bien sûr, contre-attaques avec les restes de leurs unités. Les Alliés sont sur leurs gardes, et rien de tout cela ne menace vraiment la tête de pont. Mais les assauts terrestres des Allemands se caractérisent par une accumulation d'hésitations et de retards qui montre une nette baisse de combativité. De plus, les « succès initiaux » n'existent que sur le papier : les sources américaines ne confirment pas avoir perdu les localités que Bayerlein affirme avoir reprises pendant une journée ou deux, comme si la falsification des comptes rendus était devenue la routine. Bien que la tête de pont ne s'étende que de quelques kilomètres, les Américains capturent 5 500 prisonniers lors de ces combats, ce qui suggère que beaucoup de troupes lèvent les bras à la première occasion[65]. « Model était convaincu que la mission contre la tête de pont de Remagen était sans espoir, estime Bayerlein. Mais il n'a jamais laissé transparaître cette conviction. Au contraire, il parlait de tenir, de contre-attaquer et de la victoire, et le nom de la rivière (la Sieg, "la Victoire") le long de laquelle les combats se déroulaient était symbolique. » Si Model se rend compte de ce qui se passe vraiment, il fait comme si de rien n'était, et insiste encore et encore pour attaquer, en déversant sa colère sur les officiers qui passent à sa

portée. Son comportement est comme une pâle copie de celui de Hitler, ordonnant des offensives à des unités qui n'existent plus pour des objectifs dérisoires à l'échelle du conflit, face à des subordonnés plus ou moins décidés à mourir à quelques jours de la fin de la guerre. Tout s'effondre autour de lui, mais il tente de grappiller encore quelques jours à jouir de l'autorité de l'officier supérieur[66].

Le suicide comme ultime déni de la défaite

Model se réfugie alors dans une foi presque mystique en un retournement de situation. Il résume son point de vue dans un des derniers courriers à sa femme, le 24 mars : « Dans tous les cas, il ne faut pas se résigner, mais rester actif selon la devise : "Se battre courageusement et mourir plutôt que perdre sa liberté et corrompre son âme !"[67] » Les Alliés franchissent maintenant le Rhin en force et s'enfoncent jusqu'au cœur de l'Allemagne. En une semaine, son groupe d'armées est coupé du reste du pays dans une large poche centrée sur la Ruhr. Le 29 mars, il trouve encore le temps d'adresser une longue directive morale à tous les officiers jusqu'aux commandants de régiment. C'est précisément parce qu'il admet la sévérité de la situation qu'il faut s'appuyer sur des facteurs décisifs comme « la passion ardente et l'implacable ténacité, [et] l'engagement fanatique ». À l'appui de ses propos, il convoque un exemple historique rarement cité en Allemagne, celui des armées révolutionnaires françaises de 1792. Les chefs doivent convaincre les hommes de se battre et de se sacrifier, d'autant que sous la pression des événements, il est manifeste que « de larges parts du peuple allemand, et donc des troupes, sont contaminées par les poisons du Juif et de la démocratie, et de la pensée matérialiste ». Cela s'exprime « dans le comportement de certaines parties de la population pour qui le souci des biens et des marchandises est plus important que le soutien inconditionnel aux troupes combattantes ». Cet « esprit mercantile

matérialiste » est « insolent », et les chefs doivent aussi le combattre en éduquant leurs subordonnés. « Dans les situations critiques […] une action immédiate, même sans ordre et au risque de sa vie, est une évidence. » « Il faut vouloir la victoire et avoir la foi ! » « La victoire de l'idée nationale-socialiste ne fait aucun doute, la décision est entre nos mains[68] ! » Ces pages, dans lesquelles Model laisse finalement s'exprimer son antisémitisme, sonnent comme irréelles et délirantes. Lui-même semble alterner les passages mystiques et le réalisme cru : deux jours après cette directive sur le moral, il rapporte à Berlin que faute de ravitaillement et de troupes, il devra cesser les combats sous deux semaines.

Si Model exhorte systématiquement au sacrifice de ses hommes ou de la population, il ne se considère pas lié par l'ordre de destruction méthodique des infrastructures que lance Hitler le 19 mars (« le décret Néron »). Speer lui a probablement expliqué que cela n'avait pas de sens, même militairement, et qu'il était d'autant plus absurde d'infliger une terre brûlée à l'Allemagne et aux Allemands que rien de tel n'avait frappé la France et les Français en 1944[69]. Approché par des industriels de la Ruhr, son état-major s'abstient de confirmer les ordres de mise à feu des explosifs préparés dans les centrales électriques ou les complexes miniers. Quand on lui explique que les ponts sur les petites rivières supportent aussi des conduites d'eau potable, Model se laisse convaincre de ne pas les détruire préventivement. Finalement, lui aussi accorde plus d'importance aux choses qu'aux hommes[70].

Mi-avril, la poche de la Ruhr s'est effondrée. De premières unités constituées se rendent le 12 avril. Model refuse de demander l'autorisation de capituler à Hitler (qui ne la lui aurait sans doute pas accordée) et n'en prend pas l'initiative seul. Il décide de dissoudre son groupe d'armées, préférant cette fiction à une reddition formelle. Un de ses derniers messages est un appel à continuer le combat jusqu'à la dernière goutte de sang, jusqu'au dernier obus, en suggérant aux volontaires de se dissimuler en

vêtements civils pour se faufiler à travers les lignes américaines et rejoindre les armées encore en action. Dans une dernière violation des règles militaires, Model autorise les soldats à quitter l'uniforme, sachant que s'ils sont repérés, ils seront considérés comme des espions et immédiatement exécutés[71]… Vers le 16 avril, alors que toutes les troupes constituées se sont rendues, un général américain, Matthew Ridgway, fait passer un message à Model pour lui proposer une reddition honorable de son état-major. Model ne donne pas suite. Pendant quelques jours, il erre dans le secteur avec sa voiture et ses officiers d'ordonnance. Il est lui-même devenu un de ses soldats traînant dans les arrières. Il rumine, il désespère de ne pas trouver de porte de sortie. Se déguiser en civil et tenter la clandestinité ne le tente pas. Il n'a nulle part où aller, et il sait que son avenir n'est que prison, jugement, condamnation, opprobre. Et, si les causes psychologiques d'un suicide ne sont jamais aisées à déterminer, il ne supporte sans doute pas l'idée de vivre une nouvelle fois l'effondrement qui a suivi la Première Guerre mondiale. La sortie de guerre lui est impossible[72]. Le samedi 21 avril 1945, après avoir mûrement réfléchi, il demande qu'on le laisse seul s'enfoncer dans un sous-bois. « Vous m'enterrerez là », dit-il à son entourage, et il se tire une balle dans la tête.

Une postérité discrète

La femme de Model quitte Dresde à la fin de la guerre pour ne pas rester dans la zone d'occupation soviétique. Dans l'Allemagne dévastée, elle ne dispose probablement que de peu de ressources pour vivre. Elle fait enquêter pour savoir ce qu'est devenu son mari, ce qui aboutit à une déclaration devant notaire par un des témoins du suicide : il est certifié que Model est bien décédé et non en fuite[73]. Une procédure de dénazification est aussi lancée devant le tribunal spécialisé de Düsseldorf. Les Alliés ont mis en place ces procédures pour déterminer le niveau d'engagement des

habitants et purger l'administration et l'industrie de ceux qui se sont trop impliqués dans le nazisme. Il y a toutefois des centaines de milliers de cas, si bien que le personnel d'occupation n'a pas la capacité de les traiter : dès 1946, les enquêtes et les décisions sont confiées à du personnel allemand, plus complaisant[74]. Le dossier Model n'est pas traité avant 1949, la priorité étant naturellement donnée aux personnes vivantes plutôt qu'à celles portées disparues. Le cas se présente mal, mais des témoignages comme celui du lieutenant-colonel Buntrock renversent la donne : Model est décrit comme « totalement dépourvu d'ambition personnelle », « rempli d'une profonde et chaleureuse humanité », « sans aucune relation avec le parti nazi » et « en rien lié à Hitler ». Juste « quelqu'un qui a tout donné pour son pays ». Nous sommes alors en pleine guerre froide, si bien que le tribunal classe Model dans la catégorie des « peu incriminés », ce qui revient à le blanchir. Personne ne s'en émeut[75]. En plus d'un bénéfice moral, cela permet à Herta Model de toucher la pension de veuve d'un officier tombé au front. Vers 1955, Hansgeorg Model retrouve la dépouille de son père et l'enterre au cimetière de Vossenack, près d'Aix-la-Chapelle.

Au début 1945, Model a demandé à un de ses lieutenants de passer chez lui détruire ses papiers personnels. Contrairement à Rommel, qui s'est suicidé aussi fin 1944, Model ne laisse guère de récits ou d'analyses de ses campagnes. Parmi les officiers qui publient leurs mémoires dans les années 1950, tels Manstein et Guderian, nombreux sont ceux qui l'ont croisé. Mais les principaux supérieurs et subordonnés de Model sont décédés (Busch, Kluge) ou ne rédigent pas leurs souvenirs (Friessner, Geyr von Schweppenburg, Lindemann, Manteuffel, Reinhardt, Rundstedt…). Dans la littérature alors disponible, Model apparaît comme un personnage secondaire, dans le décor de récits centrés sur d'autres. En 1948, Basil Liddell-Hart publie un récit à grand tirage (et truffé de contrevérités), *Les généraux allemands parlent* : Model n'est évoqué qu'en deux phrases dans un paragraphe relatif à la bataille des Ardennes. Ainsi, bien qu'ayant aussi

mené certains des combats les plus importants contre les Américains et les Britanniques, il sombre progressivement dans l'oubli.

Dans la littérature populaire, il réapparaît en 1964 dans le best-seller de Paul Carell, *Hitler Moves East*. Il est décrit comme un personnage capable de redresser des situations désespérées. On ne l'aperçoit qu'une fois dans le cinéma occidental, dans la superproduction consacrée à l'opération *Market-Garden*, *Un pont trop loin*, réalisée par Richard Attenborough en 1977. Les quelques plans centrés sur son personnage ne lui donnent guère de personnalité, sinon une rigidité du corps toute germanique. Il obtient davantage de répliques dans une autre superproduction, soviétique cette fois : *Libération* (1970), portant sur l'opération *Bagration* et jamais diffusée en Occident. Une scène décrit la passation de pouvoirs avec Busch : Model s'emporte dans un accès de colère amplifié par un coup de cravache sur un meuble.

Puis, à mesure que l'étude du front de l'Est se renouvelle dans les années 1990, Model prend l'image d'un champion de la défense, en particulier quand certaines batailles oubliées sont mises en avant par la littérature, comme l'échec de Joukov contre le saillant de Rjev, fin 1942. Il finit par être reconnu comme un officier supérieur allemand intéressant chez les amateurs d'histoire-bataille. Chez Osprey Publishing, l'éditeur d'histoire militaire spécialisé en courts ouvrages de vulgarisation, il est l'un des seuls généraux allemands faisant l'objet d'une monographie, immédiatement après l'habituel triptyque Manstein-Rommel-Guderian. Quelques *wargames* ont un pion ou une carte au nom du feld-maréchal, pour donner au joueur un bonus défensif[76]. En 2018, le magazine *Militär & Geschichte*, l'équivalent allemand de *Guerres & Histoire*, lui consacre un numéro spécial. Mais rien de tout cela ne l'élève dans l'imaginaire collectif au rang d'un général majeur.

CONCLUSION

Walter Model a été omniprésent dans les opérations militaires de 1941 à 1945. Sur le front de l'Est, il a joué un rôle déterminant dans les avancées initiales en URSS, dans les intenses combats de position de 1942, dans la grande offensive de Koursk en 1943, et enfin dans les campagnes défensives du nord au sud du front en 1944. Basculant à l'ouest à la fin de la bataille de Normandie, il a été l'agent de la stabilisation du front à l'automne 1944, il a mené la contre-offensive des Ardennes, et reculé jusqu'à la capitulation de ses armées dans la Ruhr. Si ce n'est pour deux brèves périodes de quelques semaines, dont une de convalescence pour se remettre d'une blessure, il a été continuellement en opérations pendant quasiment quatre ans, de juin 1941 à avril 1945. Sa carrière apparaît comme exceptionnelle dès qu'on la compare à celle des officiers ayant atteint le commandement d'un groupe d'armées : quelques-uns ont été gravement blessés ou faits prisonniers (Reichenau, Paulus, Arnim, Rommel), d'autres ont fait l'essentiel de la guerre écartés sur des fronts secondaires (Rundstedt, Weichs, Blaskowitz) et la plupart, découragés par les défaites et par les décisions de Hitler, ont définitivement été mis en retraite : Bock, Leeb, Kluge, Lindemann, Küchler, List, Kleist, Busch, Reinhardt, Friessner et, le plus connu d'entre eux, Manstein. Au contraire, Model a fait partie du petit groupe de jusqu'au-boutistes d'une fidélité absolue au nazisme et dont le régime n'est jamais venu à douter. Il a côtoyé des hommes comme Lothar Rendulic, Ferdinand Schörner ou Gotthard Heinrici, mais il a eu une

ascension plus rapide et un rôle autrement plus important qu'eux. « Model était mon meilleur feld-maréchal[1] », a dit Hitler en avril 1945.

Néanmoins, les jugements rétrospectifs sur ses capacités professionnelles gardent toujours une réserve. « Bien qu'il ne puisse se comparer avec Rundstedt comme stratège – son inépuisable énergie ayant tendance à dégénérer en entêtement –, il était bien plus qu'un bon tacticien[2] », juge Percy Schramm, le chroniqueur officiel de la Wehrmacht. « Il ne pouvait guère être considéré comme un substitut adéquat à Manstein », résume Mellethin, qui a servi successivement sous les deux feld-maréchaux. Pour le général Heusinger, Hitler appréciait chez Model sa personnalité « énergique et pas compliquée », en contraste avec les généraux ayant la capacité « de développer leurs propres idées » ou « qui démontraient une compréhension stratégique plus profonde »[3]. Blumentritt le confirme : « D'un point de vue militaire, Model n'est pas davantage un "général de campagne" ou un stratège que Rommel. Tous deux étaient des tacticiens très capables et inventifs, qui auraient préféré diriger des divisions même une fois montés en grade[4]. »

Car malgré son expérience, Model n'était pas à l'aise dans toutes les situations. La configuration dans laquelle il a signé ses plus nettes victoires a été celle de la bataille défensive le long de positions établies. Ainsi à Rjev, d'août à décembre de 1942, après avoir stabilisé le front, il s'est appuyé sur une ligne continue de positions préparées conçues pour ralentir les assauts ennemis le temps que les renforts arrivent. Il a profité de voies de communication transversales dégagées d'obstacles et protégées des partisans, tout en maintenant un intense jeu de pressions auprès de sa hiérarchie pour se faire accorder des renforts. Surtout, ses visites quotidiennes au front lui ont permis de juger de la solidité ou de la faiblesse de chaque point pour repositionner ses forces, dans une optimisation constante qui lui a permis de toujours parer aux dangers ou de repousser les incursions ennemies. Il a enfin utilisé ses blindés comme des barrages

mobiles intervenant en pur soutien à l'infanterie et retirés du front avant de devenir eux-mêmes la cible de tirs concentrés. C'est peu ou prou la même bataille qu'il a gérée contre les Américains autour d'Aix-la-Chapelle à l'automne 1944. En revanche, sa capacité à rétablir un front déjà percé a été moins évidente, et il n'y a que la première fois, en janvier 1942, qu'il y est franchement parvenu. Mais en 1943 dans le saillant d'Orel, comme en 1944 quand Hitler l'a appelé au secours à plusieurs reprises à l'est et à l'ouest, Model a été contraint de reculer de plusieurs centaines de kilomètres. Sa méthode défensive a alors consisté à sans cesse tenter de petites contre-attaques pour gêner et ralentir l'avance ennemie, sans s'accrocher à un quelconque point géographique et sans jamais tenter de porter secours aux troupes encerclées. Mais si la stabilisation du front est finalement survenue, il est difficile de l'attribuer à cette technique de combat plutôt qu'à l'épuisement mécanique de l'ennemi à mesure qu'il s'éloignait de ses bases logistiques et de son parapluie aérien. À l'été 1944, l'arrêt des poursuites soviétiques et américaines s'est également constaté sur les flancs de Model – en Lettonie, en Lorraine, dans les Balkans –, là où justement c'était un autre que lui qui commandait.

En attaque, Model s'est révélé un brillant commandant de division blindée pendant les premiers mois de la guerre germano-soviétique. Aux échelons supérieurs, il a pu s'appuyer sur une longue formation en état-major, y compris pour préparer en détail la traversée de la Manche à l'été 1940. Mais une fois à la tête d'une armée, il s'est largement désintéressé des problèmes de planification. À Koursk, à l'été 1943, il est frappant qu'il ait délégué entièrement la conception du plan à son état-major. Son concept de bataille – si c'en est un – était un simple assaut frontal par lequel il s'interdisait toute possibilité de manœuvre. Il faisait, de plus, l'erreur de vouloir percer avec son infanterie alors que Manstein comprenait que seul un assaut blindé avait une chance de dépasser les fortifications russes. En décembre 1944, sa préparation de l'offensive des Ardennes a montré de

singulières faiblesses : Model n'a pas compris que le facteur qui limiterait la puissance de ses troupes ne serait pas le nombre de chars ou de canons mais la capacité à convoyer essence, munitions et pièces détachées sur les quelques dizaines de kilomètres entre la ligne de départ et les unités de pointe. À l'échelle de l'armée, et plus encore du groupe d'armées, s'il s'agissait de se porter en avant et non de tenir ses positions, la complexité du système militaire semblait lui échapper si bien qu'il n'a pas concentré son attention sur les points pertinents. Quand la bataille s'engageait, il commandait typiquement « deux niveaux » en dessous de lui, en gérant les divisions ou les brigades. À Koursk, ses constantes improvisations ont modifié organisation et chaînes hiérarchiques quasiment chaque jour et, si cette habitude avait une certaine efficacité en défense, elle perturbait et ralentissait en attaque. Comme le résume August Winter, qui l'a côtoyé à l'été 1943, « la force [de Model] résidait sans aucun doute dans la gestion tactique de la bataille défensive jusqu'au niveau d'une armée […]. Je ne crois pas que le feld-maréchal pourra être placé dans les rangs des "grands leaders opérationnels"[5] ».

Model est généralement présenté comme un personnage apolitique, « un pur soldat [qui] aurait tout aussi bien pu commander une armée argentine ou chinoise[6] ». Il faut s'arrêter un instant sur la définition de « politique ». S'il s'agit de prendre parti quant à la conduite de l'État, de contester les rôles et responsabilités des ministères ou des multiples agences créées sous le III^{e} Reich, Model n'y était pas intéressé. Si être politique signifie faire preuve d'habilité et être avisé dans ses rapports avec les gouvernants dans le but d'obtenir des faveurs, il a développé à partir de 1942 un talent insoupçonné. La liste des dirigeants qu'il a courtisés se lit comme l'organigramme du nazisme : Göring, Speer, Dönitz, Goebbels surtout, sans parler de son adjudant SS comme un geste pour se mettre en valeur auprès de Himmler. Model en a retiré des avantages concrets : un soutien inconditionnel des formations de DCA à Koursk, des livraisons de matériel

accélérées à l'Ouest, une constante publicité positive auprès de Hitler. En outre, idéologiquement, Model s'est montré, au fur et à mesure des années, de plus en plus en accord avec la ligne politique de Hitler et de Goebbels. Même si certains prétendent qu'« intérieurement » il était lucide quant à l'inévitable défaite de l'Allemagne, ses appels à la volonté, au sacrifice, à la foi fanatique en la victoire se sont accentués en 1944-1945 en ne laissant entrevoir aucune faille entre son opinion personnelle et la propagande officielle. Model n'a pas fait semblant, il a adhéré à la vision nazie du monde, à l'homme nouveau endoctriné, à la brutalité, au racisme, à l'antisémitisme. Il a encouragé les mesures les plus dures contre les civils comme contre ses propres troupes. Il a été, jusqu'aux derniers jours avant son suicide, dans un complet déni de la réalité quant à la situation de l'Allemagne.

Tout cela donne de lui l'image d'un feld-maréchal protégé par le régime, ce qui a permis à ses demandes d'être traitées avec plus de célérité et de sérieux que s'il n'avait été qu'un parmi les milliers de généraux de la Wehrmacht – « si Model désire quelque chose, il l'obtient là où les autres échouent », estimait le général Ralf Graf von Oriola, un de ses subordonnés en 1945[7]. Mais on lui attribue aussi bien une fidélité inconditionnelle au nazisme que la capacité à s'opposer à Hitler. Cette image, encore systématiquement associée à son nom, est toujours illustrée par la même anecdote de début 1942, que nous avons citée : Model, pour obtenir le renfort d'un corps d'armée panzer, finit par brutalement demander à Hitler : « *Mein Führer*, qui commande la 9^{e} armée, vous ou moi ? » Mais en dehors de cette scène, il n'existe aucun autre exemple d'opposition de Model au Führer ! Certes, en avril 1943, il lui a présenté des arguments convaincants pour obtenir un report de la date de l'offensive de Koursk, mais il a nourri les doutes préexistants de Hitler plutôt qu'il ne l'a fait changer d'avis. En revanche, en juillet puis en décembre 1944, Model a cru fermement en une stratégie diamétralement opposée à celle de Hitler : il a préconisé l'abandon

de l'Estonie pour rétablir le front en Biélorussie, alors que Hitler tenait absolument à garder les côtes baltes jusqu'au golfe de Finlande ; il n'a pas cru à une grande offensive dans les Ardennes et voulait lui substituer sa « petite solution ». Or, quand est venu l'instant d'argumenter contre le dictateur, quand enfin les deux hommes se sont fait face dans la même pièce, Model n'a plus osé maintenir ses objections. Il s'est dégonflé – il n'y a pas d'autre terme – et il s'est rapidement rangé à l'opinion de Hitler, à la surprise (et au désespoir) des officiers qui l'accompagnaient. En réalité, la longévité de Model au commandement d'un groupe d'armées a aussi tenu à ce qu'il ne s'opposait jamais frontalement au Führer.

Cela ne signifie pas qu'il renonçait à toute initiative. Simplement, il truquait, déformait, dissimulait. Il a vite compris qu'il fallait toujours présenter les choses sous l'angle de la contre-attaque et de la reconquête de territoires. Un mouvement rétrograde était, par exemple, décrit comme un regroupement avant une offensive, et non comme le repositionnement sur une nouvelle ligne de défense. À Berlin, ses rapports tranchaient avec ceux plus francs venant des autres groupes d'armées. Cette volonté affichée de contre-attaques avait, bien sûr, une traduction concrète, mais pas forcément dans les délais ni avec l'intensité annoncée. Son habitude de créer des forces *ad hoc* en agglomérant des éléments de différentes divisions et en y ajoutant toutes sortes d'unités non divisionnaires lui donnait aussi une marge de manœuvre : il devenait fort difficile au haut commandement de se rendre compte des moyens dont il disposait effectivement comme de la façon dont il les utilisait. Par ailleurs, Model déformait ses comptes rendus pour sous-estimer ses forces et réclamer continuellement des renforts. Le cas le plus caricatural en est le rapport sur l'état du groupe d'armées Nord qu'il a repris et corrigé dès qu'il a appris sa mutation au groupe d'armées Nord-Ukraine : d'un trait de plume, le Nord n'a plus été à court de troupes, mais disposait d'un bel excédent, qui pouvait justement servir là où Model venait d'être nommé. Enfin, si des renforts lui étaient accordés, et surtout si

c'était de précieuses unités blindées seulement là à titre temporaire, Model savait en profiter au maximum, même en transgression d'ordres demandant qu'elles fussent dans la mesure du possible préservées. Il est frappant de noter que, malgré l'accumulation de comportements déloyaux, de rapports biaisés, et bien que ses armées aient reculé de centaines de kilomètres, Model n'ait jamais été sanctionné. Davantage que ses résultats, c'était son comportement qui était adapté au nazisme : Model a compris intuitivement qu'il pouvait tout se permettre au sein de l'armée tant qu'il usait d'une rhétorique en accord avec le nazisme et qu'il restait en cour auprès de ministres et dans le cercle rapproché de Hitler.

Ainsi, le comportement de Model mettait parfaitement en évidence les degrés de liberté dont disposait un feld-maréchal en poste au front tout au long de la guerre. S'opposer aux choix fondamentaux de Hitler n'était pas possible. Mais un général pouvait ratisser ses zones arrière ou envoyer au front des non-militaires (Service du travail, police, etc.) sans qu'une autre autorité pût protester à temps. Il pouvait organiser ses groupements de forces comme il l'entendait en éparpillant les composantes de ses unités dans un flou qui lui permettait d'échapper au contrôle direct de sa propre hiérarchie. Dès que le front devenait fluide, il pouvait profiter des délais entre décisions et actions pour se permettre des repositionnements ou des opérations locales qui mettaient ses supérieurs devant le fait accompli. De même, les ordres de « tenir à tout prix tel ou tel point » étaient contournables en ne laissant sur place qu'une fraction des unités nécessaires tout en transmettant ostensiblement les consignes les plus fermes aux commandements sacrifiés. Après la guerre, le feld-maréchal Rundstedt a prétendu qu'il était si étroitement contrôlé qu'« en tant que commandant en chef à l'Ouest, [sa] seule autorité était de changer le planton devant son poste de commandement[8] ». Model a montré qu'il n'en était rien : les généraux n'agissaient certes pas sans contraintes et choisissaient de moins

en moins où mener bataille, mais ils gardaient une large liberté d'action une fois la bataille engagée.

Cette liberté d'action trouvait malheureusement une autre traduction concrète. Pendant ses campagnes, Model a été complice ou organisateur d'un nombre impressionnant de crimes de guerre. Il a fermé les yeux sur un massacre commis dans les premiers jours de la campagne de Pologne. Comme chef d'état-major, il a systématisé le pillage de biens de toute nature aussi bien en Pologne qu'en France, avant même d'avoir reçu des consignes. En 1941, des témoignages affirment qu'il a ordonné de ne pas s'embarrasser de prisonniers. En 1942, à Rjev, il a étendu la réquisition de main-d'œuvre civile bien au-delà des pratiques alors en vigueur, par exemple en enrôlant les adolescents ou en créant des groupes de travailleuses. Ses initiatives ont devancé de plusieurs mois les ordres génériques de Hitler, et il est même possible que cela ait été la démonstration par Model de la faisabilité concrète de ces réquisitions qui a conforté le pouvoir politique dans sa décision de les rendre systématiques. Il était visiblement conscient que les opérations anti-partisans étaient d'abord l'assassinat indiscriminé de la population, mais n'a rien fait pour les empêcher. L'évacuation du saillant de Rjev en mars 1943 s'est accompagnée d'une terre brûlée d'un méthodisme et d'une cruauté encore inégalés, dans ce qui deviendra le prototype de l'abandon de territoire « bien fait ». De nouveau, Model, de par son action individuelle, a défini une nouvelle norme rapidement étendue au reste de l'armée. Il a été le contraire d'un exécutant passif qui n'appliquait les consignes criminelles qu'une fois contraint par des ordres ou par des supérieurs ne lui laissant aucune échappatoire. Il a été, en réalité, le général qui a devancé ou amplifié la mise en œuvre d'exactions contre les populations russes jugées racialement inférieures dans l'idéologie nazie. L'adhésion de Model au nazisme n'a rien eu de passif ou d'intellectuel : elle s'exprimait chaque jour dans des actes concrets.

Model jouissait d'un esprit vif et original. Il était non seulement expérimenté mais aussi créatif. Il raisonnait surtout plus rapidement que les hommes qui l'entouraient. Dès les années 1930, il a pris l'habitude de ne jamais être satisfait du travail de ses subordonnés et de toujours exiger davantage d'eux. Après 1941, ce réflexe a glissé progressivement d'une volonté de hausser le professionnalisme de ses équipes vers le plaisir d'humilier ses officiers en en rajoutant dans les ordres vexatoires, les insultes, les sarcasmes et le vocabulaire ordurier. Or ses victimes étaient d'abord les officiers d'état-major et les responsables de services techniques, les plus faibles et les moins aptes à lui répondre. Il s'en est pris beaucoup moins aux commandants de division ou de corps d'armée, et plusieurs rapportent avoir eu la paix après lui avoir franchement tenu tête. S'il sentait une résistance, il n'insistait pas pour la briser et s'en allait chercher d'autres défouloirs. Cela explique peut-être qu'il n'y ait eu aucun exemple de divisionnaire ou de commandant de corps qu'il ait sacqué sur-le-champ, même en cas d'insuffisance manifeste : Model préférait probablement garder à portée d'insulte des individus qu'il avait une bonne raison de maltraiter plutôt que de les voir remplacés par d'autres qui sauraient lui répondre. En d'autres termes, Model était pervers.

Model était un militaire de carrière, éduqué dans l'esprit d'obéissance, de loyauté et de dépassement de soi de la Wehrmacht. Extérieurement, sa puissance de travail et son inépuisable énergie correspondaient à l'image de l'officier traditionnel, monocle compris. Mais au fil des années, ses actes ont dénoté une étonnante capacité à s'affranchir de l'éthique de l'armée. Son ordre d'avril 1945 suggérant aux soldats de se battre sans uniforme, comme des francs-tireurs, n'en a été que l'ultime exemple. Tout au long de la guerre, sa rapacité pour se saisir de renforts a souligné sa totale absence de solidarité avec les unités sur ses flancs et sa complète indifférence au bien commun. Ses trucages et ses dissimulations révèlent combien il pouvait être déloyal. Son goût pour les tribunaux militaires et le nombre de

condamnations à mort sous son commandement montrent que le sort de ses troupes lui était indifférent, malgré d'occasionnelles répliques vantant la qualité de l'homme du rang. Model commandait d'abord par la peur. Parmi les dizaines de témoignages recueillis après guerre auprès de ses subordonnés, aucun n'affirme que le comportement de Model a été un exemple à suivre. « Sa personnalité, je la rejette à 100 % », dit un de ses responsables des opérations[9].

Il est naturel qu'une personnalité comme Model ait été si appréciée sous le III^{e} Reich, que Hitler lui ait offert les titres, les récompenses, les postes les plus prestigieux auxquels pouvait prétendre un officier. Écraser les autres, faire fi de toute loyauté, ne penser qu'au court terme : Model était fait pour le nazisme.

SOURCES

Sources primaires

Les sources primaires essentielles dans l'étude de Walter Model sont son dossier personnel, les documents des organisations auxquelles il a appartenu ou qu'il a commandées, et un fonds personnel de papiers réunis après guerre, la plupart étant conservés aux Bundesarchiv-Militärarchiv de Fribourg-en-Brisgau. Le dossier militaire de Model (côte PERS 6/12) est fort réduit car, si ce n'est pour ses états de service détaillés et des lettres officielles relatives à sa demande d'autorisation de mariage, il ne subsiste aucun document d'avant 1938. Ce vide n'est pas un cas particulier propre à Model, car les dossiers de la plupart des généraux allemands ont fait l'objet d'un nettoyage similaire au début de la guerre.

L'exploration des organisations dont Model a fait partie donne nombre d'ordres ou de rapports signés de sa main, tandis que les journaux de marche (*Kriegstagebuch*) des unités relatent ses faits et gestes. Ces sources, dont le volume est considérable, ont été peu consultées par les biographes, alors que leur exploration révèle nombre d'éléments inédits éclairant le rôle et le style de Model tout au long de sa carrière. On y trouve le *verbatim* de conversations téléphoniques entre Model et d'autres officiers, ou les preuves de son implication directe dans des crimes de guerre dès la campagne de Pologne de 1939. Nous avons consulté ces sources à partir des microfilms disponibles aux États-Unis au National Record and Archives

Administration (NARA) ou bien à partir des originaux papier déposés aux Bundesarchiv (BAMA). Les sources récupérées par les Soviétiques sont en ligne sur germandocsinrussia.org (GDIR).

Le riche fonds des papiers Model (côte N6) rassemble des documents versés par son fils Hansgeorg (1927-2016) à mesure de ses recherches biographiques, y compris beaucoup des témoignages recueillis par Konrad Leppa, le premier biographe de Model. Y sont réunis des fac-similés de documents militaires, des extraits dactylographiés de ses lettres et du journal de sa femme, des articles de journaux et diverses autres pièces. Il est toutefois singulier que des courriers de Model ne soient disponibles que des extraits sélectionnés par Hansgeorg et parfois limités à une ou deux phrases. La recherche gagnerait beaucoup à avoir accès aux pièces intégrales si un des descendants de Model les a conservés et si l'écriture manuscrite très particulière de Model reste déchiffrable.

Il est frappant de constater que plusieurs témoins ont refusé fermement de livrer leurs souvenirs critiques sur Model. « Il est mort et je respecte ses soldats, et d'abord en gardant le silence sur nos différends », a expliqué Leo Freiherr Geyr von Schweppenburg, son supérieur en 1941 pendant l'opération *Barbarossa*. « *De mortuis nil nisi bene* » (« On ne dit pas de mal des morts »), a répondu laconiquement le feld-maréchal Küchler, à qui Model avait succédé brutalement en janvier 1944[1]. Le général Hans-Georg Reinhardt, son supérieur en 1928-1931 et devant Moscou fin 1941, puis son subordonné en Biélorussie en juillet 1944, a renâclé à livrer le moindre élément et renvoyé à d'autres officiers, comme Hans Röttiger, en sachant sans doute que ce dernier gardait un souvenir détestable de son temps auprès de Model. À cela s'ajoutent les récits qui évacuent jusqu'à la simple présence de Model. Le général Gustav von Zangen a rédigé après guerre des centaines de pages pour décrire les combats défensifs de ses armées de septembre 1944 à mars 1945, mais n'y a pas donné le moindre rôle à son supérieur direct, Model. Il ne l'a fait apparaître que lorsqu'il s'est agi

d'expliquer la perte du pont de Remagen en mars 1945[2]… L'opportunisme et les manières de bandit de Model ont laissé des traces.

Hansgeorg Model, qui a suivi les traces de son père dans l'armée jusqu'à devenir général de la Bundeswehr, avait visiblement envisagé d'écrire une biographie avant de comprendre combien la carrière et les actes de son père étaient problématiques. Il s'est finalement contenté de publier les fac-similés d'une centaine de pièces d'archives dans une publication à compte d'auteur parue en 1991, brute et sans appareil critique : *Generalfeldmarshall Walter Model (1891-1945). Dokumentation eines Soldatenlebens*.

Sources secondaires

Il a fallu du temps pour que Model fasse l'objet d'une monographie. Le premier texte complet en allemand date de 1975, et le premier en anglais seulement de 2006. En français, on ne trouvera qu'un portrait ébauché sur une quinzaine de pages au cœur de l'étude *Opération Bagration* publiée par Jean Lopez en 2014. Fait singulier : les biographies de Walter Model ont aussi fait l'objet de vives querelles entre les auteurs, chacun se laissant aller à vertement critiquer ses prédécesseurs dans un exemple singulier de polémiques courant à travers les générations d'historiens.

Le premier biographe a été Konrad Leppa (1901-1980), un Allemand qui a essentiellement publié sous l'ère nazie, et dont le texte sur Model, sorti en 1962, est le seul ouvrage d'après guerre. Leppa envisageait une biographie monumentale, et il a mené dans les années 1950 un riche travail de recherche en correspondant avec des dizaines de témoins. Il a travaillé sur toute la vie de Model. Mais, pour des raisons qui restent obscures, n'a vu le jour que le premier volume de sa trilogie, si bien que son texte s'interrompt brutalement en 1941 (*Generalfeldmarschall Walter Model. Von Genthin bis vor Moskaus Tore*, 1962). Leppa propose essentiellement un

verbatim de témoignages, ce qui est heureux car il exprime une embarrassante nostalgie pour le III[e] Reich dès qu'il se permet un commentaire. Bien qu'il ne cite qu'allusivement ses sources, le travail est sérieux et nous avons constaté à chaque fois que nous pouvions croiser ses assertions avec les documents d'origine que Leppa ne déformait rien, même s'il semblait incapable de porter un regard critique sur ce qu'ont rapporté les témoins, et qu'il avait tendance à omettre les témoignages qui critiquaient ouvertement son héros. Une bonne partie des témoignages et des documents réunis par Leppa a été versée aux archives allemandes au sein des papiers Model.

Ce n'est qu'en 1975 qu'a paru la première biographie complète de Model, par Walter Görlitz (1913-1991), un journaliste qui a par ailleurs effectué des travaux sérieux, comme la publication des mémoires de Wilhelm Keitel. Görlitz a mené d'ailleurs une dizaine d'entretiens additionnels, parfois avec de nouveaux témoins, parfois avec les mêmes officiers rencontrés par Leppa vingt ans plus tôt. Son *Model. Strategie der Defensive* bénéficie d'un style fluide et agréable, mais verse largement dans l'hagiographie, et les éléments originaux amenés ici ou là laissent souvent entrevoir une tendance à extrapoler et à broder. Du point de vue des historiens professionnels, il souffre de ne pas citer ses sources précisément – l'auteur préfère juste donner une bibliographie générale par chapitre, un artifice destiné à démontrer sa recherche tout en décourageant ceux qui voudraient vérifier un point en particulier. Joachim Ludewig, qui a signé un essai sur Model dans un recueil de portraits de militaires, le traite avec dédain de « littérature pour grand public[3] », tandis que Marcel Stein, quelques années plus tard, a affirmé que le texte était « typique d'un auteur […] qui a projeté de tourner le style journalistique en fiabilité historique » tout en pointant le fait que plusieurs des témoins avec lesquels Görlitz affirmait s'être entretenu ne l'ont en fait rencontré que quelques minutes ou n'ont eu affaire qu'à sa secrétaire[4]…

Au-delà de simples chapitres dans des recueils de portraits[5], aucune autre étude sur Model n'a paru avant la biographie de Marcel Stein lui-même, parue en 2001 et profondément révisée en 2010 pour sa traduction en anglais (*A Flawed Genius. Field Marshal Walter Model, A Critical Biography*). Il s'agit d'un texte à charge, dont le but est délibérément d'étudier les crimes de guerre allemands, ceux liés à Model comme tous les autres. C'est ici Robert Forczyk, auteur d'un *Walther Model* pour la collection Osprey, qui porte l'estocade dans une longue critique publique : « Stein fait tout son possible pour pourrir les auteurs qui ont déjà écrit sur Model […]. Mais de façon incroyable, il consacre plus de pages à critiquer ces autres auteurs qu'à détailler l'environnement de Model et les trente premières années de sa vie. Il est clair dès le premier chapitre qu'il n'est pas intéressé par les détails militaires, puisqu'il omet même le baptême du feu de Model à Mons en 1914 » ; « Model disparaît parfois sur des pages et le texte devient une bouillabaisse des journaux de Halder et des *Mémoires* de Guderian » ; « la défaite infligée par Model à Joukov (dont le nom n'est même pas cité) lors de l'opération *Mars* de novembre-décembre 1942 n'est mentionnée que sur deux phrases ! »[6]. Malgré l'intérêt thématique du projet, il faut admettre que les critiques de Forczyk sont pertinentes, le livre de Stein tenant plus de la prise de notes éparses que de la biographie. Quand on examine attentivement son texte, on voit de grossières erreurs de chronologie et on le prend en flagrant délit de citation de sources non consultées avec des références qu'il a juste recopiées chez un autre auteur sans les avoir lues lui-même[7]. Stein montre de telles faiblesses qu'il n'est que rarement possible de lui faire confiance. On ne peut en sauver que quelques *verbatim* de témoins, Stein s'attachant à citer *in extenso* ceux qui n'avaient pas encore été reproduits par ses prédécesseurs.

La première monographie fouillée en anglais a été signée Steven H. Newton en 2006 (*Hitler's Commander. Field Marshal Walther Model*). Newton écrit dans un style soutenu et son texte se lit avec d'autant plus de

facilité qu'il raconte avec élégance le contexte historique. Il parvient à rendre vivants les récits de combats même s'il se laisse occasionnellement emporter dans de la pure histoire-bataille. Il cite toutefois ses sources avec précision et est le premier à se positionner dans un cadre académique. Il n'a eu accès qu'à la biographie de Görlitz sans avoir lu ni celle de Leppa ni les papiers Model, mais compense, quand il en arrive à 1942, par une exploration des archives militaires allemandes, qu'il est le premier à utiliser pour comprendre Model. Il déchiffre entre autres des notes manuscrites lui permettant de suivre Model d'heure en heure au début de la bataille de Koursk. Mais, comme Marcel Stein le pointe avec gourmandise, le livre accumule les erreurs sur les faits, les dates, les noms ou les lieux, au point que cela dépasse le niveau de regrettables coquilles. Newton, qui ne se contente pas de décrire mais cherche aussi à expliquer, en arrive régulièrement à des interprétations erronées pour avoir confondu les personnages ou pour s'être trompé sur les états de service de Model. Par exemple, il fait de Hans von Seeckt le mentor de Model en 1917 ; il ne voit pas que Model, quand il enseigne l'histoire militaire en 1928, est dès le début posté à la section T4 du Truppenamt et lui invente un poste intermédiaire ; puis il rate l'affectation avec Edwin von Stülpnagel en 1931-1933 et décide à la place, comme il y a de grandes manœuvres en 1932, que Model en était un des organisateurs ; il place Model hiérarchiquement sous Manstein en 1937, faute d'avoir reconstruit un organigramme propre de l'état-major général ; il enlève deux jours de suite une division au corps d'armée de Model fin août 1939 sans se rendre compte que c'est la même ; à l'inverse, il lit de travers le journal de marche de la 3^{e} division panzer et y subordonne par erreur une division cavalerie ; il affirme qu'en 1942 Kluge et Model ont recommandé plusieurs fois d'évacuer le saillant de Rjev, mais oublie commodément qu'ils ont insisté encore plus souvent pour en faire le point de départ d'opérations offensives ; il ne se rend pas compte que Model était absent lors d'une réunion clé avec Hitler, le 4 mai 1943, en

préparation de l'offensive contre Koursk, et va jusqu'à affirmer que Kluge et Zeitzler étaient furieux de son comportement ; il affirme que Model était si sûr que la date d'attaque contre Koursk serait repoussée de plusieurs semaines qu'il ne s'était occupé du déploiement tactique qu'en juin 1943, en ignorant la masse de documents d'avril 1943 portant justement sur les arrangements tactiques, et bien qu'il cite les dossiers en question sur d'autres points ; il pense, cette fois pendant la bataille de Koursk elle-même, que Kluge n'a accordé des renforts à Model qu'à condition que ce dernier assume la responsabilité de tout le saillant d'Orel en cas d'attaque soviétique, faute d'avoir reconnu que cet arrangement avait été établi bien avant le début des combats ; il envoie Model en réserve de l'OKH en septembre 1943 et non en novembre 1943, ce qui lui permet d'éluder son rôle pendant les offensives russes qui ont fait inexorablement reculer les Allemands jusqu'au Dniepr ; il invente une réunion Hitler-Rundstedt-Model en novembre 1944, ce qui l'amène à un contresens sur ce qui s'est déroulé pendant celle qui s'est tenue réellement le 2 décembre 1944, etc.[8]. Newton fait en outre un usage élastique des sources : pour la Normandie, il écarte d'un revers de la main les manuscrits préparés après la guerre par les généraux allemands pour le service historique américain, car ces textes critiquent Model fermement, mais accepte sans sourciller le même corpus quand il s'agit des opérations *Citadelle* ou *Bagration*, puisque Model y est alors décrit sous son meilleur jour. Parallèlement, il considère comme des autorités reconnues des auteurs de *pop history* tels Franz Kurowski, Charles Withing ou Leo Kessler, n'ayant même pas saisi que ce dernier était le pseudonyme du précédent. Son problème de rigueur déteint de façon plus générale sur les sources : celui qui va consulter les références a souvent la mauvaise surprise de ne pas reconnaître ce que l'auteur affirme y avoir lu, ou constate que Newton romance considérablement[9]. Ce manque général de sérieux est d'autant plus fâcheux que, lorsqu'il comprend les faits correctement, Newton discute les événements avec aisance et pertinence,

comme par exemple sur les circonstances des promotions successives de Model de division à corps d'armée puis à armée, ou sur la crise morale qu'il traverse fin août 1944 lors de la retraite de France.

NOTES

Abréviations

A-MA : Bundesarchiv-Militärarchiv, Fribourg-en-Brisgau.

GDIR : German Documents in Russia (germandocinrussia.org).

IfZ : Institut für Zeitgeschichte, Munich.

IMT : International Military Tribunal, Nuremberg, 1949.

NARA : National Archives and Record Administration, College Park, USA.

SHD : Service historique de la Défense, Vincennes.

TNA : The National Archives, Kew, Londres.

Fréquemment cités, les titres des textes suivants sont abrégés dans les notes. Si la citation renvoie à un témoignage reproduit dans l'ouvrage, le nom du témoin est précisé :

Görlitz : Walter Görlitz, *Model. Strategie der Defensive*, Limes, Wiesbaden, 1975.

Hürter : Johannes, Hürter, *Hitlers Heerführer. Die deutschen Oberbefehlshaber im Krieg gegen die Sowjetunion 1941/42*, Munich, Oldenbourg, 2007.

Leppa : Konrad Leppa, *Generalfeldmarschall Walter Model. Von Genthin bis vor Moskaus Tore*, Nuremberg, Prinz-Eugen-Verlag, 1962.

Newton : Steven H. Newton, *Hitler's Commander. Field Marshal Walther Model*, Cambridge, Da Capo Press, 2006.

Stein : Marcel Stein, *A Flawed Genius. Field Marshal Walter Model, A Critical Biography*, Solihull, Helion, 2010.

1
Jeunes années et Première Guerre mondiale

1. On ne sait pas pourquoi cette orthographe a changé, mais « Walter » est bien la façon dont Model se désigne, pour signer son courrier ou sur son faire-part de mariage. Son fils, comme les administrations militaires, retiennent cet usage. Certains biographes ont toutefois préféré garder « Walther ». BA-MA N6/7 Lettre de Model du 10 octobre 1920 (signée « Walter ») ; Hansgeorg Model et Dermot Bradley, *Generalfeldmarshall Walter Model (1891-1954). Dokumentation eines Soldatenlebens*, Biblio Verlag, Osnabrück, 1991 (ci-après Model/Bradley), p. 3, 4, 14.

2. BA-MA N6/7 généalogie.

3. BA-MA N6/1 Hansgeorg Model à Leppa ; Görlitz, p. 13.

4. Reinhard Strumpf, *Die Wehrmacht-Elite. Rang- und Herkunftsstruktur der deutschen Generale und Admirale 1933-45*, Boppard am Rhein, Harald Boldt, 1982, p. 219 ; Hürter, p. 37-38, 41-42.

5. Leppa, p. 11, Erich Hesse.

6. BA-MA N6/1.

7. Leppa, p. 11, 13-14.

8. Hürter, p. 26-27, 29.

9. Leppa, p. 16.

10. *Ibid.*, p. 17-18.

11. *Ibid.*, p. 19, Karl Haendly.

12. *Ibid.*, p. 18, Martin Reymann.

13. Martin Reymann, *Das Infanterie-Regiment von Alvensleben (6. Brandenbg.) Nr. 52 im Weltkriege 1914/1918*, Gerhard Stalling, Oldenburg, 1923 (ci-après Reymann), p. viii.

14. Reymann, p. 23-25 ; Leppa, p. 21. La bataille de Mons ayant été le tout premier combat du corps expéditionnaire britannique, elle a fait l'objet d'une littérature considérable, mais portant presque exclusivement sur le côté allié. Voir par exemple John Murland, *Retreat and Rearguard 1914*, Pen & Sword, 2011, pour un point de vue détaillé, avec du recul par rapport aux nombreux mythes sur la bataille.

15. Reymann, p. 36-39.

16. BA-MA N6/7 (décorations). Le certificat ne donne aucune indication quant aux faits d'armes liés à cette récompense. Reymann, p. 38.

17. BA-MA N6/7 (nomination le 14 janvier 1915) ; Reymann, p. 18-19, 24, 44 (datant la promotion de Model au 1er décembre 1914), 299 ; Leppa, p. 21.

18. Reymann, p. 51.

19. *Ibid.*, p. 54-55.

20. BA-MA N6/7 (décorations) ; N6/1 Prinz Oskar von Preussen, 18 avril 1955 ; Reymann, p. 67-70.

21. BA-MA N6/7 Rangliste 6 mai 1913 ; Reymann, p. 46, 96.

22. Reymann, p. 102 ; Leppa, p. 27.

23. Reymann, p. 107.

24. Leppa, p. 31 ; Görlitz, p. 22 ; Newton, p. 29. Newton se trompe sur la date à laquelle Model rejoint l'OHL. Il le fait assister à une décision d'abandon délibérée de territoire en France, en février 1917, comme une anticipation de l'évacuation du saillant de Rjev de mars 1943, alors que Model n'arrive à l'OHL qu'en juin 1917.

25. On lit parfois que Model a aussi mené une mission sur le front italien pour régler une dispute commencée par le jeune Rommel, qui contestait une décoration attribuée à un autre (Leppa, p. 32 ; Stein, p. 43). Les auteurs ne donnent pas la source de cette information, par ailleurs nulle part retenue par les nombreux biographes de Rommel.

26. BA-MA N6/7 (décorations) ; lettre de Ludendorff à Model de 1935 ; Leppa, p. 31-32. Model reçoit la médaille de seconde classe du mérite militaire du Mecklenbourg. Le certificat ne précise pas ce qui la justifie. Il est difficile d'estimer quel prestige portait cet ordre régional, interrompu en 1918.

27. NARA T78 R817-45 *sq*.

28. Hürter, p. 73.

29. BA-MA PERS 6/12 (états de service). Carlo d'Este, dans le chapitre qu'il consacre à Model, publié en 1989, place par erreur le cours de Sedan en 1916, avant le séjour à l'OHL (Carlo d'Este *in* Correlli Barnett, *Hitler's Generals*, p. 320).

30. BA-MA PERS 6/12, états de service ; NARA T78 R886/1145 (Guderian), R890/829 (Model).

31. Je remercie Roman Töppel et Markus Pöhlmann (du centre historique de la Bundeswehr) pour les réflexions communes sur l'intégration au *Generalstab*. Il est apparu qu'à

partir de 1914, l'obtention du titre « *im Generalstab* » suit des règles floues ou changeantes, et dont la trace n'est plus accessible à l'historien.

32. Leppa, p. 34. Dans la terminologie allemande, Model est « *Ib* », ce qui correspond à peu près au 4e bureau dans l'organisation française. Le poste « *Ia* » correspond au responsable des opérations, le 3e bureau français.

33. *Ibid.*, von Bonin.

34. BA-MA N6/7, évaluations recueillies en 1920.

35. Hürter, p. 77.

2
Entre deux guerres

1. Pour une synthèse récente de l'ambiance de la fin 1918, voir Robert Gerwarth, *Fighting the Red Beast*, *in* Robert Gerwarth et John Horne (dir.), *War in Peace. Paramilitary Violence in Europe after the Great War*, Oxford University Press, 2012.

2. Hürter, p. 89-90 ; Jochen Böhler, *Civil War in Central Europe 1918-1921. The Reconstruction of Poland*, Oxford University Press, 2018, p. 104.

3. BA-MA N6/7, évaluations (von Stülpnagel). Edwin von Stülpnagel est le frère aîné d'Otto von Stülpnagel, chef des forces d'occupation en France de 1940 à 1942, et le cousin de Carl-Heinrich von Stülpnagel, lui aussi chef des forces d'occupation en France, mais de 1942 à 1944. Ce dernier a été exécuté en août 1944 pour avoir participé au complot du 20 juillet 1944 contre Hitler.

4. BA-MA N6/7, évaluations (von Cramer) ; Hürter, p. 90-91. Sur la Division de fer, voir Bernhard Sauer, « Vom "Mythos eines ewigen Soldatentums" », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 43. Jahrgang 1995, Heft 10, et Robert Gerwarth, *The Vanquished*, Londres, Penguin, 2016, p. 71-76.

5. BA-MA N6/7. En janvier-février 1920, Model récupère six appréciations.

6. Görlitz, p. 30.

7. La brève action du corps franc *Hacketau*, une toute petite unité, est essentiellement connue par un article de mi-avril 1920, presque certainement de la main de Model : « Rückkehr des Bataillons Hacketau » (BA-MA N6/7).

8. Nicolas Patin, *Krüger. Un bourreau ordinaire*, Fayard, 2020 [2017]), p. 92.

9. BA-MA N6/7, évaluations (von Falkenstein).

10. BA-MA N6/7, lettre de Model à Herta, 21.10.1920.

11. BA-MA N6/7 généalogie de Herta, journal de Herta Model, 1927 ; https://www.rsv-essen.de/verein/geschichte/ (lu le 12 août 2019). Erika Huyssen meurt en 1927.

12. BA-MA PERS 6/12-7 à 13 ; N6/7 journal de Herta Model, 1920-21, lettre de Model du 28.11.1920.

13. BA-MA N6/1, états de service.

14. Leppa, p. 54.

15. BA-MA N6/1 Kirchenpräsident D. Martin Niemöller, 7.1955 ; N6/7 journal de Herta Model, 1923-32 ; lettre de Model, 22.3.1932.

16. Francis L. Carsten, *The Reichswehr and Politics, 1918-1933* (ci-après, Carsten, *Reichswehr*), p. 110-111, 218.

17. Carsten, *Reichswehr*, chap. IV.

18. *Ibid.*, p. 104, 120-123, 247.

19. IfZ-München, ZS 97 Bernhard von Lossberg, p. 2.

20. BA-MA N6/7 Model, plaquette imprimée pour l'occasion.

21. Carsten, *Reichswehr*, p. 221-226.

22. *Ibid.*, p. 118-119, 133.

23. *Ibid.*, p. 97.

24. BA-MA N6/7 Rangliste, journal de Herta Model, 1921-1928.

25. *Ibid.*

26. NARA N6/1, Erich Jaschke, 10.3.1955 ; FMS B701, Reichhelm, p. 57 ; Leppa, p. 54.

27. NARA N6/1, Erich Jaschke, 10.3.1955.

28. BA-MA N6/1 Günther Blumentritt, 16.5.1955 ; Leppa, p. 48, Viewrow, 61.

29. Leppa, p. 55-56, von Zawadsky.

30. Leppa, p. 70, Boysen.

31. BA-MA RH 2/2823, 22.8.1930 (signé Heye) ; RH 2/3225-1, 1.10.1929 (signé Reinhardt).

32. BA-MA N6/1, August Winter, 18.1.1955.

33. BA-MA N6/1, Siegfried Rasp, 11.4.1955.

34. BA-MA N6/1, August Winter, 18.1.1955.

35. BA-MA N6/12, journal de Herta 1935-37 ; BA-MA RH 2/3225-7 : ces officiers sont Alfred Baentsch, Otto Beutler, Kurt Cuno, Erwin Gerlach, Adolf Heusinger, Hans Georg Hildebrandt, Ferdinand Jodl (le frère du condamné à mort par le tribunal de Nuremberg), Siegfried Rasp, Willi Schneckenburger, Hans Speidel, August Winter, Gustav Heistermann von Ziehlberg. Deux d'entre eux ont même fait carrière après guerre : Heusinger et Speidel ont été les principaux refondateurs de l'armée allemande, et Speidel est devenu, en 1957, le premier allemand au commandement des forces terrestres de l'OTAN.

36. BA-MA N275/31, Reinhardt à Leppa, 12.12.1954 ; RH 2/3225-2, signé Reinhardt (Model et Reinhardt sont respectivement dans les bureaux 1092 et 1094) ; RH 2/3225-27 à -37, Übungreise Rhön, 10. et 12.5.1930, signés Model.

37. Walter Model, « Gneisenau », *in* Friedrich von Cochenhausen (dir.), *Führertum. 25 Lebensbilder von Feldherren aller Zeiten*, Berlin, Mittler & Sohn, 1930. Model appuie probablement sa recherche sur les biographies détaillées de Gneisenau publiées à la fin du XIX^{e} siècle, ce qui lui permet de citer de larges extraits de la correspondance du maréchal. Par ailleurs, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que Walter Görlitz, dans sa biographie de Model, ne cite de cette publication que les mots en français dans le texte (« coup d'œil » et « courage d'esprit »), les seuls à être imprimés en lettres latines et non en caractères gothiques (Görtliz, p. 42).

38. Manfred Zeidler, *Reischswehr und Roten Armee 1920-1933*, Munich, Oldenbourg, 1994, p. 211-214.

39. BA-MA N6/7, lettre du 27.12.1936 ; Leppa, p. 68. La lettre intégrale n'est pas disponible, ce qui aurait permis de mieux situer le commentaire de Model. Seul cet extrait est déposé dans les papiers Model.

40. Hürter, p. 106-107.

41. BA-MA N720/17. Le nom officiel est *Reichskuratorium für Jugendertüchtigung*, qui, s'il peut littéralement signifier « exercice de la jeunesse » [masculine], est immédiatement traduit en « endurcissement de la jeunesse » par exemple par la presse française, sans rectification de la part des autorités allemandes. Les documents préparatoires lui donnent des noms variés et il devient début 1933 le *Reichsanstalt für Volkssport* (Institut du Reich pour le sport du peuple).

42. BA-MA N720/19.

43. George L. Mosse, *The Crisis of German ideology. Intellectual origins of the Third Reich*, Londres, Grosset & Dunlap, 1964 (trad. *Les Racines intellectuelles du Troisième Reich*, Calmann-Lévy, 2006), *passim*.

44. BA-MA N720/19 ; Leppa, p. 69.

45. BA-MA N6/7, lettre du 27.11.1932.

46. Görlitz, p. 51.

47. BA-MA N6/1, Wilhelm List, 29.12.1954.

48. Hürter, p. 142.

49. Leppa, p. 79, Helmut Weber, en charge des transmissions.

50. *Ibid.*, p. 74, 78-79, Robert Berger, Hans Dieckmann, Martin Gareis.

51. *Ibid.*, p. 79, 84, Martin Gareis, Tittel.

52. *Ibid.*, p. 78, Hans Dieckmann.

53. *Ibid.*, p. 74, 76, 79, Hans Dieckmann, anonyme, Martin Gareis.

54. *Ibid.*, p. 75, Hans Dieckmann.

55. *Ibid.*

56. BA-MA N6/7, journal de Herta Model, 1933-35 ; Stein, p. 66, citant des entretiens avec Herta et Hansgeorg Model.

57. Leppa, p. 76, Hans Dieckmann.

58. Hürter, p. 64-65, 130.

59. BA-MA N6/7, lettre de Model du 3 août 1937. On ne sait pas à qui il adresse cette lettre, et il est aussi possible que la distance que Model prend par rapport à Niemöller soit de la prudence dans un contexte où tout écrit peut être utilisé à charge par la police.

60. Geoffrey P. Megargee, *Inside Hitler's High Command*, Lawrence, University Press of Kansas, 2000, p. 57, 60 ; Leppa, p. 88. Pour ajouter à la confusion, les responsables de ces six bureaux portent le titre de quartier-maître général (*Oberquartermeister*), alors qu'ils n'ont guère de fonction liée au ravitaillement ou à l'intendance. La mémoire de Manstein le trahit quand, au détour d'une phrase, il dit que Model était sous sa responsabilité (Erich von Manstein, *Verlonere Siege*, Bonn, Athenäum-Verlag, 1955, p. 491).

61. NARA T78 R434, H1/530 ; N6/1, Geyr von Schweppenburg, 20.12.1954 ; T78 R300-695 ; Erich von Manstein, *Verlorene Siege*, p. 491.

62. Leppa, p. 92.

63. NARA T78 R630-575 et suiv. ; Görlitz, p. 65, Helmuth Boysen.

64. BA-MA N6/7, journal de Herta (Model quitte Berlin pour l'Espagne le 24 novembre et est de retour le 13 décembre), décorations (reçue en juin 1939).

65. Görlitz, p. 57, Friedrich Hossbach. Hossbach est démis de ses fonctions d'aide de camp de Hitler fin 1937.

66. BA-MA N6/2, Jaschke, 10.3.1955.

67. Leppa, p. 88, Hans Röttiger.

68. Leppa, p. 88-91, Hans Röttiger, Hans Ziegler, Hugo Beisswänger.

69. NARA T78 R434-497 (11.6.1936, signé Model).

70. Les ouvrages donnant un rôle à Model se gardent bien d'indiquer une source. Notons les incohérences dans les témoignages d'après guerre de Hans Röttiger. Dans un courrier, celui-ci montre une connaissance détaillée du sujet et de ses polémiques ; dans un autre, questionné sur son chef, il insiste sur le peu de pertinence technique des avis de Model et omet totalement le thème du canon d'assaut. Simple major, deux grades en dessous de Model et trois en dessous de Manstein et Guderian, il n'aurait pu jouer un rôle dans les controverses sans que ce soit Model qui portât le sujet, ce qu'un Model béotien techniquement ne pouvait guère faire. Il est plus probable que Röttiger comme son chef soient restés spectateurs, certes bien informés. Archiv des Vereins Garnisongeschichte Jüterbog « St. Barbara » e.V., Inventar Nr. 215, Röttiger au Dr Schrader, 1.6.1956 ; Leppa, p. 88-89, Hans Röttiger ; NARA M1270, Röttiger. Je remercie Roman Töppel de m'avoir communiqué le courrier de 1956.

71. BA-MA N6/7, journal de Herta, 17.2.1938 ; Manstein, *Verlorene Siege*, p. 489.

72. TNA AIR 40/2425, ADI(k) 418/1945.

73. Certains biographes suggèrent que cette mutation est un contrecoup de la « crise Fritsch-Blomberg », quand Hitler sacque le commandement de l'armée puis en prend lui-même la tête – les militaires restant durablement choqués que ce soit maintenant un civil qui les commande. La chronologie détaillée de 1938 infirme cette thèse, et la mutation de Model après trois ans à l'état-major général est normale et aurait dû survenir quoi qu'il arrive. (Görlitz p. 64 *vs* Stein p. 58).

74. BA-MA N6/7, journal de Herta, 6 mars 1939.

75. BA-MA N6/1, Edgar Röhricht, 10 mars 1956.

3
Un second rôle : Pologne et France

1. Halder Diary, 22 août 1939 ; Hürter, p. 153-155, 177.

2. Newton, p. 71-72, citant NARA T314 R215, KTB (Ia) IV. AK.

3. GDIR 500-12474-67/52.

4. BA-MA N6/7, lettre de Model du 26 septembre 1939.

5. Newton, p. 74, citant NARA T314 R215, KTB (Ia) IV. AK, Anlage 4 ; Robert M. Kennedy, *The German campaign in Poland* (Department of the Army, 1956, Washington D.C.), p. 104. Environ 37 000 des 60 000 prisonniers sont du ressort du IV^{e} corps.

6. GDIR 500-12474-67/70-72, Major Lossow, Marschrichtung Ost ! Vormarschweg und Gefechtsstände der Führungsabteilung Generalkommando IV.A.K. im Polenfeldzug, August-September 1939.

7. GDIR 500-12474-67/86.

8. GDIR 500-12474-67/32-35.

9. Werner Röhr, Wolfgang Schumann, *Europa unterm Hakenkreuz*, vol. 2 : *Die faschistische Okkupationspolitik in Polen (1939-1945)*, Berlin, 1989, p 346 *sq*.

10. Jochen Böhler, *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Francfort, Fisher, 2006, p. 85-91.

11. *Ibid.*, p. 98-106.

12. GDIR 500-12474-67/48.

13. Hürter, p. 192-193 pour la citation de Rundstedt.

14. GDIR 500-12474-67/48.

15. Hürter, p. 181-182. La présence auprès de Reichenau de la réalisatrice Leni Riefenstahl, en mission spéciale pour filmer les forces armées, et qui se voit directement menacée par les soldats excités, pousse peut-être Reichenau à faire un exemple.

16. BA-MA RH 24-4/97-82 11.9.39 (signé Model), -106 18.9.39, -122 21.9.39 (signé Model), -128 22.9.39, -132 ; Newton, p. 74.

17. GDIR 500-12474-67/38, 69.

18. Halder Diary, 13 et 19 octobre 1939.

19. BA-MA RH 19-I/25, KTB West der Heeresgruppe A 25 octobre, 16 décembre 1939.

20. Hürter, p. 119-120, 129-130.

21. Halder Diary, 3, 21-22, 27 novembre 1939, 9 janvier 1940.

22. Karl-Heinz Frieser, *Le Mythe de la guerre éclair*, Belin, 2003, p. 77-85 (ci-après Frieser, *Le Mythe*).

23. Il est prévu, même si ce ne sera pas fait, que l'armée passe alors sous le commandement du groupe d'armées C. Ce groupe d'armées est échelonné le long de la frontière

allemande jusqu'à la Suisse et n'a pour consigne que de simuler des concentrations de troupes ou de mener des attaques de diversion.

24. BA-MA RH 20-12/20 Kriegsspiel « Gelb », 20 janvier 1940 (signé Manstein).

25. BA-MA RH 20-16/651 Kriegsgliederung 5.2.40 vs. 20.3.40.

26. BA-MA RH 19-I/37, KTB West der Heeresgruppe A 12.5.40 ; NARA T312 R522-122174 KTB Ia 15.5.40 10 h 30.

27. T312 R522-122179 et suiv. KTB Ia 19.5 et suiv. Le VI^{e} corps d'armée, qui se bat à Stonne, bascule de la 12^{e} à la 16^{e} armée du 18 au 30 mai (BA-MA RH 20-16/665 17.5.40 et 29.5.40, signés Model).

28. Frieser, *Le Mythe*, p. 266 ; NARA T312 R522-122134 et suiv., Angriff gegen das Panzerwerk 505 westl. Margut, 28.5.40.

29. NARA T312 R522-122176 KTB Ia 17.05.

30. BA-MA RH 20-16/665, 15.5.50, Armee-Befehl 4-8, 14-18.5.1940, Heeresgruppenbefehl Nr. 2, 17.5.1940 (signé Sodenstern) ; RH 20-16/657 25.5.40 et 28.5.40 (signés Model) ; NARA T312 R522 Die 16.Armee von der Mosel zur Mosel !

31. BA-MA RH 19-I/48 KTB West der Heeresgruppe A 2.6.40 ; NARA T312 R522-122194 KTB Ia, 2.6.40.

32. BA-MA RH KTB West der Heeresgruppe A 19-I/48 2.6.40.

33. BA-MA RH 20-16/665 3.6.40.

34. NARA T312 R522 Die 16. Armee von der Mosel zur Mosel ! ; Newton, p. 97.

35. Hürter, p. 193.

36. NARA T312 R522 Die 16. Armee von der Mosel zur Mosel !

37. Telford Taylor, *The March of Conquest*, New York, Simon and Schuster, 1958, p. 399-408 pour une liste des promotions jusqu'en août 1940. Cette liste nourrit les observations de tout ce paragraphe.

38. BA-MA N220/79-196, Halder à Leppa, 19 avril 1955.

39. Leppa, p. 104, Horst-Albert Alsen.

40. BA-MA N6/7, évaluation 13.11.1940.

41. Leppa, p. 105, Ulrich von Busekist.

42. BA-MA N6/1, Edgar Röhricht, 10 mars 1956 ; Leppa, p. 105 (Blumentritt).

43. BA-MA RH 20-16/10 11.7.40 (Schobert à Model), 11.7.40 (Schobert à Busch), 12.7.40 (Busch à Schobert).

44. BA-MA RH 20-16/10, Notizen über die Dienstreise des Chefs des Generalstabes, Generalleutnant Model am 18.u.19.7.40 (signé Alsen).

45. Hürter, p. 126-127, 144.

46. Schobert, qui meurt en Ukraine en septembre 1941, n'aura pas l'occasion de se venger.

47. BA-MA RH 20-16/10, *passim*. Un des auteurs qui a le plus étudié l'opération *Otarie*, Peter Schenk, attribue à Model l'idée d'une prime de 3 000 marks à quiconque améliorerait les engins de débarquement. Mais cette initiative date du 30 novembre 1940, après le départ de Model (Peter Schenk, *Landung in England*, Berlin, Oberbaum Verlag, 1987, p. 109).

48. BA-MA RH 20-16/10, 17.8.1940.

49. Leppa, p. 117, Ulrich von Busekist.

50. Halder Diary, 17 août 1940.

4
L'ascension
Chevauchée de la 3e division panzer, 41e corps devant Moscou

1. BA-MA N6/7.

2. NARA T78 R893-1468.

3. Halder Diary, 9-10 novembre 1940.

4. *Ibid.*, 17 août, 11 septembre 1940.

5. BA-MA N6/2, Hansgeorg Model (non daté).

6. NARA T315 R115, Ia KTB, 13-27.9.40, 14.10.40, 22.10.40, 5.11.40 ; T315 R117-169 9.11.40 ; Halder Diary, 14, 22 octobre, 4, 5, 14 novembre 1940, etc.

7. Görlitz, p. 95 ; Leppa, p. 121.

8. Steven H. Newton estime toutefois le contraire, à savoir qu'être en service sur un théâtre lointain est un poste convoité pour ses meilleures opportunités de carrière, comme le montrent Rommel en Afrique ou Dietl en Norvège. Ce jugement purement rétrospectif ne

saurait être plaqué sur les motivations de Halder ou de Brauchitsch à l'automne 1940 (Newton, p. 107).

9. Leppa, p. 118, von Busekist.

10. NARA T315 R115, Ia KTB, 1-28.2.41.

11. NARA T315 R115, Ia KTB 1-28.2.40 ; Leppa, p. 119-121, Heinz Pomtow Freiherr von Türckheim.

12. BA-MA N6/7, journal de Herta, novembre 1940-juin 1941.

13. NARA T78 R890-828.

14. T315 R115, Ia KTB.3, 14.10.40, 1.12.40-1.2.41. Partent en Afrique le 5e régiment panzer, un bataillon d'artillerie divisionnaire, le détachement de reconnaissance (Aufklärungs-Abteilung 3), le détachement antichar (Panzerjäger-Abteilung 39), des éléments de transmission, de génie, etc.

15. Veterans of the 3rd Panzer Division, *Armored Bears. The German 3rd Panzer Division in World War II*, vol. I, Stackpoole, Mechanicsburg, 2012 (ci-après *Armored Bears*) ; BA-MA N6/7, Freiherr von Türckheim.

16. BA-MA N6/7, Freiherr von Türckheim.

17. T315 R117-55 et suiv., Ia KTB Anlagen, Ausbildungsbemerkungen Nr. 1, 4.1.41 (signé Model). La discussion qui suit est basée sur cette source exceptionnelle. Le 23 janvier puis le 5 mars, Model ajoute, toujours sur plusieurs pages, des détails pratiques sur les entraînements (séquençage, terrain, reconnaissance, camouflage, tir à l'arme de poing, acquisition de cible par les tanks, etc.).

18. *Ibid.* ; T315 R117-226 et suiv., Abwehr gegen feindl. Flieger, 7.5.41 (signé Model), -377 19.7.41 (signé Pontow).

19. T315 R115, Ia KTB 1-28.2.41, 1-31.3.41. Curieusement, Model lui-même n'assiste pas au *Kriegsspiel* avec Guderian : il est alors en permission.

20. Leppa, p. 121, Kratzenberg.

21. BA-MA N6/7, Freiherr von Türckheim.

22. NARA T315 R117-236 et suiv., Merkblatt über Angriffe durch dichte Walder und an Waldstücken vorbei, 8.5.41 (signé Model) ; Leppa, p. 124, Hermann Breith.

23. Sur la combinaison de causes stratégiques et idéologiques conduisant l'Allemagne à attaquer l'URSS, seulement résumée ici à grands traits, on se référera à la discussion équilibrée de Jürgen Forster dans Horst Boog *et al.*, *Germany and the Second World War*, vol. IV : *The Attack on Soviet Union*, Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 25-38.

24. Hürter, p. 247-265, pour une analyse complète des ressorts, de la diffusion et de l'acceptation des instructions criminelles émises avant l'attaque de l'URSS.

25. Omer Bartov, *Hitler's Army*, New York, Oxford University Press, 1992, p. 86.

26. NARA T315 R115, Ia KTB, 15-16.6.41.

27. https://vladislavvolkov.livejournal.com/16743.html (lu le 29 novembre 2019). *Protestation des prisonniers de guerre allemands contre le traitement brutal des prisonniers de guerre soviétiques par les autorités allemandes*, parue dans la *Pravda* du 5 février 1942. Le document est versé au dossier de l'accusation au procès de Nuremberg (*Trial of the Major War Criminals*, vol. VII, International Military Tribunal, Nuremberg, 1947, p. 391-392). La défense ne nie pas que l'ordre ait été donné, mais déniche un témoin affirmant qu'il n'a pas été appliqué (*ibid.*, vol. XXI, p. 391-392).

28. NARA T315 R116-71, Anlage zum Ia KTB Nr.3, 15.7.41 (signé Model). La réalité des exactions contre des soldats allemands n'est pas le sujet : il suffisait de cas isolés pour confirmer les préjugés et les stéréotypes du commandement allemand, commandement qui a sans doute senti une forme de soulagement à ce que ses préjugés trouvent au moins une confirmation occasionnelle. Voir Hürter, p. 360-361.

29. Leppa, p. 125, Ernst Mertens.

30. Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa. 1941. La guerre absolue*, Passés composés, 2019, *passim*.

31. BA-MA N6/7.

32. NARA T315 R115, Ia KTB, 26.6.41.

33. BA-MA N6/7. Ritterkreuz des Eisernen Kreuzes. Contrairement à la simple croix de fer, décernée à des millions de soldats, il s'agit d'une décoration accordée avec parcimonie, avec moins de 8 000 récipiendaires pour toute la guerre.

34. *Armored Bears*, p. 181-185.

35. *Ibid.*, p. 149-150.

36. BA-MA N6/7, lettre de Model à son fils, 24.9.1941.

37. BA-MA N6/8, Fritz Lucke, *Generaloberst Model*, Berliner Lokalanzieger, 4.4.43 ; voir aussi Leppa, p. 133, Hans Kratzenberg, Wilhelm Ende.

38. David M. Glantz (éd.), *The Initial Period of War on the Eastern Front, 22 June-August 1941*, Londres, Frank Cass, 1993, p. 243.

39. Leppa, p. 131, Hans Kratzenberg.

40. NARA T313 R80, KTB 2.Pz Gp, 7.7.41 ; T313 R82-370, Ia KTB Anlagen, 5.7.41.

41. David M. Glantz, *Barbarossa Derailed : The Battle for Smolensk 10 July-10 September 1941*, vol. I, Solihull, Helion, 2010, p. 86.

42. NARA T313 R86-484 KTB 2.Pz Gp Ia, 21.8.41 ; T315 R117-419, 21.8.41 ; Burkhart Mueller-Hillebrand, *Das Heer 1933-1945*, Francfort, Mittler & Sohn, 1969, Band III, p. 205.

43. Heinz Guderian, *Souvenirs d'un soldat*, Perrin, 2020, p. 306.

44. BA-MA N6/1 Blumentritt, 16 mai 1955.

45. NARA T315 R117-354, Anlage zum KTB 3.Pz-Div, [Model] an Generalkommando XXIV. Pz. K [Geyr], 9.7.41.

46. NARA T315 R117 -362 et -363, Anlage zum KTB 3.Pz-Div, 15.7.41, Model à Geyr et réponse.

47. NARA T315 R116-663 13.7.41 et -107 20.7.41 (détachement de blindés vers le XXIV^{e} corps ou la 4^{e} division panzer) ; R117-401, Model au 6^{e} régiment panzer 6.8.41, -404 état des forces 4.8.41 (exactement semblable à celui du 24.7), -406 Model au XXIV^{e} corps [Geyr], 11.8.41. Ces échanges montrent, au passage, la fiabilité toute relative des documents pour établir la réalité des forces en présence.

48. T313 R80, KTB 2. Panzergruppe, 20.8.41 ; *Armored Bears*, p. 196-197.

49. BA-MA N6/2, Günther von Manteuffel, 8 février 1956. Cet officier n'est pas à confondre avec Hasso von Manteuffel, qui commande une armée panzer pendant la bataille des Ardennes en décembre 1944.

50. BA-MA N6/2, Goetz Lothar von dem Knesebeck, 2 décembre 1955.

51. BA-MA N6/2, Heinz Pontow, 26 juin 1955.

52. Leppa, p. 153, Eberbach ; p. 161, Erhard Raus.

53. Newton, p. 162.

54. BA-MA N6/2, Heinz Pontow, 26 juin 1955 ; sur Schweinsberger, qui après la guerre regrettera que trop peu de Juifs aient été gazés, voir IfZ ED 91/15 (Geyr von Schweppenburg), *passim*.

55. Newton, p. 150.

56. NARA T314 R980-939, Korpsbefehl 2.11.41 (signé Model).

57. Leppa, p 170, Hans Röttiger.

58. Sont subordonnées au 41^{e} corps en novembre-décembre 1941, parfois seulement pour quelques jours, les 1re, 2^{e}, 6^{e}, 7^{e} divisions panzer et les 6^{e}, 23^{e}, 36^{e}, 129^{e} divisions

d'infanterie.

59. NARA T314 R981-1081, Kriegsrangliste. Certains mouvements ont lieu quelques jours après la mutation inattendue de Model à un autre poste.

60. BA-MA N245/3, Reinhardt Tagebuch, 14.11.41.

61. Leppa, p. 156, Hans Gollnick.

62. NARA T314 R980-1085 XXXI. AK Anlagenband zum KTB Ia, 18.11.1941 (signé Model).

63. NARA T314 R980-1114 XXXI. AK Anlagenband zum KTB Ia, 23.11.41 (signé Röttiger). Voir aussi NARA FMS T-28, Battle of Moscow (non signé, mais probablement écrit par Hans Röttiger), p. 176-177.

64. Leppa, p. 159, Hans Gollnick.

65. NARA T314 R980-1167, XXXI. AK Anlagenband zum KTB Ia, 28.11.41 (signé Model) et -1217 4.12.41 (signé Model) ; NARA FMS T-28, p. 179-180.

66. Klaus Reinhardt, *Die Wende vor Moskau*, Stuttgart, Deutsche Verlag-Anstalt, 1972, p. 202-204. Cet auteur n'a pas de lien de parenté avec le général Reinhardt.

67. BA-MA N245/3, Reinhardt Tagebuch, 6.12.41.

68. NARA T315 R323-402, 6. Panzer-Division Ia KTB, 12.12.41 ; Reinhardt, *Die Wende vor Moskau*, p. 317. Pour le point de vue soviétique, voir Richard W. Harrisson (dir.), *The Battle of Moscow 1941-1942*, Solihull, Helion, 2015, p. 178-191.

69. David Stahel, *Retreat from Moscow*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2019, p. 145-147, 227.

70. NARA T314 R981-168 XXXI. AK, Anlagenband zum KTB Ia, Korpsbefehl 6.12.41 (signé Model) et -203 Korpsbefehl 15.12.41 (signé Model). Pour des exemples similaires ailleurs sur le front, voir Stahel, *Retreat from Moscow*, p. 55-56, 88-90, et Christian Hartmann, *Wehrmacht im Ostkrieg*, Oldenbourg, 2009, p. 355-358.

71. NARA T314 R981-168 XXXI. AK Anlagenband zum KTB Ia, Korpsbefehl 12.12.41 (signé Model).

72. NARA T314 R981-273 XXXI. AK Anlagenband zum KTB Ia, ordre de la 9^{e} armée émis le 15.12.41 par Strauss et reçu chez Model le 19.12.41 ; Harrisson, *The Battle of Moscow*, p. 184.

5
Le hachoir de Rjev

1. NARA T314 R981-1083 et suiv. KTB 41. AK, 1-3.1.42 ; NARA FMS T-28 (non signé, mais probablement rédigé par Hans Röttiger), p. 190-193. L'auteur regrette d'avoir eu à se retirer de la rivière Lama où un semblant de fortifications venait d'être achevé, et induit, sans l'affirmer explicitement, que le corps d'armée a protesté contre les ordres (et quand bien même, comme le note Steven H. Newton, personne n'aurait écouté).

2. Newton, p. 173-174.

3. Hürer, *Hitlers Heerführer*, p. 312-315, 323-326 ; Lopez, *Barbarossa*, p. 816-818.

4. Ernst Klink, *in* Horst Boog, Jürgen Forster *et al.*, *Germany and the Second World War*, vol. IV, Oxford, Clarendon Press, 1998 (ci-après Klink, *GSWW*, vol. IV), p. 726.

5. Reinhard Strumpf, *Die Wehrmacht-Elite*, Boppard am Rhein, Harald Boldt, 1982, p. 311.

6. Hürter, p. 348, citant les propos de Hitler rapportés dans Heinrich Heims, *Adolf Hitler. Monologe im Führerhauptquartier 1941-1944*, p. 210 (17-18 janvier 1942).

7. BA-MA N6/1, Edgar Röhricht, 10 mars 1956. Röhricht rapporte les propos de Schmundt, qui décède à l'automne 1944.

8. BA-MA RH 20-9/47-3 KTB AOK 9.

9. NARA T312 R294-538, Gliederung der 9. Armee 15.3.42 ; T312 R297 26791/9 11.10.42 Gefechtsstärken (23 divisions, dont une en réserve du groupe d'armées).

10. NARA T312 R308-1286 18.2.43 et -1292 4.3.43.

11. Ce développement suit l'analyse de Hürter, p. 266-271.

12. Hürter, p. 268.

13. BA-MA RH 20-9/47-3 KTB AOK 9.

14. NARA T78 R888-1496 (évaluation de Krebs par Model) ; Newton, p. 187-188. Krebs sera en avril 1945 l'ultime chef d'état-major de toute l'armée allemande, avant de se suicider le 1er mai 1945 à Berlin, dans le bunker de Hitler.

15. Halder Diary, 19 janvier 1942.

16. Svetlana Gerasimova, *The Rzhev Slaughterhouse*, Solihull, Helion, 2013 (ci-après Gerasimova, *Rzhev*), p. 42 (directive du 16 février 1942) et p. 45 (directive du 20 mars 1942).

17. Halder Diary, 27-31 mars 1942 ; NARA T312 R194-35 (ordre HG Mitte, 2.3.42), -453 (*verbatim* Kluge-Model, 9.3.42), -762 (ordre opérationnel Brückenschlag, 22.3.42, signé Model). Cette opération est aussi appelée *Derfflinger*, ou encore « O. » pour Ostachov, la ville cible.

18. BA-MA RH 20-9/47, KTB AOK 9, 22.2, 25.2.42 ; NARA T312 R294-445, *verbatim* Kluge-Model, 16.3.42 ; Ehrard Raus, Steven H. Newton (éd.), *Panzer Operations. The Eastern Front Memoirs of General Raus, 1941-1945*, Cambridge, Da Capo Press, 2003, p. 97-100, 124-125.

19. Hürter, p. 137, citant BA-MA N245/21 (Fonds Reinhardt).

20. Gerd R. Ueberschär et Winfried Vogel, *Dienen und Verdienen. Hitlers Geschenke an seine Elite*, Francfort, S. Fisher, 1999, p. 101-104.

21. Stein, p. 90, von Bonin und Ostbau. Témoignage absent des papiers Model déposés au BA-MA. Le témoin est l'aide de camp de Model. Il décrit la scène comme s'il y avait assisté, alors qu'il est peu probable qu'il ait pu assister aux conférences avec Hitler. Pour une raison inexpliquée, Newton (p. 181) situe cette anecdote au 19 janvier 1942, à peine quatre jours après la prise de fonctions de Model, bien que la source qu'il donne en référence indique le 28 février.

22. T312 R294, 21520/4, *verbatim* téléphonique 5.1 et 9.1.41 (Kluge-Strauss) *vs* 9.3, 16.3, 25.3.41 (Kluge-Model).

23. Halder Diary, 14 août 1942.

24. *Ibid.*, 11 mars 1942.

25. NARA T78 R890-828, évaluation de Model du 10 avril 1942.

26. NARA T312 R297, 26791/8, 17.9.42 (signé Model).

27. BA-MA RH 20/9-47 KTB 9AOK, 22.1, 7.2.42 ; BA-MA N6/2, Siegfried Rasp, August Winter.

28. NARA T312 R294-832a.

29. BA-MA N6/2, Blumentritt ; William B. Folkestad, *Panzerjäger. Tank Hunter*, Shuppensburg, Burd Street Press, 2000, p. 38. Photos de Model circulant dans les premières lignes dans David Kahn, *An Intelligence Case History : The Defense of Osuga, 1942*, Aerospace Historian, Winter, December 1981, ou dans BA-MA N528/5, papiers Friessner.

30. BA-MA N6/2, August Winter.

31. NARA T312 R294-453 9.3.42, *verbatim* Kluge-Model.

32. BA-MA N6/2, Siegfried Rasp ; IfZ Zs-22, Buntrock, 23 octobre 1951.

33. BA-MA N6/2, von dem Knesebeck.

34. Görlitz, p. 131 ; BA-MA N6/2, Blumentritt.

35. N6/8 journal de Herta Model, 1942 ; Görlitz, p. 133, von Bonin und Ostbau.

36. Gerasimova, *Rzhev*, p. 77-78.

37. NARA T312 R297, 26791/7, 9.8 (signé Model).

38. NARA T312 R297, 26791/7, 23.8 (signé Model).

39. Malgré les forces engagées, cette bataille est peu documentée dans la littérature. Notre récit est tiré de Gerasimova, *Rzhev*, chapitre 4 (citations de soldats p. 91 et 99), de Earl F. Ziemke et Magna E. Bauer, *Moscow to Stalingrad. Decision in the East* (Washington D.C., OCMH, 1987), p. 400-403, 405-408, de Klink, *GSWW*, vol. IV, p. 1002-1005, et pour un point de vue exclusivement allemand, de Horst Grossmann, *Rshew. Eckpfeiler der Ostfront* (Bad Nauheim, Podzun-Verlag, 1962) p. 57-83. L'historiographie soviétique affirme que la bataille cesse le 23 août alors qu'elle se poursuit bien au-delà. Si Model note une pause le 9 septembre (NARA T312 R297, 26791/8, 9.9.42), certains récits parlent de 48 jours et nuits de combats continus, jusqu'à mi-septembre (Hermann Oehmichen et Martin Mann, *Der Weg der 87. Infanterie-Division*, autoédité, 1969 (ci-après Oehmichen, *87. ID*) p. 176 ; Helmuth Spaeter, *The History of the Panzerkorps Grossdeutschland*, vol. 1, Winnipeg, J. J. Fedorowicz, 1992 (ci-après Spaeter, *Grossdeutschland*, p. 396-408).

40. Gerasimova, *Rzhev*, p. 100-101, 123 ; Jean Lopez, *Joukov, l'homme qui a vaincu Hitler*, Perrin, 2013, p. 395.

41. NARA T312 R297, 26791/1, 14.8, 31.8.42 (signés Model) ; GDIR 12472/617-170 12.9.42 (signé Model). Comme Nicolas Aubin nous le fait remarquer, l'ensemble ressemble étonnamment à la technique française énoncée en 1936, avec des chars conçus pour accompagner l'infanterie.

42. NARA T312 R297, 26791/7, 15.8, 27.8, 28.8.43 (tous signés Model).

43. Oehmichen *87. ID*, p. 206, 217-281 ; Heinrich Boucsein, *Halten oder Sterben. Die hessisch-thüringische 129. Infanterie-Division in Russland und Ostpreussen, 1941-1945*, Stuttgart, Kurt-Vowinckel, 1999, p. 187, 200, 260.

44. BA-MA RH 20-9/47, KTB AOK 9, 7.2.42.

45. BA-MA N6/2, Edgar Röhricht.

46. NARA T78 R883-R895, états de service des subordonnés de Model en 1942. La plupart des divisionnaires restent en poste, et deux des mutés le sont dans le cadre de rotations normales après être restés plus de deux ans au même poste. Il y a par exception deux divisions où de nouveaux venus peinent à se rendre maître de leur fonction : 102^{e} division (Albrecht Baier, envoyé en convalescence, puis Werner von Räsfeld, puis Johannes Frießner) et 342^{e} division (Paul Hoffmann, puis Albrecht von Monteton, puis Albrecht Baier, de retour de sa convalescence). Les conclusions sur les six corps d'armée présents tout au long de 1942 sont

légèrement différentes : deux départs sont des promotions au commandement d'armée (Hans Jürgen von Arnim, Heinrich von Vietinghoff) ; et deux des trois départs sanctions ont lieu pendant la période d'absence de Model. Josef Harpe (41e corps) reste le seul à faire toute la campagne avec Model.

47. NARA T312 R294-401, 21.3.42, Plansspiel.

48. Sur l'opération *Mars*, voir David M. Glantz, *Zhukov Greatest's Defeat*, Lawrence, University Press of Kansas, 1999. Bien qu'il n'exploite qu'inégalement les archives allemandes – ignorant le journal des marches de la 9e armée et l'essentiel des ordres émis par Model –, ce texte reste le plus abouti. Glantz, à qui il est souvent reproché un style aride et répétitif, tente ici une écriture plus enlevée au risque de tomber dans le roman. Il met en scène les interactions entre officiers et leur invente toutes sortes de pensées personnelles : « Model réprima un rire quand lui passa à l'esprit cette image absurde d'un parterre de troupiers de la Wehrmacht désespérément isolés au sommet désolé d'un pic du Caucase » (p. 32) ; « Sans hésitation, von Kluge proféra de façon presque audible le mot "Rjev" » (p. 45), etc.

49. IfZ Zs-22 Buntrock, 27 octobre 1951 ; David Kahn, *An Intelligence Case History : The Defense of Osuga, 1942*, Aerospace Historian, Winter, December 1981.

50. Gerasimova, *Rzhev*, p. 110.

51. Halder Diary, 31 août 1942.

52. Pour des details opérationnels sur l'opération Büffel, voir NARA T312 R320 -416 et suiv. (cartes des lignes de repli successives) ; NARA FMS T8 v20 ; Newton, p. 212-217. Nous ne suivons pas Newton quand il affirme que Büffel démontre que Model est un « maître […] du planning opérationnel et logistique » : la mise en œuvre d'un mouvement rétrograde, longuement préparé, et en l'absence de toute interférence ennemie, ne justifie pas d'éloges dithyrambiques.

53. Spaeter, *Grossdeutschland*, p. 411, 420-421, 431, 434-435, 459. Ce livre, hagiographique jusqu'à l'écœurement, montre toutefois l'amertume de l'unité d'avoir été ainsi saucissonnée ; Omer Bartov, *The Eastern Front, 1941-45, German Troops and the Barbarisation of Warfare*, New York, Palgrave, 2001 (ci-après Bartov, *The Eastern Front*), p. 15-17 ; Helmut Heiber (éd.), *Hitler and his Generals. Military Conferences 1942-1945*, New York, Enigma Books, 2002, p. 169, conférence du 25 juillet 1943.

54. NARA T312 R297 26791/8, 30.9 (*87. ID* au HG Mitte) et 1.10 (signé Model) ; Oehmichen, *87. ID*, p. 230 ; voir aussi Spaeter, *Grossdeutschland*, p. 468.

55. Manfred Messerschmidt, *Die Wehrmachtjustiz 1933-1945*, Paderborn, Schöningh, 2005, p. 155 (les chiffres manquant pour avril-juin 1942, nous extrapolons à partir des neuf autres mois) ; Gerasimova, *Rzhev*, p. 86.

56. Thèse développée dans Omer Bartov, *Hitler's Army*, Oxford, Oxford University Press, 1991, p. 95-105.

57. Hürter, p. 374-375, 561.

58. Bartov, *The Eastern Front*, p. 133 ; Nicholas Terry, *The German Army Group Center and the Soviet Civilian Population, 1942-1944. Forced Labour, Hunger and Population Displacement on the Eastern Front* (ci-après, Terry, *German Army Group Center*), PhD, King's College London, 2005, p. 151 et 197 (rapports de la 9e armée des 7.12.41, 28.6.42 et 25.9.42).

59. Bartov, *The Eastern Front*, p. 127.

60. GDIR 12472/617-169, 12.9.42 (signé Model). Utiliser prisonniers ou civils ennemis pour des tâches militaires contrevient aux conventions de La Haye et de Genève, ce que les Allemands savent d'autant mieux qu'ils en ont déjà été accusés après la Première Guerre mondiale.

61. Terry, *German Army Group Center*, p. 106-107 (citant ordre du 13.10.42) ; ordre répété quelques semaines plus tard, NARA T312 R320-496, Anlage zum KTB 7, AOK9, Ia, 27.2.43 (signé Model).

62. Terry, *German Army Group Center*, p. 107-108 (citant ordre de la 9e armée du 22.9.42 et ordres de Hitler des 28.2.43 et 5.3.43) ; NARA T312 R297, 26791/8, 25.9.42 (déneigement, signé Krebs).

63. Terry, *German Army Group Center*, p. 78 ; Bartov, *The Eastern Front*, p. 114, 137. Bartov parle d'esclavage, ce qui correspond certainement à nombre de cas concrets.

64. Terry, *German Army Group Center*, p. 200-201.

65. Hürter, p. 567, citant ordre du 20.5.42 (signé Krebs).

66. Nikolai Kalinin, *GFP – Sekretnaja polevaja policija. Terror na okkupirovannyh territorijah*, https://histrf.ru/biblioteka/, lu le 18 janvier 2020, citant C. F. Rüter et D. W. de Mildt (éd.), *DDR-Justiz und NS-Verbrechen, Band II*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2002, cas numéro 1034, p. 68.

67. Theo J. Schulte, *Korück 582* (*in* Hannes Heer et Klaus Naumann [dir.], *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944*, Hamburger Edition, 1995), p. 331-332.

68. Wolfgang Curilla, *Die Deutsche Ordnungspolizei und der Holocaust im Baltikum und in Weissrussland 1941-1944*, Paderborn, Schöning, 2006, p. 843-847 ; Stein, p. 218-219, citant les extraits des procès d'Albert Rapp et de Helmut Looss.

69. NARA T312 R308 -497 25.1.43 (signé Ia) et -359, 11.2.43 (signé Model). Il s'agit de l'opération *Sternlauf*.

70. NARA T312 R320-645 Bewegliche Kampfführung, 9.2.43, R320-578, Befehl für Vorbereitung der Räumung in und vorwärts der « Büffel-Stellung », 23.2.43 (signé Model) ; T312 R297-964, Leistungen während der *Büffel-Operation*, 19.3.43 ; Terry, *German Army*

Group Center, p. 204 ; NARA FMS P74, Demolitions and Mining, 1953. Ce dernier texte justifie l'évacuation des civils par d'« évidentes raisons humanitaires » pour les protéger « de lourdes pertes résultant des nombreuses mines, des charges à retardement et des nombreuses démolitions mises en œuvre avec des charges lourdes ». Les récits d'après guerre atteignent rarement un tel degré d'obscénité.

71. NARA T312 R320-456, Anlage zum KTB 7, AOK9, Ia, 12.3.43 (signé Model), et -581 27.2.43 (signé Ia/A. Pi. Fü.).

72. NARA T312 R297-964, Leistungen während der *Büffel-Operation*, 19.3.43 ; T312 R320-576, Anlage zum KTB 7, AOK9, Ia, 7.3.43 (puits) ; NARA FMS P74, p. 90-93 ; Terry, *German Army Group Center*, p. 203 ; GDIR 12480-317/173, lettre du 29.3.43 ; interrogatoire du général Helmut Weidling, 6e division d'infanterie, lors de son procès le 25 novembre 1951. Nous remercions Yuri Maschtenko de nous avoir communiqué et traduit cette dernière source.

73. *Krasnaïa Zvezda* (« Étoile rouge »), numéro 80, 6 avril 1943.

74. *Ibid.*

6
Koursk et la retraite

1. Berd Wegner, *in* Karl-Heinz Frieser, *Germany and Second World War*, vol. VIII, Oxford, Clarendon Press, 2017, p. 7.

2. NARA T312 R317-1238 et suiv.

3. BA-MA N6/8, journal de Herta Model, mars-juin 1943 ; PERS 6-12/32, Fernschreiben von 15.5.43 (permission accordée).

4. Interrogatoire du colonel-général R. Schmidt, 13 octobre 1951, Moscou. Nous remercions Yuri Maschtenko de nous avoir communiqué ce document tiré des archives russes.

5. BA-MA N6/8, ordres du jour des 7.9.42 et 12.9.42 (*Volk*), du 24.11.42 (destruction de l'Allemagne – cet ordre précède de deux mois le principe de reddition inconditionnelle annoncé par Roosevelt et Churchill lors de la conférence de Casablanca en janvier 1943) et du 25.2.43 (lutte pour la liberté).

6. Leppa, p. 118, von Busekist.

7. BA-MA N6/8, lettre de Model à Hansgeorg, 19.12.41.

8. BA-MA N6/8, lettre de Model à Hansgeorg, 11.9.43.

9. Walter Bussmann, « Kurst-Orel-Dnjepr. Erlebnisse und Erfahrungen im Stab des XXXXVI. Panzerkrops während des "Unternehmens Zitadelle" » (Vierteljahrshefte für

Zeitgeschichte, octobre 1993), p. 507n.

10. Benoît Lemay, *Erich von Manstein. Le stratège de Hitler*, Perrin, 2006 (ci-après Lemay, *Manstein*), p. 348-349.

11. Erich von Manstein, *Verlonere Siege*, Bonn, Athenäum-Verlag, 1955 (ci-après Manstein, *Verlorene Siege*), p. 306-307, 476 ; Lemay, *Manstein*, p. 371-373. Il ne s'agit pas ici de défendre la pertinence de la « défense élastique », vantée après guerre comme une solution miracle dont seul Hitler n'aurait pas voulu – il fallait naïvement croire que l'Armée rouge ne se serait jamais adaptée.

12. Manstein, *Verlorene Siege*, p. 491.

13. La bataille de Koursk, contrairement à celles de Rjev en 1942, a fait l'objet d'une littérature considérable. La discussion qui suit sur les objectifs et la préparation de la bataille se base sur : Ernst Klink, *Das Gesetz des Handels. Die Operation « Zitadelle », 1943*, Stuttgart, Deutsche Verlag-Anstalt, 1966 (ci-après Klink, *Das Gesetz*), p. 57-91 et 94-126 ; Jean Lopez, *Koursk, les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht, 5 juillet-20 août 1943*, Economica, 2011, p. 35-46 ; Roman Töppel, *Koursk, 1943*, Perrin, 2018 (ci-après Töppel, *Koursk*), p. 35-55. Le livre de Klink donne une chronologie, parfois embrouillée par les détails, mais sur laquelle s'appuient la plupart de ses successeurs. Seul le récent ouvrage de Roman Töppel revient aux sources primaires pour y faire quelques ajustements. Jean Lopez propose une remarquable synthèse des motivations derrière les décisions allemandes.

14. Töppel, *Koursk*, p. 34-35. À cause de son frère accusé de haute trahison, Schmidt est relevé de son commandement début avril 1943.

15. Klink, *Das Gesetz*, p. 58, 292-99 (Operationsbefehl Nr.6, 15.4.43, signé Hitler, et en particulier l'annexe 2 sur la capture de main-d'œuvre et de butin).

16. Earl F. Ziemke, *Stalingrad to Berlin : the German Defeat in the East*, Washington D.C., OCMH, 1968, p. 128.

17. Klink, *Das Gesetz*, p. 83.

18. NARA T312 R320-158, Befehl für die Vorbereitung der Operation « Zitadelle », 24.3.1943 (signé Kluge).

19. NARA T312 R317-1238 à -1342, KTB Nr. 8, AOK9, Führungsabteilung, 31.3-15.4.43 ; T312 R321-610, Verschlag fûr die Durchführung der Operation « Zitadelle », 8.4.43 (signé Elverfeldt). Model a un tic d'écriture qui rend les documents qu'il travaille facilement reconnaissables : il souligne les mots clés tout au long des paragraphes. Or le premier plan de *Citadelle* ne comporte aucun terme souligné en dehors des intertitres.

20. Klink, *Das Gesetz*, p. 76.

21. NARA T312 R321-572, Fernschreiben an Obkdo. Heeresgruppe Mitte, 15.4.43 (signé Elverfeldt). Jusqu'ici les délais n'avaient jamais été mis en cause par la 9^{e} armée, la version du

plan de la semaine précédente estimant même les moyens « tout juste suffisants », ce qui ne pourrait être pris pour une alerte. Le ton du message du 15 avril suggère que la demande a été téléguidée par Model et n'émane pas d'Elverfeldt seul. On y retrouve le tic d'écriture de Model avec le terme *frühesten* (« au plus tôt ») souligné dans la conclusion.

22. NARA T312 R321-541, Fernschreiben an Obkdo. Heeresgruppe Mitte (signé Model), 17.4.43 ; T312 R321-523, Fernschreiben an Obkdo. Heeresgruppe Mitte (signé Model), 19.4.43. Une fois n'est pas coutume, Model a aussi réuni les commandants de corps d'armée et les officiers d'état-major des divisions blindées pour conférer sur le sujet.

23. NARA T312 R317-1259 et suiv., KTB Nr.8 AOK 9, 20.4.43 ; NARA R321-488, Fernschreiben an Oberkommando Heeresgruppe Mitte (signé Model), 20.4.43. L'opération *Citadelle* ne peut guère avoir d'« objectifs réduits » qui seraient moins ambitieux que de refermer la pince. On n'arrive pas à saisir si Model le sait parfaitement et n'évoque l'option qu'en pure mauvaise foi, ou si, aveuglé par la colère, il lance des propos martiaux sans avoir réfléchi à ce que serait un autre plan.

24. NARA T312 R317-1264, KTB Nr.8 AOK 9, 23.4.43.

25. Heinz Guderian, *Souvenirs d'un soldat*, Plon, 1954 ; rééd. Perrin, 2020 (ci-après Guderian, *Souvenirs*), p. 431.

26. NARA T312 R320-386, AOK 9, KTB-Notiz über der Flug des Oberbefehlshabers zum Führerhauptquartier am 26/27.4.43 (notes manuscrites de Model) ; T312 R317-1267, -1277, KTB Nr.8 AOK 9, 25.4.43, 30.4.43 ; T312 R321-445, Lagebeurteilung Zitadelle, 25.4.43 (signé Model). Les photographies aériennes ne sont pas dans les archives disponibles, mais ce type de pièces ne s'y trouve qu'exceptionnellement. Elles sont évoquées par Guderian (*Souvenirs*, p. 429-430) comme par Manstein (*Verlorene Siege*, p. 492).

27. GDIR 500-12453-657/18, Gruppe Weiss Ic, Feindbeurteilung am 25.4.43.

28. Töppel, *Koursk*, p. 48-49.

29. Guderian, *Souvenirs*, p. 429-431 ; Manstein, *Verlorene Siege*, p. 492-495.

30. Töppel, *Koursk*, p. 56-77, 250.

31. David M. Glantz et Jonathan M. House, *The Battle for Kursk*, Lawrence, University Press of Kansas, 1999, p. 255-260.

32. Töppel, *Koursk*, p. 51-52.

33. Les principaux textes sont, par ordre chronologique : Niklas Zetterling et Anders Frankson, *Kursk 1943. A statistical analysis*, Londres, Frank Cass, 2000 (ci-après Zetterling et Frankson, *Kursk*) ; Steven H. Newton, *Kursk, The German View, Eyewitness Reports of Operation Citadel by the German Commanders*, Cambridge, Da Capo Press, 2002 (ci-après Newton, *Kursk*) ; Karl-Heinz Frieser *et al.*, *Germany and the Second World War*, vol. VIII, Oxford, Clarendon Press, 2017 (ci-après Frieser, *GSWW*, vol. VIII) ; Valeriy N. Zamulin, « Could Germany Have Won the Battle of Kursk if It Had Started in Late May or the Beginning

of June 1943 ? », *The Journal of Slavic Military Studies*, 2014 (ci-après Zamulin, *Could Germany…*). Ajoutons l'analyse statistique d'une cinquantaine de « situations de combat » de Christopher A. Lawrence, *War by Numbers. Understanding Conventional Combat* (Potomac Press, 2017), à laquelle manquent aussi bien la validation de la représentativité de l'échantillon – pourtant le B.A.-BA de la statistique – que les références des sources, sous prétexte qu'elles seraient un secret industriel.

34. Newton, *Kursk*, p. 392. Simple exemple d'une tendance dont souffre une large part de la littérature militaire.

35. Zetterling et Frankson, *Kursk 1943*, p. 18.

36. Glantz et House, *The Battle of Koursk*, p. 52 ; Zetterling et Frankson, *Kursk 1943*, p. 66 ; Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 87.

37. Newton, *Kursk*, p. 388 ; Töppel, *Koursk*, p. 57 ; Zetterling et Frankson, *Kursk 1943*, p. 66.

38. Newton, *Kursk*, p. 377-379.

39. Zamulin, *Could Germany…* Nous ne retenons de cette source que les chiffres pour les Soviétiques, ceux donnés pour les Allemands ne s'appuyant pas sur une recherche suffisamment étayée.

40. *Ibid.*

41. NARA T312 R320-354, Besprechung des OB [Model] mit OB Heeresgruppe Mitte [Kluge] am 11.6.43 ; T312 R317-1330, KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung 11.6.43.

42. NARA T312 R317-1334, KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 14.6.43. La 6e division d'infanterie prend la place des 2e et 9e divisions panzer. La 31e division d'infanterie celle de la 12e division panzer. Seule la 20e division panzer reste dans la première vague, mais cette unité a si peu de blindés qu'elle tient plutôt de la division de panzergrenadiers (de l'infanterie renforcée par des engins blindés) que de la division blindée.

43. NARA T312 R317-1335, KTB Nr.8, AOK 9 15.6.43.

44. Zetterling et Frankson, *Kursk 1943*, p. 16.

45. Klink, *Das Gesetz*, p. 321-324, avec l'ordre Operation « Zitadelle », 14.6.43 et, en particulier, les instructions pour le XXXXVII. Pz.K.

46. Sur Berlin, voir Jean Lopez, *Berlin*, Economica, 2010, p. 491-509 ; sur la Rhénanie, voir Daniel Feldmann et Cédric Mas, *La Campagne du Rhin*, Economica, 2015, p. 191-198.

47. NARA T312 R317-1337, KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 18.6.43 et -1342, 23.6.43.

48. NARA T312 R317-1344, KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 26.6 ; T314 R989, Generalkommando XXXXI. Pz. K Ia KTB 25.3-4.7.43, -89 26.6 et -92 28.6.43.

49. Töppel, *Koursk*, p. 56.

50. NARA T312 R317-1318-1330 KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 3.6, 6.6, 10.6, 11.6.43. Kluge conclut mi-juin, après avoir examiné les alternatives à *Citadelle*, que l'attaque sur Koursk reste bien la meilleure solution (GDIR 500-12454-657/3, Kluge à Zeitzler à transmettre à Hitler, 18.6.43).

51. NARA FMS T26, Reichhelm (consulté dans BA-MA N6/3). Une traduction en anglais est disponible dans Newton, *Kursk*, où elle est par erreur attribuée à Peter von der Groeben.

52. Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 107.

53. NARA T312 R317-1331, KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 12.6.

54. Glantz et House, *The Battle for Kursk*, p. 255.

55. Klink, *Das Gesetz*, p. 292 (Operationsbefehl Nr.6, 15.4.43, signé Hitler).

56. BA-MA N6/1, témoignage Siegfried Rasp, 11.4.55.

57. NARA R317-1350 KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 3.7.43.

58. Ce qui suit s'appuie sur NARA T312 R320-330 et suiv., KTB Notiz für den 6.7.1943 et 5.7.43, sur NARA T312 R317-1352 et suiv., KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 5.7-7.7.43 et sur Newton, p. 228-247. Newton a déchiffré les notes manuscrites anonymes destinées à l'écriture du journal des marches, mais il est regrettable qu'une coquille sur la cote d'archives les rende introuvables. Il a probablement amalgamé les éléments de différents jours en un seul – à moins qu'il ne s'agisse de nouvelles coquilles, qui se cumuleraient d'ailleurs avec sa fâcheuse tendance à confondre les XLVI^{e} et XLVII^{e} corps panzer tout au long de sa narration.

59. NARA T312 R317-1366, KTB Nr.8 AOK9, 9.7.43. Model évoque l'idée de sacquer Lübbe devant l'état-major, puisqu'on en voit la trace dans le journal des marches. Mais, bien qu'il lui rédige de très mauvaises évaluations, Lübbe ne quitte la 2^{e} division panzer que deux mois plus tard (NARA T78 R889-952, évaluations de Model des 18.8 et 9.9.43).

60. BA-MA N6/8, major Drews, responsable des opérations du 47^{e} corps panzer.

61. NARA T312 R322-206, Befehl des O.B. [Model] an XXXXVII. Pz.K., 7.7.43 ; -215 Fernspruch an Gen. Kdo. XXXXI. Pz. K, 6.7.43.

62. Glantz et House, *The Battle for Kursk*, p. 117.

63. NARA T312 R318-947 et suiv. Anlage 4 zum Tätigkeitsbericht der Abt. Ic/AO, 5.7-12.7.43. Il s'agit des calques recouvrant les cartes de situation quotidiennes. Ils sont plus faciles à lire que les cartes des nombreux livres consacrés à Koursk.

64. NARA T312 R317-1371 KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 10.7.43.

65. NARA T312 R317-1369 KTB Nr.8, AOK 9, Führungsabteilung, 10.7.43.

66. NARA T312 R317-529, Armeeartz AOK9, 10.7.43 ; T312 R322-156, Ist- und Gefechtsstärken, Verluste (Nach dem Stand von 4 und 9.7.43), 11.7.43. Ces documents sont émis le même jour ou presque mais, provenant de deux services distincts, donnent des chiffres différents : environ 18 000 pertes dans le premier contre environ 20 000 dans le second (nous excluons les deux divisions que le groupe d'armées Centre vient d'accorder à Model, et qui ne sont sans doute pas dans le périmètre le 9 juillet). L'ordre de grandeur à 10 % près reste le même. Pour l'anecdote, les données du premier document sont reproduites par Zetterling et Frankson (*Koursk 1943*, p. 113), mais avec environ un chiffre sur trois différent de la pièce d'archives (10 juillet : « 1 996 » blessés au lieu de « 1 196 », etc.), comme une illustration de l'entropie à chaque duplication d'un document.

67. Une monographie sur les combats de juillet-août 1943 dans le saillant d'Orel reste à écrire. Deux textes l'abordent toutefois, dans la continuité de *Citadelle* : Glantz et House, *The Battle for Kursk*, p. 229-240, et Töppel, *Koursk 1943*, p. 204-212.

68. Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 173. Grosse maille, l'Armée rouge débute face à la 2e armée panzer avec 5:1 en hommes, 14:1 en blindés (en comptant les réserves du groupe d'armées Centre), et 8:1 en artillerie.

69. Newton (p. 261) affirme que Kluge et Model anticipent l'arrêt de *Citadelle*, mais qu'ils falsifient les dates de retrait de troupes du secteur de Koursk pour ne les faire apparaître que le jour de l'assaut soviétique. Cette hypothèse n'est soutenue par aucune archive ni aucun témoignage.

70. NARA T312 R317-1375, 13.7.43.

71. NARA T313 R153-890, KTB Nr 3, Band 3, Pz AOK 2, Ia, 13.7.43.

72. NARA T313 R152-278, HG Mitte à 2.Pz-Armee, 14.7.43.

73. NARA T313 R152-282, Weisung für die weitere Kampfführung im Orel-Bogen, 21.7.43 (signé Hitler).

74. Cliché ici illustré chez Frieser (*GSWW*, vol. VIII, p. 184) ou chez Görlitz (p. 166), ce dernier affirmant que Hitler demande qu'Orel soit tenue à tout prix.

75. Töppel, *Koursk*, p. 165-166 ; NARA T312 R317-702, A.H.Qu. Wochenbericht, 18.7.43 ; BA-MA RH 10-65.

76. En détail : le 12 juillet, la 12e panzer à Bolkov au nord-ouest d'Orel avec le groupe Harpe ; le 14 juillet, la 8e panzer (des renforts), la 2e panzer et les deux brigades de Ferdinand à la pointe est du saillant, secteur du XXXVe corps ; le même jour la 18e panzer à Bolkov avec le groupe Harpe ; le 15 juillet la 20e panzer de nouveau avec le groupe Harpe ; le 17 juillet, la

9e panzer à l'ouest d'Orel sous les ordres du XXIIIe corps ; le 18 juillet, la 10e panzergrenadiers au groupe Harpe ; le 20 juillet, la division *Grossdeutschland* (des renforts) à l'ouest d'Orel.

77. NARA T312 R317-1378, 14.7.43.

78. NARA T312 R339-60 et suiv., Schlacht in Orelbogen.

79. NARA T313 R153-1265 à 1287, Ferngespräche OB, Chef, Ia (Juli-Kämpfe) ; BA-MA N6/8 Auszüge aus dem Kriegstagebuch der Heeresgruppe Mitte, 22.8-24.9.43.

80. NARA T313 R153-1182, Appel Kluge-Model, 19.7.43.

81. BA-MA N6/1, Erich Jaschke, 10.3.1955.

82. *Ibid.*, August Winter, 19.1.1955.

83. *Ibid.*, Erich Jaschke, 10.3.1955.

84. *Ibid.*, Hans-Christoph von Carlowitz-Hartitszch, 16.10.55.

85. IfZ Zs-22, Buntrock.

86. BA-MA N6/1, August Winter, 19.1.1955. Winter avait aussi été élève de Model en 1928-1929.

87. NARA T313 R152-296, Pz. AOK.2 an H.G. Mitte, 25.7.43 (signé Ia) ; – 322, Besondere Anordnungen für die Versogung zu den Armeebefehl Nr. 1 u. 2. für die « Hagen-Bewegung », 28.7.43 (signé Winter).

88. NARA T313 R153-979 et -984 KTB Nr 3, Band 3, Pz AOK 2, Ia, 28.7 et 29.7.43.

89. Bernd Wegner, *GSWW*, vol. VIII, p. 255.

90. Zetterling et Frankson, *Kursk 1943*, p. 113 et 117 (pertes allemandes) et p. 119 (pertes soviétiques). Morts, blessés, disparus. Nous prenons pour les pertes allemandes la période comprise entre le 10 juillet et le 20 août, même si cela fait un léger double comptage avec les deux derniers jours de *Citadelle*. Ces données présentent des incohérences d'un tableau à l'autre (21-31 juillet : 6 348 pertes dans le tableau p. 113 *vs* 8 909 pertes p. 117) et seul l'ordre de grandeur est à retenir. Les chiffres soviétiques sont aujourd'hui jugés être une estimation basse, peut-être d'un tiers (Töppel, *Kursk 1943*, p. 228).

91. Töppel, *Kursk 1943*, p. 231.

92. Robert Forczyk, *Smolensk 1943. The Red Army's Relentless Advance*, Oxford, Osprey Publishing, 2019 (ci-après Forczyk, *Smolensk 1943*), p. 22-23. Ce livre récent est, si on excepte un texte russe de 1975, la première monographie sur les opérations d'août-septembre 1943 ayant abouti à la libération de Smolensk. La collection Osprey ne fournit pas d'appareil critique, mais l'auteur a visiblement exploité nombre d'archives allemandes.

93. Forczyk, *Smolensk 1943*, p. 62-63.

94. NARA T312 R320-84, Fernschreiben an Obkdo. Heeresgruppe Mitte, 22.8.43 (signé Model).

95. Ziemke, *Stalingrad to Berlin*, p. 164, 167.

96. NARA T312 R320-49, Befehl für die « Panther » – Bewegung, 18.9.43 (signé Kluge), -64, Kluge à Model, 13.9.43.

97. BA-MA N6/8, Auszüge aus dem Kriegstagebuch der Heeresgruppe Mitte, 2.9.43.

98. NARA T312R 320-545 vs. -552 Verluste in den Kämpfen, 7.9.43 et 4.11.43. Il y a aussi, fin octobre, deux groupements *ad hoc*.

99. BA-MA N6/8, Auszüge aus dem Kriegstagebuch der Heeresgruppe Mitte, 11.9.43.

100. Ziemke, *Stalingrad to Berlin*, p. 171.

101. BA-MA N6/8, Auszüge aus dem Kriegstagebuch der Heeresgruppe Mitte, 18.10.43.

102. *Ibid.*

103. Cité par Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 303.

104. BA-MA N6/8, Auszüge aus dem Kriegstagebuch der Heeresgruppe Mitte, 29.10.43.

105. BA-MA PERS 6/12-33.

106. Joseph Goebbels, *Die Tagebücher von Joseph Goebbels*, lu sur www.degruyter.com/document/doi/10.1515/tjgo/html, ci-après Goebbels, *Tagebücher*, 25.10.43.

107. Helmut Heiber (éd.), *Hitler and his Generals. Military Conferences 1942-1945*, New York, Enigma Books, 2002, p. 383, conférence du 31 décembre 1943.

108. NAMA N6/8, Bund Deutscher Offiziere, An der Oberbefehlshaber der 9.Armee, Herrn Generaloberst Model. La lettre n'est pas datée, mais elle se réfère à un ordre de Model émis mi-septembre 1943, « deux mois » auparavant. Ses auteurs ne savaient sans doute pas que Model venait d'être relevé de son commandement.

109. BA-MA N6/8, Model à Wiese, 23.12.43.

110. BA-MA N6/8, Model à Friessner, 8.12.43.

7
Le pompier, le brigand

1. BA-MA N6/10-1 et 10-2, journal de Herta, 29.3, 16.5, 31.5, 2.12

2. Jürgen Forster, *in* Jörg Echternkamp (éd.), *Germany in the Second World War*, vol. IX/I, Oxford, Clarendon Press, 2008 (ci-après Forster, *GSWW*, vol. IX/I), p. 627-630.

3. Joseph Goebbels, *Die Tagebücher von Joseph Goebbels* (www.degruyter.com/document/doi/10.1515/tjgo/html, ci-après Goebbels, *Tagebücher*), 26.1.44.

4. *Ibid.*, 7.11.43.

5. *Ibid.*, 1.2, 31.3, 6.4, 20.4, 27.4., 3.5., 3.7, 17.8, 25.8.44, etc.

6. Kurt Riess, *Joseph Goebbels*, Baden-Baden, Dreieck-Verlagsbuch., 1950, p. 398-399.

7. Forster, *GSWW*, vol. IX/I, p. 629-630.

8. NARA A3343 SSO-288A, Rudolph Maeker (prise de poste le 25 février 1944) ; Görlitz, p. 174. Maeker, blessé, est remplacé par le capitaine SS Springer le 23 août 1944 (BA-MA N6/11-1, 23.8.44).

9. Henning Pieper, *Fegelein's Horsemen and Genocidal Warfare. The SS Cavalry Brigade in the Soviet Union*, New York, Palgrave Macmillan, 2015, p. 157.

10. Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 282.

11. Helmut Heiber (éd.), *Hitlers and His Generals. Military Conferences 1942-1945*, New York, Enigma Books, 2002 (ci-après Heiber [éd.], *Military Conferences*), conférence du 30 décembre 1943, p. 377-384.

12. BA-MA N6/1, Küchler.

13. BA-MA N6/9, KTB HG Nord, 31.1.44.

14. BA-MA N6/9, KTB HG Nord, 31.1.44 (au sujet de la ligne « Marder »).

15. NARA T311 R60-1169, Notizen über dem 4.2.1944.

16. IfZ Zs-94 von Lenski, p. 30.

17. BA-MA N6/9 [Model] an den Führer als Oberbefehlshaber der Heeres, 7.2.43.

18. *Ibid.*, 9.2.43 ; Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 519.

19. NARA T311 R61, HG Nord à OKH, 16.2.44.

20. BA-MA N6/9, HG Nord à AOK.18, 27.2.44.

21. T311 R60-1144, Notizen über dem 2.2.1944 ; BA-MA N6/9, Model an den Chef des Generalstabes des Heeres Herrn Generaloberst Zeitzler, 19.2.44.

22. BA-MA N6/9, Frontverwendung von Offizieren in höheren Stäben, 19.2.44 (signé Model).

23. Stein, p. 126, citant les mémoires d'Adolf Heusinger.

24. BA-MA N6/9, Erhaltung der deutschen Volkraft, 8.2.43 (signé Model) ; Notizen zur Fahrt des Oberbefehlshaber an 26.2.44 (liste d'actions en 21 points).

25. IfZ Zs-94, von Lenski, p. 31 ; Stein, p. 127, Rudolph Maeker (26 avril 1963) et Peter von den Groeben (24 novembre 1970). Ces témoignages n'ont pas été déposés dans les papiers Model.

26. NARA T311 R70-1381, Inf. Gefechtsstärken, 4.2.44 (hors unités à Narva).

27. BA-MA N6/9, Hitler an H. Gr. Nord, 6.2.44 ; NARA T311 R58-66 Ia KTB HG Nord 3.3.44.

28. BA-MA N6/9 [Model] an Heern Generaloberst Zeitzler, 2.2.44, 6.2.44.

29. NARA T311 R59-549 Ia KTB, 27.3.44 ; David Grier, *Hitler, Dönitz and the Baltic Sea*, Annapolis, Naval Institute Press, 2013 (ci-après Grier, *Baltic Sea*), p. 15. Les commandants du groupe d'armées Nord avant et après Model (à savoir Küchler et Lindemann) intègrent beaucoup moins cette dimension navale dans la gestion de leurs opérations.

30. NARA T311 R59-60 KTB Ia HG Nord, 2.3.44 ; BA-MA N6/9, Notizen über den 7.2.44.

31. BA-MA N6/9 [Model] an den Führer als Oberbefehlshaber der Heeres, 5.2.44.

32. NARA T311 R59-553, Ia KTB HG Nord, 28.3.44.

33. BA-MA N6/9 [Model] an den Führer als Oberbefehlshaber des Heeres, 9.2.44, 19.2.44.

34. NARA T311 R59-539, Ia KTB HG Nord 27.3.44.

35. NARA T311 R59-567, Ia KTB HG Nord 29.3.44.

36. Feld-maréchal, à l'origine un titre honorifique, est depuis 1940 devenu un grade au-delà de colonel-général, ce qui le distingue du Maréchal de l'armée française.

37. NARA T311 R59-587, Ia KTB HG Nord 30.3.44. Le lieutenant-colonel Reichhelm passe ce coup de fil au nom de Model. Celui-ci venait de récupérer cet officier dans son équipe.

38. NARA T311 R59-593, Ia KTB HG Nord 30.3.44 ; T311 R70-1109 Ferngespräch des Herrn OBs am 31.3.44.

39. IfZ-94 von Lenski, p. 30.

40. Manstein, *Verlorene Siege*, p. 615.

41. Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 443-445.

42. Goebbels, *Tagebücher*, 31.3.44, 6.4.44.

43. Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 432.

44. Goebbels, *Tagebücher*, 6.4.44.

45. Sur le dégagement du « chaudron de Hube », voir Carl Wagener, *Der Ausbruch der 1. Panzerarmee aus dem Kessel von Kamenez-Podolsk März/April 1944*, Berlin, Wehr-Wissenschaftliche Rundschau, Mittler & Sohn, 1959 (ci-après Wagener, *Ausbruch*) ; Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 432-439 ; et Rolf Hinze, *Crucible of Combat. Germany's Defensive Battles in the Ukraine 1943-44*, Solihull, Helion, 2009, p. 383-398.

46. Wagener, *Ausbruch*.

47. Gregory Liedtke, « Lost in the Mud : The (Nearly) Forgotten Collapse of the German Army in the Western Ukraine, March and April 1944 », *The Journal of Slavic Military Studies*, 2015, 28, 1.

48. Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 420 ; Hinze, *Crucible of Combat*, p. 339. Ternopol est désignée *Festung* le 10 mars 1944, et Brody le 27 mars 1944.

49. Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 421-425. Les 4 600 pertes comprennent les non-combattants, ce que cet auteur oublie commodément pour rendre son récit plus dramatique.

50. NARA T313 R73-290, Model à Raus [4^{e} armée panzer], 29.4.44.

51. Geschichte Jäg.-Regiment 49, 6.Teil 1944 (Traditionsverband Jäg.-Regiment 49, Hanovre, 1973), p. 30-31 ; Robert Forczyk, *Walther Model*, Oxford, Osprey Publishing, 2011, p. 44.

52. La discussion qui suit s'appuie sur BA-MA N6/10-1, Kampfgrundsätze und grundlegende Verfügungen, 8.4.1944 (signé Model).

53. Erhard Raus, *Panzer Operations*, Cambridge, Da Capo Press, 2003, p. 274-280. Dans ses pages sur le printemps 1944, Raus ne mentionne même pas la présence de Model au groupe d'armées.

54. NARA T313 R73-396, Model à Raus (1re armée panzer), 3.5.44 ; -375, Raus au groupe d'armées Nord-Ukraine, Studie « Schild und Schwert », 31.5.44.

55. F. von Mellenthin, *Panzer Battles*, Londres, Cassel & Co., 1955, p. 335-336. Le long passage que Newton (p. 279-283) consacre à des polémiques avec Model sur le meilleur concept de défense est une extrapolation qu'on ne reconnaît guère dans les sources. Le seul

témoignage qui touche au sujet, par Hermann Balck, commandant du 58e corps, précise en fait qu'après quelques tensions Model ne s'est plus jamais mêlé des affaires de l'unité (*Order in Chaos*, Lexington, University Press of Kentucky, 2015, p. 346-347).

56. Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 497-500.

57. Sur cette doctrine, on se référera en particulier à V. K. Triandafillov, *The Nature of Operations of Modern Armies* (Routledge, 1994).

58. Jean Lopez, *Opération* Bagration. *La revanche de Staline (été 1944)*, Economica, 2014 (ci-après Lopez, *Bagration*), p. 111-118.

59. *Ibid.*, p. 120.

60. L'opération *Bagration* est traitée dans de nombreuses monographies, les principales étant, pour le point de vue allemand, Gerd Niepold, *Mittlere Ostfront. Juni '44* (Bonn, Mittler & Sohn, 1985) et pour le soviétique, David M. Glantz et H. S. Orenstein (éd.), *Bielorussia 1944. The Soviet General Staff Study* (Frank Cass, 2004). Jean Lopez combine les deux approches dans son remarquable *Opération Bagration*.

61. Lopez, *Bagration*, p. 146. Les rapports de forces découlent de multiples hypothèses entre combattants et non-combattants, entre troupes de premier échelon et réserves, et ignorent les déficits en munitions ou en carburant : ce sont de simples indications. Néanmoins, ceux donnés par K. H. Frieser sont grossièrement exagérés (*GSWW*, vol. VIII, p. 522, 530, 546).

62. Extraits du KTB AOK 9 cités par Frieser, *GSWW*, vol. VIII, p. 543, et Lopez, *Bagration*, p. 202.

63. Goebbels, *Tagebücher*, 30.6.44.

64. BA-MA N6/10-1 KTB HG Mitte, 28.6.44. En pratique, Model sera si occupé au groupe d'armées Centre qu'il ne tentera pas de mener les combats à la place de Harpe quand les Soviétiques attaqueront vers Lvov à partir de mi-juillet.

65. BA-MA N6/10-1 KTB, Heeresgruppe Mitte, 2.7.1944.

66. Heiber (éd.), *Military Conferences*, conférence du 31 août 1944, p. 466.

67. BA-MA N6/10-1 KTB, Heeresgruppe Mitte, 2.7.1944 ; Model an Chef der Generalstabes des Heeres [Zeitzler], 2.7.44.

68. BA-MA N6/10-1 KTB Heeresgruppe Mitte, 29.6-1.7.1944.

69. BA-MA N6/10-1 KTB Heeresgruppe Mitte, 28.6.44.

70. Stein, p. 139-140, citant Herman Teske.

71. IfZ Zs-53, Peter von den Groeben. Les termes en italique sont en français dans l'original.

72. On a des groupes von Kessel, Harteneck, von Linding, von Gothberg, von Saucken, Tiemann, von Vormann, etc.

73. Lopez, *Bagration*, p. 256-258, 261-262.

74. Georgy Zhukov, *The Memoirs of Marshal Zhukov*, Londres, Cape, 1971, p. 539.

75. BA-MA N6/10-1 KTB, Heeresgruppe Mitte, 29.6.44 (« libérer une armée du groupe d'armées Nord »), 1-2.7.44 ; GDIR 12459-72, KTB Heeresgruppe Nord, 30.6.44 ; 12459-73, KTB Heeresgruppe Nord, 1.7.-3.7.44.

76. GDIR 12459-73 KTB, Heeresgruppe Nord, 4.7.44.

77. *Ibid.*, 9.7.44 ; BA-MA N6/10-1 KTB, Heeresgruppe Mitte, 9.7.44 ; Skl, Niederschrift über die Besprechung des Od.B.M. [Dönitz] im Führerhauptquartier am 9.7.44 ; IfZ Zs-53, Peter von den Groeben. Ces comptes rendus expriment des nuances différentes, en particulier sur l'intervention de Dönitz. Nous mêlons dans la citation de Hitler les propos rapportés dans deux des sources.

78. GDIR 12459-73 KTB, Heeresgruppe Nord, 19.7.44 (daté par erreur du 18.7) ; BA-MA N6/10-1 KTB, Heeresgruppe Mitte, 14.7, 19.7.44.

79. Goebbels, *Tagebücher*, 12.7.44.

80. *Ibid.*, 15.7.44. Model ne revoit Koch qu'un mois plus tard, et l'entrevue, malgré un long agenda, ne dure qu'une heure, probablement abrégée par un Koch excédé (NARA T312 R1228-1420, 9.8.44).

81. Ian Kershaw, *The End*, Londres, Allen Lane, 2011, p. 31-33 ; Grier, *Baltic Sea*, p. 45.

82. IfZ Zs-042, Gakenholz.

83. BA-MA N6/10-2, Tagesbefehl, 31.7.44 (signé Model) ; Jürgen Forster, *in* Jörg Echternkamp (éd.), *GSWW*, vol. IX/I, Clarendon Press, Oxford, 2008, p. 651, 655-656. Model s'inspire peut-être, mais en y ajoutant une explicite touche personnelle, des consignes passées par Himmler et Keitel aux officiers politiques (NSFO) le 29 juillet 1944.

84. Lopez, *Bagration*, p. 339-344.

85. Görlitz, p. 204. L'ordre ne sera pas exécuté.

86. NARA T311 R16-704, KTB Ia HG D [ObWest], 17.8.44 ; NARA FMS ETHINT-67, Fritz Bayerlein, p. 14.

87. BA-MA N6/1, lettre à Hansgeorg, 26.8.44.

88. BA-MA N6/1, Günther Blumentritt 16.5.1955.

89. BA-MA N6/1, Freyberg, 19.8.1955 ; RH 19-IX/89-43 HG B KTB, 4.9.44.

90. BA-MA N6/1, Günther Blumentritt 16.5.1955, Freyberg, 19.8.1955.

91. Harry Yeide, *Fighting Patton*, Minneapolis, Zenith Press, 2011, p. 284 et suiv.

92. BA-MA N6/1, Günther Blumentritt 16.5.1955.

93. NARA T311 R16-707, 18.8.44.

94. NARA T311 R3 f2331, ordre de Hitler passé au HG B *via* l'OKW, 23.8.44.

95. TNA WO 208/3167, Canadian Special Interrogation Report, General Hans Eberbach ; WO 208/3151, Interviews with General Walter Warlimont, 19-20 July 1945, p. 23. Les ordres de façade se multiplient pendant la période, les subordonnés de Model se plaignant d'ailleurs de ces « ordres pour le journal des marches » (*KTB-Befehl*) (BA-MA RH 19-IX/89-14, KTB Ia HG B, 1.9.44).

96. T311 R16-696 et suiv. HG D Ia KTB, 21-23.8.44 ; BA-MA N6/11-1, Ob. West an O. Qu. West, 19.8.44 (livraison de quatre trains de charbon).

97. NARA T311 R3 f2324 [Model] an OKW 21.8.44, f2265 [Model] an den Chef der Wehrmachtführungstabes Herrn Generaloberst Jodl mit der Mitte um Vorlage beim Führer, 24.8.44.

98. NARA T311 R3 f2265, [Model] an den Chef der Wehrmachtführungstabes Herrn Generaloberst Jodl mit der Mitte um Vorlage beim Führer, 24.8.44.

99. Goebbels, *Tagebücher*, 25.8.44.

100. Bernd Wegner, *GSWW*, vol. VIII, p. 1167-1168.

101. Nicolas Aubin, *La Course au Rhin*, Economica, 2018 (ci-après Aubin, *La Course au Rhin*), p. 238-239.

102. BA-MA N6/1, Blumentritt, 16.5.1955.

103. NARA T311 R3, [Model] an den Chef der Wehrmachtführungstabes Herrn Generaloberst Jodl mit der Mitte um Vorlage beim Führer, 29.8.44.

104. Aubin, *La Course au Rhin*, p. 125, 228.

105. *Ibid.*, p. 104-105, p. 234-235.

106. T311 R3-f2327, [OKW] an Heeresgruppe B, 21.8.44. L'arrivée de ces renforts s'échelonne sur un mois.

107. BA-MA N6/11-1, extraits KTB Pz-AOK.5, 22.8.44 ; TNA WO 208/3167 Canadian Special Interrogation Report, General Hans Eberbach ; Aubin, *La Course au Rhin*, p. 122-123.

108. Aubin, *La Course au Rhin*, p. 228.

109. BA-MA N6/1, Blumentritt, 16.5.1955.

8
Une victoire et deux défaites

1. NARA FMS B308, Bodo Zimmermann, p. 166 ; NARA T311 R16-706 et suiv., AG D Ia KTB 18-31.8.44.

2. BA-MA B6/11-1, Blumentritt à Jodl, 28.8.44 ; NARA FMS B37 Hasso von Manteuffel.

3. NARA T311 R3 f2335, Wochenmeldung 28.8.44 (signé Model) ; Günther Blumentritt, *Von Rundstedt. The Soldier and the Man*, Londres, Odhams, 1952, p. 241-242. Dans cette biographie autorisée de Rundstedt, Blumentritt ajoute que Model était enthousiaste à l'idée du retour de Rundstedt, ce dont on peut douter. Le même Blumentritt ne prétend rien de tel dans les textes pourtant extrêmement détaillés qu'il rédige en 1945-1948 pour le service historique de l'armée américaine.

4. BA-MA RH 19-IX/89-22, Ia KTB HG B, 2.9.44.

5. *Ibid.* La démarcation initiale entre les groupes d'armées est une ligne Sedan-Trèves-Moselle allemande, qui est légèrement étendue vers le sud mi-septembre. Il reste à Model les 15^{e}, 7^{e} et 1re armée parachutiste (cette dernière, dont le titre « parachutiste » est largement honorifique, a été nouvellement formée et, au 4 septembre 1944, son état-major est encore à Berlin). Model perd la 5^{e} armée panzer, car il est prévu de la faire basculer vers le groupe d'armées G.

6. BA-MA T311 R3 f2336, Wochenmeldung 29.8.44 (signé Model) ; NARA FMS B37.

7. BA-MA RH 19-IX/89-24, Ia KTB HG B, 2.9.44.

8. NARA T311 R3 f2274, Wochenmeldung, 7.9.44 (signé Rundstedt).

9. NARA FMS B308, Bodo Zimmermann, p. 153. Ce manuscrit date d'octobre 1946, responsable des opérations (Ia) de l'OB West. Malgré les commentaires peu flatteurs, Hans Speidel estime qu'il donne toujours une image trop favorable de Model…

10. BA-MA N6/1, Freyberg, 19.8.1955.

11. BA-MA N6/1, Blumentritt, 16.5.1955.

12. Nous suivons dans ces paragraphes la thèse parfaitement articulée de Nicolas Aubin, *La Course au Rhin*, p. 254-255 et 260-263 (secteur américain) et p. 283-290, p. 293-295 (secteur britannique).

13. BA-MA RH 19-IX/89-38 et -68, Ia KTB HG B, 3.9., 5.9.44 ; RH 19-IX/90 Ia KTB HG B, 22.9.44.

14. Charles B. MacDonald, *The Siegfried Line Campaign*, Washington D.C., OCMH, 1961 (ci-après MacDonald, *Siegfried Line*), p. 87-90 ; Daniel Feldmann, *Ils ont conduit les Alliés à la victoire*, Perrin, 2019, p. 183-186.

15. MacDonald, *Siegfried Line*, p. 43-46.

16. Malgré la masse de recherches sur l'opération *Market-Garden*, aucun texte de référence n'émerge tellement les biais nationaux restent forts. Pour le point de vue allemand, nous nous appuyons sur le volume bien documenté de Robert J. Kershaw, *It Never Snows in September. The German View of Market-Garden and the Battle of Arnhem, September 1944*, The Crowood Press, 1990 ; rééd. Hersham, Ian Allan, 2004.

17. BA-MA N6/1, Freyberg, 19.8.1955 ; BA-MA RH 19-IX/90-19, 17.9.44

18. Cornelius Ryan, *A Bridge Too Far*, New York, Simon and Schuster, 1974, p. 186. Cette version a ensuite été reprise dans le film de Richard Attenborough, *Un pont trop loin* (1977), en faisant aussi Model fumeur de cigare, ce qu'il n'était pas.

19. Aubin, *La Course au Rhin*, p. 313-314.

20. *Ibid.*, p. 304.

21. BA-MA N6/12, H. Gr B an 1.Fallschirm-Armee, 7.10 (signé Model) ; Heeresgruppe B an O.B.West, 10.10 (signé Model).

22. NARA B6/12 H. Gr. B, Ia an AOK 7, 8.10 (signé Model) ; FMS B764, p. 4-6.

23. Nous tirons ces éléments sur les campagnes américaines d'octobre à décembre 1944 du volume d'histoire officielle, aussi détaillé qu'interminable, de Charles MacDonald, *The Siegfried Line Campaign*, p. 411-518. Il n'existe guère de monographies sur l'opération *Queen*. D'une grande aide sont les chapitres synthétiques dans Aubin, *La Course au Rhin*, p. 339-344, 367-381. Les documents allemands disponibles se raréfient au-delà du 15 octobre 1944 (dernier jour disponible du *Kriegstagebuch* du groupe d'armées B), si bien que leur point de vue provient des Foreign Military Studies (FMS), en particulier celles de von Gersdorff (FMS A892), Gerhard Engel (FMS B764) et Günther Reichhelm (FMS A925, B701).

24. NARA FMS A892.

25. BA-MA N6/1, Lettre à Hansgeorg, 17.11.44 ; N6/12, Model an O.B. West, 15.10.44.

26. MacDonald, *The Siegfried Line Campaign*, pour quelques illustrations : p. 417, les Allemands doivent juste renoncer à envoyer en réserve leur 12^{e} division d'infanterie ; p. 418-419, la 47^{e} division soulage la 12^{e} division d'infanterie de la moitié de son secteur ; p. 427, des éléments de la 3^{e} division de panzers grenadiers sont redéployés dans un secteur plus au nord ; p. 437, la 344^{e} division d'infanterie est sortie d'un secteur pour remplacer à temps la 275^{e} division, épuisée ; etc.

27. BA-MA RH 19-IX/89 et /90, Ia KTB HG B septembre 1944.

28. BA-MA RH 19-IX/89, Ia KTB HG B, 9.9.44 ; Martin Kitchen, *Speer. L'architecte d'Hitler*, Perrin, 2017, p. 452-453.

29. BA-MA N6/12 3.10 et 4.10.1944.

30. Goebbels, *Tagebücher*, 8.11.44.

31. BA-MA N6/12, Ia Nr. 8311/44 Rundstedt à Model, Balck et sept autres, 11.10.44 ; Model à Rundstedt, 15.10.44 ; Rundstedt à Model, 15.10.44.

32. Hugh M. Cole, *The Ardennes. Battle of the Bulge*, Washington D.C., OCMH, 1965, p. 21-32 pour le meilleur récit de l'attitude de Rundstedt et Model, et p. 26 pour la citation de Model (Thuisko von Metzch).

33. BA-MA N6/13, Model an O.B.West, « Herbstnebel », 16.11.1944 ; Model an O.B.West, 20.11.1944. Ce dernier document décrit la « grande solution » comme une avance de 300 kilomètres, une distance qui ne s'explique pas, puisque Anvers est à 170 kilomètres du front. Ce chiffre de 300 kilomètres est néanmoins régulièrement repris dans la littérature.

34. Voir ainsi NARA FMS A862 (Schramm), FMS ETHINT 79 et A896 (Westphal), FMS ETHINT 45 et B151 (Manteuffel), B701 (Reichhelm).

35. FMS NARA B151.

36. Il n'y a pas de minutes de la réunion, mais elle est décrite par Manteuffel dans NARA FMS ETHINT 45 et B151, et Reichhelm dans NARA FMS B701. Un autre récit ne dit pas que la « petite solution » ait été même mentionnée (NARA FMS A862 p. 174 et suiv.).

37. FMS NARA A862.

38. Cole, *The Ardennes*, p. 214.

39. FMS NARA B823, von Heydte, p. 20.

40. NAMA N6/12, Der Führer an Generalfeldmarshall Model, 15.12.1944.

41. Cole, *The Ardennes*, p. 411, 437.

42. *Ibid.*, p. 443.

43. *Ibid.*, p. 563-564.

44. BA-MA N16/13-1, von Rundstedt an Reichsführer SS [Himmler], 22.12.44 ; Anruf Chef des Generalstabes H. Gru. B [an OB West], 24.12.44.

45. BA-MA N6/13, Battlefield tour 1985, Offensive in the Ardennes (Headquarters Northern Army Group, 17 & 18 September 1985), G-8. Voir aussi Cole, *The Ardennes*, p. 663-668.

46. Daniel Feldmann et Cédric Mas, *La Campagne du Rhin. Les Alliés entrent en Allemagne, janvier-mai 1945*, Economica, 2019, p. 144-147.

47. BA-MA N6/14, Leitwort 1945. Führer sein heißt : Glauben !, signé Model.

48. BA-MA N6/14, Mitteilung des General z.b.V./NSFO, 12.2.1945.

49. TNA WO 171/4076, 30 Corps Intelligence Summary No.608, 24 Feb 1945.

50. BA-MA N6/14, FK-Berichter Fritz Lucke über den Deutschlandsender am 24. Januar 1945.

51. BA-MA N6/12, journal de Herta, 15.12.1944 ; Görlitz, p. 247-248 (Pilling).

52. BA-MA N6/1, von Carlowitz-Hartitszch, 16.10.55.

53. Görlitz, p. 253. La survie du journal de Herta et de nombreux courriers de Model à sa famille montre que son habitation n'a pas été incendiée.

54. Les opérations de 1945 à l'ouest sont rarement analysées dans la littérature. Nous nous appuyons sur notre propre texte (*La Campagne du Rhin*) et sur l'histoire officielle américaine (Charles B. MacDonald, *The Last Offensive*, Washington D.C., OCMH, 1973).

55. Feldmann et Mas, *La Campagne du Rhin*, p. 199.

56. NARA FMS B53, Bayerlein, p. 6.

57. Feldmann et Mas, *La Campagne du Rhin*, p. 188, 207-214.

58. NARA FMS B812, von Zangen, p. 28.

59. NARA FMS B785, Walter Botsch ; B828, von Zangen.

60. Ken Hechler, *The Bridge at Remagen*, Missoula, Pictorial Histories Publishing Company, 1957, rééd. 2001, p. 169-180.

61. John Zimmermann, *Pflicht zum Untergang*, Paderborn, Schöning, 2009, p. 158, citant Bekämpfung des Versprengtenunwesens, 14.3.1945.

62. *Ibid.*, p. 159, Merkblatt über Standgerichtsverfahren, 15.3.1945.

63. *Ibid.*, p. 76.

64. NARA FMS ETHINT-67, Bayerlein, p. 18.

65. Anon., *The Remagen Bridgehead 7-17 March 1945* (Research and Evaluation Division, The Armored School, rédigé vers 1948), p. 67-69 ; Charles MacDonald, *The Last Offensive*, Washington D.C., OCMH, 1973, p. 222, 226, 233.

66. NARA FMS B395, Bayerlein.

67. BA-MA N6/14-2, Model an seine Frau, 24.3.1945.

68. BA-MA N6/13 [Model] an die Herren Oberbefehlshaber, Kommandierenden Generale, Divisions- und Regiments-Kommandeur, 29.3.1945.

69. NARA M1270, Albert Speer, Interrogation, 6 June 1945 ; IMT vol. XLI, Documents and other evidence (Nuremberg, 1949), Speer-42, p. 491-492 et Speer-47, p. 525.

70. BA-MA N6/1, Günther Reichhelm, 1950 ; Winrich Behr, 1950 ; Carl Wagener, 20.1.1947 ; N6/13 Hans von Ahlfen, 1.9.1965 ; KD-Fernschreiben von [Model], 11.4.1945.

71. NARA FMS B593, Carl Wagener.

72. Christian Ingrao, *Le Soleil noir du paroxysme*, Odile Jacob, 2021, p. 208.

73. BA-MA N6/6.

74. Frederick Taylor, *Exorcising Hitler. The Occupation and Denazification of Germany*, Londres, Bloomsburry, 2011, p. 281-282.

75. IfZ, Zz-022, Buntrock.

76. Parmi d'autres, dans les jeux *World in Flames Final Edition* (Harry Rowlands, ADG, 1996) ; *No Retreat : the Russian Front* (Carl Paradis, GMT, 2011) ; *Liberty Roads* (Nicolas Rident et Yann Le Quellec, Hexasim, 2009).

Conclusion

1. IfZ Zs-120, Reichhelm.

2. NARA FMS A862, Schramm, p. 107.

3. IfZ 69, Heusinger.

4. BA-MA N6/1, Günther Blumentritt, 16.5.1955.

5. BA-MA N6/1, August Winter, 19.1.1955.

6. IfZ Zs 42, Hermann Gakenholz.

7. SHD GR 10 P 144 MFIU No 5, 8 April 1945.

8. TNA WO 205/1020, Interrogation Reports German Generals.

9. IfZ 52, Peter von der Groeben.

Sources

1. BA-MA N6/1.

2. NARA FMS B249, B811, B828, Gustav von Zangen.

3. Joachim Ludewig, *in* Ronald Smelser et Enrico Syring, *Die Militärelite des Dritten Reiches*, Berlin, Ullstein, 1995, p. 387.

4. Stein, *A Flawed Genius*, p. 26.

5. Carlo d'Este, *Model*, *in* Correlli Barnett (éd.), *Hitler's Generals*, New York, Groove Press, 1989 ; Joachim Ludewig, *in* Ronald Smelser et Enrico Syring, *op. cit.* ; Samuel M. Mitcham et Gene Mueller, *in* Gerd R. Ueberschär (éd.), *Hitlers militärische Elite*, vol. 2, Darmstadt, 1998.

6. Cette critique, datée du 28 novembre 2010, se trouve sur la page du livre de Stein sur amazon.com, avec naturellement la note la plus faible (lue le 15 septembre 2018).

7. Stein, p. 113. Stein attribue à Model un texte en fait rédigé et signé par son chef d'état-major, dévoilant le fait qu'il n'a jamais eu le document sous les yeux. Il donne pourtant la cote du document, mais *via* l'ancienne clé de classification des archives (ex : 35939/18), délaissée depuis les années 1970 : selon toute probabilité, il s'est contenté de copier la cote depuis les notes de bas de page du livre d'Ernst Klink, *Das Gesetz des Handelns*, publié en 1966.

8. Newton, p. 56-57, 59, 60, 71-72, 133, 196, 220, 223, 238-239, 265, 391.

9. *Ibid.*, p. 108-109 (les témoignages que cite Newton sont absents des pages de Görlitz citées en référence), p. 178-180, 249-252 (les interactions de Model avec ses subordonnés sont inventées), p. 289 (certains des propos de Model sont inventés), etc.

BIBLIOGRAPHIE

Principales publications consultées

ADAMS, John A., *The Battle for Western Europe, Fall 1944. An Operational Assessment*, Bloomington, Indiana University Press, 2011.

Anon. (Veterans of the 3rd Panzer Division), *Armored Bears. The German 3rd Panzer Division in World War II*, vol. 1, Mechanicsburg, Stackpoole, 2012.

Anon., GLANTZ, David M. et ORENSTEIN, H. S. (éd.), *Bielorussia 1944. The Soviet General Staff Study*, Frank Cass, 2004.

ATKINSON, Rick, *The Guns at Last Light. The War in Western Europe, 1944-1945*, New York, Little Brown, 2015.

AUBIN, Nicolas, *La Course au Rhin (25 juillet-15 décembre 1944). Pourquoi la guerre ne s'est pas finie à Noël*, Economica, 2018.

AVERBECK, Bernhard et FOLKESTAD, William B., *Panzerjäger. Tank Hunter*, Shippenburg, Burd Press Street, 2000.

BALCK, Hermann, *Order in Chaos. The Memoirs of General of Panzer Troops Hermann Balck*, Lexington, University Press of Kentucky, 2015.

BARNETT, Correlli, *Hitler's Generals*, New York, Groove Press, 1989.

BARTOV, Omer, *Hitler's Army*, New York, Oxford University Press, 1992.

—, *The Eastern Front, 1941-45, German Troops and the Barbarisation of Warfare*, New York, Palgrave, 2001.

BEYERSDORFF, Ernst, *Geschichte der 110. Infanterie-Division*, Bad Nauheim, Podzun, 1965.

BLUMENSON, Martin, *Breakout and Pursuit*, Washington D.C., OCMH, 1961.

BLUMENTRITT, Günther, *Von Rundstedt. The Soldier and the Man*, London, Odhams, 1952.

BOCK, Fedor von et GERBET, Klaus (éd.), *The War Diary. 1939-1945*, Atglen, Schiffer, 1996.

BÖHLER, Jochen, *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Francfort, Fischer, 2006.

—, *Civil War in Central Europe 1918-1921. The Reconstruction of Poland*, Oxford, Oxford University Press, 2018.

BOOG, Horst et KREBS, Gerhard (dir.), *Germany and the Second World War*, vol. VII : *The Strategic Air War in Europe and the War in the West and East Asia 1943-1945*, Oxford, Clarendon Press, 2006.

BOUCSEIN, Heinrich, *Halten oder Sterben. Die hessisch-thüringische 129. Infanterie-Division in Russland und Ostpreussen, 1941-1945*, Potsdam, Kurt-Vowinckel, 1999.

BRADLEY, Omar N., *A Soldier's Story*, New York, Henry Holt, 1951.

BRETT-SMITH, Richard, *Hitler's Generals*, San Rafael, Presidio Press, 1977.

BRÜHNE, Lothar et WEILER, Jacob, *Remagen in March 1945. Key Factors of Events Leading up to the End of World War II*, Meckenheim, Warlich Druck.

BUCHNER, Alex, *Ostfront 1944. The Defensive Battles on the Russian Front, 1944*, Atglen, Schiffer, 1988.

BUCKLEY, John, *Monty's Men. the British Army and the Liberation of Europe*, Londres, Yale University Press, 2013.

BUSSMANN, Walter, « Kursk-Orel-Dnjepr. Erlebnisse und Erfahrungen im Stab des XXXXVI. Panzerkorps während des "Unternehmens Zitadelle" », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, octobre 1993.

CARSTEN, Francis L., *The Reichswehr and Politics, 1918-1933*, Oxford, Oxford University Press, 1966.

COCHENHAUSEN, Friedrich von (dir.), *Führertum. 25 Lebensbilder von Feldherren aller Zeiten*, Berlin, Mittler & Sohn, 1930.

COLE, Hugh M., *The Ardennes. Battle of the Bulge*, Washington D.C., OCMH, 1965.

CURILLA, Wolfgang, *Die Deutsche Ordnungspolizei und der Holocaust im Baltikum und in Weissrussland 1941-1944*, Paderborn, Schöning, 2006.

DICK, Charles J., *From Victory to Stalemate. The Western Front, Summer 1944*, Lawrence, University Press of Kansas, 2016.

—, *From Defeat to Victory. The Eastern Front, Summer 1944*, Lawrence, University Press of Kansas, 2016.

ECHTERKAMP, Jörg (dir.), *Germany and the Second World War*, vol. IX-I : *German Wartime Society 1939-1945. Politicization Disintegration and the Struggle for Survival, Oxford*, Clarendon Press, 2008.

EISENHOWER, Dwight D., *Crusade in Europe*, New York, Doubleday, 1948.

ERICKSON, John, *The Road to Berlin. Stalin's War with Germany*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1983.

FELDMANN, Daniel, *Ils ont conduit les Alliés à la victoire*, Perrin, 2019.

FELDMANN, Daniel et MAS, Cédric, *La Campagne du Rhin*, Economica, 2016.

FOERSTER, Roland G. (dir.), *Unternehmen Barbarossa. Zum historischen Ort der deutsch-sowjetischen Beziehungen von 1933 bis Herbst 1941*, Munich, Oldenbourg, 1993.

FORCZYK, Robert, *Walther Model*, Oxford, Osprey Publishing, 2011.

—, *We March against England. Operation Sealion 1940-41*, Oxford, Osprey Publishing, 2016.

—, *Smolensk 1943. The Red Army's Relentless Advance*, Oxford, Osprey Publishing, 2019.

FRIESER, Karl-Heinz, *Le Mythe de la guerre éclair*, Belin, 2002.

—, *Germany and the Second World War*, vol. VIII : *The Eastern Front 1943-1944. The War in the East and on the Neighbouring Fronts*, Clarendon Press, Oxford, 2017.

FRITZ, Stephen G., *Endkampf – Soldiers, Civilians and the Death of the Third Reich*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2004.

FUGATE, Bryan I., *Operation Barbarossa. Strategy and Tactics on the Eastern Front, 1941*, Novato, Presido Press, 1984.

GERASIMOVA, Svetlana, *The Rzhev Slaughterhouse. Red Army's Forgotten 15 Months Campaign against Army Group Center, 1942-1943*, Solihull, Helion, 2013.

GERSDORFF, Rudolf-Christoph von, *Soldier in the Downfall. A Wehrmacht Cavalryman in Russia, Normandy, and the Plot to Kill Hitler*, Bedford, PA, Aberjona Press, 2013.

GERWARTH, Robert, *The Vanquished. Why the First World War Failed to End, 1917-1923*, Londres, Penguin Books, 2016.

GERWARTH, Robert et HORNE, John (dir.), *War in Peace. Paramilitary Violence in Europe after the Great War*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

GEYR VON SCHWEPPENBURG, Leo Freiherr, *The Critical Years*, Londres, Allan Wingate, 1952.

GIZIOWSKI, Richard, *The Enigma of General Blaskowitz*, Leo Cooper, Barnsley, 1997.

GLANTZ, David M. (éd.), *The Initial Period of War on the Eastern Front, 22 June-August 1941. Proceedings of the Fourth Art of War Symposium*, Londres, Frank Cass, 1993.

—, *Zhukov Greatest's Defeat*, Lawrence, University Press of Kansas, 1999.

—, *Barbarossa Derailed. The Battle for Smolensk 10 July-10 September 1941*, vol. I : *The German Advance, The Encirclement Battle, and the First and Second Soviet Counteroffensives, 10 July-24 August 1941*, Solihull, Helion, 2010.

—, *Barbarossa Derailed : The Battle for Smolensk 10 July-10 September 1941*, vol. II : *The German Offensives on the Flanks and the Third Soviet Counteroffensive, 25 August-10 September 1941*, Solihull, Helion, 2012.

GLANTZ, David M. et GLANTZ, Mary Elisabeth, *The Battle for Belorussia. The Red Army's Forgotten Campaign of October 1943-April 1944*, Lawrence, University Press of Kansas, 2016.

GLANTZ, David M. et HOUSE, Jonathan M., *When Titans Clashed. How the Red Army Stopped Hitler*, Lawrence, University Press of Kansas, 1995.

—, *The Battle of Kursk*, Lawrence, University Press of Kansas, 1999.

GOEBBELS, Josef, FRÖLICH, Elke, HERMANN, Angela (éd.) *et al.*, *Die Tagebücher von Joseph Goebbels*, https://doi.org/10.1515/tjgo

GÖRLITZ, Walter, *Model. Strategie der Defensive*, Wiesbaden, Limes, 1975.

GRIER, Howard D., *Hitler, Dönitz and the Baltic Sea. The Third Reich's Last Hope, 1944-1945*, Annapolis, Naval Institute Press, 2007.

GROSSMANN, Horst, *Geschichte der rheinisch-westfälischen 6.Infanterie-Division 1939-1945*, Podzun, Bad Nauheim, 1958.

—, *Rshew, Eckpfeiler der Ostfront*, Podzun, Bad Nauheim, 1962.

GUDERIAN, Heinz, *Souvenirs d'un soldat*, Plon, 1945 (rééd. Perrin, 2020).

GUDERIAN, Heinz-Günther, *From Normandy to the Ruhr : with the 116th Panzer Division*, Bedford, Aberjona Press, 2001.

HALDER, Franz, *The Halder War Diary 1939-1952*.

HARRISSON, Richard W. (éd.), *Soviet General Staff. The Battle of Moscow. 1941-1942. The Red Army's Defensive Operations and Counteroffensive along the Moscow Strategic Direction*, Solihull, Helion, 2015.

HART, Stephen, *Colossal Cracks. Montgomery's 21st Army Group in Northwest Europe, 1944-45*, Westport, Praeger, 2000.

HART, Russel A., *Guderian. Panzer Pioneer of Myth Maker ?*, Dulles, Potamac Books, 2006.

HASTINGS, Max, *Armageddon. The Battle for Germany, 1944-1945*, Londres, Pan Books, 2004.

HECHLER, Ken, *The Bridge at Remagen*, Missoula, Pictoral Histories Publishing, 1957 (rééd. 2001).

HEIBER, Helmut (éd.), *Hitler and his Generals. Military Conferences 1942-1945*, New York, Enigma Press, 2002.

HERR, Hannes et NAUMANN, Klaus (dir.), *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944*, Zweitausendeins, Francfort, 1997.

HINZE, Rolf, *Crucible of Combat. Germany's Defensive Battles in the Ukraine 1943-44*, Solihull, Helion, 2009.

HOGAN, David W., *A Command Post at War. First Army Headquarters in Europe, 1943-1945*, Washington D.C., OCMH, 2000.

HÜRTER, Johannes, *Hitlers Heerführer. Die deutschen Oberbefehlshaber im Krieg gegen die Sowjetunion 1941/42*, Munich, Oldenbourg, 2007.

INGRAO, Christian, *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Librairie Arthème Fayard, 2010.

—, *Le Soleil noir du paroxysme. Nazisme, violence de guerre, temps présent*, Odile Jacob, 2021.

JACOBSEN, Hans-Adolf (éd.), *Dokumente zum Westfeldzug 1940*, Göttingen, Musterschmidt-Verlag, 1960.

KAHN, David, « An Intelligence Case History. The Defense of Osuga, 1942 », *Aerospace Historian*, December 1981.

KENNEDY, Robert M., *The German Campaign in Poland*, Washington D.C., Department of the Army, 1956.

KERSHAW, Ian, *La Fin. Allemagne 1944-1945*, Points, 2013.

KESSELRING, Albert, *A Soldier's Record*, New York, William Morrow, 1954.

KITCHEN, Martin, *Speer. L'architecte d'Hitler*, Perrin, 2017.

KLINK, Ernst, *Das Gesetz des Handelns. Die Operation « Zitadelle » 1943*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1966.

KUNZ, Andreas, *Wehrmacht und Niederlage. Die bewaffnete Macht in der Endphase der nationalsozialistischen Herrschaft 1944 bis 1945*, Munich, Oldenbourg Wissensch. Vlg, 2007.

LEMAY, Benoît, *Le Feld-maréchal Erich von Manstein : un officier prussien à l'ombre de l'image de la Wehrmacht. Étude critique de l'homme et du soldat*, thèse, Montréal, Université de Montréal, 2004.

—, *Erich von Manstein. Le stratège de Hitler*, Perrin, 2006.

LEPPA, Konrad, *Generalfeldmarschall Walter Model. Von Genthin bis vor Moskaus Tore*, Nuremberg, Prinz-Eugen-Verlag, 1962.

LE TISSIER, Tony, *With our Backs to Berlin. The German Army in Retreat*, Stroud, Sutton Publishing, 2001.

LIEDTKE, Gregory, « Lost in the Mud : The (Nearly) Forgotten Collapse of the German Army in the Western Ukraine, March and April 1944 », *The Journal of Slavic Military Studies*, 2015.

LONGERICH, Peter, *Himmler*, Héloïse d'Ormesson, 2010.

—, *Goebbels*, Héloïse d'Ormesson, 2013.

LOPEZ, Jean, *Berlin*, Economica, 2010.

—, *Le Chaudron de Tcherkassy-Korsun (septembre 1943-février 1944)*, Economica, 2011.

—, *Koursk, les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht, 5 juillet-20 août 1943*, Economica, 2011.

—, *Opération* Bagration*. La revanche de Staline (été 1944)*, Economica, 2014.

LOPUKHOVSKY, Lev, *The Viaz'ma Catastrophe, 1941. The Red Army's disastrous stand against operation Typhoon*, Solihull, Helion, 2013.

LUCKE, Fritz, *Panzerkeil im Osten. Gedenkbuch der Berlin-märkischen Panzerdivision*, Berlin, Die Wehrmacht, 1942.

LUDEWIG, Joachim, *Rückzug. The German Retreat from France*, Lexington, University Press of Kentucky, 2012.

MACDONALD, Charles B., *The Siegfried Line Campaign*, Washington D.C., OCMH, 1961.

—, *The Mighty Endeavor*, Oxford, Oxford University Press, 1969.

—, *The Last Offensive*, Washington D.C., OCMH, 1973.

—, *A Time for Trumpets*, New York, William Morrow, 1984.

MACDONALD, Charles B. et MATHEWS, Sidney T., *Three Battles : Arnaville, Altuzzo and Schmidt*, Washington D.C., OCMH, 1952.

MACKSEY, Kenneth, *Guderian. Panzer General*, Londres, Greenhill Books, 2003.

MANSTEIN, Erich von, *Verlorene Siege*, Bonn, Athenäum-Verlag, 1955.

MEGARGEE, Geoffrey P., *Inside Hitler's High Command*, Lawrence, University Press of Kansas, 2000.

MELLETHIN, F.W. von, *Panzer Battles, 1939-1945*, Londres, Cassell, 1955.

MESSENGER, Charles, *The Last Prussian. A Biography of Field Marshal Gerd Von Rundstedt*, Barnsley, Pen & Sword, 1991.

MESSERSCHMIDT, Manfred et WÜLLMER, Fritz, *Die Wehrmachtjustiz im Dienste des Nationalsozialismus. Zerstörung einer Legende*, Baden-Baden, Nomos, 1987.

MILLER, Edward G., *Nothing Less than Full Victory. Americans in War in Europe, 1944-1945*, Annapolis, MD, Naval Institute Press, 2007.

MITCHMAN, Samuel J. et MUELLER, Gene, *Hitler's Commanders*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2012.

MODEL, Hansgeorg et BRADLEY, Dermot (éd.), *Generalfeldmarshall Walter Model (1891-1945). Dokumentation eines Soldatenlebens*, Osnabrück, Biblio Verlag, 1991.

MUELLER-HILLEBRAND, Burkhart, *Das Heer, 1933-1945. Entwicklung des organisatorischen Aufbaues. Band I. Das Heer bis zum Kriegsbeginn*, Darmstadt, Mittler & Sohn, 1954.

—, *Band II. Das Heer im Kriege bis zum Beginn des Feldzuges gegen die Sowjetunion im Juni 1941*, Francfort, Mittler & Sohn, 1954.

—, *Band III. Der Zweifrontenkrieg*, Francfort, Mittler & Sohn, 1969.

MUES, Willi, *Der Grosse Kessel. Eine Dokumentation über das Ende des Zweiten Weltkrieges zwischen Lippe und Ruhr/Sieg und Lenne*, Erwitte, autoédité, 1984.

MÜLLER, Rolf-Dieter (dir.), *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg. Der Zusammenbruch des Deutschen Reiches 1945 und die Folgen des Zweiten Weltkrieges – Teilbd. 10/1 : Die militärische Niederwerfung der Wehrmacht*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 2008.

—, *Teilbd. 10/2 : Die Auflösung der Wehrmacht und die Auswirkungen des Krieges*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 2008.

MURLAND, John, *Retreat and Rearguard 1914. The BEF's Actions from Mons to Marne*, Barnsley, Pen & Sword, 2011.

NASH, Douglas E., *Victory Was Beyond Their Grasp*, Bedford, Aberjona Press, 2008.

NEVENKIN, Kamen, *Fire Brigades. The Panzer Divisions 1943-1945*, J. J. Fedorowicz, 2008.

NEWTON, Steven H., *Hitler's Commander. Field Marshal Walther Model*, Cambridge, Da Capo Press, 2006.

— (éd.), *Kursk, The German View. Eyewitness Reports of Operation Citadel by the German Commanders*, Cambridge, Da Capo Press, 2002.

NIEPOLD, Gerd, *Von Minsk bis Lyck. Die 12. Panzerdivision in den Rückzugsgefechten im Sommer 1944*, Koblenz, autoédité, 1979.

—, *Mittlere Ostfront Juni 44. Darstellung. Beurteilung. Lehren*, Bonn, Verlag E.S. Mittler & Sohn, 1985.

OEHMICHEN, Hermann et MANN, Martin, *Der Weg der 87. Infanterie-Division*, autoédité, 1969.

OLIVER, Dennis, *Westwall. German Armour in the West, 1945*, Keiraville, NSW (Australia), The Oliver Publishing Group.

OVERMANS, Rüdiger, *Deutsche militärische Verluste im Zweiten Weltkrieg*, Munich, Oldenbourg Wissensch. Vlg, 1999.

PATIN, Nicolas, *Krüger. Un bourreau ordinaire*, Fayard, 2020.

PIEPPER, Henning, *Fegelein's Horsemen and Genocidal Warfare. The SS Cavalry Brigade in the Soviet Union*, New York, Palgrave Macmillan, 2015.

PIKETTY, Guillaume, *La Bataille des Ardennes*, Tallandier, 2013.

PLATO, Anton Detlev von, *Die Geschichte der 5.Panzerdivision, 1938 bis 1945*, Regensburg, Walhalla u. Pretoria, 1978.

RAUS, Ehrard et NEWTON, Steven H. (éd.), *Panzer Operations. The Eastern Front Memoirs of General Raus, 1941-1945*, Cambridge, Da Capo Press, 2003.

REINHARDT, Klaus, *Die Wende vor Moskau. Das Scheitern der Strategie Hitlers im winter 1941/42*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1972.

REYMANN, Martin, *Das Infanterie-Regiment von Alvensleben (6. Brandenbg.) Nr. 52 im Weltkriege 1914/1918*, Oldenburg, Gerhard Stalling, 1923.

RIESS, Kurt, *Joseph Goebbels*, Baden-Baden, Dreieck-Verlagsbuch., 1950.

RYAN, Cornelius, *A Bridge Too Far*, New York, Simon and Schuster, 1974.

SAUER, Bernhard, « Vom "Mythos eines ewigen Soldatentums". Der Feldzug deustcher Freikorps im Baltikum im Jahre 1919 », 43. Jahrgang 1995, Heft 10, *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* (ZfG), 1995.

SCHANG, Laurent, *Von Rundstedt. Le maréchal oublié*, Perrin, 2020.

SCHENK, Peter, *Landung in England. Das geplante Unternehmen « Seelöwe »*, Berlin, Oberbaum Verlag, 1987.

SCHWABE, Klaus (dir.), *Die Ruhrkrise 1923. Wendepunkt der internationalen Beziehungen nach dem Ersten Weltkrieg*, Paderborn, Schöning, 1984.

SMELSER, Ronald et SYRING, Enrico (dir.), *Die Militärelite des Dritten Reiches. 27 Biographische Skizzen*, Berlin, Ullstein, 1995.

SPAETER, Helmuth, *The History of the Panzerkorps Grossdeutschland*, vol. 1, Winnipeg, J. J. Fedorowicz, 1992.

STAHEL, David, *Kiev 1941. Hitler's Battle for Supremacy in the East*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

—, *Operation Typhoon. Hitler's March on Moscow, October 1941*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

—, *Retreat from Moscow. A New History of Germany's Winter Campaign, 1941-1942*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2019.

STEIN, Marcel, *A Flawed Genius. Field Marshal Walter Model, A Critical Biography*, Solihull, Helion, 2010.

STREIT, Christian, *Keine Kameraden. Die Wehrmacht und die sowjetischen Kriegsgefangenen, 1941-1945*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1978.

STRUMPF, Reinhard, *Die Wehrmacht-Elite. Rang- und Herkunftsstruktur der deutschen Generale und Admirale 1933-45*, Boppard am Rhein, Harald Boldt, 1982.

TAYLOR, Frederick, *Exorcising Hitler. The Occupation and Denazification of Germany*, Bloomsburry, Londres, 2011.

TAYLOR, Telford, *The March of Conquest. The German Victories in Western Europe, 1940*, New York, Simon and Schuster, 1958.

TÖPPEL, Roman, *Koursk, 1943. La plus grande bataille de la Seconde Guerre mondiale*, Perrin, 2017.

TRIANDAFILLOV, V. K. et KIPP, Jacob W. (éd.), *The Nature of the Operations of Modern Armies*, New York, Routledge, 1994.

UEBERSCHÄR, Gerd R. (dir.), *Hitlers militärische Elite 2. Vom Kriegsbeginn bis zum Weltkriegsende*, Darmstadt, 1995.

UEBERSCHÄR, Gerd R. et VOGEL, Winfried, *Dienen und Verdienen. Hitlers Geschenke an seine Elite*, Francfort, S. Fisher, 1999.

WAGENER, Carl, « Der Ausbruch der 1. Panzerarmee aus dem Kessel von Kamenez-Podolsk März/April 1944 », *Wehr-Wissenschaftliche Rundschau*, Berlin, Mittler & Sohn, 1959.

WEIGLEY, Russel F., *Eisenhower's Lieutenants*, Bloomington, Indiana University Press, 1981.

WILLEMS, Bastiaan, « Defiant Breakwaters or Desperate Blunders ? A Revision of the German Late-War Fortress Strategy », *The Journal of Slavic Military Studies*, 2015.

YEIDE, Harry, *The Longest Battle. September 1944-February 1945 : From Aachen to the Roer and Across*, Minneapolis, Zenith Press, 2005.

—, *Fighting Patton. George S. Patton Jr. Through the Eyes of His Enemies*, Minneapolis, Zenith Press, 2011.

ZAMULIN, Valeriy N., « Could Germany Have Won the Battle of Kursk if It Had Started in Late May or the Beginning of June 1943 ? », *The Journal of Slavic Military Studies*, 27:4, 606-618, 2014.

ZEIDLER, Manfred, *Reichswehr und Rote Armee 1920-1933*, Munich, Oldenbourg, 1994.

ZETTERLING, Niklas et FRANKSON, Anders, *Kursk 1943. A Statistical Analysis*, Londres, Frank Cass, 2000.

—, *The Drive on Moscow, 1941*, Philadelphia, Casemate, 2012.

ZHUKOV, Georgy, *Marshal of Victory. The Autobiography of General Georky Zhukov*, Londres, Delacorte Press, 1971.

ZIEMKE, Earl F., *Stalingrad to Berlin*, Washington D.C., OCMH, 1968.

ZIEMKE, Earl F. et BAUER, Magna E., *Moscow to Stalingrad. Decision in the East*, Washington D.C., OCMH, 1985.

ZIMMERMAN, John L., *Pflicht zum Untergang. Die deutsche Kriegsführung im Westen des Reiches 1944/45*, Paderborn, Schöningh, 2009.

REMERCIEMENTS

Ce livre doit d'exister avant tout grâce à Jean Lopez, qui m'a expressément mis le projet en main. Mais je dois aussi à Jean Lopez de la reconnaissance pour quelques remarques ciselées qui ont permis, à un moment critique de la rédaction, une radicale clarification du style et de la syntaxe. Nicolas Aubin a de nouveau eu l'amitié d'effectuer une relecture critique qui a notamment transformé la structure de certains chapitres : ma reconnaissance s'amplifie de mon admiration pour son esprit de synthèse et sa hauteur de vue.

La recherche m'a amené à fréquenter le *Bundesarchiv* de Fribourg-en-Brisgau – c'était avant les confinements –, où la simplicité de l'accueil et l'ambiance studieuse favorisent le travail. D'autres documents me sont parvenus *via* un réseau informel de correspondants, notamment certaines sources russes relatives aux procès pour crimes de guerre de soldats de la 9e armée. Je remercie enfin Roman Töppel pour certaines sources et pour des échanges pointus sur les armées allemandes.

Je ne peux que témoigner une reconnaissance appuyée aux chasseurs de coquilles et lisseurs de formulations qui ont eu la patience de se plonger dans ce texte : les relectrices et relecteur Nach, Benoîte Beaury et Jean d'Hendecourt.

Un dernier mot pour Emmanuel Saint-Fuscien, qui en sait bien la raison, mais aussi pour m'avoir mis en main la biographie de Friedrich-Wilhelm Krüger écrite par Nicolas Patin. Alors que le manuscrit était

achevé a surgi un personnage, haut gradé SS, qui semblait avoir plusieurs fois croisé Model et qui peut-être le mentionnait dans son journal, ou avec qui une correspondance avait peut-être été échangée. Nicolas Patin fit chou blanc, mais je le remercie d'avoir pris le temps de m'écouter puis d'avoir scanné ses documents pour moi.

CARTES

Progression du IV^e corps d'armée en septembre 1939

Progression de la 16^e armée pendant la campagne de France, mai-juin 1940

Opérations de Model avec la 3^e division panzer puis le 41^e corps, 1941

Opération dans le saillant de Rjev, mai-septembre 1942

Opération *Mars*, novembre-décembre 1942

Plan de l'opération *Citadelle*

Citadelle et les contre-offensives soviétiques, juillet-août 1943

Recul des armées allemandes commandées par Model, janvier-août 1944

Opérations à l'ouest, septembre 1944-mars 1945

Plans pour la contre-offensive des Ardennes

Index

- Bagramian, Hovhannes 244
- Balck, Hermann 260
- Bavière, Léopold de 18
- Bayerlein, Fritz 302, 306-307
- Beck, Ludwig 40, 54
- Bittrich, Wilhelm 277
- Blaskowitz, Johannes 268, 301, 315
- Blumentritt, Günther 259, 263, 269, 271, 285, 316
- Bock, Fedor von 28, 95, 97, 110, 119-120, 315
- Botsch, Walter 303
- Bradley, Omar N. 278, 280-281, 294
- Brandenberger, Erich 260
- Brauchitsch, Walther von 44, 46, 69, 83-84, 117, 119
- Braun, Eva 220
- Buntrock, Georg 143, 153, 206, 311
- Busch, Ernst 28, 70-71, 73-76, 78-79, 213-214, 243, 245-247, 316
- Busse, Theodor 40
- Choltitz, Dietrich von 261
- Collins, Joseph Lawton 274-275
- Corlett, Charles H. 274
- Dieckmann, Hans 51
- Dietrich, Joseph, dit Sepp 264, 290, 292, 298
- Dönitz, Karl 230, 251-252, 319

- Eisenhower, Dwight D. 274, 278, 282, 294, 300
- Elverfeldt, Harald Freiherr von 168-169
- Esebeck, Hans-Karl von 197
- Fegelein, Hermann 220-221
- Felber, Hans-Gustav 76
- Friessner, Johannes 251-252
- Fritsch, Werner von 54
- Gąsiorowski, Janusz 64
- Geyr von Schweppenburg, Leo Freiherr 95, 104-106, 328
- Goebbels, Joseph 214, 217-219, 236, 245, 252, 262, 285-286, 299, 319
- Göring, Hermann 134, 172, 175, 252, 319
- Groeben, Peter von der 251
- Guderian, Heinz 24, 31, 57, 59, 75, 90, 93, 95-97, 102, 110, 119, 171-174, 258, 285, 332
- Halder, Franz 69, 71, 76, 80, 83-84, 93, 110, 131, 171, 332
- Harpe, Josef 190-192, 203, 214, 245
- Heinrici, Gotthard 120, 155, 157, 160, 210, 212, 218, 316
- Himmler, Heinrich 218, 221, 262, 285, 319
- Hindenburg, Paul von 21, 39, 52
- Hitler, Adolf 7-8, 53, 55, 61, 79, 96, 113, 116, 119-122, 129-130, 150, 162, 170, 172, 174-176, 181, 188, 208-209, 214-215, 224-225, 228, 230, 236, 238, 243, 245-246, 250, 252-253, 258, 261, 269-271, 284, 287-291, 293, 298, 303, 309, 319, 321, 323, 334
- Hodges, Courtney 274, 279-281, 283, 294
- Hoepner, Erich 63, 119
- Hörnlein, Walter 147
- Hörnlein, Walther 147
- Hossbach, Friedrich 56
- Hoth, Hermann 63, 120, 165
- Hube, Hans-Valentin 13, 237, 241
- Hübner, Rudolf 304
- Huyssen, Erika 35
- Jaschke, Erich 40-41, 203, 205

- Jeschonnek, Hans 173
- Jodl, Alfred 269-270, 288, 290
- Joukov, Gueorgui 112, 135, 138, 142, 144, 249, 313, 332
- Kapp, Wolfgang 32
- Keitel, Wilhelm 92, 269, 290, 331
- Kempf, Werner 165, 169
- Kesselring, Albert 304-305
- Kinzel, Eberhard 227-228, 232
- Kluge, Günther von 120, 130-131, 133, 141, 145, 148, 160, 169-175, 182-183, 186, 191, 193, 196, 201, 204-205, 208, 210-214, 257-259, 263, 315, 333-334
- Knobelsdorff, Otto 260
- Koch, Erich 253
- Koniev, Ivan 135, 142
- Krebs, Hans 124, 153, 170, 173, 227, 247-248, 259, 270, 285
- Krüger, Friedrich-Wilhelm 34
- Küchler, Georg von 120, 220, 223-224, 227, 233, 316, 328
- Leeb, Wilhelm Ritter von 28, 119, 254, 315
- Lemelsen, Joachim 190-191, 193, 197, 203
- Lindemann, Georg 120, 224, 226, 232, 234, 250-252, 316
- List, Wilhelm 48
- Lossberg, Fritz von 38, 41
- Lübbe, Vollrath 194
- Ludendorff, Erich 21
- Lüttwitz, Walther von 32
- Maeker, Rudolph 220
- Manstein, Erich von 7, 24, 57, 59, 71, 159-163, 167-168, 171-175, 201, 211-212, 214, 220, 229, 235-237, 242, 253, 266, 316, 318, 333
- Manteuffel, Hasso von 260, 290, 294, 299, 302
- Mellenthin, Friedrich von 241
- Model, Hansgeorg 36, 187, 299, 312, 328-329
- Model, Herta (née Huyssen) 34-35, 37, 51, 85, 134, 159, 300, 311-312
- Model, Otto 11

- Montgomery, Bernard L. 273-278, 294, 300
- Mussolini, Benito 208
- Niemöller, Martin 37, 53
- Obstfelder, Hans von 40
- Oriola, Ralf Graf von 320
- Patton, George S. 257, 270, 279, 294-295
- Paulus, Friedrich 64, 120, 142, 144, 315
- Pontow, Heinz 85, 106-107
- Pourkaïev, Maksim 142
- Prusse, Oscar de 19, 22
- Rasp, Siegfried 43, 188
- Raus, Erhard 128, 241
- Reichenau, Walther von 61, 63-64, 68, 119, 315
- Reichhelm, Günther 186, 271, 290
- Reinhardt, Hans-Georg 43-45, 108, 110-113, 129, 160, 244, 255, 316, 329
- Rendulic, Lothar 203, 316
- Reymann, Martin 15-16
- Ridgway, Matthew 310
- Rokossovski, Constantin 180, 189-190, 196, 210, 244, 255
- Rommel, Erwin 27-28, 59, 116, 257-258, 260, 312, 316
- Röttiger, Hans 56, 108-109, 329
- Rundstedt, Gerd von 61, 68, 70-71, 74, 119, 257, 269-272, 283-288, 290-291, 295-296, 304, 315-316, 323
- Ruoff, Richard 120
- Salmuth, Hans von 76
- Schmidt, Rudolf 120, 160, 164, 167, 182
- Schmundt, Rudolf 121, 232-233
- Schobert, Eugen von 74-78
- Schörner, Ferdinand 28
- Schubert, Albrecht 40
- Schwedler, Viktor von 58, 63-65
- Seeckt, Hans von 22, 32, 37-38, 40

- Seydlitz-Kurzbach, Walther von 215
- Simpson, William H. 300-302
- Sodenstern, Georg von 76
- Speer, Albert 285, 290, 296, 299, 309
- Speidel, Hans 44, 259
- Stahel, Rainer 256
- Staline, Joseph 142, 175
- Stauffenberg, Claus von 104, 254
- Strauss, Adolf 118, 131, 149
- Student, Kurt 276
- Stülpnagel, Carl-Heinrich von 55
- Stülpnagel, Edwin von 31, 47-48, 55, 333
- Stumpff, Horst 82
- Tcherniakhovski, Ivan 244
- Tempelhoff, Hans-Georg von 271
- Trescow, Joachim von 40
- Vietinghoff, Heinrich von 134
- Westphal, Siegfried 285
- Wiese, Friedrich 216
- Winter, August 43-44, 205, 207, 319
- Zangen, Gustav-Adolf von 282, 301-302, 329
- Zeitzler, Kurt 171, 173, 226, 230, 234, 250, 252, 258, 334

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur